N° 399 — Tome CVII 1er Février 1914

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-cinquième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, GEORGES BOHN,
MAURICE BOISSARD, JACQUES BRIEU, R. DE BURY, FRANCIS CARCO,
FERNAND CAUSSY, ANSELME CHANGEUR,
GUY-CHARLES CROS, GEORGES DAUVILLE, GEORGES DUHAMEL,
JEAN DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
P.-G. LA CHESNAIS, JEAN MARNOLD, CHARLES MERKI, FRANCIS DE MIOMANDRE,
FRÉDÉRIC NIETZSCHE (HENRI ALBERT *trad.*), GIOVANNI PAPINI,
CAMILLE PITOLLET, RACHILDE,
ANDRÉ ROUVEYRE, THÉODORE STANTON, RENÉ DE WECK.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIV

SOMMAIRE

—

N° 399. — 1er FÉVRIER 1914

Francis de Miomandre	*La Mysticité et le Lyrisme chez Max Elskamp*	449
André Rouveyre	*Visages (2e série)* : *II. J.-W. Bienstock*	465
Guy-Charles Cros	*Flûtes*, poésies	466
Georges Dauville	*Le Positivisme est-il un système de philosophie positive?*	472
Camille Pitollet	*Le véritable Curé de Cucugnan.* Histoire d'un plagiat	492
Frédéric Nietzsche (Henri Albert *trad.*)	*Réflexions sur Richard Wagner*	521
Francis Carco	*Jésus-la-Caille* (deuxième partie, fin), roman	541

REVUE DE LA QUINZAINE

Georges Duhamel	*Les Poèmes*	573
Rachilde	*Les Romans*	577
Jean de Gourmont	*Littérature*	582
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	587
Charles Merki	*Archéologie. Voyages*	590
Fernand Caussy	*Géographie politique*	596
Jacques Brieu	*Esotérisme et Sciences psychiques*	600
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	605
R. de Bury	*Les Journaux*	615
Maurice Boissard	*Théâtre*	619
Jean Marnold	*Musique*	623
Gustave Kahn	*Art*	629
René de Weck	*Chronique de la Suisse romande*	633
Henri Albert	*Lettres allemandes*	639
Giovanni Papini	*Lettres italiennes*	644
Théodore Stanton	*Lettres américaines*	649
P.-G. La Chesnais	*Lettres scandinaves*	654
Anselme Changeur	*Variétés : L'Ile Saint-Louis*	658
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique*	661
Mercure	*Publications récentes*	666
—	*Echos*	668

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

IRNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

ouveautés

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

DIRIGÉE PAR LE Dr GUSTAVE LE BON

PIERRE VILLEY

Agrégé de l'Université

LE MONDE DES AVEUGLES

ESSAI DE PSYCHOLOGIE

volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

M. Pierre Villey, qui a été frappé de cécité complète à l'âge de quatre ans, est chargé depuis sieurs années de l'enseignement de la littérature française dans une de nos universités. Il expose quels procédés il lui a été possible, en dépit de son infirmité, de faire toutes ses études dans ers lycées de Paris, de passer avec succès le concours de l'Ecole Normale supérieure, et de quérir tous ses grades universitaires, l'agrégation des lettres et le doctorat y compris.

COLLECTION PARISIENNE

HENRI DUVERNOIS

LA MAISON DES CONFIDENCES

volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

Il fallait l'esprit, le don d'observation, le sens comique et la délicatesse d'Henri Duvernois pour ter un tel sujet. Ce livre-ci sera goûté par les lecteurs les plus rigoristes, tant l'auteur a pris de n'y dire, avec une parfaite correction, que des choses drôlatiques ou touchantes.

CLASSIQUES JOUAUST

ALFRED DE VIGNY

POÉSIES

Préface par LÉO LARGUIER

volume in-16 elzévir. — Prix..... 3 fr.

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs AUTEURS CLASSIQUES Français et Étrangers

Prix du volume broché : 95 centimes — Cartonné toile : 1 fr. 75

CHATEAUBRIAND

LES MARTYRS

Deux volumes

Nouvelle édition :

GUSTAVE LE BON

APHORISMES DU TEMPS PRÉSENT

(6e mille)

volume in-18, élégamment relié..... 4 fr.

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e)

Viennent de paraître

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

L'ESTHÉTIQUE DE SCHOPENHAUER

Par **A. FAUCONNET**

DOCTEUR ÈS LETTRES

1 vol. in-8..... 7 5

Demander le prospectus des *Traductions françaises des Œuvres de Schopenhauer.*

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

MOZART

Par **H. de CURZON**

1 volume in-8 écu, avec portrait hors texte et citations musicales dans le texte..... 3 5

Pour paraître en février :

LES CRÉATEURS DE L'OPÉRA-COMIQUE FRANÇAIS

Par **G. CUCUEL**

1 vol. in-8, avec planche hors texte et citations musicales dans le texte. 3 5

ART ET ESTHÉTIQUE

HOLBEIN

Par **Emmanuel FOUGERAT**

1 vol. in-8 écu, avec 24 planches hors texte..... 3 5

PUVIS DE CHAVANNES

Par **René JEAN**

1 vol. in-8 écu, avec 24 planches hors texte..... 3

L'ANNUAIRE
de la
CURIOSITÉ
et des
BEAUX-ARTS

est un ouvrage indispensable aux

AMATEURS, COLLECTIONNEURS
ARTISTES, ANTIQUAIRES

Il contient les adresses des **Antiquaires** en tous genres du monde entier et les professions qui s'y attachent, les adresses des **Collectionneurs** — et la désignation de leurs collections — les adresses des **Artistes**, ainsi qu'une foule de renseignements pratiques.

L'année 1914 est en vente

---

1 volume de 610 pages, sur beau papier, relié, contenant plus de 25.000 adresses; livré à Paris: **8** francs; franco, départements: **8** fr. **50**; Etranger: **9** francs.

ADMINISTRATION:

90, rue Saint-Lazare, 90 — PARIS Tél. Central: 86-80

Les personnes dont le nom aurait été omis dans l'édition actuelle, et qui sont qualifiées pour figurer dans l'ouvrage, sont priées de bien vouloir nous adresser les indications nécessaires à leur insertion pour la prochaine édition.

NUOVA ANTOLOGIA

REVUE ITALIENNE DE SCIENCES
LETTRES, POLITIQUE ET BEAUX-ARTS

Paraît à Rome le 1er et le 16 de chaque mois

Chaque numéro forme environ 200 pages

Directeur: MAGGIORINO FERRARIS

La **NUOVA ANTOLOGIA** est la plus ancienne et la plus importante Revue Italienne. Ses articles inédits sont signés par les plus éminents littérateurs, sénateurs, députés et professeurs des Universités Italiennes.

Enrico Ferri, G. Finali, L. Luzzatti, Sidney Sonnino, P. Villari, sont parmi ses collaborateurs.

La **NUOVA ANTOLOGIA** publie dans chaque numéro des romans inédits par F. Castelnuovo, Grazzia Deledda, Matilde Serao, G. Verga, S. Farina, etc.

Abonnement à la NUOVA ANTOLOGIA

(*France et Union Postale*)

Par an..... 46 francs | Par semestre. 23 francs

Piazza di Spagna, ROME (Italie)

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

CHRISTIAN BECK

Le Trésor du Tourisme : Rome et l'Italie Méridionale vue par les grands Écrivains et les voyageurs célèbres. *Rome, Naples, Sicile, Sardaigne, Malte.* 1 vol. in-16 (17,8 × 11,4)..... 3 50

MAURICE HEWLETT

En plein air, roman. Traduit de l'anglais par M^me^ G.-A. RABACHE. Vol. in-18..... 3 50

ALBERT SAMAIN

OEuvres de Albert Samain, III. *(Contes. Polyphème. Poèmes inachevés.)* Vol. grand in-18 (0,20 × 0,135) tiré sur beau papier..... 7 »

FRANCIS JAMMES

Feuilles dans le vent (Méditations. Quelques Hommes. Pomme d'Anis. La Brebis égarée. etc.). Vol. in-18..... 3 50

LAFCADIO HEARN

Le Japon, traduit de l'anglais par MARC LOGÉ. Vol. in-18..... 3 50

THOMAS CARLYLE

Olivier Cromwell, Sa Correspondance, Ses Discours. Trad. de l'anglais par EDMOND BARTHÉLEMY, III : *Guerre d'Écosse* (suite), *Le Petit Parlement, Le Premier Parlement du Protectorat, Les Majors-Généraux.* Vol. in-18..... 3 50

HENRI MALO

Les Corsaires dunkerquois et Jean Bart. *II : 1662 à 1702.* Vol. in-8 orné de gravures. 7 50

LOUIS PERGAUD

Le Roman de Miraut, Chien de chasse. Vol. in-18. 3 50

EDMOND PILON

Portraits de Sentiment. *(Daniel de Foe. Suite au récit du Chevalier Des Grieux. Louis Chénier. Madame Daubenton. Le Général Marceau et Mademoiselle des Melliers).* Vol. in-18..... 3 50

E. DE ROUGEMONT

La Graphologie. (Collection Les Hommes et les Idées). Avec une préface de REMY DE GOURMONT. Autographes. Vol. in-16..... 0 75

JULES ROMAINS

La Vie unanime, poèmes. Vol. in-18..... 3 50

Gustave DAVOIS, Libraire, 24, rue des Bernardins, PARIS (Ve)

Vient de paraître :

Collection : Vieux Bouquins -- Vieilles Histoires

LES NŒUDS ENCHANTÉS

OU

LA BISARRERIE DES DESTINÉES

In-12 avec nombreux en-têtes, culs-de-lampe et fleurons anciens. Composition typographique du XVIIIe siècle. Reliure maroquin vert lisse, genre ancien, tranches dorées (ou tête dorée, les autres tranches non rognées, au choix) dos et plats fin du XVIIIe siècle, filets or intérieur, signée CANAPE. Prix..... **20 fr.**

Roman de féerie curieux à plusieurs titres : d'après le bibliophile PAUL LACROIX, ce volume aurait pour auteur la comtesse **Fanny de Beauharnais**, nièce de l'Empereur Napoléon ; et puis les tableaux de cette féerie sont un peu scabreux, un peu vifs. C'est une pièce pour les grands, qui émotionne et fait sourire en même temps.

Parus dans la même collection :

L'Amour en fureur ou les excès de la jalousie italienne. 1 vol. relié par CANAPE. Prix..... **20 fr.**

L'Amour amant, 1 volume relié par CANAPE. Prix..... **20 fr.**

tous vos livres sous la main

avec la **bibliothèque tournante**

TERQUEM

PARIS
31 bis Boul. Haussmann
angle de la rue Scribe.

Demandez le Catalogue 73 envoyé **franco** ainsi que le prospectus spécial du

"TERPI"

pour relier soi-même

toutes publications, tous fascicules, etc.

Maison TERQUEM, 19, rue Scribe, PARIS

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX, 4, rue de Furstenberg, PARIS(6e)

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE

Viennent de paraître :

MADEMOISELLE JAVOTTE

Ouvrage moral (1758) suivi de

Les amours du Comte de Clare (1740)

Ce conte facétieux, et quelque peu croustillant, dû à la plume alerte de Paul Barrett, a été résumé dans l'histoire de la Duchapt, annexé à " Sainte-Nitouche ". — Ce serait, disent les contemporains, une histoire authentique, dont les personnages étaient connus. Elle a conservé tout son sel, toute sa saveur.

Le récit *des Amours du Comte de Clare* est un prétexte gracieux à des contes grivois en vers, pleins de verve et d'élégance.

LUCINA SINE CONCUBITU (1750)

C'est une lettre, pleine d'humour, adressée à la Société Royale de Londres, et dans laquelle il est pleinement démontré, par des preuves tirées de la théorie et de la pratique, qu'une femme peut concevoir et enfanter sans le commerce de l'homme. Elle est suivie de

CONCUBITUS SINE LUCINA, OU LE PLAISIR SANS PEINE

où il est démontré que les dames sont déterminées à mourir vierges et à renoncer à la propagation de l'espèce humaine plutôt que de sacrifier le plus réel de tous les plaisirs à des espérances imaginaires.

Chaque volume sur Arches, broché, livré sous étui..... **6 fr.**

LES MAITRES DE L'AMOUR

L'ŒUVRE DU SEIGNEUR DE BRANTOME — LES DAMES GALANTES

Ce sont, à juste titre, les plus célèbres des chroniques amoureuses de la Cour de France : elles embrassent les règnes de Henri II, de Charles IX et de Henri III, et contiennent des réminiscences libertines sur les femmes de l'antiquité, et aussi sur celles de l'Italie du XVIe siècle, qui ne craignirent pas de faire parler d'elles pour avoir beaucoup aimé.

C'est une satire aimable, écrite par un homme indulgent, un observateur malin, qui très souvent fut lui-même complice des débauches qu'il décrit.

L'ouvrage est orné de la reproduction des très suggestifs dessins de Henri Pille.

1 vol. in-8 carré de 380 pages, orné de 12 hors texte..... **7 fr. 50**

L'HISTOIRE ROMANESQUE

Guillaume APOLLINAIRE

LA FIN DE BABYLONE

Cet ouvrage nous transporte en pleine civilisation asiatique, à l'époque où se mêlaient, dans la capitale babylonienne, juifs impatients de leur captivité, juives lascives et dominatrices, sorciers, astrologues, mignons de tous genres, savants et prostituées rituelles, esclaves de toutes races, marchands de toutes nations.

Un volume in-8 carré de plus de 300 pages, orné de 16 illustrations hors texte..... **5 fr.**

Frédéric BOUTET

LA LANTERNE ROUGE

CONTES

Un volume..... **3 fr. 50**

Couverture en 4 couleurs de J.-G. DOMERGUE

L'ART DE SÉDUIRE LES HOMMES

par **UNE FEMME CURIEUSE**

Édition nouvelle, suivie de

L'AMOUR ET LES POISONS

rnée de seize gravures hors texte en couleurs et d'une couverture illustrée de Sandy HOOK.

Voici un curieux et sensationnel ouvrage, que toutes les femmes voudront lire, car il leur révèle eurs secrets, et parfois inconscients moyens de plaire. L'auteur nous apprend l'art de la volupté, es irrésistibles moyens de séduction, l'art d'être à demi vierge, l'art de ne l'être plus du tout.

Un volume de 300 pages, couverture illustrée..... **3 fr. 50**

CUMIN & MASSON, Éditeurs, à LYON

POUR FORMER
SA BIBLIOTHÈQUE

"Le Livre charme dans la prospérité" ;
"Le Livre console dans l'infortune".

DEMANDER NOS CATALOGUES

BEAUX LIVRES

ANCIENS ET MODERNES — LIVRES ILLUSTRÉS — GRANDS CLASSIQUES
ROMANTIQUES — ÉDITIONS ORIGINALES
HISTOIRE — BEAUX-ARTS, etc., etc. — DOCUMENTS
AUTOGRAPHES — DESSINS ORIGINAUX
GRAVURES — RELIURES ANCIENNES ET RELIURES D'ART

En distribution : 3 Catalogues (Envoi gratuit franco poste)

I. Livres Anciens et Modernes — II. Beaux-Arts — III. Dessins, Gravures

FACILITÉS DE PAIEMENT

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

VICTOR HUGO

43 volumes in-4°
2.000 gravures en taille-douce
par 200 artistes

En vente les *20 derniers exemplaires*
750 fr. au lieu de **1.290 fr.**
Payable 30 fr. par mois
Spécimen illustré gratuitement sur demande

Les ÉVANGILES

3 beaux volumes in-4°
dans de somptueuses reliures
CENT MINIATURES
400 pages d'ornements en couleurs

En vente les *6 derniers exemplaires*
650 fr. au lieu de **1.100 fr.**
Payable 40 fr. par mois
Prospectus détaillé gratuitement sur demande

LA MYSTICITÉ ET LE LYRISME

CHEZ

MAX ELSKAMP

—

Depuis de longues années déjà je veux parler de Max Elskamp, et depuis de longues années j'hésite. Qui n'hésiterait à ma place? Il s'agit du poète sans doute le plus rare et le plus subtil que nous possédions aujourd'hui : ceux qui le goûtent y mettent une sorte de passion et trouvent dans son œuvre, souvent feuilletée, avec chaque fois la surprise d'une perspective encore inconnue, — comme il arrive dans certains recueils de lieds, par exemple de Schumann, — de nouveaux motifs d'exaltation, d'une exaltation pour ainsi dire repliée et secrète. Mais précisément pour cela, il est de ceux du charme desquels on ne peut rien faire entendre, sinon à ceux, soigneusement élus, qui le lisent avec vous, par-dessus votre épaule : et le doigt frémissant s'arrête sur tel mot, telle strophe chargés de sens. Comment en écrire ? comment soumettre ce doux chanteur effarouché aux froides méthodes de l'analyse ?

Il n'a rien d'intellectuel, malgré sa délicate culture. Tout son art est d'intuition, toute sa vie intérieure ; il ne s'adresse qu'à notre être le plus intime. Comparable à Verlaine, avec lequel il présente de nombreuses analogies : intimisme, suggestions musicales, demi-teintes, brièveté exquise, il est moins accessible, moins directement humain, moins large, mais il possède plus de profondeur et surtout d'acuité. En tout cas, il n'a ni l'éloquence facile, ni la technique trop apparente, ni la sensiblerie un peu vulgaire qui parfois gâtent le haut aristo-

cratisme de Lélian et que l'on peut d'ailleurs considérer comme la rançon de sa robustesse. Il est populaire, mais jamais peuple. Et c'est, avant tout, un rêveur.

Tout ce que je vais dire de lui, je le voudrais sans ordre, sans rien qui sentît la rigueur et le poids d'une critique composée, sans aucun des pauvres artifices de dialectique qui prétendent à dégager, parmi le foisonnement et la complexité d'une œuvre vivante, cette fameuse ligne directrice, si chère aux pédants. Ce ne sont que sursauts, émotions, confidences, entrevisions, lueurs. Cela chuchote, entrecoupé de cris brefs et poignants. Il n'existe qu'une seule unité dans les livres de Max Elskamp, celle de son sentiment. Toutes les fois que cette force intérieure le fit sortir de son silence, il obéit, mais pour aussitôt se taire. C'est pourquoi son œuvre, si intense, est si courte. Pas un vers n'y sent le remplissage. On y compte aussi peu de chevilles de pensées que de chevilles de mots. Mais aussi l'on peut tout en conserver. Secouez l'arbre : il n'en tombe pas un fruit. Tous adhèrent encore aux branches dont la sève les fit naître et les remplit. La communication ne fut pas interrompue.

§

Il est essentiel de dire, dès l'abord, que Max Elskamp est né à Anvers et ne l'a point quitté, et qu'il y a trouvé les décors naturels de ses émotions et de ses pensées. Certes, on peut l'aimer complètement sans se soucier de cette particularité biographique, et de fait une grande partie de ses admirateurs ne l'ont jamais vu, lui ni sa ville. Il n'en est pas moins vrai que, s'ils se promenaient seulement une journée dans les vieux quartiers et sur les quais du port de cette cité étrange et multiple, ils se rendraient compte des raisons d'une foule de notations qui jusqu'alors n'avaient qu'un bizarre attrait mystérieux, ils assisteraient pour ainsi dire à l'éclosion d'une imagination, d'une sensibilité.

Non pas qu'il la décrive précisément, cette ville dont il ne parle que par allusions lointaines : *une ville très port de mer.. la ville de mes mille âmes..* Mais lorsqu'on l'a vue, elle et ses vieilles églises enfumées d'encens et vivantes encore des séculaires ferveurs d'une race ardente et mystique, ses boutiques où l'on vend aux mariniers les bijoux pour les kermesses,

les vêtements pour la tempête et les couteaux pour les bagarres, ses rues étroites et pleines de boue, ses tavernes violentes, la nostalgie affreuse de son Escaut — large comme la mer, verdâtre et sillonné de mouettes, — ses femmes lourdes et belles, et cette atmosphère de plaisir brutal et de mélancolie, de luxure et de mysticisme, et qu'on relit ensuite l'œuvre chère, elle se dépouille peut-être d'un certain charme qu'elle avait d'abstraction et d'incertitude, mais c'est pour s'éclairer de réalité et de vraisemblance, pour correspondre, comme à des racines, à des objets physiques, concrets, à de la vie.

Il en est un, entre tous, de ces spectacles, qui possède une importance essentielle pour qui s'intéresse à la formation d'âme du poète : c'est le calvaire de l'église Saint-Paul. Endroit extraordinaire, dont le burlesque est tellement terrible qu'on a vite fait de n'en discerner plus que l'horreur en effet. Imaginez, à ciel ouvert, un couloir en pente, aux deux côtés duquel sont figurées les stations du chemin de la croix. C'est sculpté par je ne sais quel sacristain en délire, avec un réalisme naïf et grotesque, à même une pierre devenue noirâtre comme une lave ; et cela s'adosse à la muraille même de l'église, végétation parasite absurdement poussée contre le flanc généreux de l'arbre gothique. A l'extrémité du couloir, le tombeau du Christ dans une grotte de fausses rocailles, surmontée d'un paradis confus chargé de figures allégoriques, où rêve un pélican. Et, au-dessous, un enfer enluminé de flammes rouges où se démènent des corps de damnés. A droite, du côté opposé au mur de l'église, un jardin de curé, rempli d'humbles fleurs et bordé de buis, semble posé là pour le plus affolant des contrastes. Le lieu a la couleur du bitume et du charbon. Il n'effare point pourtant la dévotion qui le hante. Tous les jours défilent là des théories de béguines et de vieilles femmes, cependant que, le vendredi saint, les prostituées d'Anvers, dans l'espoir superstitieux de se garder de tous maléfices de l'amour, viennent frotter le bout de leurs seins contre la grille meurtrissante du tombeau de Jésus.

Toute son enfance, Max Elskamp, descendant d'une famille d'armateurs, célèbre là-bas, contemple de ses fenêtres ce paysage lugubre, auquel son imagination ardente et la lumière de l'hiver donnent un air de folie et d'irréalité. Ses oreilles sont remplies des échos des cloches, des bruits du vent venu

de la mer souffler dans ce noir labyrinthe. Et ses rêves en sont hantés. Cependant, les navires de son grand-père rapportent des cargaisons d'objets extraordinaires : noix de coco sauvagement sculptées, écorces ouvragées, idoles, pierres précieuses, étoffes de féerie, tout cela embaumé d'une odeur magique et lointaine, puissamment évocateur des contrées australes d'où la tempête du hasard l'avait arraché.

Le jeune Max Elskamp s'accoutume de bonne heure à la solitude, vivant replié sur ses visions, en organisant son univers intérieur avec une telle force, une telle cohérence qu'il peut bientôt s'y promener en effet comme dans une ville, dans une ville à l'image de ce fragment de cité qu'il a sous les yeux et que remplit, contraste violent, l'image des pays de lumière évoqués par la pacotille tropicale.

Il dira couramment, naturellement :

Je n'ai plus de ville, elle est saoule

ou

J'ai triste d'une ville en bois

et cela voudra signifier le découragement de son âme, seule dans le monde fermé de son rêve familier. On ne saurait se mouvoir plus à l'aise dans le symbole.

Enfin, je n'aurais garde d'omettre qu'il fit, adolescent, le voyage autour du monde. Pour lui, ce n'est pas un mot lorsqu'il dit : *les îles*. Il les a vues. Le mirage de ces sites merveilleux ne s'est point effacé de son souvenir, et il le retrouve en quelque sorte dans cet Anvers, qui est l'aboutissement de toutes les routes maritimes du monde, où se coudoient toutes les races, et où il ne se passe point un jour sans que toutes les langues de l'univers y aient été parlées. Le plus distrait touriste ne saurait être insensible à cet afflux prodigieux : il semble qu'il reçoive sur le visage le déferlement compact d'une vague chargée de mille odeurs : d'épices, de fleurs, d'animaux, d'hommes jaunes ou noirs.

§

De tous ces éléments, fondus harmonieusement après une longue et douloureuse effervescence dans le creuset d'une imagination enfantine, est née cette poésie à la fois pénitente et voluptueuse, tendre et païenne, chaste et matérielle, cette poé-

sie qui ne ressemble absolument à nulle autre, précise comme une enluminure, diffuse et évanouie comme une musique.

Qu'on ne s'attende pourtant pas à y trouver je ne sais quel frisson d'exotisme, de régionalisme, ou de piété rituelle. La préoccupation descriptive est aussi loin de la pensée de Max Elskamp que le souci dévot. Toute impression, toute image chez lui se dépouille d'abord de son appareil extérieur, de ce qu'elle a de commun et de conventionnel, où la reconnaîtrait la foule. Elle se décante, elle se raffine et je voudrais dire, si le mot ne prêtait à quelque fâcheuse ambiguïté, elle s'alambique. Lorsqu'elle a traversé toutes les couches du sable intérieur, elle sourd, purifiée, ne gardant plus rien de sa couleur ancienne mais je ne sais quelle imperceptible et immortelle odeur, qui en décèle l'origine.

Encore cette comparaison est-elle bien grossière. Il y a chez Max Elskamp une subtilité d'âme, une sorte de pudeur spirituelle de qualité tout à fait unique. Prudence native, un peu, de la bête sauvage, qui n'a point même à effacer ses foulées, les ayant tracées d'une griffe si légère. Il transpose, il raffine, il a toujours peur d'en trop dire, encore qu'il en dise toujours assez. Et cette délicatesse, cet effleurement, vous les retrouverez — chose exceptionnelle — dans son écriture même. Tout ce qui précise avec une netteté de logique les rapports réciproques des termes de la phrase, il l'élude; il supprime volontiers les verbes, énonçant directement, sans autre préambule, les substantifs qui, seuls et privés d'épithète, supportent tout le sens de l'image; il laisse une grande indécision aux conjonctions, surtout aux prépositions qu'il emploie avec une gaucherie voulue d'un effet extrêmement sûr; il ne s'encombre jamais d'incidentes. Sa phrase, parfois une simple apposition, indignerait un grammairien, comme ses comparaisons, réduites à un seul terme, déconcerteraient un rhéteur. Le même souci, écrivain ou poète, de n'exprimer que l'essentiel lui fait tracer sur la page blanche les seuls traits vivants et allusifs. Le reste : liaisons, raccords, articulations, rejointoiements, est omis. Pas même omis : on n'y a point songé.

Or, les autres des bras en gestes
et des baisers et des yeux ronds,
les gens du dimanche qui vont
en voyage avec tant de gestes,

Bon voyage, les trains vont vite,
aux carrousels des horizons
sautent les arbres, les maisons,
bon voyage, les trains vont vite.

Mais quelles délices aussi qu'une telle lecture! C'est d'abord un certain étonnement que, hélas! beaucoup ne dépassent point. Pour eux, Max Elskamp reste un poète exquis, mais puéril, s'amusant aux réussites hasardeuses d'une imagerie archaïque et reconstituant, avec une adresse tout érudite, le style du XV^e^ siècle.

On ne peut se tromper de meilleure intention, mais plus essentiellement. Max Elskamp ne reconstitue rien. Il possède lui-même une âme un peu pareille à celle des poètes de ce temps, de Charles d'Orléans par exemple :

Dedans mon livre de pensée
j'ai trouvé escripvant mon cueur
la vraie histoire de douleur,
de lermes tout enluminée.

Ces vers, qui sont du seigneur de Blois, ne les dirait-on pas, sauf l'orthographe, de Max Elskamp lui-même? A l'un comme à l'autre ils pourraient servir de devise. Aussi naturellement que s'il écrivait au quinzième, le trouvère du vingtième siècle fait vivre les abstractions, les allégories du sentiment :

J'ai descendu jusqu'à la Bonté
le fleuve de ma naïveté...

Mais si je continue cette strophe, et que je dise :

J'ai descendu jusqu'à la Bonté
le fleuve de ma naïveté
depuis mes dimanches morts en Flandre;
à présent c'est fini de décembre,
et la belle terre est accomplie:
tous et moi vous saluons, Marie,
en la paix bonne d'un pays tendre...

vous évaluerez la distance qui sépare les sensibilités de chaque époque, et aussi vous apprécierez la prodigieuse concentration réelle de cette langue qui, au premier abord, paraît lâche et familière, et abandonnée ainsi que dans une puérile chanson, le raccourci ingénieux des mots : *c'est fini de décembre*, la qualité si dense, si pure de l'expression : *accomplie*

appliquée à la terre. Il suffit d'ouvrir les livres au hasard de l'épingle, pour trouver, autant qu'on veut, des exemples analogues.

§

On devine à quelle richesse de significations peut atteindre une œuvre ainsi conçue et exécutée avec cette conscience. Et d'abord sa valeur musicale. C'est par la musique, on peut le dire, que tous ceux qui sont venus à Max Elskamp en ont trouvé le chemin. Une surprise en effet nous attend, au premier contact. Nous sommes depuis si longtemps habitués en France à confondre prose et poésie, à demander à celle-ci, comme un support nécessaire à son émotion, une sorte d'armature discursive pareille à celle qu'il nous faut dans un syllogisme que, machinalement, nous la recherchons. Le poète qui, résolument, tranquillement, remonte aux sources directes du lyrisme et se dégage de cet appareil, nous étonne. Nous éprouvons quelque gêne, encore augmentée ici du fait d'archaïsmes, d'ellipses insolites, d'une absence absolue d'explications. Mais la musique est si douce, si pure, si persuasive qu'elle apaise pour ainsi dire l'irritation native de notre pédantisme, nous remet « en état de grâce ».

Lorsque nous entendons, par exemple, ceci :

J'ai triste d'une ville en bois,
— tourne, foire de ma rancœur,
mes chevaux de bois de malheur —
j'ai triste d'une ville en bois,
j'ai mal à mes sabots de bois.

J'ai triste d'être le perdu
d'une ombre et nue et mal en place
— mais dont mon cœur trop sait la place —
j'ai triste d'être le perdu
des places, et froid et tout nu.

J'ai triste de jours de patins
— sœur Anne, ne voyez-vous rien? —
et de n'aimer en nulle femme;
j'ai triste de jours de patins,
et de n'aimer en nulle femme.

J'ai triste de mon cœur en bois,
et j'ai très triste de mes pierres,
et des maisons où, dans du froid,
au dimanche des cœurs de bois,
les lampes mangent la lumière.

Et j'ai triste d'une eau-de-vie
qui fait rentrer tard les soldats,
au dimanche ivre d'eau-de-vie,
dans mes rues pleines de soldats,
j'ai triste de trop d'eau-de-vie...

Nous sommes si délicieusement circonvenus que nous voilà tout prêts à comprendre la tendresse, l'ingéniosité, le charme de cette berceuse, ou du moins, — car il ne s'agit pas ici de comprendre, — nous sommes à notre tour soumis à l'envoûtement de cette hallucination, subie par le poète: cette ville en bois, si étrange, avec ces places où l'on est perdu, cette angoisse « de n'aimer en nulle femme », ces glaciales journées « de patins » et ces théories de soldats ivres dans l'après-midi du dimanche. Tout cela est si vivace, si direct que l'auteur ne discerne plus s'il le voit ou s'il le retrouve en soi-même. D'où la qualité profonde,le son authentique de ces mots: *j'ai triste*. Cette ville de carrousel, cette place solitaire, ces intérieurs sinistres, ces soldats misérables, c'est lui, lui qui s'est donné jusqu'à l'angoisse à ces misères, alors qu'un autre pour simplement les décrire les eût seulement contemplées.

C'est d'ailleurs à cause de cette sincérité, de cette générosité, de ce don total de soi que Max Elskamp a mis dans ses vers une si prenante musique. Car elle est sans aucun artifice vraiment que l'ardeur profonde du sentiment. Voyez: nul jeu d'allitérations, nul effet prosodique. Des strophes simples, en vers de huit ou de douze pieds, une rime pauvre, le plus profond insouci des hiatus, rien d'une prosodie officielle, finie, blaireautée. Et s'il imite volontiers les répétitions monotones, les cadences sommaires de la chanson populaire, c'est bien sans arrière-pensée, seulement pour accentuer le côté puéril de ses monodies. Mais elle existe en dehors de toute intervention littéraire, cette musique de Max Elskamp. Et puisque aucune analyse n'arrive à toucher son secret, il faut admettre qu'elle vient de l'âme, uniquement de l'âme. Sa suavité déconcerte tant elle est égale, constante. Pas un mot qui accroche, qui soit inharmonique, même le plus abstrait, le plus étrange. Quelque chose d'angélique enveloppe onctueusement les phrases, revêt leur sens d'un rayonnement musical.

Que viendrait faire ici un artifice logique? Nous « sentons » la poésie de Max Elskamp sans rien lui demander d'autre que

cette spontanéité qui fait chacune de ses effusions si complète, si naturelle, si touchante.

§

Je ne saurais dire quel est, des cinq petits livres qui composent l'œuvre totale de Max Elskamp, celui qui me ravit le plus (1). Selon les moments et les dispositions du cœur, je les élirais tour à tour.

Ainsi, c'est dans *Dominical*, que le mysticisme du poète s'affirme, je ne dirai pas avec le plus de profondeur, mais le plus de fraîcheur. Il est encore tout à fait direct, comme pris à ses sources, comme arraché du cœur jeune qui le conçut. Et quand il appelle une des séries du recueil de ce titre bizarre : *D'anciennement transposé*, c'est bien cela en effet. Les visions, les mauvais rêves que devenaient la nuit les spectacles étranges contemplés au crépuscule sont là restitués, à peu près intacts. Et cette ville, si fantastique sous son ciel bas de cauchemar, est tout naturellement devenue son âme, hantée elle aussi par un peuple : peuple composite où se coudoient prêtres, femmes, marchands, où les humbles ouvriers deviennent les artisans de sa joie spirituelle :

Maçons de ma communion
en œuvre pour la ville-extase,
faites rire la blanche grâce
des églises et des maisons,
maçons de ma communion.

Maçons des mains, maçons des pieds,
levez dans mes loins terrains vagues
la ville en rond comme une bague,
et d'enfants pleine, et de pitié,
maçons des mains, maçons des pieds.

Et, toujours comme Anvers, cette cité allégorique est pleine de Juifs, de « *Juifs de honte à poils gris* », qui sont ses pires pensées, ses pensées de trahison, de Juifs qui l'attaquent, en veulent à sa vie. Il se défend :

(1) Tous ont d'abord paru dans des tirages très restreints et dont un seul, *Enluminures* (chez Lacomblez, avec des bois de l'auteur), ne trouva point place dans l'édition courante du Mercure de France, La Louange de la vie, qui comprend *Dominical ; Salutations, dont d'angéliques ; En symbole vers l'apostolat ; Six chansons de pauvre homme pour célébrer la semaine de Flandre.*

Il convient d'ajouter à cette collection un adorable livre sans paroles, mais non sans poésie : *Alphabet de Notre-Dame la Vierge*, dont tout : ornements, dessins, gravures sur bois, est de la main de « Max Elskamp, imagier à Anvers ».

Sur leur gorge et sur leur âme,
allez, mes navajas bleus,
et mes arquebuses : feu !
sur leur gorge et sur leur âme.

Mais leur perfidie et leur ténacité finissent par triompher, par avoir raison de ce dimanche, de ce beau dimanche qui figure à lui seul, comme en un symbole pieux, puéril et très cher, la joie et l'innocence du poète :

Or ils sont venus les laids Juifs,
les très laids petits enfants juifs,

de teigne et d'induration,
voir mourir de consomption

mes enfants qui vont vers les anges
et la vie félice des langes,

au minuit d'une lune blanche,
mes très chrétiens et bons dimanches.

Et tout cela : les rues étroites, les places vides, les histoires de fées contées aux petits enfants, les trains qui s'enfuient dans leur bruit et leur fumée, les malheureuses filles du peuple,

Vierges d'attente et de martyre
Au gril vert des persiennes lasses,

les dimanches froids ou benoîts d'amour familial, tout cela est en même temps le décor de la ville d'enfance, inoubliable, et le cœur même de l'errant, ses luttes, ses angoisses, ses moments de désespoir, ses joies enfantines, ses désirs d'évasion, d'amour.

... D'amour... Ah ! la belle, la pure, la tendre histoire, que celle-là, en quelques courtes strophes ! Elle dit : les grands-parents annonçant l'arrivée de la jeune fille et qui,

De mains m'ont fait signe d'être à l'enfant très-femme,
— très femme et très âme —
les parents de celle de l'âme
de mains m'ont fait signe d'être à l'enfant très-femme,

et parlant de profil, comme à des yeux fermés,
ils ont dit très doux :
Nous sommes ceux venus vers vous
et d'annonciation vers la bien-aimée...

puis, sans autre préambule, les lyriques transports d'un amour soudain, fervent et chaste :

Or, puisqu'ils l'ont dit, les grands-parents,
que mon bonheur est avec Vous ;
puisqu'ils l'ont voulu les grands-parents ;

puisqu'ils Vous ont désignée de geste,
soyez ma belle chanson de geste,
et, trop, n'ayez crainte en moi vers Vous...

les projets de vie commune, toute en passion rare et sublime :

Mais j'ai construit une petite maison
dans les lointains dimanches où je fus seul,
mais j'ai construit une petite maison ;

et j'ai voulu qu'il n'y fût d'autres, au seuil,
que Vous, et Votre tête, et Vos belles mains,
et Vos yeux qui semblent des ronds dans l'eau ;

et j'ai choisi, pour mon unique musique,
votre voix qui me dira comme de l'eau,
aux dimanches où sera Votre musique ;

et j'ai trouvé de très étranges parfums
qui deviendront Votre chair et Votre robe,
en chemin de senteur vers Vos cheveux bruns ;

et j'ai construit une petite maison
dans les lointains dimanches où je fus seul,
mais j'ai construit en Vous seule ma maison...

enfin la soudaine, l'affreuse et inexplicable séparation « loin du toujours, loin du jamais »....

Je ne sais rien dans la poésie amoureuse qui soit plus délicieux, plus émouvant que ces discrètes et suaves transpositions, que ces aveux si ennuagés de pudeur, si atténués, si assourdis. Il y a là une effusion d'une pureté inouïe. C'est admirable.

Toute cette série de *Dominical* est un des recueils de poèmes les plus originaux qu'on puisse lire, je dirai même que c'est un seul poème, car, lu d'un bout à l'autre, il présente une cohérence, une compacité rares. Il est proprement la monographie d'une âme sous les espèces d'une ville. Et tout est dit, tout est avoué, même les plus insidieuses tentations charnelles. Je ne sais quelle gravité pénitentielle ennoblit le souvenir se penchant avec audace sur les abîmes interdits :

Anges, des ventres me saluent
au chapitre vague des moelles,
sous des yeux, comme des étoiles,
derrière une montagne nue

où, des robes, le rein dégorge
ceint, ainsi que de zodiaques,
par les ceintures d'or, qui parquent
haut les cimes dures des gorges ;

anges du ciel qui n'est plus mien,
la reine de Saba me baise
sur les yeux, anges très chrétiens,
dans le noir des maisons mauvaises.

Cette confession allégorique, certes, ne pourra plaire qu'à ceux qui descendent volontiers dans les profondeurs de leurs propres pensées, mais à ceux-là elle semblera plus poignante mille fois que les aveux des psychologues de places publiques, d'âmes publiques.

§

Dans *Salutations, dont d'angéliques*, et *En symbole vers l'apostolat*, le mysticisme de Max Elskamp devient plus large, plus aéré en quelque sorte. Et d'abord le décor change. Il n'est plus la ville seule, étouffée dans les murailles de ses ruelles, les cloisons de ses intérieurs. Mais la campagne flamande, et la mer, et au-dessus l'illimité du ciel. Et de même que le poète s'est évadé de la cité, il s'évade aussi des sentiments qu'elle symbolisait, il s'échappe de son moi plaintif et misérable, il accueille l'universelle bonté.

Bien subtil — et bien inutilement subtil — celui qui discernerait ici la part accordée à l'exaltation religieuse toute à « Madame la Vierge » : tour d'ivoire, horloge admirable, étoile de la mer, pleine de grâces, consolatrice des affligés; la part réservée à l'amour des hommes qui travaillent et qui peinent dans les champs et sur les vagues; et la part consacrée au plaisir d'artiste de chanter ce pays, ses légendes, ses souvenirs, ses mœurs.... Ici encore nous retrouvons la légèreté habituelle de l'art de Max Elskamp : elle se joue parmi l'emmêlement délicieux de ces trois thèmes et nous sommes touchés d'une triple émotion : pittoresque, humaine, religieuse.

Si l'on veut parler de ses analogies avec les primitifs flamands, en voilà ou jamais l'occasion. Ce raffinement exquis pour exprimer des objets très simples, voire populaires, n'est-ce point tout l'art de ces maîtres? Max Elskamp ressemble à un Gérard David, à un Memling; il organise autour de l'image de la Vierge — est-elle divine, est-elle humaine, cette

Madone si douce? — un décor merveilleux, où il accumule à plaisir les éléments empruntés au paysage natal de « belles prairies » et de « ciel en bleu aux maisons roses », et aussi à ceux entrevus dans l'adolescence et dans le souvenir

> D'un peu d'arcs et de flèches et d'hommes
> au pays du copal et des gommes.

Chaque objet, prodigieux ou familier, est serti d'un trait net, unique : son nom seul. Mais l'angle syntaxique sous lequel il est placé, le raccourci des prépositions et des conjonctions qui l'ajustent au reste, tout contribue à lui donner un relief tout neuf, une suggestion inattendue. Il faut un doigté supérieur, le tact même de l'inspiration pour être à l'aise dans une telle liberté. « *Un peu d'arcs et de flèches et d'hommes* », quelle expression saisissante! On voit la grève déserte sous le ciel vide, les sauvages nus dispersés là en brandissant leurs armes... Et de tout ainsi.

Dans l'imagination de Max Elskamp, le miracle se mêle au quotidien, l'élan pieux à l'observation, qui parfois même se fait railleuse

En symbole vers l'apostolat représente le moment le plus abstrait de l'évolution de Max Elskamp, celui où il s'abandonna le plus complètement à son goût des allégories. C'est comme si, des œuvres des cinq sens, il faisait un bouquet pour l'offrir encore à Marie :

> A présent faites-moi, de robe et de visage,
> beau comme un roi, afin que les mots que j'ai dits
> pèsent dans le balance des sots et des sages,
>
> car ma route est finie et voici mon pays
> avec l'air peint en bleu au-dessus de mes villes,
> comme si l'on vouait tout le ciel à Marie...

A Marie qui n'est point seulement la statue des chapelles, mais surtout la figure de la vie bonne et douce, de la joie, de cette joie qu'il veut pour les yeux contemplant de beaux paysages, pour la bouche faite pour goûter les fruits et les baisers, pour l'oreille enivrée des musiques des cloches et du ciel, pour l'odorat comblé de parfums de rosaires, pour les mains heureuses des besognes accomplies. Et c'est merveille de voir comment, parlant de ces modestes choses terrestres,

Max Elskamp semble toujours se mouvoir en plein ciel, familièrement parmi les anges, dans les nuages, au-dessus des cités qu'il voit « en rond comme des bagues », en pleine candeur mystique.

Alors aussi, tous mes bons anges,
ceux de plumes et de velours,
riez dans les ciels à l'entour
de vos mains où les oiseaux mangent,

et soyez heureux d'être aux anges,
les yeux, montés au haut des tours,
pour voir la mer en son séjour
entre les arbres et mes anges.

Tout le monde connaît les *Six chansons de pauvre homme pour célébrer la semaine de Flandre*, dont M. Gabriel Fabre a mis en musique le délicieux épilogue : *A présent, c'est encor dimanche*.

Ce recueil me semble se rattacher intimement à *Enluminures*, ce livre où Max Elskamp a célébré mieux que jamais la Flandre et toute la vie. Mieux que se rattacher, en faire partie.

C'est peut-être là qu'il a donné le meilleur de son talent et a été favorisé des inspirations les plus authentiques. Pas une pièce qui n'en soit parfaite. *Paysages, heures, vies, chansons, grotesques* composent une suite littéralement d'enluminures, petits tableaux naïfs et raffinés de la vie flamande :

Ici c'est un vieil homme de cent ans
qui dit, selon la chair, Flandre et le sang :
souvenez-vous-en, souvenez-vous-en,
en ouvrant son cœur de ses doigts tremblants

pour montrer à tous sa vie comme un livre,
et, dans sa joie comme en ses oraisons,
tout un genre humain occupé à vivre
en ses villes pies d'hommes et d'enfants.

Mais je n'insisterais pas sur ce livre s'il ne s'agissait que de tableaux. Le pittoresque ne va pas loin. De l'art d'un Téniers, d'un Jules Renard on a vite fait le tour. Ce qui donne aux estampes de Max Elskamp leur caractère particulier, c'est qu'elles baignent à même une atmosphère, dont les effluves se propagent bien au delà du cadre apparent. Tout y fait allusion à de la vie intérieure. Une émotion indéfinie rayonne autour de ces traits délicats et justes, d'une bonhomie qu'ac-

centue encore l'illustration de bois ravissants et naïfs, dus à l'auteur lui-même, qui est décidément un imagier dans tous les sens du terme.

Il est un thème autour duquel, inlassablement, se joue l'inspiration de Max Elskamp : l'idée de la joie. Repos sans arrière-pensée, bonheur simple et calme des petites gens qui ont fait leur devoir. Dans *Enluminures*, il ne parle plus que de cela, que de la joie. Il trouve des mots si doux, des accents si persuasifs pour dire les métiers, leurs gestes comme rituels, leurs peines, la gaieté de leurs rares moments de détente. Il décrit les villages réjouis par la visite des colporteurs, des ménétriers. Il s'extasie sur le beau temps et, si vient la tempête, il la considère comme le mauvais vent accouru tout spécialement de l'horizon pour balayer sa petite pacotille :

Mais comme en image à présent
voyez ici souffler le vent
et tout qui plie :
arbres, mâts, croix, roseaux, sapins,
et puis la mer aussi au loin
qui hurle et crie,

faisant écume, embruns et eaux,
pour la kermesse des bateaux,
les bleus, les verts,
vagues en bas, vagues en haut,
donnant du flanc, donnant du dos,
beauprés en l'air.

Emotion ! Il faut toujours en revenir là. Emotion venue de la musique ? Mais cette musique elle-même, si simple, par quels moyens indiscernables charme-t-elle ainsi notre oreille ? Cela s'étend, dirait-on, par ondes concentriques, de plus en plus larges et sourdes. Je ne crois pas qu'on puisse aller plus loin en employant des éléments aussi familiers. Par exemple, ce chant, mystérieux :

Puis violon
haussé d'un ton,
— c'est dans le cahier à chanter —
alors le très vieux boulanger
qui bat sa femme,
nue corps et âme,

et violon
baissé d'un ton,
c'est le soleil avec la pluie,
emménageant la diablerie

d'une kermesse
sans cloche ou messe.

Puis violons
trop doux et bons
aux maisons de mauvaise vie,
c'est à l'amour, jusqu'à la lie,
les matelots
suivant leur lot ;

et violons,
accordéons,
et musiques à l'unisson
des couteaux en l'honneur des femmes,
lors c'est chanson
à fendre l'âme.

C'est d'un art étonnant. Cela s'alterne du sourd au plein, puis monte, monte jusqu'à cet accord final, étouffé, puissant, affreux. Et c'est fait de pauvres mots, si simples. Mais quel prodigieux ramassé ! Et quelle sensation terrible et glaçante tout à coup dans ce vers : *des couteaux en l'honneur des femmes*. On voit le décor, tout à l'heure si vaguement esquissé par :

aux maisons de mauvaise vie.

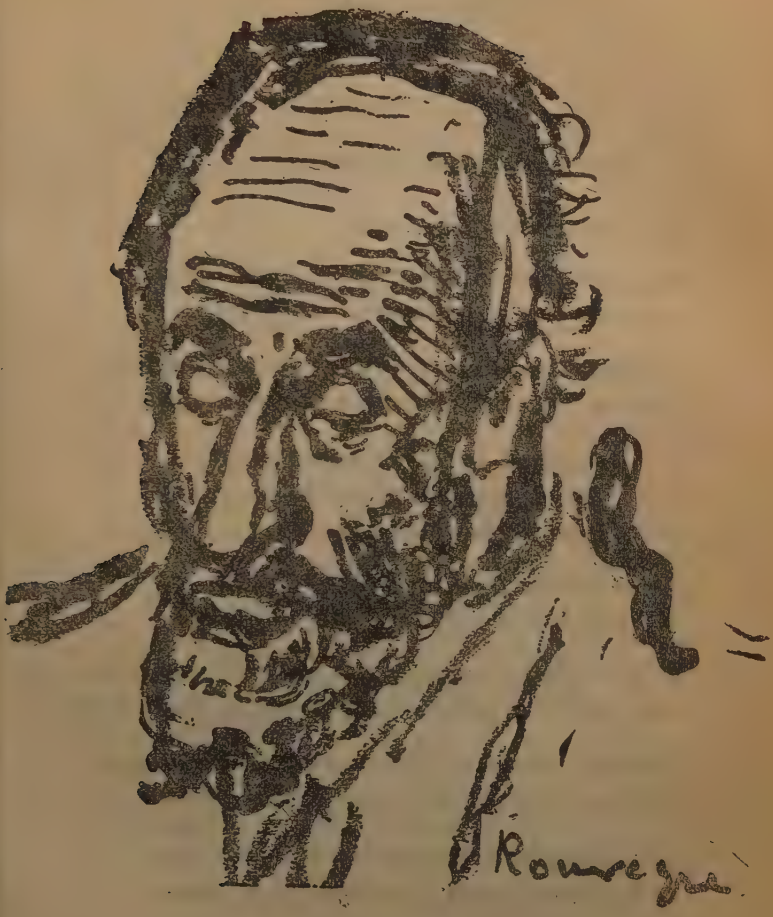
Il s'amplifie et se précise; le sang, répandu, lui donne soudain sa couleur.

Plus on lit Max Elskamp, plus on y découvre de ces merveilles. Il nous faut décidément écarter l'hypothèse d'un poète populaire et naïf. Naïf d'âme oui, mais conscient jusqu'au moindre détail de ses moyens, et ne laissant pas plus au hasard qu'il n'a cédé à l'éloquence.

§

A l'édition courante de ses œuvres Max Elskamp a donné le titre général de *La Louange de la Vie*. Ce n'est point là une désignation vague. Le poète a chanté uniquement la vie : la sienne et celle des gens de son pays. Il l'a fait avec la patience exquise d'un artiste d'autrefois, suivant une musique suave tout entière inventée par lui quoique sur le modèle des complaintes populaires, une musique harmonique à son cœur. Et c'est parce qu'il s'est voulu, modestement, ce trouvère aux allures de colporteur, cet humble chantre des beautés de Flandre, que nous avons pour lui un tel amour.

FRANCIS DE MIOMANDRE.



J.-W. BIENSTOCK

FLÛTES

—

MATIN DE SEPTEMBRE

Beau soleil entre l'Observatoire et le Sénat !

Messieurs les artistes ont repris leurs travaux
tout autour de la fontaine de Carpeaux.

Piaffants chevaux de bronze et vaste perspective,
que vous coûtez de toile à tant de miss *actives !*

Quelques amoureux sur les bancs,
floraison de second printemps,
semblent jouer les figurants.

On ratisse les feuilles mortes des allées
en petits tumulus craquants et mordorés ;

le Sacré-Cœur, au fond, fait son beau vaporeux ;
mais que, d'un peu plus loin encore, il serait mieux !

Dévalons doucement jusqu'au vrai Luxembourg
où la bonne d'enfants lit son roman d'amour ;

où par le gazon vert marche le pigeon bleu
en balançant la tête et en hochant la queue ;

où l'automne fardé, en habit jaune et rouge,
flambe dans les parterres et rit sur les pelouses.

Midi sonne au Sénat. — L'océan du bassin
s'étend sans une voile et son jet d'eau éteint...

Adieu, rose effeuillée de ce fragile matin !

IL EST PLUS DE FEMMES SUR TERRE...

Il est plus de femmes sur terre
que nous ne pouvons en aimer.
Entre tant d'irritants mystères,
lequel élire et préférer ?

Quelle poitrine est la plus douce,
quels sont les bras le mieux berceurs?
Il faudrait baiser tant de bouches
pour savoir se choisir un cœur !

Mais l'âme aux regards se dérobe
et les corps se devinent mal,
car les fruits que cachent les robes
font le désir sentimental.

★

Pourtant, poursuivez vos enquêtes,
amants déçus chaque saison !
Votre joie, fût-elle imparfaite,
vaut bien les quelques trahisons
auxquelles Nature est sujette.

— Et puis, plus tard, dans sa maison,
les pieds au chaud, près des tisons,
mais fraîche et dispose la tête,
on peut se faire une raison
en lisant, mon Dieu! tel poète,
ou tel autre, ou telle oraison.

SUR LES QUAIS

Grise la rue
et les maisons ;
la Seine roule
un flot de boue...

Que fais-je ici ?

Pourquoi, d'ailleurs,
vouloir changer ?
Ah, je serais
plus mal ailleurs!

Mieux vaut rentrer.

Les gens qui passent
sont-ils plus gais ?
Ils n'ont pas l'air
de s'amuser.

— Dis donc, et toi ?

UNE TRISTESSE DE CANAPÉ...

Une tristesse de canapé
embrume élégamment mon âme.
— Je reprendrai un peu de thé
à la prière de la dame.

Mais, Dieu, pourquoi ces creux propos,
pourquoi ces caquetages rares ?
On serait si bien au repos
parmi ces bleus coussins épars.

Et que veut-elle absolument
que je lui mente avec tendresse ?
— Nous serons, tout à l'heure, amants
si le désir trop fort t'oppresse...

Mais tais-toi encore un moment.

CONSOLATIONS

Quoi, te voici en larmes ?
c'est moi qui t'ai fait mal
en te parlant des autres ?

Des autres d'autrefois,
que tu ne connais pas,
dont tu ne sais rien d'autre

qu'elles ont aussi dormi
sur mon cœur nu, la nuit,
odorantes et chaudes ?

— Allons, sèche tes yeux ;
je ne t'aime que mieux
d'avoir bu à ces bouches

tant de baisers divers
que garderont mes vers,
longtemps vivants et verts...

Ah ! tu cherches ma bouche.

VOUS, CHÈRES...

Vous, chères et très chères,
qui, toutes, voulez faire
mon bonheur malgré moi,

je vous prie, douces âmes,
ah ! un peu plus de calme :
je sais mieux ce qu'il faut

pour donner à ce cœur,
las ! tant de fois vainqueur,
un peu plus de repos.

Tendresses agitées,
ardentes charités
vraiment évangéliques,

j'ai besoin seulement
d'un peu de papier blanc,
d'un verre et de ma pipe.

SAMED SOIR, AVENUE DU MAINE

Un petit vent balaie les feuilles à ras de terre
le long du boulevard où passent les pierreuses;
le cinéma d'en face ensanglante l'asphalte;
de petites filles jouent avec des cris d'oiseaux.

Ce soir d'août, qu'il est cher à mon cœur nostalgique
las de toujours vouloir un peu plus d'absolu !
Ces deux grosses commères, au seuil de leurs boutiques,
m'ont l'air de ruminer le bonheur des élus.

Si j'étais là ce soir avec la femme que j'aime,
j'irais passer la nuit dans un hôtel meublé,
à l'hôtel du Départ *ou de la* Chrysanthème
et nous dormirions bien jusqu'à midi passé.

Mais ni elle ni moi ne sommes de la fête
et la ville, ce soir, se passe bien de nous.
Allons, vide ton verre et rentre, vieille bête...
Mais que ce petit vent à ras de terre est doux.

MORALE

La femme est-elle enfer,
est-elle un paradis ?
— Ni l'un ni l'autre, hélas!
je sais ce que je dis.

Elle est la bonne auberge
où l'on peut se coucher,
sinon toujours dormir,
— encor moins demeurer.

L'auberge est bien jolie
sur le bord de la route;
(de loin, à mon avis,
elles se ressemblent toutes).

Mais on est mieux chez soi,
le voyage achevé.
Ah! toutes les auberges,
ce sont rêves d'été.

GUY-CHARLES GROS.

LE POSITIVISME

EST-IL UN SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE ?

—

L'ensemble des multiples contradictions tantôt admises, tantôt repoussées, ou reprises, exaltées et puis niées encore, soit à propos des faits scientifiques, soit au moyen des hypothèses de la philosophie, aboutit inéluctablement à une grande idée cosmique : celle d'une lutte générale et perpétuelle d'où découle au point de vue social la fatalité de l'égoïsme humain et les cruautés de la vie économique.

Après deux mille ans, l'altruisme, ce rêve chrétien, attend toujours un commencement de réalisation et notre monde comprend que cette fiction est à jamais stérile. C'est par l'antagonisme des efforts que l'association humaine manifeste sa vie ; c'est par ce moyen qu'elle développe son activité sous toutes ses formes.

Le choc des idées ennemies est aussi constant que le choc des intérêts. En science, en politique, en littérature, en art, en religion, etc., il existe toujours deux courants généraux de sens contraires qui englobent et entraînent dans l'une des deux directions opposées les divers modes de penser et d'agir, les nombreuses estimations du pire ou du mieux et les procédés de réalisation idéale qui se partagent les esprits.

Entre les deux directions principales de la pensée il n'y a jamais équilibre. A considérer un instant quelconque de la vie des hommes, on les voit toujours divisés et divisés en groupes très inégaux. L'un est triomphant, ses principes dominent, sa direction prévaut, ses lois sont la morale du jour : sa pensée est officielle. L'autre s'efforce, gagne ou perd du terrain, contredit et menace : il fait opposition.

Ce duel d'idées et de mœurs s'affirme dans l'histoire de la Philosophie comme dans les autres manifestations de nos facultés.

Le fétichisme et le fatalisme païens ont longtemps dominé

la foule cependant que le spiritualisme, d'abord né contre eux, s'emparait rapidement des esprits cultivés et prenait la première place. La foi chrétienne lui a succédé avec bien plus d'effets et de prépondérance, puis elle a cédé la place au spiritualisme rationaliste aujourd'hui officiel et gouvernant.

Quelle fut, au cours de ces longs siècles, la philosophie d'opposition ?

On l'appelait le matérialisme. Sa formule s'est érigée avec vigueur et éloquence dans l'antiquité contre l'élégant et séduisant idéalisme. Mais la charité chrétienne lui asséna de tels coups qu'on crut pendant des siècles l'idée matéraliste pulvérisée à tous les vents. D'ailleurs, quelle pensée simplement différente de l'affirmation chrétienne ne paraissait pas à jamais détruite et perdue ?

Cependant tout a brillé de nouveau en lumineuse renaissance. Aussitôt qu'une opposition devient légalement possible, le matérialisme reparaît. Bacon sans s'en douter le ressuscite en le rajeunissant sous une forme très moderne : l'ébauche de l'esprit positif d'où va sortir la Science. Désormais, l'antique protestation reprend son cours ; elle grandit, plus ou moins consciente, plus ou moins affirmée, jusqu'à devenir turbulente avec éclat et célébrité au XVIII^e siècle.

Les Encyclopédistes manquaient d'un corps précis au service de leur tête. Ils sentaient fausses les philosophies religieuses ; ils devinaient sans pouvoir les formuler certains principes capables *de satisfaire l'Esprit dans la Nature*. Mais ils étaient impuissants à réaliser leurs intuitions parce que la Science n'était pas encore née. Leur influence s'est exercée si fortement qu'on ne peut pas dire qu'ils sont venus trop tôt, mais leur philosophie est restée floue et de second plan parce qu'en l'absence de physique, de chimie, d'histoire naturelle, même d'anatomie et de physiologie, ils n'avaient pas de base extérieure à eux-mêmes pour prendre pied et explorer un monde de réalités qu'ils ont péniblement entrevu.

Tout de suite après eux, la Science est entrée en scène et a commencé son œuvre d'opposition au courant séculaire qu'elle a vite endigué pour se substituer à lui.

Un homme de génie surgit, comme toujours au bon moment, pour comprendre dès l'aube le drame qui commençait et le dénouement rapide. Ce que n'avaient pu réaliser ni même am-

bitionner les Encyclopédistes, malgré leur audace et leur passion si vives, Auguste Comte, soulevé et porté de l'avant par les progrès de la Science autant que par la force de son application, l'édifia. Le courant d'opposition à la philosophie régnante, après s'être appelé matérialisme et après avoir vécu en parent pauvre et détesté depuis la naissance de la philosophie, triomphe aujourd'hui et occupe la première place sous le nom de Positivisme. Je ne dis pas ainsi que positivisme et matérialisme c'est la même chose. Je dis que, dans l'antiquité et dans les temps modernes, régnait un spiritualisme auquel le matérialisme s'efforçait de faire échec, et qu'au XIXe siècle le Positivisme a hérité des résultats obtenus par l'esprit matérialiste au cours de l'histoire. S'il ne procède pas absolument de lui, il lui succède directement, il utilise son héritage, en sorte que le positivisme ne s'accorde pas mieux que le matérialisme avec l'ancien spiritualisme idéaliste et religieux, bien qu'il soit, lui positivisme, une philosophie spiritualiste.

Aussitôt le nouveau venu en place, aussitôt formée la conviction que la philosophie religieuse avait terminé sa carrière, une opposition nouvelle s'est formée. Sa doctrine tout à fait contemporaine se précise au moment même de l'introduction officielle du rationalisme positiviste. Puisque cette philosophie d'opposante devenait régnante, une nouvelle doctrine et d'opposition devait fatalement surgir. Elle s'appelle jusqu'à nouvel ordre pragmatisme, philosophie de l'intuition, philosophie de l'instinct.... Son premier objet est d'affirmer et d'assurer par son existence même le jeu des antagonismes inséparables de la marche du monde. L'esprit humain ne se nourrit que de lui-même ; il ne saurait donc se satisfaire et de but en but il n'aboutit jamais.

Mais cette loi d'opposition qui régit notre mentalité est-elle le seul motif qui a fait naître contre le positivisme des adversaires neufs, des adversaires de face, au moment où il croyait n'avoir à surveiller que les adversaires de dos : les vaincus d'hier, les représentants de la mentalité du passé ? Ne porterait-il pas en lui-même quelque vice rédhibitoire pour une philosophie officielle et qui veut être gouvernante ?

Est-il vraiment représentatif du tempérament spirituel de son époque ? L'esprit positif caractérise à coup sûr la mentalité d'aujourd'hui et de demain. On ne discute plus la néces-

sité primordiale de l'observation et de l'expérimentation ; on porte en soi l'amour de la Science, l'approbation de ses travaux et de ses progrès, la compréhension de plus en plus étendue d'idées générales si révolutionnaires. Le tempérament spirituel de la société au XX^e^ siècle se confond certainement avec la culture scientifique.

Est-ce que le Positivisme répond à cette intelligence et à cet élan ?

Est-il une philosophie assez objective pour auréoler la Science ?

Est-il assez neuf, est-il assez révolutionnaire, est-il assez positif pour dominer notre siècle ?

§

Quelle nouveauté a voulu instaurer Auguste Comte ?

Le désir de fonder une Science sociale, but avoué de ses écrits et de toute sa vie, n'a pas été le point de départ de ses réflexions. Il est arrivé à ce plan grandiose par un sentier plus abrupt qui s'imposait à l'ascension de sa pensée sans trop savoir où elle aboutirait. C'est l'esprit critique qui l'a guidé longtemps avant de faire place à l'esprit créateur.

Mécontent de la philosophie telle que des siècles d'histoire la lui montraient, — perpétuellement modifiée, remaniée et instable dans ses apparences, mais toujours identique dans le fond — ; frappé de l'échec de ses prédécesseurs, tout aussi mécontents du passé que lui-même et cependant tous impuissants à faire table rase, Comte eut l'intuition que si tant de grands esprits s'efforçant de créer une œuvre neuve n'aboutissaient une fois de plus qu'à des retouches éphémères, c'est que la manière de se servir de la pensée, la technique mentale, 1° devait être la même pour tous les philosophes depuis l'antiquité, malgré les divergences des doctrines énoncées par eux, et 2° devait contenir un vice fondamental. Ayant constaté que leur procédé philosophique était la méditation sur soi-même pensant et agissant, la dissection personnelle du moi-conscience et du moi-intelligence, en un mot l'observation intérieure, Comte se mit à étudier dans les philosophies du passé les effets de cette méthode subjective, et il découvrit bientôt que l'observation intérieure mène toujours soit à la théologie, soit à la métaphysique ; qu'elle emprisonne le penseur dans un cer-

cle vicieux et l'empêche d'atteindre à la connaissance objective déjà formulée par la Science ; qu'il ne peut pas en être autrement et que l'échec d'innombrables tentatives faites depuis l'origine par la philosophie pour se réaliser ou se renouveler tient à la perpétuité d'une technique de méditation fondamentalement fausse et stérile.

Il s'agissait donc, pour aller de l'avant, de jeter le procédé vétuste par-dessus bord, de s'affranchir de l'observation interne, de répudier énergiquement théologie et métaphysique. La nouveauté et sans doute la vérité viendraient de cette révolution.

Cette manière d'envisager le problème séculaire fut la véritable découverte de Comte, l'essentiel de son œuvre. Qu'il se soit depuis cet instant d'intuition géniale imposé un labeur formidable; qu'il en soit résulté d'énormes volumes de « science sociale », et que, finalement, il en ait divagué ; que même on puisse dire qu'il ne reste pratiquement rien de ce travail gigantesque : cela est sans importance. Car avant tout cela, avant d'avoir assigné comme but à la nouvelle méthode et à la philosophie de l'avenir la Sociologie, Comte avait deviné l'universelle puissance de l'Esprit Positif dont il se sentait capable d'illuminer le monde issu de la Révolution Française. En dénonçant la méthode subjective, la théologie et la métaphysique d'antan, il avait déjà extrait de la Science naissante le germe des temps nouveaux, et si ses explications furent utiles et peut-être nécessaires pour imposer sa pensée, elles n'ajoutèrent rien à sa valeur globale d'emblée pleine et entière.

Philosophe imitons le Savant ; étudions l'Homme, son intelligence, sa conscience, ses facultés et ses actes, suivant le même procédé que la Science emploie pour étudier son anatomie et sa physiologie, son milieu, les phénomènes, les réactions et les transformations de la matière ; — philosophe, soyons le physicien de l'esprit comme le savant est le physicien du corps ; rejetons la théologie et la métaphysique pour lesquelles les plus grands génies se sont dépensés en vaine rhétorique ; poursuivons la recherche psychique et morale comme le savant analyse le monde extérieur ; établissons des lois philosophiques et sociales d'après l'expérience et la méthode de la Science et formulons ainsi pour l'Humanité des lois vraies et bienfaisantes analogues aux lois qu'elle découvre dans l'Univers. Seule la méthode positive peut nous donner ces lois

humaines, cette harmonie intellectuelle, cette compréhension plénière, cette direction individuelle et sociale que la Philosophie depuis tant de siècles cherche en vain.

Ne voit-on pas dans ces préceptes toute la Philosophie Positive?

Comte a développé sa pensée en écrivant une bibliothèque, mais la nouveauté qu'il apporta dans l'histoire de la Philosophie, à l'aube d'un monde rénové, il l'avait absolument formulée dès sa jeuneese : abandon de l'observation intérieure, génératrice certaine de foi aveugle ou d'abstraction. Dès cet instant pour lui le passé était mort, son principe aboli. Il fallait que d'un Verbe nouveau on prêche la Vérité à une Société neuve.

Formuler les moyens d'établir l'ordre social et de réaliser le progrès qu'il rêvait fut la grande affaire de sa vie. Son pouvoir mental épuisé, ce penseur de génie voulut, naïvement et très humainement, passer de la théorie à la pratique. Ce fut et c'est encore burlesque.

Mais il n'est pas d'auteur, si génial qu'il soit, dont on ne puisse extraire l'essentiel en quelques mots de pensée originale qu'il impose en immortelle survivance aux générations qui lui succèdent.

Nous avons résumé la quintessence de la pensée de Comte en définissant l'Esprit Positif dont il fut le héraut en son temps. La société moderne est toute imprégnée de cet esprit positif et c'est par lui que le grand Philosophe du XIX^e^ siècle continue de vivre dans la postérité.

Il était nécessaire, bien que nul n'en ignore, de préciser quelle nouveauté Auguste Comte a apportée à la Philosophie : mais, poursuivant cette étude au cœur même de la philosophie contemporaine, il serait artificiel de continuer à le citer.

Ce n'est pas sa propre pratique qui doit nous intéresser, mais celle de l'école qui s'est fondée sur sa philosophie et qui l'a revue, corrigée et augmentée, sous le nom de Positivisme.

§

Le Positivisme se propose de « réorganiser la société » en lui donnant la règle de conduite qui se déduit de l'étude de l'homme dans l'histoire de l'humanité. Cette étude permettra

l'établissement de lois morales dont l'observation par chaque individu assurera, comme couronnement d'un progrès continu, l'harmonie et le bonheur universels.

Cette formule est tout à fait différente de l'ancienne formule religieuse qui règle les actions humaines en raison de la volonté d'une puissance divine maîtresse de l'homme et de l'univers, en sorte que le bien social, au lieu d'être un but, n'est que la conséquence de la bonne conduite de l'individu d'abord intéressé à obtenir, soit pendant sa vie (paganisme), soit après sa mort (christianisme), les faveurs divines.

La formule positiviste diffère avec moins d'évidence du spiritualisme métaphysique. Celui-ci ne fait pas intervenir une divinité, faite à l'image de l'homme, qui lui dicte des ordres, en surveille l'exécution, punit ou récompense. Mais il remplace les divinités anthropomorphes par des entités mentales que l'homme porte en lui comme les caractères de sa qualité d'homme en face de l'univers. L'application de ces lois de l'esprit dans les actes individuels, leur respect dans la pratique de la vie peuvent seuls assurer la paix de l'esprit et du cœur, la plénitude intellectuelle et morale.

Ici encore le bien social n'est pas le but. L'individu reste indépendant de l'ensemble, et s'il y a évidemment des règles de conduite indispensables à l'existence en commun, ces règles ne sauraient venir qu'en corollaire des concepts extraits de l'homme en soi, de sa conscience et de sa raison, telles qu'il les conçoit par l'observation intérieure et par l'étude de ses facultés.

Une constatation nous frappe immédiatement : c'est que soit théologique, soit métaphysique, soit positiviste (nous ne disons pas positive à dessein), toute philosophie suppose dans l'homme une manière d'être originelle qui détermine sa vie et qui conditionne son devenir individuel ou social. Cet état originel s'appelle dans les trois genres philosophiques : la nature humaine. En théologie, cette nature est un don divin; en métaphysique elle est le reflet d'un absolu impersonnel; en positivisme, où on nie le don divin et l'absolu, elle est... eh bien, elle est la nature humaine. On répond à la question par la question.

Toutefois on s'empresse d'expliquer cette réponse. On dit : la méthode métaphysique d'analyse intérieure, d'où on induit

l'Homme en soi et l'âme virtuelle, n'est qu'un moyen d'atteindre l'Absolu et de spéculer ainsi sur la Cause et la Substance. Cette spéculation stérile nous inspire une profonde horreur. C'est pourquoi, nous positivistes, ayant posé l'existence de la nature humaine comme un fait d'observation, nous nous interdisons toute exploration plus lointaine, nous ne cherchons pas l'essence de cette nature humaine, ni sa cause, et nous repoussons l'expression de facultés mentales, trop représentative de la notion d'absolu et d'invariabilité, pour la remplacer par les mots : « dispositions et penchants » qui indiquent le caractère relatif et changeant de ces propriétés de l'âme.

Cet argument serait parfait si cette fameuse nature humaine, prestement énoncée comme un fait d'observation, si les « dispositions » du positivisme ne coïncidaient pas avec les « facultés métaphysiques » ; si le positivisme avait découvert pour définir les qualités originelles de l'homme des « phénomènes sensibles, intellectuels et moraux » autres que les abstractions innées formulées de toute antiquité par les métaphysiciens. Or, aucune contestation n'est possible sur l'identité du fond intellectuel et moral de l'âme humaine dans les trois philosophies dont nous parlons. En positivisme, comme en théologie et comme en métaphysique, les caractères distinctifs attribués à l'homme sont les facultés de raison, de conscience, de volonté, de liberté, etc. Qu'on les appelle principes innés ou bien penchants et instincts primitifs destinés à évoluer, du moment qu'on est d'accord pour admettre *a priori* une définition identique de ces appellations différentes, c'est donc que cette différence est un pur artifice de vocabulaire.

La réflexion suivante s'impose : ou la méthode moderne permet de reconnaître dans l'homme l'innéité des facultés, ou elle l'interdit. Si elle le permet, elle ne sert qu'à confirmer le résultat séculaire de l'observation interne. Ainsi consolidées les prémisses de la vieille philosophie, on est mal venu à la combattre, à déclarer n'avoir avec elle aucun point de contact et à prétendre tout rénover quand on conserve l'essentiel. Et si la méthode nouvelle contredit l'innéité, pourquoi le positivisme fait-il de l'innéité le point de départ, aussi vieux que le monde, de son système soi-disant original et neuf ?

Le positivisme admet que l'homme est un animal raisonnable :

c'est déjà un *a priori;* mais qu'entend-il par ce mot « raisonnable », puisqu'il refuse de définir *d'abord* la raison, l'évidence, la vérité et d'en fournir un critérium quelconque? Il refuse toute définition préalable de ce qui est logique et rationnel, mais il base toutes ses déductions sur ce qu'il nomme l'expérience rationnelle et la cohérence logique. Ne serait-il pas permis de discuter pour savoir si, positivement, l'homme est un être doué de raison, de sentiment et de libre-arbitre ?

Il est certain que, fondé de la sorte sur une foi aveugle en une innéité préétablie, pour aboutir à une conclusion non moins fictive : — l'ordre qui mène au progrès est-ce autre chose qu'un credo ? —, le positivisme ne peut pas être une philosophie positive.

Je la trouverais plutôt théologique. Les métaphysiciens sont beaucoup plus catégoriques dans leurs déclarations. Ils enseignent que l'homme conçoit et définit les attributs de l'âme par la méditation sur sa propre nature, par une ascension abstraite de l'analyse interne jusqu'à l'induction métaphysique. Et cela est un procédé qu'on peut discuter, mais dont on ne peut nier la solide élégance. Tandis que le procédé positiviste : « nous prenons comme un fait que la nature humaine est ainsi faite », ressemble beaucoup à l'affirmation religieuse: « Dieu nous a faits ainsi. » Oh ! je sais bien, il y a dans la philosophie métaphysique un principe fort grave dont le positivisme n'admet pas l'innéité : le principe du devoir. On nie l'existence de la loi morale dans la Conscience. Mais Comte ne remplace-t-il pas une abstraction par une autre abstraction quand il remplace le principe de devoir par l'innéité des inclinations altruistes? On veut établir une morale relative. Mais si cette morale est si éloignée de l'horrifique abstraction, comment se fait-il qu'elle prône la même soumission au même devoir, au même sentiment de juste et d'injuste, aux mêmes lois universelles que la classique Loi Morale imposait des milliers de siècles avant Aristote et qu'elle impose de centaines de siècles après lui ? Curieuse coïncidence et où est la nouveauté? Qu'est-ce que la société, dans ces conditions, peut gagner à repousser les anciennes philosophies ?

Constatons donc que le positivisme, commençant par faire sienne l'âme humaine classique, est obligé, en fin du compte, d'adopter les mêmes conclusions métaphysiques que ses pré-

cesseurs. Son palladium est un mot : le mot « relatif ». Il en ue merveilleusement. Sans doute, avoue-t-il, les facultés de la ychologie positiviste sont les mêmes que celles des autres ychologies, seulement notre intention est de ne jamais séparer psychologie de la physiologie, par conséquent notre point de e est constamment relatif.

Est-ce à dire que le positivisme considère les faits mentaux mme de purs phénomènes physico-chimiques ? On pourrait croire d'après son argumentation, mais on ne peut pas dmettre : d'abord si on refuse d'oublier son adhésion à l'in- ité d'une nature humaine classée, délimitée et qualifiée *a iori* avant toute étude biologique, — ensuite, si on considère e personne, même chez les positivistes, ne songe à demander la physiologie l'explication de ces premiers principes natu- ls, de la sensibilité morale, de la volonté, bref de tout un té subjectif de l'âme que la Science vraie refuse d'explorer. si, à l'exemple de Comte, on prétend au contraire que c'est psychologie positive qui doit fournir ces explications à la ysiologie, on se persuade aisément qu'un pareil tour de ce ne peut pas être accompli par l'observation de l'homme des animaux, ni par la psychologie expérimentale si poussée it-elle, mais seulement par un effort subjectif, une analyse une induction intérieures complémentaires de la méthode jective.

Prenant le départ dans la métaphysique, le positivisme y ient donc par tous les chemins, parce que chez lui l'esprit sitif est faussé dès le principe.

Croyant à la vérité et à l'erreur (pour si relatives qu'il les agine il y croit tout de même), le positivisme cherche avant ut, pour sa démonstration, une mesure du vrai et du faux. Science lui offre la preuve par les sens (balances, appa- s enregistreurs, probabilités statistiques, etc.) ; la philoso- e classique fait la preuve par l'esprit et les principes de son : son critérium est l'évidence, plus souvent le calcul, et, rai dire, l'esprit scientifique n'est qu'une manière spéciale tiliser cette seconde méthode essentiellement mentale, donc jective. Le positivisme prétend à un troisième moyen : la esse universelle, l'observation de sens commun. Qu'est ? C'est admettre la première méthode en s'appuyant sur econde. L'estimation de la raison publique et du bon sens

ne peut se faire que par un critérium préalable d'évidence ou de probabilité, et voilà pourquoi dans la psychologie et la sociologie positivistes on part « d'une nature de l'esprit humain » dont les éléments ne sont pas autre chose que les facultés et les sentiments premiers de la philosophie classique.

Cette erreur était fatale du moment qu'on créait la Sociologie dans une idée préconçue de bien, d'ordre et de moralité universels. Admettre que toute spéculation humaine est due au fait de la connaissance n'était donc plus suffisant. Il fallait admettre, *a priori et métaphysiquement*, que cette connaissance est rationnelle et morale. Alors, Comte admet dans l'homme « des fonctions transcendantes », c'est-à-dire qu'il lui confère une âme ; il ne veut pas que cette âme soit l'émanation d'un être divin : ce serait théologique ; — il ne veut pas qu'elle soit fonction du système nerveux au même titre que la respiration est fonction du poumon : où placer, dans cette anatomie, la raison et la morale? — il ne veut pas qu'elle soit l'assemblage des concepts abstraits induits de la méditation intérieure, sous prétexte d'abord qu'on ne saurait penser et se regarder penser, et ensuite que cette méthode métaphysique entraîne à la recherche inutile et stérile de l'Essence, de la Cause, de l'Origine Absolues.

Alors que veut-on?

Le Positivisme veut la fin sans les moyens. Système d'organisation sociale essentiellement conservateur des principes de la morale chrétienne, philosophie avant tout moraliste, le positivisme conserve les mythes du passé avec l'espoir de les transformer en réalités vivantes. S'il proclame relatifs et contingents le discernement, la logique, le devoir, le sentiment du bien et du mal, le libre-arbitre, etc., c'est pour mieux confirmer leur valeur pratique traditionnelle et pour insister plus que jamais sur leur nécessité individuelle et sociale. L'Homme étudié comme *sujet universel* est asservi aux mêmes notions ou préjugés abstraits qu'on imposait auparavant à *l'homme-individu*. Les principes de raison et les principes moraux, érigés sur un nouveau piédestal pour concurrencer l'Absolu, qui jusqu'ici leur donnait asile, ne servent qu'à proclamer sa puissance et à affermir plus religieusement l'action séculaire de cet Absolu si méprisé.

Serait-ce que sa notion est primordiale et inhérente à l'esprit

humain? Serait-ce que, l'observation objective supposant un pouvoir subjectif et le relatif supposant l'absolu, on ne peut pas combattre le second par le premier?

Comte l'avait compris. Il savait qu'il serait obligé de faire de la métaphysique. Aussi n'a-t-il pas voulu confondre la métaphysique « spéculation sur l'absolu », dont un jour ou l'autre il ne pourrait se passer, avec « l'esprit métaphysique ou d'abstraction » contre lequel il a si énergiquement protesté.

Cependant, on ne pouvait pas établir une science sociale d'ordre et de progrès en dehors de cette confusion. Alors on s'est ingénié à donner le change par une série de transpositions verbales qui ne changent rien au fond des anciennes métaphysiques. Le Positivisme, système psychologiquement rationaliste et moralement chrétien, n'est pas une Philosophie Positive.

§

Est-il donc impossible d'ébaucher une philosophie positive sans s'insurger contre la notion d'absolu qui domine l'esprit?

Pourquoi le positivisme fausse-t-il la méthode? L'Homme, déclare-t-il, ne doit pas être séparé de la Nature; c'est un être qu'on ne doit étudier qu'en mouvement au milieu des phénomènes naturels et non plus un être pensant, immobile comme un sphynx qui porterait en lui l'explication de la terre et des cieux. Cela est bien établi et conforme au véritable esprit positif. Mais que vient faire ensuite ce besoin métaphysique d'ordre et de progrès? Pourquoi ce but d'amélioration de l'activité sociale? Le positivisme, pour sacrifier à ces préjugés traditionnels, emprunte à l'ancienne philosophie ses principes premiers, ses éléments intellectuels et moraux, sa nature humaine et l'âme spéciale et tout l'absolu de la métaphysique. Est-ce au nom d'une philosophie positive qu'il peut se faire le champion de la morale rationaliste et chrétienne, le missionnaire du bonheur social et d'une telle harmonie dans le bien qu'il en arrive à faire de la sociologie une religion?

Nous comprenons autrement l'exercice de la méthode positive.

Une seule chose est indéniable, soit pour l'observation intérieure, soit pour l'observation objective, et leur est commune : c'est l'existence dans l'Homme d'une énergie primitive, insai-

sissable aux procédés métaphysiques comme aux procédés scientifiques ; d'une chose dont on ignore tout, sinon qu'elle existe, — et c'est l'Esprit.

Pour qu'une philosophie soit vraiment positive, il ne faut rien ajouter de qualificatif à cette notion d'esprit pur et simple ; à l'affirmation qu'il y a dans le monde et donc dans l'homme une limite infranchissable, un principe incognoscible dont il n'y a pas à s'occuper. Seule cette constatation stricte et nue a la valeur d'un fait.

Le fait spirituel est à la philosophie ce que le mouvement est à la science. Il ne s'analyse pas, il ne se définit pas, il se constate en dernière analyse. Le savant ne dit pas : le mouvement est lumineux ou chaud ou électrique ; il dit : à l'extrême possibilité de la recherche, tout phénomène sensible se manifeste sous la forme de vibrations lumineuses, caloriques, électriques, etc. ; tout dans le monde apparaît comme une forme du Mouvement. Mais la définition de ce mouvement échappe aussi bien que sa nature à nos moyens d'information.

De même, en philosophie positive, il ne faut pas dire : l'Esprit est doué de raison, de sentiment moral, de volonté, etc. ; et bâtissons sur ces facultés originelles « naturellement humaines » une philosophie, une morale, une sociologie... (c'est là le point de départ illicite de tous les systèmes, y compris le positivisme), — il faut dire : en dernière analyse, l'étude subjective ou objective de l'activité humaine nous amène à constater l'existence de l'Esprit, tout dans la pensée apparaît comme une forme de l'Esprit, mais ses caractères réels aussi bien que sa nature échappent à nos moyens d'information.

En Science le mouvement est une affirmation indémontrable, en Philosophie l'esprit est aussi cette affirmation indémontrable. Cependant, le fait spirituel, comme le fait énergien, est un fait, réellement positif. Pour le découvrir, il ne s'agit pas de penser et de se regarder penser, il s'agit purement d'être et de se sentir être. Cette réaction de notre vie au mystère qui la fait est positive.

Pourquoi la subtilité du penseur s'exerce-t-elle sur la faculté de connaître plutôt que sur la faculté de digérer ou de se mouvoir ? Parce que, sur ces dernières, la science donne des renseignements précis et objectifs, tandis qu'au sujet des pro-

priétés de l'esprit elle ne peut aller au delà d'une certaine limite. Certes, le jour où on a compris que les facultés de l'homme sont relatives à l'anatomie et à la physiologie de son cerveau, on a fait un grand pas dans la science... et au détriment de la philosophie. Il est apparu ce jour-là qu'il pouvait y avoir une science objective, biologique, de la pensée, comme il y a une science de la circulation et de la respiration. Le biologiste devient peu à peu capable d'analyser, de mesurer, de définir une partie des manifestations de l'énergie spirituelle : la partie qui constitue les fonctions cérébrales. Il faut donc déterminer la partie qui reste inaccessible aux procédés scientifiques, et qui doit être abandonnée au philosophe. Tant que le savant dit : Je puis continuer mes recherches, il n'est pas impossible que j'aille plus loin, — le philosophe n'a pas à intervenir. Mais il y a un point invariable où le savant dit : Moi, observation positive, je ne puis aller plus loin, mon rôle est fini; philosophe, je vous passe la main, tâchez d'aller de l'avant par vos propres moyens; vous, intuition et imagination, que pouvez-vous ? Essayez. Ce coin mystérieux et infranchissable au savant n'est pas le mécanisme de la pensée, ni la physiologie des fonctions cérébrales; il n'est pas davantage la recherche de la Cause et de la Substance ; mais seulement le mystère de notre spiritualité.

L'Homme, si courte que soit son existence, ne meurt pas dans le même état qu'il est né. Pendant un laps de temps quelconque il est en vie : c'est-à-dire qu'il éprouve, perçoit et interprète les impressions que le milieu fournit ou impose à sa physiologie. Chaque individu prend connaissance du milieu, mais en quantité et qualité variables suivant les circonstances de temps, de lieu et de durée. C'est cette connaissance qu'on appelle la Vie. En totalisant les connaissances acquises par la masse, on arrive à compléter et à décrire un ensemble, toujours susceptible d'accroissement, qu'on nomme l'Univers.

Puisque, par le seul fait de sa naissance, l'Etre humain est obligé de vivre, c'est-à-dire de connaître le milieu, on en conclut qu'il vient au monde avec un pouvoir inné de connaissance. On appelle ce pouvoir l'Esprit. L'Esprit est donc ce quelque chose d'inné que l'homme possède à la naissance et qu'il perd à la mort. Voilà sa vraie définition positive, dépouillée de toute addition qualitative et artificielle.

Il ne faut pas confondre le pouvoir de connaissance avec l'entendement ou pouvoir de comprendre. L'Intelligence est une fonction physiologique du cerveau, tandis que l'énergie spirituelle est une faculté. L'enfant connaît sans comprendre et il ne comprend que le jour où il s'aperçoit qu'il connaît. La connaissance est une faculté du même genre que les facultés de voir, de marcher, d'ouïr, qui sont indépendantes et prééminentes de l'exercice fonctionnel de la motilité, de la vue, de l'ouïe. Si nous prenons l'être humain à son berceau anatomique, nous voyons donc que l'esprit est à la naissance la faculté d'un sixième sens. Sous quel mode deviendra-t-il fonction ? Rudimentaire chez le nouveau-né, la fonction spirituelle se confirme et se classe peu à peu par le développement d'une sensation très spéciale : celle de sa propre relativité. La sensation qu'une chose initiale domine sa propre conscience : qu'une énergie X est au-dessus de lui-même, esprit, et qu'il ne peut pas l'atteindre parce que, au fur et à mesure qu'il s'élève, l'X s'élève aussi, comme le ballon surmonte la nacelle. En outre, l'Esprit éprouve nettement que dans cet inconnu réside sa propre force ascensionnelle, je veux dire le mystère de cette énergie qu'il ajoute à tout ce qui vient à lui : l'abstraction.

Un cerveau dans un crâne a l'impression de l'Infini comme un œil dans un orbite a l'impression de la lumière. La notion de Cause et de Substance est une découverte réfléchie et subjective; le principe de l'Absolu vient d'une sensation spontanée, primaire et essentiellement physiologique. Elle donne à l'Esprit, aussitôt qu'il se perçoit, la vision de sa personnelle contingence par rapport à une chose indéfinissable qu'un mot seul peut exprimer : une chose en-dessus.

En poussant l'analyse on trouve l'essentiel de cette sensation dans la Surconscience que l'esprit a de sa propre conscience, et cette Surconscience de poursuite indéfinie est un véritable sens métaphysique. Parti de cette sensation, née en corollaire de la connaissance que prend d'elle-même la pensée, l'esprit qu'active et que nourrit l'ensemble du système sensoriel élabore des idées, se crée des principes mentaux, en un mot se disperse en fonctions cérébrales.

Que le cerveau d'un adulte déduise de cette sensation spécifique les notions d'Essence et de Cause éternelle, c'est là une question de psycho-physiologie à la portée d'une science pos-

sible. L'erreur de toutes les philosophies est d'ignorer cette application du sens métaphysique inné aux renseignements sensoriels ; d'ignorer cette organisation des réactions objectives à l'aide du sentiment primaire de l'Absolu grâce à la Surconscience, et de prendre ces créations secondaires (la raison, la volonté, le juste, etc.) pour des essences préformées, de caractère invariable, et surtout d'en faire la définition *a priori* de la « nature humaine ».

Le Positivisme n'a pas échappé à l'erreur traditionnelle. Il conçoit *d'abord* la nature humaine, avec un esprit et un cœur rationnels et moraux. La relativité dont il fait le fond de sa doctrine ne s'applique qu'à la pratique vivante et sociale d'une mentalité préconçue. Sans doute il ne propose plus comme modèle de réalisation des formes parfaites ordonnées par la divinité; ou des formes-types induites par la métaphysique, mais de repousser à la fois la fiction et l'abstraction, de prétendre n'admettre que la réalité palpable et superficielle, cela ne l'empêche pas de mouvoir, d'observer et de réglementer son action d'après les formes mentales types (donc absolues ou fictives) établies par les métaphysiciens.

Si je me permets de classer l'Esprit Nu comme un sixième sens, je ne veux pas dire que je l'ai découvert. Je m'efforce simplement de l'isoler des fictions et des abstractions qui le masquent et avec lesquelles il est constant de le confondre. Car le sens métaphysique, que nulle science et nulle raison ne sauraient atteindre, a été reconnu de tout temps sous d'autres aspects. Les théologies font de la Surconscience une divinité anthropomorphe. Le rationalisme en fait une spiritualité abstraite dans laquelle il condense tous les feux de l'esprit comme en un phare qui éclaire le droit chemin. Le positivisme cherche partout les petites lumières, en réservant pour l'avenir le soin de les réunir en un seul éclat, mais qu'on devine identique au phare rationalisme : en quoi le positivisme enfonce une porte ouverte. Les homaisiens eux-mêmes s'occupent de la Surconscience pour affirmer qu'elle est une illusion de l'homme encore inculte. Mais cette Surconscience, tous l'éprouvent, tous la respectent au point de lui prêter un tas d'intentions, de dispositions, de penchants, de facultés, de principes et de sentiments qu'elle n'a jamais eus !

Ce n'est donc pas l'étude d'un fait positif qui rend positive

cette étude. La vérité est que toute application de la pensée à un objet quelconque est une œuvre subjective, et le problème de l'esprit est le seul problème véritablement philosophique. Pour condenser les faits mathématiques ou biologiques, pour bâtir l'universel, pour analyser les principes mentaux, il faut préalablement donner à la philosophie une base spirituelle, quelle que soit d'ailleurs la façon dont on l'imagine. Aucune dissertation sur la raison n'est valable si on ne dit pas d'abord ce qu'est l'esprit, c'est-à-dire ce qu'on veut qu'il soit, ou ce qu'on admet qu'il est. Avant tout, philosophie égale métaphysique. Et il est aussi vain de philosopher sans métaphysique préalable qu'il était oiseux autrefois de discuter médecine avant la découverte du rôle du cœur ou du foie.

La réponse théologique est évidemment la plus simple, mais il est non moins évident qu'elle cesse de plaire. Les produits abstraits du rationalisme et du positivisme sont une pétition de principe : l'esprit ne les forme que par association avec des impressions sensorielles postérieures au pouvoir de connaissance qu'elles révèlent à lui-même. Il faut donc chercher une réponse en dehors de ces contingents concepts de l'Absolu. Cette réponse devra être provisoire, comme toutes les métataphysiques et toutes les physiques et toutes les conceptions humaines. Le point capital est qu'elle puisse être une solution conforme au tempérament spirituel des temps nouveaux. Pour notre époque, une conception métaphysique ne sera adéquate à l'état d'âme contemporain que si elle est parallèle aux données de la Science.

Nous avons dit que vivre signifie connaître. La biologie est l'histoire du développement de cette connaissance depuis la première sensation physique (qui paraît être celle de froid au sortir de l'utérus), jusqu'au hoquet agonique. Entre les deux se placent tous les problèmes scientifiques et philosophiques, parce qu'entre les deux vient se coincer, pour ainsi dire, ce qui s'offre à la connaissance : le milieu. Ce milieu fait tellement partie de la vie qu'on ne conçoit pas l'homme mental existant sans lui, puisque sa connaissance serait nulle, donc morte.

En conséquence toute philosophie positive doit s'appliquer aussi bien à un objet quelconque qu'à l'esprit, aussi bien à l'univers qu'à l'homme. Ils n'existent l'un et l'autre que par leur action réciproque, ils ne peuvent se définir mutuellement,

chacun en ce qui concerne l'autre, que dans eux-mêmes, par la façon dont ils s'éprouvent. De là à la conviction qu'ils ont l'un de l'autre une image purement subjective, il n'y a aucun chemin à faire, et la philosophie réellement positive, la philosophie sensorielle, considérera les phénomènes et les formes universels comme des images momentanées, relatives à notre actuelle physiologie.

Nous ne pouvons pas développer ici un sujet aussi vaste.

Nous avons essayé d'établir pour la partie métaphysique un schéma de cette philosophie sensorielle dans *En Cœloplane* (1), où nous démontrons aussi comment la science la plus moderne, dans ce qu'elle a de neuf et de fondamental : l'évolution biologique, nous mène à une conception subjective purement virtuelle de l'univers.

Je crois intéressant de résumer dans le tableau suivant les phases de l'imagination métaphysique.

LES DIEUX, puissances physiques amorales. — *Paganisme.* DIEU UNIQUE, puissance physique amorale. — *Jéhovah.*	crainte suppliante et soumission au destin.

ENTITÉ X, sentie et reconnue par l'âme. — *Spiritualisme philosophique des anciens.*

DIEU, providentiel et justicier, bon et moral, directeur de l'âme. — *Spiritualisme religieux.*

AME, siège des concepts absolus que la raison impose à la conscience et d'origine X. — *Spiritualisme rationaliste.*

PRINCIPE INNÉ, rationnel et moral, sans connexion avec les concepts absolus et sans origine. — ? ? ? — *Spiritualisme positiviste.*

FORCE INCONNUE, et moralement inerte, révélée par la vie de la Matière avec laquelle elle se confond. — *Matérialisme ancien et Philosophie moderne dite scientifique.*

ETUDE DES PHÉNOMÈNES SENSIBLES, considérés comme extérieurs à l'homme et dus à des forces pancosmiques incognoscibles dont il suffit de noter et d'utiliser les manifestations. — *Science et Hypothèses Parascientifiques.*

D'OU NOUS DÉDUISONS :

1° la Substance étant incognoscible ;

2° les Phénomènes n'étant connus et appréciés que par l'intermédiaire de

(1) *En Cœloplane*, par Georges Dauville, Maloine éd., Paris.

notre système sensoriel, et en outre notre anatomo-physiologie étant en perpétuelle évolution ;

Il en résulte que :

1° l'Univers ne fournit à notre sensorialité que des apparences momentanées relatives à notre physiologie éphémère ;

2° l'Homme corporel (chair et pensée), objet quelconque de la Nature qui évolue, ne connaît dans le Cosmos que sa spiritualité personnelle et nue, dénommée Surconscience, qui soit une chose constante, réelle et positive ;

3° Cette Surconscience forme en elle-même, d'après la variabilité des sensations, les images variées de l'Univers qui constituent l'évolution biologique.

Ainsi à la SCIENCE, *inéluctablement sensorielle*, correspond une PHILOSOPHIE *également sensorielle :* la Philosophie du Subjectivisme intégral. Elle seule peut être qualifiée de positive.

En somme, Auguste Comte, après avoir montré aux philosophes la route à suivre pour les temps nouveaux, a été victime de l'abstraction rationaliste, dont il n'a pas su entièrement s'affranchir. Il en a conservé les mythes moraux et son œuvre s'est transformée en catéchisme. Possédé de l'esprit de système habituel aux érudits et inhérent aux professeurs, il a voulu créer une doctrine — quel mot pour un esprit positif ! — il a voulu faire entrer dans une idée unique toutes celles que son génie a remuées : d'où cette philosophie religioso-philosophico-scientiste, appelée le Positivisme.

Comme toutes les morales, le Positivisme est coercitif des instincts de l'homme et de la force-vive individuelle. Sa formule de ralliement est : harmonie par discipline logique (rationalisme) et progrès par amour d'autrui (christianisme). Il prend les âmes au tas, les comprime et les rabote pour les joindre en un bloc sans fissure. Son but est d'obtenir un conglomérat humain bien luisant de bonheur et bien pur d'intelligence pour une société en âge d'or.

Les catholiques ont eu pour leur Ciel une semblable conception bien avant que le positivisme ne l'applique à la société future. Je ne vois pas en quoi consiste le relativisme d'un système aussi artificiel, parfaitement anthropocentriste et assoiffé d'absolu social.

La véritable œuvre positive se trouve dans la nature et non pas dans notre entendement. Les faits du Cosmos se déroulent sans ordre appréciable, par saccades, par mobiles incon-

aus, par choc inouï d'une quantité de forces inconnaissables dont nous sommes le jouet au gré de la plus sensible des fatalités.

La Science, ou application de l'esprit à la matière, sera seule une œuvre rationnelle en tant qu'étude momentanée, superficielle et utilitaire des variations universelles.

La Philosophie, pour être positive, doit s'efforcer de suivre cette fantaisie. Elle brodera sur la trame scientifique les généralisations d'une pensée inassouvie, expansive et puissamment imaginative; comme le déclanchement et l'exercice du rêve de l'impossible savoir. Elle ne saurait avoir d'autre rôle ni d'autre objet.

Pour qui ne se contente pas de ce vagabondage (passionnant puisque tant de grands esprits s'en sont récréés dans les siècles), il reste la Religion : domaine spécial, hors Science et hors Philosophie, de ce sentiment impossible à définir, tant par ceux qui l'ont que par ceux qui ne l'ont pas, et qu'on nomme : la Foi.

GEORGES DAUVILLE.

LE VÉRITABLE « CURÉ DE CUCUGNAN »

HISTOIRE D'UN PLAGIAT

A Remy de Gourmont.

Qui connaît, aujourd'hui, le nom — nous ne disons pas l'œuvre — de Louis-André-Auguste Blanchot de Brenas? A part F. Godefroy, les historiens de notre littérature l'ont passé sous silence. Il méritait, cependant, on va le voir, un peu mieux que... cet excès d'honneur, ou cette indignité.

Que si l'on se reporte au volumineux *Livre d'or du Velay*, publié sur les notes inédites de Blanchot à Lyon en 1900 par le libraire L. Brun, sous le pseudonyme de *Nobirulus* — ouvrage dont le prochain *Armorial d'Auvergne* de M. J. Laude et autres fera sans doute mention, — l'on y trouvera, p. 90, quelques renseignements, d'ailleurs peu exacts, sur notre héros. Né en 1838 d'un père qui, avant d'être greffier au Tribunal civil d'Yssingeaux, avait rempli les fonctions d'officier de cavalerie, il avait fait ses humanités à Lyon au collège des Minimes, étudié le droit à Dijon, où il fut reçu bachelier le 21 février 1856, avait été nommé en 1860 juge au tribunal de sa ville natale, d'où il était passé en 1866 à celui de Cusset (Allier), pour démissionner par nécessité en 1875 et mourir le 18 septembre 1877 à Murols, arrondissement d'Issoire, des suites d'une chute de cheval. Marié en 1867 à la fille du colonel Debret, celle-ci ne mourut qu'en 1902, laissant pour légataire universel M. P. Duchon, avocat à Cusset. Féru de noblesse, il avait, le 10 octobre 1855, fait insérer dans le *Moniteur* une note, réimprimée l'année suivante par Borel d'Hauterive, p. 327 de son *Annuaire de la Noblesse*, où il annonçait son intention d'ajouter désormais à son patronymique celui de son aïeul maternel et de signer Blanchot de Brenas. Rimeur impénitent, sa première œuvre — nous ne parlerons pas d'une bluette : *la Bourgogne chantée sur le théâtre de Dijon*, 4 pp. in-8° imprimées à Dijon chez C. Cornillac en 1856 — nous le montre pastichant avec trop de facilité *les Harmonies*, ou *les*

Feuilles d'Automne en des rimes de « décentralisation littéraire » : *les Velaviennes*, parues, après un premier jet signé du pseudonyme : *Marc du Velay*, chez Dentu, en 1856, sur VIII et 226 pp. in-8° que recommandent deux articles enthousiastes de C. Calemard de la Fayette (1) et d'U. Guttinguer, le critique de la *Gazette de France*. Il ambitionnait alors les lauriers d'un Brizeux, avec une nuance locale de religiosité catholique qui semblait vouloir renouer la tradition de ces troubadours velaviens dont Francisque Mandet venait de redire la vieille gloire et dont Blanchot eût volontiers poussé le culte jusqu'à les suivre dans leurs légèretés hasardeuses. Sa ballade du *Velay*, couronnée au *Congrès scientifique de France* et gratifiée d'une médaille par la *Société Académique* du Puy, qui avait acquis cette célébrité locale que la province, toujours jalouse de Paris, est si empressée à conférer et, s'il faut en croire le témoignage de P. Jalat dans *la France littéraire* du 3 août 1859, pp. 736-738, ç'aurait été le chanoine A. Mairias, à qui la pièce est dédiée, dont les lettres auraient converti — ô miracle du *Bouquet à Marie!* — ce Saul ondoyant et divers que l'organe de Péladan avait déjà, le 25 octobre 1858, défini : « un poète croyant », en faisant découler de cette source « le charme de ses vers ». Nous avons sous les yeux maintes pièces inédites de Blanchot, dont plusieurs remontent à 1845 et dont les dernières sont de 1877, qui prouvent que toute sa vie il poursuivit avec opiniâtreté le décevant fantôme d'une gloire qu'une seule fois, au cours d'une existence agitée, il faillit atteindre et dans des conditions, on va le voir, fort différentes de celles qu'il avait rêvées, lorsqu'il consacrait le produit de la vente des *Velaviennes* à la statue de la Vierge fondue avec les canons de Sébastopol et destinée à s'élever sur le sommet de la sainte montagne d'Anis.

Taquinant la Muse avec cette énervante fidélité des ama-

(1) Sur Charles Calemard de la Fayette, *cf.* le *Bulletin Historique, Scientifique, Littéraire, Artistique et Agricole Illustré*, publié par la *Société Scientifique et Agricole de la Haute-Loire, deuxième année* (1912), *troisième fascicule*, pp. 97-107 : *Le Monument Calemard de la Fayette* (Le Puy-en-Velay, 1912). P. 99, il est dit que Calemard fut « *l'initiateur et le maître d'une pléiade littéraire locale, aux premiers rangs de laquelle ont figuré Jules Vallès, Aimé Giron, C. Augier, Blanchot de Brenas, etc.* » Ces lignes figuraient déjà dans *l'Appel* lancé en faveur du monument Calemard, personnage dont le patronymique rappelle l'ascendance espagnole des *Calomarde*. Quant à U. Guttinguer, nous en avons suffisamment parlé au cours de nos travaux sur Reboul pour qu'il ne soit pas besoin d'y revenir

teurs, Blanchot ne laissait pas de cultiver la prose. *La France littéraire*, publiée à Lyon, du 1er octobre 1856 au 30 novembre 1866, par A. Péladan père, contient de lui, à l'époque qui nous intéresse, plusieurs romans où fleurit le genre troubadour en toute sa vétuste et toujours nouvelle splendeur : *Sous le Froc*, *le Psautier du Diable* (1858 et 1859), *etc.*, sur lesquels on ne nous en voudra pas de passer. Telle esquisse, dont s'éjouissaient les lecteurs d'une revue qui mourut, au propre témoignage d'un de ses collaborateurs, le marquis de Laincel, parce que son pieux directeur « se permettait de corriger ce qu'il aurait fallu imprimer sans changement, car ce qui dénature souvent une œuvre, c'est quand un autre écrivain que l'auteur lui-même l'arrange à sa fantaisie, sans autorisation et sans conseils (1) », telle esquisse, disons-nous, intitulée : *Paris la semaine passée* (n° du 4 juin 1859), nous montre un Blanchot pour salon de bourgeois compagnards maudissant la grande Babylone, source de tous les maux dont pâtit la France honnête des clochers de province. « Cette maladie du scepticisme qui nous vient de Paris, cette lèpre de l'argent qui nous vient d'Israël gagnent peu à peu la province. On parle de guerres, de luttes généreuses, tant mieux. Peut-être la souffrance, le bruit des armes et les cris de victoire sauront-ils nous réveiller de notre torpeur... » Mais, entre les deux romans ci-dessus mentionnés, notre austère et alerte convertisseur avait entrepris la publication d'une œuvre de nature fort différente, badinage drôlatique à prétentions de profondeur philosophique, sous forme du récit d'un problématique voyage aux Corbières adressé à une dame : *Avec mon ami Félix*. A travers neuf numéros de *la France littéraire*, cette élucubration indigeste et hâtive languit, entrecoupée de hors-d'œuvre, jusqu'à la livraison du 30 avril 1859, où la légende des Mitounes, ou fées des Corbières, prépare agréablement l'esprit à savourer l'homélie du *ritou*, ou curé, de Vignevieille, « déjà pour les populations circonvoisines un personnage légendaire », que Blanchot, qui la tient de l'auteur lui-même, se borne à mettre sur le dos du curé de Cucugnan, tout en

(1) Lettre de Laincel à Th. Geslain, citée par celui-ci dans son ouvrage *la Littérature contemporaine en province. Portraits biographiques et littéraires* (Paris, Douniol, 1873), p. 347. M. Joséphin Péladan, dans la nécrologie de son père (Paris, 1890), n'a rien dit de tout cela.

déclarant — bizarrerie d'autant plus étrange que Cucugnan, village d'environ 260 habitants, existe réellement, dans le canton de Tuchan, arrondissement de Carcassonne! (1) — que « ce nom a été pris au hasard pour ne froisser aucune susceptibilité ». Il serait impie de ne pas reproduire à la lettre le morceau autour duquel vont se dérouler les incidents dont nous avons tâché d'être l'historiographe succinct et fidèle et que Blanchot donnait comme preuve manifeste que « le clergé des Corbières offre à l'observateur des types fort peu communs ».

La scène se passe donc dans un village où la ferveur, depuis de longues années, est en singulière décroissance. Nous appellerons, comme Blanchot, ce village Cucugnan.

Un beau jour de dimanche, le *ritou* monte en chaire. Son joyeux visage a changé de physionomie. Il est sombre, presque menaçant. Il s'installe avec lenteur, promène sur son auditoire de sinistres regards et laisse tomber de sa bouche ces paroles sépulcrales : « De nous tous qui sommes ici, dans trente ans il y en aura la moitié au cimetière ; dans soixante ans, nous y pourrirons tous! Cette nuit, j'ai fait un songe. Celui qui me l'a envoyé veut que je vous le fasse connaître.

J'étais mort et, comme de juste, je montais au ciel. Tout en cheminant sur une route pavée d'étoiles, je pensais à vous, mes frères. J'avais tort, et, à cette heure, je devais oublier et ma paroisse et l'univers ; mais on ne passe pas toute sa vie auprès des mêmes gens sans les aimer un brin. Donc, je pensais à vous et je me disais : « Je vais retrouver là-haut une bonne partie de mon petit village ; ils vont être bien contents et bien étonnés de me revoir déjà ; ceux de Cucugnan me pleureront un peu ; mais, baste ! je serai encore leur pasteur dans le paradis... » Et je marchais plus vite.

Enfin, j'aperçois devant moi la belle porte d'or qui s'ouvre aux élus... Pan, pan ! Je frappe avec respect. — *Qui est là ?* demande une voix douce et vénérable. — *C'est moi ! — Qui, moi ? — Le curé de Cucugnan... — Ha, ha ! Monsieur Martin... C'est bien, entrez !* Et j'entre et je trouve, assis devant un grand registre, saint Pierre, qui est, vous le savez, mes enfants, le concierge du ciel. — *Saint Pierre*, lui dis-je, *voudriez-vous me faire connaître tout de suite si vous avez dans le Paradis beaucoup de mes paroissiens?*

(1) Ce village possède bien une curiosité, mais c'est un château, l'ancien manoir de Quéribus. Disons, pour plus de précision, qu'il se trouve au pied nord du plateau de Saint-Paul, sur un affluent du Verdouble, et qu'il est desservi par le bureau de poste de Tuchan.

— Volontiers, monsieur le Curé, regardons ensemble. Saint Pierre ouvrit son grand livre. — *Voyons*, fit l'apôtre, *Cucugnan ; vous dites Cucugnan...Cu... Cu... Cucugnan. Voilà! Personne! — Comment, saint Pierre, personne de Cucugnan ici ? Mais c'est impossible ! Regardez bien, monsieur l'apôtre, regardez bien! — J'ai beau regarder, mon bon monsieur Martin ! La chose est claire. Mais ne vous désolez pas ! Sans nul doute ils font une petite quarantaine en purgatoire... — Ah ! par charité, saint Pierre, faites que je puisse les voir et les consoler ! — Volontiers, mon ami! Chaussez d'abord ces sandales : le chemin est mauvais. C'est cela! Maintenant, marchez droit devant vous et heurtez à la première porte à droite.*

Et me voilà suivant un sentier plein d'épines, qui me conduit à une porte d'argent semée de croix noires. Pan, pan ! — *Qui va là ?* me demande une voix sévère. — *Le curé de Cucugnan ! — Quel curé de Cucugnan ? — L'abbé Martin ! — Entrez !* La porte s'ouvre et j'entre.

Un grand bel ange, avec des ailes sombres comme la nuit, une robe lumineuse comme le jour et une clef de diamant à sa ceinture, écrivait sur un livre bien plus gros que celui de saint Pierre. — *Que voulez-vous?* me demanda le divin geôlier. — *Je désirerais savoir si vous avez ici les gens de Cucugnan...* — L'archange tourna et retourna les feuillets de son gros livre, poussa un long soupir et dit: *Il n'est au Purgatoire personne de Cucugnan ! — Personne ? — Je vous le redis : personne ! — Jésus ! Jésus ! Personne de ma paroisse en Purgatoire ! Mais où sont-ils donc, doux Jésus? — En Paradis, Monsieur. Il n'y a pas de mal à ça ! — Eh ! mon bel ange, j'en viens ! — Et ils n'y sont pas ? — Hélas ! Vous l'avez dit. Ils n'y sont pas ! — Dame ! alors, Monsieur le curé, il n'y a pas de miséricorde ! Ils ne peuvent être qu'en... — Est-ce possible ? Je serais tout seul de mon village dans ce grand jardin du Paradis, où je ne connais personne ? Je ne puis me résigner à cette idée... Et d'abord, je ne puis pas le croire ! — Eh bien ! Si vous tenez absolument à être sûr de la chose, prenez cette route et adressez-vous à la première porte à gauche.*

La route était toute de charbons ardents. Mais, grâce aux sandales de saint Pierre, je ne sentais aucune brûlure. Après un trajet énorme, aussi long que de la terre à la lune, je vis à ma gauche une porte... que dis-je ? un portail ouvert à deux battants. C'était la gueule d'un four. Oh ! mes enfants, là on ne vous demande pas votre nom, là point de riposte ! On entre pêle-mêle, en foule comme dans un cabaret !

Tandis que je me tenais à l'écart de ce tohu-bohu, sale et blas-

hémant, qui trébuchait dans l'abîme, un diable s'approcha de moi
me dit : *Eh bien ! pourquoi n'entres-tu pas avec les autres ? — Parce que je suis un des élus du Seigneur. — Alors, que viens-u faire chez nous ? — Je viens pour vous demander si par asard vous n'auriez pas dans votre enfer quelqu'un du village e Cucugnan ? — Fais donc l'hypocrite ! Comme si l'on ne savait as que tout Cucugnan est ici !* Et l'affreux diable écarta la foule.

Et je vis sur des fagots, au milieu des flammes, le père Gaulinier ui se grisait si souvent et qui battait sa femme ; la petite Mioune, ui couchait dans cette ferme isolée — vous savez bien, garçons ! — mère Françoise, qui s'est mariée trois fois (on ne sait le nombre e ses maris) ; ce païen de Bascou, l'esprit fort du village, l'instiga-eur de tous vos procès, et son frère l'usurier, et son cousin le voleur; ref, tous ceux qui sont morts depuis cinq ans, même les moins écheurs, tous étaient là, les pieds dans la braise !

A cette énumération, où chacun retrouve de très proches parents, auditoire est saisi d'épouvante. — Mais, s'écrie l'orateur, cette dam-ation-là ne peut pas durer. J'ai charge d'âmes et je prétends bien ous arracher de la chaudière où vous vous précipitez si gaiement. ès demain, je me mets à l'œuvre. La besogne n'est pas mince : il era bon de suivre une règle. Et voilà de quelle manière nous allons rocéder. Demain, lundi, je confesserai les vieux et les vieilles — out ce qui porte bâton ou béquilles ; mardi, les enfants ; mercredi, s garçons et les filles qui commencent à lever le nez ; jeudi, les onnes ; vendredi, les femmes ; samedi, le meunier. Et si j'ai fini dimanche, nous aurons de la chance ! N'importe ! Quel que soit temps que puisse nous coûter cette lessive générale, faisons-la onne ! C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il !

Depuis ce mémorable dimanche, l'odeur des vertus de Cucugnan respire à trois lieues à la ronde. Et le bon curé a rêvé ces jours-i que, suivi de tous ses paroissiens — y compris même les damnés u premier songe, — il gravissait en splendide procession, au milieu es vierges et des enfants de chœur, le chemin constellé de la Cité e Dieu...

Le sermon du *ritou* est du 30 juillet 1859. La suite du voyage fit longtemps attendre. Elle n'a paru qu'au n° du 17 sep-embre, sous forme d'une nouvelle histoire de *mitounes*. près quoi, elle s'arrête, sans conclure, l'auteur se bornant — ffirmation fort hasardée ! — à déclarer qu'un jour, sur son lit e mort, il envierait, lui, « si égoïste », la destinée des humbles ères « ignorantins », disciples de La Salle. Cependant, dès 7 mai, *la France littéraire* reproduisait *le Glaneur* de Allier, où la fantaisie de Blanchot était qualifiée de « char-

mante » et, le 18 juin, citant *le Courrier des Alpes*, elle disait : « M. Blanchot de Brenas se fait suivre volontiers de tous les hommes de goût dans son spirituel voyage dans le midi de la France... » Le 20 avril, elle avait annoncé la nomination de son collaborateur au titre de *correspondant* de cette *Société Littéraire* lyonnaise fondée en 1807 et dont, en cette même année 1859, le secrétaire, A.-G. Bellin, devait résumer les fastes dans sa *Notice historique*. Un peu plus tard, le 11 juin, elle apprenait à son public que, si la ballade des *Loups noirs* n'avait pas été couronnée par l'*Académie des Jeux Floraux* à Toulouse — n'ayant remporté qu'une *mention honorable*, — c'est que le compte-rendu officiel y censurait simplement « quelques négligences ». D'autre part, *la France littéraire*, suivant de très près le mouvement félibréen, qu'elle patronnait avec des réserves, était lue avec assiduité en Avignon. Faut-il, en effet, noter que son fondateur, né au Vigan en 1815, chantait, dès 1841, en 12 strophes, le grand patron de la « renaissance » provençale, Reboul :

> Ainsi quand Jéhova du sein de la retraite
> Envoya Jérémie aux enfans d'Israël,
> Et toucha de sa main la bouche du prophète
> Et le fit un écho de son verbe éternel :
> Ainsi dans ton repos, sous ton toît solitaire,
> Tu vois descendre à toi, terrestre séraphin,
> L'esprit des chants sacrés, la muse du Calvaire,
> Qui place sous tes doigt un instrument divin (1) !...

Et au n° du 19 février 1859, *la France littéraire* ne comparait-elle pas, audacieusement, Roumanille à Jasmin, ces deux « talents » (p. 334), pour, à deux mois de distance, exalter de nouveau l'expert marchand de livres de la rue Saint-Agricol, classé, d'après Thévenot dans *l'Echo d'Arcis*, parmi les « noms aimés (2) » ? — Tout eût donc été pour le mieux, si, à huit années de là, la « décentralisation » n'eût gâté les bons rapports de cette Arcadie. En effet, l'an 1867, *l'Armana Prouvençau*, alors en pleine prospérité, publiait, à

(1) Adrien Péladan, *Mélodies catholiques* (Paris et Nimes, 1841, in-12). Le recueil est dédié à Grégoire XVI, qui le reçut, à Rome, des mains de l'auteur. Péladan était, à cette époque, attaché à l'Institution Saint-Louis, rue Porte-de-France, à Nimes : *cf.* le feuilleton de la *Gazette du Bas-Languedoc* du 4 avril 1841, *Mélodies catholiques*.

(2) N° du 22 avril 1859. Le malheureux Blanchot avait lui-même, dans les *Velaviennes*, chanté Avignon, « la fière duchesse », p. 174 !

la page 33, une fantaisie : *Lou Curat de Cucugnan*, dont le texte, plagié à la lettre du conte de Blanchot, concluait, sous la signature : *Lou Cascarelet* — pseudonyme de Roumanille et aussi de Mistral (1) — en attribuant à l'éditeur de l'almanach l'invention du morceau ! « *E vaqui l'istori dou Curat de Cucugnan, talo que m'a douna l'ordre de vous la dire aquéu qusas de Roumaniho.* » Il importe de noter que la méthode des rédacteurs de *l'Armana* n'excluait nullement l'usage des références, quand celles-ci, du moins, étaient jugées indispensables. C'est ainsi qu'en 1862, en publiant, p. 113, le sonnet *Is amis noun conneigu*, l'on avait soin d'aviser le lecteur qu'il était « tira di *Roses de Noel*, de J. T. de Saint-Germain » et qu'en 1870 — année où, d'après A[chille] M[ontel] dans la *Revue des Langues Romanes*, t. I, p. 86, cette publication tirait à sept mille exemplaires — la reproduction de la *Bravo Femo* sera donnée, p. 66, *note*, comme extraite des *Contes Bleus*, d'E. Laboulaye, dont on citera même une lettre — d'ailleurs flatteuse pour les félibres — autorisant cette reproduction ! Aussi Blanchot dut-il être légitimement indigné quand, dans *l'Evénement* du 20 octobre 1866, il trouva, p. 3, sous la rubrique : *De mon Moulin*, et à la onzième lettre de Daudet, la notule suivante : « *L'Almanach Provençal.* — Tous les ans, à pareille époque, les poètes provençaux publient à Avignon un joyeux petit almanach rempli jusqu'aux bords de beaux vers et de jolis contes. L'almanach provençal de cette année m'arrive à l'instant, et j'y trouve un admirable fabliau de José Roumanille, que je vais essayer de traduire pour les lecteurs de *l'Evénement*. Ce sera ma lettre de ce jour, et celle-là — j'en suis sûr — vous la trouverez de votre goût. » Venait, après ce savoureux préambule, *le Sermon de M. Martin, curé de Cucugnan*, tel que nous le connaissons tous, et la conclusion rituelle : « Et voilà l'histoire du curé de Cucugnan, telle que m'a ordonné de vous la dire ce grand gueusard de Roumanille. »

Daudet ne s'était pas trompé en pronostiquant le succès de sa version. Au n° du jeudi 1er novembre 1866 de *l'Evénement*, Ch. Bataille, dans une épître à Villemessant datée du 28 octobre, se chargeait de l'annoncer *urbi et orbi* : « ... Je l'ai lu,

(1) Mais d'autres encore, et même de Gratien Charvet : *cf.* notre article : *Le Lièvre du Pont du Gard*, dans *Nemausa*, n° 18 (25 décembre 1913), p. 4.

relu, dégusté, savouré, votre admirable *Curé de Cucugnan*, et c'est une réfection suffisante pour une journée, *etc.* » Des feuilles locales s'empressaient, d'ailleurs, de le réimprimer et c'est ainsi, pour nous en tenir à l'Auvergne, que le *Moniteur du Puy-de-Dôme* du 8 décembre 1866 crut à propos de le resservir à ses fidèles.

Pendant ce temps, que faisait Blanchot ? Sa première démarche fut d'écrire au rédacteur en chef de *l'Evénement*.

Monsieur, lui dit-il, le sermon du curé de Cucugnan, objet, chez vous, de si vives et si flatteuses sympathies, est une œuvre déjà un peu vieille. Cette historiette, toute humoristique, dont, si ce n'est pas moi, personne n'est responsable — pas même le curé du village incriminé, — se trouve, avec bien d'autres, dans un certain *Voyage* aux Corbières, écrit en 1859 et que reproduisirent alors plusieurs journaux. J'ai négligé de terminer cet ouvrage et d'en réunir les feuillets épars. Grâce au succès, fort inattendu, de mon petit sermon, cette fantaisie m'obsède, et je suis sur le point d'y succomber. Le livre deviendra ce qu'il pourra ; mais, au moins — il faut qu'on le sache, — je ne l'aurai emprunté à personne et il sera le fils bien légitime de mon caprice. La reproduction provençale dont a jugé à propos de me gratifier M. Roumanille (sauf quelques mots alliacés, très heureux peut-être en certain dialecte) est d'une suffisante exactitude. M. Alphonse Daudet a rendu sans doute le patois de M. Roumanille avec une grande franchise. Mais j'ose compter sur votre courtoisie pour faire connaître à vos lecteurs que le travail de ces Messieurs est une simple traduction et que je n'ai point brigué pour mon historiette la faveur de cet assaisonnement de haut goût...

Villemessant, qui excellait dans l'art de transformer toute nouvelle en bruit, tout bruit en réclame, toute réclame en argent, resta, à cette sommation, muet. Dans une lettre à son avocat, en date du 8 février 1868, Blanchot explique qu'ayant écrit la missive ci-dessus « quelques jours après le 28 octobre 1866 », le directeur de *l'Evénement* — devenu, dans l'intervalle, *Le Petit Figaro* — « ne crut point, sans doute, à ma réclamation, ou feignit de ne pas y croire. La lettre ne fut point reproduite, et resta sans réponse. Un de mes amis du *Monde*, M. Venet, parla de cette ridicule affaire à M. de Villemessant, et j'eus la certitude que Roumanille, au moins, se tiendrait pour averti. Une circonstance me prouva qu'il se tenait sur ses gardes : je fis demander son *Almanach provençal* par un

libraire de Cusset. Il ne l'envoya pas : Cusset lui était suspect... » Mais Blanchot n'était pas homme à se tenir pour battu. Familier avec les roueries de Thémis, il conçut le plan, ingénieux et simple à la fois, de poursuivre cette affaire de plagiat sur les seules bases légales qui pouvaient rendre admissible sa demande en justice : celles de l'évidence du préjudice commis à ses dépens par Roumanille et son traducteur solidaire. Il fallait, pour cela, qu'il trouvât un éditeur, lequel, en vertu d'un traité fictif et antidaté, se portât partie civile. De la sorte, l'avocat de Blanchot pouvait impunément accabler son adversaire sous un raisonnement du genre de celui-ci : « Vous avez dérobé à mon client le *clou* de son volume ; son éditeur s'en trouve matériellement lésé ; il exige la résiliation du traité ; par suite, c'est un dommage dont vous nous devez réparation et qui justifie le présent procès... »

Après bien des tâtonnements et des coups d'épée dans l'eau, Blanchot rencontra enfin, en la personne de Ballay aîné, domicilié à Paris, 9, rue Mazarine, puis 57, quai des Augustins, le libraire-éditeur dont il avait besoin et qui consentit à apposer son nom au bas de l'acte que, pour plus de précautions, l'on rédigea sur feuille timbrée à 35 centimes *au filigrame de 1853 !* Nous ne donnerons pas le texte de ce traité, daté de Paris, 4 juillet 1864, où Blanchot cède à Ballay pour la somme de 2000 francs — qu'il déclare « avoir reçue présentement » — son *Voyage* dans les Corbières, ayant « pour titre provisoire : *Avec mon ami Félix* et qui recevra le titre définitif : *Le Curé de Cucugnan, souvenir des Corbières* », ainsi que d'autres modifications, qu'il serait oiseux d'énumérer. « Les publications et mises en vente, avait-on la précaution d'y stipuler, n'auront lieu qu'après deux ans au moins, à compter de la présente date. » De la sorte, la publication de *l'Armana Prouvençau* dans l'automne de 1866 apparaissait légitimement comme le réel et irrémédiable obstacle à la fortune d'un livre prêt à paraître. Dans la lettre où Blanchot expose à Ballay les chances qui militent en sa faveur, il se trouve un passage qui prouve qu'il entendait bien — pour rendre parfaite la vraisemblance, et assurer, en même temps qu'un succès de scandale à son livre, la conviction des juges d'Avignon — qu'il entendait bien donner cours à ce projet de publication du *Curé de Cucugnan.* « Quant à mon œuvre, dit-il, je viens

de la relire en entier. Elle a besoin d'être remaniée et finie. Dans moins d'un mois, vous aurez le manuscrit entre les mains. Le livre donnera 300 pages, peut-être un peu plus. La forme épistolaire, d'abord adoptée, me paraît gênante. Le récit marchera plus vite et de meilleure grâce, une fois divisé en chapitres. Certaines remarques un peu trop béates, des tournures qui sentent un peu trop le journal ultramontain devront être élaguées. Ainsi, les quelques lignes qui suivent le sermon du curé sont d'une odeur de sacristie intense (1). Nous changerons tout cela... » Il eut soin, d'autre part, de se charger dès l'abord de tous les frais de la cause, car, disait-il, « ma qualité de magistrat ne me permet point d'intenter avec convenance une action judiciaire, alors qu'une autre personne, l'éditeur, peut représenter de manière plus directe l'intérêt du procès ». En fait, Ballay ne lui servit que de prête-nom, et l'action, intentée par l'acquéreur du livre, eût été menée par Blanchot et fût restée à la charge de ce dernier.

Ayant ainsi assuré ses derrières, il se décida à pousser une offensive hardie. Le 9 novembre 1867, il avait écrit, sans succès, au Directeur du *Journal des villes et des campagnes*, 5, Grands-Augustins, à Paris, pour lui demander de lui envoyer des nos de sa feuille où était reproduit *le Curé de Cucugnan*, mais le gros mot de « plagiat » avait effarouché cet honnête spéculateur « politique, religieux, agricole et littéraire » et il avait fait réponse, le 22 novembre, en prétextant l'absence de toute table et sommaire — confondant, d'ailleurs, bizarrement *le Curé de Cucugnan* avec *le Curé de Campagne* d'Hippol. Langlois — pour éconduire le juge de Cusset. Dans l'intervalle, le 19, celui-ci avait envoyé le billet suivant au Président du Tribunal civil d'Avignon, C. Michaëlis :

Monsieur le Président, Magistrat et sans aucune relation dans

(1) *Avec mon ami Félix* étant écrit à l'usage des gens « bien pensants », comme tout le Blanchot d'alors, l'auteur y intercalait de temps à autre des effusions de « philosophe chrétien ». Voici les « quelques lignes » qu'il dit sentir la « sacristie » : « *Bienheureux les pauvres d'esprit !* Cette parole vaut toutes les montagnes de livres de la philosophie et de la théologie et contient l'Evangile en entier. Les savants, orgueilleux qui interrogent les mystères et qui disent : *Seigneur ! Seigneur !* n'entreront point dans le royaume du ciel Un câble *(sic)* passera plutôt par le trou d'une aiguille. Donc, bien chère Madame, faisons-nous petits et ne rions pas trop de l'humble *ritou* de Cucugnan. Nous savons ici-bas une seule chose : c'est que Dieu est impénétrable. La théodicée est vanité pure. Notre raison est si peu capable d'atteindre jusqu'à la vérité que, ne pouvant abandonner son infime créature, Dieu, par la révélation, est descendu jusqu'à nous. »

votre ville, daignez me permettre de recourir à votre obligeante bonté. Un fait très préjudiciable, un plagiat, contraint mon éditeur à exercer des poursuites contre un M. Joseph Roumanille, votre justiciable. Ce débat froisse, je puis le dire, mes intérêts les plus respectables. Il me faut renoncer au pseudonyme sous lequel de hautes convenances me faisaient un devoir d'abriter mes ouvrages actuels et le remaniement de productions déjà anciennes. Et je m'estimerai heureux, si le scandale de ce vol ridicule ne me réduit pas à me priver pour toujours des ressources trop utiles d'un travail honnête, auquel j'ai sacrifié tous mes loisirs, mais seulement mes loisirs. Dans ces circonstances délicates, qui seront, je l'espère, mon excuse auprès de vous, je vous prie, monsieur le Président, de vouloir bien m'indiquer un avocat capable de diriger le procès avec l'intelligence et les soins nécessaires. Je veux me tenir à l'écart autant que possible, mais, lié à mon éditeur par un traité et par des avances, je lui dois au moins un renseignement sur votre barreau, que je lui transmettrai — n'en doutez pas — comme m'étant tout personnel...

Le 24 novembre, Michaëlis lui signalait Me Z. Silvestre : « ce membre de notre barreau est encore jeune, mais il est plein d'intelligence, d'activité et de dévouement aux causes qui lui sont confiées, *etc...* »

Tout allait donc pour le mieux et Blanchot s'empressa d'écrire à Ballay qu'il eût à faire tenir à l'avocat d'Avignon « par lettre chargée à la poste » les pièces à conviction qu'il lui avait précédemment envoyées et la déclaration dont il lui soignait le projet, ainsi conçu :

J'ai acquis de M. B. de B., moyennant certaines conditions, la propriété d'un ouvrage défini dans le sous seing privé que j'ai l'honneur de vous soumettre. Parmi les nouvelles faisant l'objet de ce *voyage* humouristique, se trouve une fantaisie, toute de l'invention de l'auteur, ayant pour héros imaginaire l'abbé Martin, curé de Cucugnan. Un M. Roumanille, de votre ville, a trouvé le récit à sa convenance, et, le traduisant en patois, l'épiçant à sa façon, l'a, dans l'*Almanach provençal* de 1867, produit comme son œuvre. M. Daudet, à son tour, s'est empressé de traduire en français l'ingénieux sermon et de le publier dans *l'Evénement* du... Plus de vingt journaux de province l'ont reproduit avec le nom de M. Roumanille, devenu tout à coup fort en vogue. *Le Curé de Cucugnan* a été célébré à l'envi et on ne s'est plus souvenu que le même bruit s'était fait en 1859 autour de l'œuvre originale, autrement délicate de couleur et de style.

On fut entraîné par le charme et la délicate originalité de la fable, sans s'apercevoir de la grossièreté du style, qui faisait disparate et décelait le plagiat. Après ce succès facile, M. Roumanille n'a trouvé rien de mieux que d'imaginer, pour l'*Almanach* de 1868, un *Médecin de Cucugnan* (volé, lui aussi, à l'ancien répertoire) et de donner, par M. Daudet derechef, dans *le Petit Moniteur* du 22 octobre 1867, une traduction de son patois, où il se vante encore de *son* Curé de Cucugnan, *un chef-d'œuvre* (1)! A la prière de M. B. de B., je n'ai pas voulu poursuivre le premier délit — quelques mots d'une *Préface* bien faite suffisant à cela, — mais l'audace de M. Roumanille est telle qu'il faut enfin une répression efficace. M. B. de B., aujourd'hui magistrat, vous fera connaître le grave préjudice que le plagiat lui cause. En finissant, M., je vous ferai remarquer que l'œuvre prétendue de R. a fait sensation, que la vente de *l'Evénement* en a été doublée et que je souffre, pour mon compte, un dommage qu'il faudra évaluer à 5.000 francs...

En même temps, le juge de Cusset, qui avait reçu, le 1er septembre 1867, avec une lettre charmante de G. Azaïs, son diplôme de membre correspondant de la *Société Archéologique, Scientifique et Littéraire* de Béziers, écrivait à l'un des plus érudits représentants de ce corps savant, pour lui demander l'appui de ses lumières dans la besogne de refonte du *Voyage aux Corbières :*

...Ce voyage humouristique, bien accueilli du public, a été si plein de tentations pour certains faiseurs qu'ils l'ont pillé sans vergogne et que Ballay a dû poursuivre devant les tribunaux ces ridicules plagiaires. De là, pour moi, une nécessité des plus fâcheuses. Je m'étais engagé à réunir en corps de volume toutes ces historiettes, tous ces feuillets épars. Ce travail, comme le reste, était fort léger, et, selon mon usage, un pseudonyme devait suffire à cette œuvre rapide. Mais tout change, par suite du malencontreux procès. Mon nom appartient d'avance au public. Il me faut donc, par respect pour

(1) C'est, en effet, dans *le Moniteur Universel du soir, journal officiel de l'Empire Français*, n° 294, mardi 22 octobre 1867, que Daudet a inséré sa traduction du *Mège de Cucugnan*, en la faisant précéder de ce préambule : « Tous les ans les poëtes du Midi (les *félibre* (*sic*), comme on les appelle là-bas) publient à Avignon un almanach provençal plein de jolies rimes et de joyeux contes L'almanach provençal de cette année contient, entre autres merveilles, une vieille légende du mont Ventoux que le bon *félibre* Jose Roumanille a mise en œuvre avec un art infini. J'ai jugé à propos de traduire, pour le *Moniteur* du soir, cet adorable fabliau populaire, et j'espère que nos lecteurs m'en sauront gré. Toutefois, j'engage ceux d'entre eux qui comprennent le provençal à ne pas se contenter de ma traduction et à lire la chose dans le texte. Transvaser des idées d'une langue dans une autre n'est pas besogne facile : il y a toujours quelques gouttes de perdues. Enfin, essayons. »

moi-même, remanier l'ouvrage, lui laisser son caractère, sans doute, mais développer autant que possible l'élément sérieux, le côté historique ; enfin, dans ces quelques pages, trouver matière à un livre pas trop lourd, d'une lecture facile, mais qui ne soit pas en entier de pure fantaisie. On m'affirme, monsieur le Docteur, que seul dans votre département, vous êtes à même de me venir en aide. Ces montagnes, si dignes d'être connues, ont été l'objet de vos études. Vous avez écrit des monographies très appréciées. Je pourrais y puiser, j'en suis sûr, de précieux détails...

D'autre part, Blanchot poussait son avocat. Le 8 février 1868, il lui écrit « pour savoir où en est l'affaire de mon éditeur avec Roumanille » et nous avons déjà cité un fragment de cette missive. « La vanité, dit Blanchot, est mauvaise conseillère. » Et il glose la rechute de Roumanille dans l'Almanach de 1868, en expliquant qu'il « avait pensé que la réserve dont j'avais donné des preuves, mon titre de magistrat et le temps déjà écoulé me condamneraient au silence ». D'où le « brave abus » d'une « position fausse ». Mais « l'excellent homme comptait sans mon éditeur ». Et voici comment Blanchot détaille le bien fondé de sa demande en dommages et intérêts :

1° Le Sieur Roumanille, en usurpant la propriété d'une œuvre qui n'était pas sienne, en lui donnant une publicité insolite, en autorisant la reproduction dans un nombre considérable de journaux, s'est acquis dans le public la notoriété fausse, mais fort difficile à détruire, qu'il est vraiment l'auteur du *Curé de Cucugnan*, si bien que la propriété de ce récit semblera toujours douteuse et que l'auteur véritable risquera fort de passer pour un plagiaire ; 2° l'auteur de ce récit devait, selon son usage, pour des motifs trop aisés à apprécier, se servir d'un pseudonyme. Il s'était engagé vis-à-vis de l'éditeur à réunir en corps de volume toutes ces historiettes, tous ces feuillets épars composant le voyage humouristique déjà bien accueilli par la presse, mais dont il devait, par un certain laps de temps, faire oublier qu'il était l'auteur. Ce travail fort léger, comme l'œuvre même, devait lui prendre plus de loisirs. Le volume pouvait être exécuté en quelques mois, et sa forme rapide et facile n'aurait point nui au succès, au contraire. — Aujourd'hui, par le procès, mon nom appartient au public. Je dois, par respect pour moi-même, par déférence pour certains préjugés, transformer le petit volume, en faire un livre, le remanier, développer, autant que possible, l'élément sérieux, le côté historique, et, dans plus d'un endroit, raccourcir les ailes de ma fantaisie. De là, perte de temps et une besogne bien

triste, bien fastidieuse, et au bout de laquelle sera peut-être l'insuccès. Tout ceci ne semble toucher que l'auteur. Mais l'éditeur en ressent le contre-coup, si le livre est discrédité (en ne passant que pour une copie, une imitation toujours inferieure à l'original), s'il se produit en temps inopportun (par suite de retards), si le caprice et l'humour (qui le rendaient attrayant) sont remplacés par des études sérieuses, trop sérieuses... adieu la vente et les bénéfices! D'autre part, Roumanille s'est indûment, et fort illégitimement, créé une notoriété dont le résultat pour lui — qui est *son propre éditeur* — a été un argent fort mal acquis. Certes, on ne saurait permettre qu'au gré du premier venu une œuvre tourne à l'opposé de son but. On ne saurait permettre que le travail patient et utile (au besoin) d'un écrivain modeste devienne la proie d'un ambitieux sans vergogne...

C'était fort bien pensé, et Me Silvestre répondit, le 18:

Monsieur, j'ai étudié avec la plus grande attention, ainsi que je vous l'avais promis, le procès que M. Ballay, votre éditeur, m'a confié contre M. Roumanille. Il m'a paru que ce procès devait être porté devant la Juridiction consulaire par un double motif. Le premier est pris de ce que — comme vous le dites fort bien vous-même dans votre dernière lettre ; comme le dit aussi votre éditeur dans celle qui m'annonçait l'envoi du dossier — M. Roumanille a commis un véritable plagiat, bien plutôt qu'une contrefaçon dans le sens de la loi pénale telle que l'interprète la jurisprudence. Le second est pris de ce que les tribunaux consulaires sont ordinairement plus larges que les tribunaux civils, ou correctionnels, dans le chiffre des dommages-intérêts à allouer. Et, avant tout, votre éditeur veut, si je ne m'abuse, des dommages-intérêts. — Nous aurions ici quelque peine à faire condamner M. Roumanille correctionnellement comme contrefacteur, car, en définitive, il ne vous a volé qu'une anecdote ; et la jurisprudence et la doctrine paraissent d'accord pour décider qu'une spoliation de ce genre ne constitue pas le délit de contrefaçon (Dalloz, v° *Propriété littéraire*, n° 332 ; Paris, 1er mars 1830 ; Cassation, 3 juillet 1812, n° 339 ; *eodem.*) Devant le Tribunal de Commerce, au contraire, notre rôle est des plus faciles. Il est vrai que Roumanille n'a volé qu'une anecdote, mais, comme le fleuron d'une couronne, elle faisait l'originalité et le plus bel ornement de tout l'ouvrage, tout comme elle a fait la fortune de l'*Almanach provençal*. Il y a donc eu incontestablement, pour votre éditeur, perte d'un gain assuré, et, pour Roumanille, un bénéfice illicite. J'ai la conviction qu'outre les dommages-intérêts le Tribunal ordonnera l'insertion dans les journaux. Quelle est la feuille qui serait le mieux à votre convenance sous ce rapport ? Je me propose de faire fixer jeudi les

laidoiries de la cause. Veuillez avoir l'obligeance de me renseigner, vant ce jour, sur les deux points suivants : 1° Faut-il vous faire ntervenir au procès comme auteur d'une œuvre dénaturée par Rou manille ? Ou bien, faut-il laisser ce débat s'agiter entre ce dernier et otre éditeur ? 2° Avez-vous fait le dépôt voulu par la loi pour con erver votre droit de propriété ? Rien ne le constate. — J'attends otre réponse. Veuillez agréer, *etc.*

Le 22 (1), Blanchot se hâte de répondre que « les débats devant se circonscrire entre Ballay et Roumanille, je ne vois pas d'inconvénient à opter pour la juridiction consulaire ». Ce qui le vexe, toutefois, c'est la qualification d'*anecdote*, infligée au *Curé de Cucugnan*.

... En ce qui touche la qualification d'*anecdote*, sans avoir eu e temps d'interroger la jurisprudence, je ne crois pas que, dans 'espèce, le mot soit applicable. Dans une œuvre historique, qu'un crivain puisse introduire le récit d'un fait historique dont un autre st le premier inventeur, je le veux. Sans cette faculté, l'histoire et a science deviendraient impossibles. Mais, au rebours de cela, qu'on publie sous son nom un récit qu'on isole (extrait d'un ouvra e de pure imagination) ; que, sans avoir l'excuse d'un livre trai ant un sujet où l'épisode trouve naturellement sa place, on puisse, à son gré, choisir et prendre ce qui vous convient le mieux et faire de l'accessoire une œuvre principale, capitale, et sans rien y ajouter, cela me semble constituer l'acte punissable, prévu par la législation pénale. L'anecdote, en effet, ne peut être que l'accessoire d'un travail. Du moment où elle constitue à elle seule tout l'ouvrage du contrefacteur, elle perd vis-a-vis de lui ce caractère. Encore une fois, je vous soumets une impression rapide, que je n'ai pas le temps de contrôler. Quant aux journaux, monsieur Ballay et moi désirerions que le jugement, ou partie du jugement, fût inséré dans *le Moniteur du soir*, *le Figaro* et le principal journal d'Avignon.

Et, continuant à répondre à chacune des questions de l'avocat, Blanchot poursuivait :

... Le dépôt voulu par la loi a été fait par le directeur de *la France Littéraire*. Vous trouverez sous ce pli une lettre de lui. Je vous ferai adresser des attestations en forme, si vous le croyez utile ; mais il n'est pas d'écrits périodiques qui puissent s'affranchir du dépôt. —

(1) Il avait reçu le 19 le texte des observations que Silvestre — prenant au sérieux le procès de Ballay — avait envoyées à ce dernier. La missive d'envoi de Ballay disait simplement : « Monsieur Blanchot, vous trouverez ci-joint la lettre que je viens de recevoir de notre avocat. Veuillez, je vous prie, en faire l'usage qu'il vous conviendra. Veuillez agréer, *etc.* »

Le Médecin de Cucugnan est une imitation servile d'une petite comédie que je me souviens, tout enfant, d'avoir jouée au collège : elle doit appartenir, comme vous le disait Ballay, à l'ancien répertoire (1). Je tâcherai de la retrouver. Je vous adresserai aussi un ouvrage récemment publié par M. Ballay, ayant pour titre : *les Confessions d'un curé de campagne*. Le livre que j'ai vendu à Ballay : *le Curé de Cucugnan. Souvenir des Corbières*, représente à peu près le même volume et contiendra environ 350 pages. Il sera tiré, selon notre habitude, à 3.000 exemplaires au moins. Cette première édition, rien que de tirage, coûtera au minimum 3.000 fr. à l'éditeur. Les frais de publicité et autres dépenses accessoires peuvent atteindre 2.000 fr. Ajoutez à cela la somme qui m'est payée et vous verrez que Ballay, pour faire de telles avances, doit avoir une certaine confiance en mon heureuse fortune. Vous expliquerez ainsi le chiffre de 5.000 fr., réclamé pour dommages.

Blanchot, on le voit, savait, en parfait chat fourré, jouer dignement de la surenchère. Mais toutes ses combinaisons devaient échouer, et misérablement, pour adroites qu'elles fussent, devant l'obstacle, qu'il n'avait pas prévu, dont le 2e de Silvestre avait dressé l'infranchissable barrière à l'envol de ses ambitions recuites de bourgeois de lettres. Les lecteurs de l'ouvrage, publié par le *Mercure de France*, de M. Eugène Morel sur les *Bibliothèques*, savent — au cas où ils l'eussent ignoré — quelle est l'importance du dépôt légal « pour la propriété littéraire, artistique et scientifique » (t. II, pp. 160 *seq.*). Ce qu'ils pourraient méconnaître et ce qu'avait, en tout cas, ignoré Blanchot, c'est que le dépôt, prescrit par un art. de la loi des 19-24 juillet 1793, de deux exemplaires à la *Bibliothèque Nationale*, est seul apte à valider les poursuites en plagiat, ou contrefaçon, et ne doit point être confondu avec celui des 5 exemplaires répartis selon les dispositions des Ordonnances sur la presse des 21 octobre 1814, art. 16 ; 9 juin 1819, art. 5; 18 juillet 1828, art. 8, et exigé de l'imprimeur dans le but, simplement, de faciliter la surveillance. Et, s'il est admis

(1) Le thème folk-lorique du *Curé de Cucugnan* nous semble se ramener à l'Italie : Sacchetti, *Nov. XXXII ;* Ilfonso Nieri, *Racconti popolari lucchesi*, XXXVIII ; Giocondo Allegri, *L'Uomo allegro in conversazione*, p. 281 ; A. Pellicani, *Conversazione onesta e allegra*, p. 270. Enfin, le Dr M. Chini, qui prépare, pour les éditeurs Laterza et fils, à Bari, une traduction choisie des *Contes* de Roumanille — qui vaudra infiniment mieux que celle, récente, du Sicilien A. di Giovanni, parue, sous le titre de : *Racconti provenzali di Giuseppe Roumanille*, chez P. Sandron, à Milan, Naples et Palerme — y produira une nouvelle inédite, recueillie en Ombrie, où un prêtre dit avoir fait le voyage de l'autre monde pour y trouver ses paroissiens, qui étaient tous en enfer.

ctuellement — à la suite d'un arrêt de la Cour de Pau, du
1 mai 1878 et, surtout, depuis les ouvrages spéciaux de
ouillet — que le dépôt légal permet à l'auteur de poursuivre
es plagiaires dont l'acte serait antérieur à son dépôt, cette
ncession n'empêche nullement de casser la procédure anté-
eure au dit dépôt (1). Dans une lettre à Silvestre, en date de
3 février 1868, Blanchot s'aperçoit de son erreur.« La lettre
e Péladan, dit-il, n'est point assez explicite. J'ai peur qu'il
ait fait que se soumettre à l'ordonnance obligatoire et non
oint à la loi, dont les formalités restent facultatives. Je vais
i écrire, par ce même courrier. Par bonheur, l'absence de ce
ernier dépôt ne saurait point du tout équivaloir à l'abdica-
on des droits d'auteur... » Il cite le Dalloz et ajoute : « Tou-
s ces considérations me portent à croire que Péladan n'a
oint accompli une formule utile à nos intérêts. Je lui écris,
utefois, et vais me mettre en mesure de faire procéder au
ôt légal... » Il n'écrivit pas directement à Péladan, mais
l'un de ses amis lyonnais : « Il faudrait donc, le prie-t-il,
us rendre chez Péladan et acheter sans délai deux collec-
ns de *la France Littéraire* des années 1858 et 1859. Vous
dresseriez le tout à M. Ballay à Paris, ou à son représentant,
à toute autre personne sûre et vous demanderiez que le
pôt en mon nom, ou au nom de M. Ballay, mon éditeur, s'o-
rât... » Il s'adressait, à la même date, à Ballay, le priant de
clamer, lui ou son représentant, « un reçu, en ces termes :
*Bibliothécaire de...déclare avoir reçu au nom de M. Blan-
ot de Brenas, des mains de M. Ballay, éditeur, deux col-
tions de onze numéros du journal « la France littérai-
», contenant un voyage ayant pour titre : « Avec mon ami
élix », ledit Vogage signé* : BLANCHOT DE BRENAS... » Ici encore,
anchot avait compté sans son hôte. Le grand « *gusas* »
e s'était — combien justement! — défini Roumanille au
ed de son plagiat fit-il intervenir la maçonnerie félibréenne,
la *maffia* méridionale suffit-elle à décider Péladan? Toujours
-il que ce dernier se déclara dans la plus absolue impossi-
ité de fournir la collection nécessaire d'un organe qui —

(1) Voyez déjà le *Répertoire* de Dalloz, p. 5, § 4, du vol. XXXVIII, où la conces-
libéralement établie semblait être infirmée par la clause de l'art. 437, p. 513 :
e Dépôt fait après les poursuites commencées, s'il ne valide pas ces poursuites
érieures, *sert de base* à de nouvelles poursuites, lors même que la contrefaçon
ait antérieure au dépôt... »

nous l'indiquions ici même, le 1er juillet 1912, p. 56, *note 1* — manque à la *Nationale*, n'est même pas conservé à la *Bibliothèque Universitaire* de Lyon, mais bien, par contre, à la *Bibliothèque Municipale* de cette ville (sous la cote 3o5 108), où l'exquise obligeance de M. le Bibliothécaire Cantinelli nous a permis de le consulter, avec toutes les facilités désirables. Mais Roumanille, sûr désormais de l'impunité et sauvé du cauchemar d'une action judiciaire, n'hésita plus à sortir de l'ombre où il s'était jusqu'alors prudemment caché. La lettre qu'en date du 3 mars. 1868 il adressa à « Monsieur Blanchot de Brenas, juge au tribunal à Cusset, Allier », ayant été communiquée par M. P. Duchon à un ancien magistrat résidant à Caen, M. G. Vanel, celui-ci a cru devoir la publier, avec un commentaire sommaire et plein d'erreurs, dans les *Mémoires de l'Académie Nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen* pour 1910, ce qui nous dispensera d'en réimprimer ici le texte. C'est, en vérité, un petit chef-d'œuvre d'impudence, qui n'a qu'un tort, celui d'être fort long, par où, malgré le flux méridional de la palabre, le signataire trahit, à son insu, son embarras. Blanchot, d'ailleurs, ne s'y laissa pas prendre, puisque aussitôt il en écrivit à Silvestre son indignation dédaigneuse, en ces termes, parfaitement adéquats à la situation :

... J'ai l'honneur de vous adresser sous ce pli, avec prière de la conserver, une merveille de sotte et naïve vanité, une lettre de M. Roumanille. Le sens moral et les facultés imaginatives de ce Monsieur me paraissent d'égale force. L'histoire du feuillet trouvé par hasard (1) a tout le prix de l'invraisemblable. Un coup d'œil jeté sur le numéro contenant *le Curé de Cucugnan* prouve le mensonge jusqu'à l'évidence. En effet, si le nom de l'auteur, placé au milieu du verso, avait été détruit par une déchirure, la majeure partie du récit, si dévotement copiée, eût été détruite aussi. J'aime assez, d'ailleurs, cet excellent homme, qui s'approprie le bien d'un autre en disant : *on réclamera !* et se fait un mérite de tout prendre,

(1) Roumanille prétendait qu'en 1866 son beau-frère avait reçu de Liffrand, clerc de Giéra, notaire à Avignon, « un feuillet détaché d'une vieille revue, à laquelle son père était abonné dans le temps », revue dont il lui avait été impossible de savoir le nom, et où se trouvait *le Curé de Cucugnan*, dont la signature d'auteur avait été déchirée par « un pli ». Mais, comme l'observait Blanchot, la disposition typographique rend totalement inadmissible cette façon de raisonner, qui n'est qu'une *galégade* un peu forte. Ce qui avait encouragé Roumanille à commettre son plagiat, c'avait été purement et simplement la disparition de *la France littéraire* dans ce même automne de 1866, où il mettait sous presse son recueil, fondé en 1855.

ns rien retrancher, ni ajouter. C'est, à coup sûr, la meilleure et plus simple façon de voler. Oui, on réclamera.... plus tard ! Et, attendant, on a soin, l'an d'après, d'assurer qu'on est bien l'auur du chef-d'œuvre ! — Mais non : il faut s'en prendre au *Cascalet !* On oubliait ce personnage, alors qu'on signait bravement et ue, bravement, on se pavanait sous les plumes d'autrui ! Si M. Rouanille voulait que je lui dise pourquoi il a agi avec un abandon si xempt de contrainte, je lui répondrais ceci : — « Vous n'avez point ouvé une page perdue ? Il ne s'agit pas, grâce au ciel d'un parhemin gothique, d'un fragment de légende ! Je suis plus jeune que ous, et, peut-être ai-je, de par le monde, un pseudonyme plus connu ue votre nom. Vous avez, un beau jour, rencontré, dans *la France ittéraire*, une suite d'articles, interrompue brusquement, et vous vez pensé que l'interruption était la mort. Mon œuvre était fort à otre convenance et vous vous êtes constitué héritier d'une fable qui ous plaisait. Aujourd'hui, vous me dites : *Je vous ai tiré de l'oubli, je vous ai rendu un grand service !* — Non, je n'ai que faire de os services et j'affirme que vous me causez un tort, peut-être irrépaable..... — Mais pardon, Monsieur, je suis de si méchante humeur u'avec moins de patois, ou de latin, que M. Roumanille je plaide ussi mal que lui. Je laisse sans aucune réponse, bien entendu, cette rosse lettre, cette nouvelle mystification. Je ne veux avoir rien de ommun avec ce Monsieur et je m'étonnerais qu'il sût si bien mon dresse....., si je n'avais de *très sérieux* motifs de croire que, depuis a lettre à M. de Villemessant, il n'était parfaitement au fait...

Roumanille, aussitôt informé de la mauvaise tournure que renait l'affaire — étant sur les lieux, il avait, sur Blanchot, supériorité de pouvoir aviser promptement — eut l'esprit ne pas poursuivre une correspondance superflue. Il comrit, avec sa finesse innée, que la seule façon de venir à bout un adversaire de cette trempe consistait à faire vibrer en lui corde sentimentale, en en appelant à leurs communes conctions religieuses. Il disposait, justement, d'un intercesseur fficace en la personne de l'ex-directeur de *la Gazette de Lyon* - à laquelle Blanchot avait collaboré sous un pseudonyme — comte Léopold de Gaillard Lavaldène (1). Il le fit donc agir, son intervention fut si efficace, que, le 18 octobre 1868, anchot écrit à son avocat :

(1) Né à Bollène (Vaucluse) le 20 avril 1820, ce personnage — dont nous avions à parlé lors de notre *Correspondance de Roumanille et Reboul*, dans la *Revue s Langues Romanes*, 1911, p. 410, *note* 1; p. 465, *note* 1; p. 489, *note* 2; p. 499, e 1 — a été honoré d'une notice erronée par feu E. Biré, à la p. 161 de sa graphie d'*Armand de Pontmartin* (Paris, 1904). Biré, en particulier, ignore que

Monsieur, Un personnage pour lequel je professe la plus grande estime m'ayant parlé avec sympathie de M. Roumanille, je ne crois pas pouvoir entamer les poursuites sans accorder un sérieux examen à la transaction déjà proposée. Vous avez dans votre dossier la lettre où notre adversaire reconnaît le plagiat et s'en remet à votre discrétion. Veuillez, je vous prie, Monsieur, inviter M. Roumanille à se rendre chez vous et demandez-lui de vous faire connaître d'une manière bien positive quel genre de satisfaction il est en mesure de nous donner, à moi et à mon éditeur. Avant toutes autres, la condition *sine qua non* serait la déclaration formelle, à la première page de *l'Almanach provençal* de 1869, que *le Curé de Cucugnan*, succès de l'Almanach de 1867, traduit par M. Daudet, reproduit par toute la presse littéraire, est la copie d'un fragment d'une œuvre dont je suis l'auteur; que cet épisode est tiré d'un *Voyage* publié en 1859 dans plusieurs journaux, ou revues, et que cette étude humouristique d'une des parties du Languedoc des moins connues, qui contient, au milieu de péripéties singulières, grand nombre de contes et de légendes, sera réunie en volume et paraîtra dans le courant de cet hiver, sous le titre : *Le Curé de Cucugnan. Souvenir des Corbières.* — Enfin, pour éviter à M. Roumanille toute humiliation inutile, il pourra ajouter que lui, poète du Midi, a cru pouvoir faire un emprunt à un poète du Velay, compatriote de Pierre Cardinal, le grand troubadour, mais qui a le malheur d'écrire en français et de savoir à peine lire la fameuse langue d'oc. Pour justifier mon titre de poète, il faut bien que vous sachiez que je rimai, à l'Ecole de Droit, pour mes amis du Velay un livre qui s'appelle *les Velaviennes* et dont les journaux ont rendu un compte flatteur en 1856. De plus, en ces derniers jours, j'ai donné à l'éditeur des : *Fleurs des Montagnes*, quelques strophes dont je vous envoie un spécimen. Je vous prie, Monsieur, de me retourner mon petit volume après l'avoir communiqué, s'il y a lieu, à M. Roumanille. C'est l'unique que je possède. Il ne me reste plus qu'un seul exemplaire des *Velaviennes*. Vous le voyez, je suis facile à voler et j'ai de bonnes raisons pour être désormais très.... parcimonieux. — Daignez me transmettre sans retard le résultat de votre entrevue. S'il n'est pas tel que j'ai lieu de l'espérer, je vous adresserai aussitôt le peu qui manque au dossier

L. de Gaillard collabora en 1849 à la *Gazette du Languedoc (cf.* la *Gazette du Bas-Languedoc* nimoise du 1er novembre 1849) et ne dit même pas que sa profession était celle d'avocat. Devenu chroniqueur politique, puis directeur du *Correspondant*, il jouissait d'un tel prestige que l'Ordre moral fit de lui un Conseiller d'Etat (26 juillet 1872), d'ailleurs démissionnaire en février 1879. A Bellevue, près Bollène, il finit ses jours en légitimiste impénitent, dans l'amitié de Pontmartin. Il mourut le 8 juin 1893. Son *Expédition de Rome en 1849*, publiée en 1861 avec pièces justificatives et documents inédits, est incontestablement la meilleure de ses productions. C'était un admirateur fervent de Reboul, comme tous les légitimistes de cette époque.

t je vous saurai gré d'activer les poursuites. Il est bien entendu ue la déclaration que je réclame formerait dans *l'Almanach* un hapitre séparé, sous ce titre : *L'auteur du « Curé de Cucugnan »* t que ce travail serait soumis à mon approbation...

Mais Blanchot, bien que parlant « d'activer les poursuites », avait fort bien — le 10 juin 1868, Silvestre lui avait encore crit que l'affaire resterait irrecevable aussi longtemps que anquerait le certificat de dépôt — qu'un vice fondamental 'opposait à cette procédure et c'est pourquoi, en façon de pis-ller, il se contentait d'une déclaration dans *l'Armana*. Or, elui-ci parut et il n'y trouva — tout au fond de la *Crounico elibrenco*, rubrique destinée aux provençalisants et illisible our le gros public — que ces quelques lignes, insignifiantes, e G[ui] de M [ont Pavoun], c'est-à-dire Mistral, p. 14, avec date du 28 octobre 1868 : « Dins l'armana de 1867, noste rave Cascarelet, qu'a jamai agu, segur, la pretencioun d'en-enta tout ço que conto, countè, à la bono franqueto, l'istòri ou curat de Cucugnan. Aurié pas manca de dire, s'avié ouscu lou saupre, quau avant l'avié countado. Aquest an oulamen, avèn sachu lou noum de l'escrivan d'elèi que, i'a ni nòu o dès an, faguè counèisse Moussu Martin i leitour de . *France Littéraire*. Aro que nous es poussible, nous fasèn n devé de lou nouma : ié dison Blanchot de Brenas. » Il s'em-ressa d'écrire, en conséquence, à Silvestre : « Monsieur, la ote placée dans un coin de l'*Almanach* ne répond en rien à importance donnée à mon historiette. De plus, M. Rouma-ille semble oublier qu'il m'a porté un préjudice. Voici ce ue je veux : 1° un compte rendu de mon livre et une déclara-on *formelle* que le récit du *Curé de Cucugnan* m'a été em-unté. Ce travail se trouvera en tête de *l'Almanach* de 1870, rmera un chapitre distinct et sa rédaction me sera, par otre bienveillant intermédiaire, soumise *d'avance;* 2° une mme, que vous arbitrerez, vous sera comptée pour vos onoraires, soins et peines. — Enfin, vous le comprenez, onsieur, je ne veux pas un lucre mesquin, mais j'entends ussi ne pas subir une perte pécuniaire et un désagrément ès réel... »

C'était la capitulation et Roumanille, le danger désormais assé, va tuer son adversaire à l'aide de l'arme invincible

de la temporisation. Vainement Blanchot, le 4 janvier, puis le 15 mai 1869, poussera son avocat. Celui-ci ne répondra même plus à ses demandes. Enfin, le 24 mai, il se décidera à l'aviser... que les choses en sont toujours au même point. « M. Roumanille, écrit-il, a adhéré de bon cœur à la *première partie* de votre réclamation. Il est donc entendu que *l'Armana* de 1870 contiendra *à la première page* un chapitre *spécial* et *séparé*, relatif au compte rendu de votre livre, et une déclaration *formelle* que *le Curé de Cucugnan* vous a été emprunté ; que, d'ailleurs, la rédaction de ce travail vous sera préalablement soumise par mon intermédiaire et subira les modifications que vous jugerez utiles. Pas de difficulté sur ce point; il est depuis longtemps réglé. » Restait l'autre, relatif à l'indemnité à arbitrer. Le rusé félibre en accepte l'idée en principe, mais, comme il est de règle que l'avocat qui a consulté dans une affaire s'abstienne d'y figurer comme arbitre, il s'agit de savoir si les arbitres proposés par Roumanille agréeront à Blanchot. Or, Roumanille n'a point encore daigné faire connaître sur qui il consent à fixer son choix! « Je l'ai revu depuis votre lettre du 15 mai et il m'a promis de me rendre réponse avant la fin du mois. Dès que cette réponse me sera parvenue, je m'empresserai de vous écrire. » Il ne le fit que le 12 juin, date à laquelle Silvestre mande à Blanchot que les arbitres proposés sont Germane, ancien premier Président de la Cour de Bastia, retraité à Avignon, et le grand ami de Reboul, de Labaume, ancien premier Président de la Cour de Nîmes, également retiré dans la cité papale (1). « Veuillez me transmettre votre décision à ce sujet et je dresserai immédiatement un acte de compromis dont je soumettrai la rédaction à M. Roumanille et que je vous enverrai ensuite pour faire telle modification que vous jugerez opportun... » Cependant, le 25 janvier 1870, voici que Labaume s'est avisé « qu'il avait déjà manifesté son opinon » et ne pouvait, en conséquence, accepter les fonctions offertes et que Germane « a mis en avant une maladie qui l'oblige au repos ». Tout est donc à

(1) De Labaume mourut en mars 1874, d'après un article que nous avons trouvé dans le journal nimois *Le Midi*, du 11 mars 1874. C'est à lui qu'est dédiée l'une des poésies patoises de Reboul insérées en 1865 dans *Un Liame de Rasin* et dont nous avons parlé ici même, n° du 1er septembre 1911, p. 15, *note* 1. La première lettre de Labaume à Reboul que nous trouvons dans la correspondance inédite de ce dernier remonte au 10 juin 1836.

ecommencer et Silvestre, voyant qu'il n'y avait rien à faire vec des Avignonnais, s'offre à remettre le différend « à un vocat retiré des affaires, ou étranger à notre localité » : Chaulon lui semblant, dans cette première catégorie, convenir, et, lans la seconde, Barret, avocat à Carpentras, ne lui paraissant pas mauvais. A moins, pourtant, que Blanchot ne préfère quelque homme de lettres », auquel cas « M. Roumanille erait disposé à accéder à votre désir ». En tout état de cause, le projet de compromis ci-après me semble rédigé d'une faon impartiale et je viens vous prier de l'examiner, et, s'il vous onvient, de me le renvoyer transcrit sur timbre et signé de ous ».

Ce compromis, après le nécessaire exposé du litige, demanait que fussent résolues les questions : « 1° M. Roumanille, en gissant ainsi qu'il l'a fait, a-t-il occasionné un dommage à I. Blanchot de Brenas? En cas d'affirmative, quelle répaation M. Roumanille doit-il à M. Blanchot de Brenas ? » La ésolution, prononcée par l'arbitre amiable composition nomné d'un commun accord, devait valoir en dernier ressort et 'être susceptible d'aucune espèce de recours. Blanchot, trouant la rédaction trop sommaire, la remania de fond en comle, insistant sur le caractère prémédité du plagiat et le domnage qui en résultait, pour lui et son éditeur, et conclut de sorte : « M. Blanchot de Brenas soutient qu'un dommage érieux lui a été causé; que la publicité énorme donnée à l'emrunt a non seulement défloré l'œuvre, à dessein tenue à l'éart jusqu'à l'heure où paraîtrait le livre; mais que, désormais, uoi qu'on fasse, la propriété de cette œuvre sera douteuse ; u'enfin M. Roumanille a obtenu au détriment de l'auteur out le bénéfice d'un incontestable succès et n'a rien fait pour éparer le préjudice...(1). » Les pourparlers duraient toujours, uand éclata la guerre franco-allemande. Blanchot dut laisser son *Curé de Cucugnan*... pour le reprendre à la première ccasion. Il est regrettable que la *Bibliographie Mistralienne* u bibliographe du félibrige, E. Lefèvre, ne signale pour janer 1872 (2) aucun article permettant d'identifier le journal

(1) Un peu plus haut, mentionnant la rectification de l'*Armana* de 1869 — celui 1870 étant, sous prétexte d'arrangement en cours, resté muet ! — il constatait ue cette rectification n'avait été gratifiée « d'aucune autre publicité ».

(2) P. 46 et p. 104 (*Supplément*). Il n'est pas inutile de dire que cet ouvrage, ru en 1903 à Marseille, a été rédigé *sur les fiches fournies à l'auteur par Mis-*

auquel est adressée, à la date du 12, la protestation suivante, dont le brouillon fait partie de notre dossier du *Curé de Cucugnan :*

Monsieur, je lis, dans votre numéro d'avant-hier, la lettre de M. X. A chaque apparition de son *Almanach Provençal*, M. Roumanille ne manque jamais de faire grand bruit de la légende du *Curé de Cucugnan*, de s'en dire, ou de s'en laisser croire l'auteur. Aujourd'hui M. Mistral, à son insu, hérite de cette paternité, qu'on cherche à rendre douteuse. Je veux répondre à ces ridicules manœuvre une fois pour toutes. En 1867, M. Roumanille donnait *le Médecin de Cucugnan.* Cette trouvaille, assez médiocre pour son inventeur si distingué, ne fut guère reproduite que par le *Moniteur Universel.* La chose débutait ainsi : *L'an passé le curé, cette année le médecin !* Un ami, M. X... sans doute, — l'inconnu bienveillant — ajoutait en note : *Le Curé de Cucugnan : un chef-d'œuvre !* Or, *le Curé de Cucugnan*, historiette que je n'ai dérobée à personne, fille bien légitime de mon caprice, avait été publié par moi, en 1859, dans *la France littéraire* et répété, à cette époque, par un grand nombre de journaux. En 1866, M. Roumanille jugea utile de s'approprier mon récit, de le mettre en patois, et de l'insérer dans son *Almanach.* M. Alphonse Daudet traduisit ce patois en français, le publia à son tour dans *l'Evénement* — *le Figaro* d'alors — et trouva moyen d'en faire un des épisodes de ses derniers ouvrages. La spéculation annuelle de M. Roumanille était à ses débuts. On avait besoin d'un article à effet, d'une réclame. Mon historiette obtint le succès le plus franc et la presse chanta merveille de l'*Almanach* et proclama son éditeur un joyeux et bien original félibre. Je me fâchai. M. Roumanille reconnut l'évidence. Il me le déclara, dans une lettre pleine de détails, et le dit au public, en deux ou trois mots que le hasard tint cachés au coin le plus patois de je ne sais quel *Almanach*, qui, celui-là, ne fut jamais traduit. J'ai cédé à un éditeur, sérieux cette fois, et *le Curé de Cucugnan* et d'autres fabliaux du même genre. Les feuilles éparses vont devenir un livre. Mais des études plus sérieuses m'obligent à retarder encore cette publication. Du train où vont les choses, on va bientôt intervertir les rôles. Il est flatteur, à coup sûr, de prêter à des gens aussi riches que M. Roumanille, voire même au charmant auteur de *Mireille*, mais je ne me résigne pas à passer pour leur avoir pris l'humble légende dont, si

tral et que Mistral — sous prétexte qu'il n'en a pas reçu un double exemplaire — omet actuellement de faire coller par M. Lefèvre sur ses *Albums de Documents Mistraliens* du *Muséon Arlaten* des articles le concernant et souvent de la plus haute valeur. Une *Deuxième série* de cette *Bibliographie*, promise à la p. 152, se fait toujours attendre.

n voulait croire M. X., ils sembleraient si fiers. Je compte, Mon-ieur, sur votre équité pour publier ces lignes. Agréez, etc.

Mais la revendication tournait à la scie. Le *bluff* félibréen, atiemment monté, savamment poussé par les embusqués mé-idionaux alors maîtres de la grande presse parisienne — qui ujourd'hui, parce qu'elle ne veut plus marcher, déchaîne les nathèmes de *Vivo Prouvenço* (1)! — triomphait alors en France.)ue fût-il advenu, au demeurant, du pauvre Blanchot, le jour ù, devant un prétoire avignonnais, la blague de quelque obin provença lisant eût flagellé son obstination malheureuse? Nous ne saurions insinuer que les rieurs eussent été de son ôté, ni que le Tribunal eût compati à son infortune. Mais, ontraint de ronger son frein en silence, il n'entendait pas, our autant, désarmer. Ce ne fut que lorsque l'inutilité de tou-es ses tentatives se fut révélée irrémédiable qu'à la date du 4 mai 1875 il pria Silvestre de lui retourner son dossier, harcelé, disait-il, par mon éditeur. » Sa stupeur ne fut pas ince à recevoir, le 19 juin seulement, de celui qu'il avait, ô onie ! déclaré « appelé à terminer cette affaire », cette réponse, dressée à « Monsieur Blanchot de Brénat », dont jusqu'au atronymique s'était, dans l'intervalle, oublié :

Monsieur, le dossier que vous m'aviez fait l'honneur de m'adresser our intenter une action contre M. Roumanille a été depuis longtemps is au nombre des affaires abandonnées, et je n'ai fait en cela que e conformer à vos instructions. Je l'ai recherché, mais en vain, pour ous le retourner, ainsi que vous en exprimez le désir dans votre ttre du 24 mai. La continuation de mes recherches est rendue diffi-le par l'approche des vacances, qui rend les clients plus exigeants le tribunal beaucoup plus sévère. Je suis surchargé et littérale-ent absorbé : je ne pourrai donc m'occuper de nouveau de la recher-e de vos pièces qu'à l'ouverture des vacances et j'espère pouvoir ous les envoyer dans le courant du mois de septembre. Je vous prie 'agréer, Monsieur, avec mes regrets, l'assurance de ma parfaite onsidération, Z. Silvestre, av.

Au fond, le manque d'enthousiasme de Silvestre n'appa-

(1) *Cf.* le n° d'avril 1913, p. 78, à propos des *Oulivado* de Mistral. Il y est dit ue les chroniques parisiennes concernant Mistral et la « *renaissance* » provençale ont « *sèmpre fausso dins si entre-signe, descarado dins soun ourtougràfi e routesco dins si jajamen* » et que les journaux d'Italie, d'Allemagne et de... Rou-anie, par contre, sont merveilleux d'objectivité sur cette matière éminemment mportante pour le salut de la France.

raît que trop excusable. Il avait peiné, et pour quels résultats ? Mais Blanchot prit un papier à en-tête de ce Tribunal civil qu'il allait être forcé, peu après, de quitter, et adjura son défenseur de « ne point le mettre dans la position la plus fausse ». Il en appelait à l' « homme de cœur », ajoutant : « Mon dossier est facile à reconnaître. Il est volumineux, peu chargé de papiers de timbres, mais garni de feuilles imprimées. Il contient un volume de poésies — devenu rare. Enfin, il constitue pour moi une propriété d'une valeur véritable et pour laquelle j'ai pris des engagements d'argent et d'honneur... » Cette lettre est du 1er juillet. Le 9, Silvestre lui retournait le dossier, miraculeusement retrouvé, et, cette fois, se contentait de méridionaliser le patronymique nobiliaire de son client : « Blanchot de Brénas. » Mais il gardait — poétique souvenir d'une affaire toute de vile prose ! — *les Fleurs des Montagnes*. « Je leur ai donné la place qu'on donne à un véritable bijou (1). » Ce fut, d'ailleurs, le seul paiement de ses vacations.

...Quant à votre dossier, je l'avais classé au nombre de ceux qui se rapportent aux affaires abandonnées et que je dépose dans un casier spécial, afin de ne pas les confondre avec les dossiers des affaires en cours, ou à suivre. Il vous suffira d'évoquer vos souvenirs, j'en suis sûr, pour reconnaître que je n'ai fait, en agissant ainsi, que me conformer à vos instructions. J'ai la certitude que, cédant aux pressantes sollicitations de quelque ami de M. Roumanille, vous consentîtes à faire grâce à ce dernier. Quel est cet ami ? Je ne puis affirmer si son nom me fut livré, mais son intervention est chose dont je suis absolument sûr, ainsi que du résultat qu'elle eut auprès de vous. D'ailleurs, s'il vous convenait de rouvrir les hostilités, on le pourrait encore, et je suis convaincu que M. Roumanille redouterait autant aujourd'hui qu'en 1868 la poursuite que son plagiat vous autorisait à diriger contre lui...

Nous avons dit plus haut que Blanchot, peu après, s'était vu forcé de quitter son poste de juge à Cusset. Les embarras où le jeta cette démission, promptement suivie d'une mort tragique, ne peuvent être expliqués en cette place. Sa veuve, d'autre part, n'était pas femme à mener à bonne fin une cause

(1) Cet ouvrage de Blanchot n'est pas à la *Bibliothèque Nationale* — pas plus que les *Velaviennes* — et n'est pas mentionné dans le *Catalogue général de la Librairie Française depuis 1840*, d'O. Lorenz, t. V (de *1866 à 1875*), *lettres A-H*.

où toute l'habileté de son mari s'était vue en défaut. Et c'est ainsi que Roumanille sortit indemne de cette dangereuse impasse, et que, du même coup, *le Curé de Cucugnan* continue à lui être attribué. Il a été inséré — avec quelques variantes purement linguistiques — de son vivant dans l'édition de 1883 de *Li Conte Prouvençau e li Cascareleto*, qu'il a réimprimée en 1889 — une autre réimpression, par les soins de sa veuve, fut faite en 1908 — et où il figure pp. 98-105. La seule modification qu'il a apportée au texte original est, cependant, caractéristique. « E vaqui, lit-on, l'istori doù Curat de Cucugnan, talo que l'escriguè aquèu gusas de Roumaniho, — *talo pereù que la tenié d'un autre bon coumpaire.* » Il a eu soin — car tous les *Contes* ne sont pas traduits — de donner, pp. 205-190, la version de Daudet, qui, elle aussi, porte la modification destinée à prévenir l'accusation de plagiat — suprême et tacite concession aux mânes de Blanchot (1). Et nous avons vu, de nos jours, le jeune directeur de la *Bibliothèque Régionaliste*, M. F. Charpin — traducteur de l'apologie d'Aubanel par le Luxembourgeois Welter, dont la haute sagesse fut opposée à nos « insanités... parues il y a quelques mois dans le *Mercure de France* » par les gens du *Midi Royaliste* (2), — inonder jusqu'aux lycées du prospectus de sa *Bibliothèque*, dans lequel était encartée une feuille volante annonçant l' « édition de propagande » des *Contes* de Roumanille « les plus célèbres »,

(1) « Et voilà l'histoire du curé de Cucugnan, telle que m'a ordonné de vous le (*sic*) dire ce grand Gueusard de Roumanille, qui la tenait lui-même d'un autre bon compagnon », lit-on aussi p. 142 dans l'éd. courante, — dite « définitive » — des *Lettres de mon Moulin*, chez Charpentier.

(2) Article : *les Chants languedociens*, dans le n° du 2 mars 1913, signé du pseudonyme : *Frédéric Provence*, qu'il ne faut pas confondre avec le pseudonyme : *Marcel Provence*, qui est celui du Directeur aixois de la petite *Revue des quatre Dauphins*, aujourd'hui décédée. Il est amusant de noter que M. Ch. Maurras — qui n'hésite pas à appeler Roumanille : « *mon compatriote* », dans un discours lyonnais (*Action Française* du 26 décembre 1913) — intitule : *Les députés de Cucugnan* (*Action Française*, du 5 novembre, puis *Midi Royaliste* du 9 novembre 1913) une de ses diatribes. On ne sait guère, d'autre part, qu'A. Mir a composé un « *pouëmo tragi-coumic* » intitulé : *Lou Sermon dal Curat de Cucugna*, avec trad. française et illustrations de N. Salières (Carcassonne, 1886, gr. in-8). L'ouvrage est précédé d'une *ballade en l'honneur du sermon du curé de Cucugnan*, en français, par A. Rouquet. Il compte 363 vers. La *Revue félibréenne* de feu P. Mariéton, en annonçant ce médiocre *rifacimento* dans son n° d'avril 1886, pp. 114-115, promettait une « *étude littéraire sur la légende du Curé de Cucugnan* », qu'elle n'a jamais donnée. D'après *la Revue des Langues Romanes*, t. XV (1886), p. 102, Mir aurait fait don du manuscrit de son poème à la *Société pour l'étude des Langues Romanes* à Montpellier. Mais il n'y est plus actuellement, comme tant d'autres pièces, disparues, à l'époque de C. Chabaneau, des *Archives* de cette *Société*, si bien gérée aujourd'hui par M. Maurice Grammont, l'éminent philologue de la Faculté de Montpellier.

le Curé de Cucugnan en tête. « Ce volume, ponctuait-on, a été composé de façon à pouvoir être répandu largement dans les écoles. » Or, M. Charpin, qui donne *le Médecin de Cucugnan* dans la traduction d'un Dr P. Yvaren, a soin d'illustrer celle du *Curé*, par Daudet, de ce beau préambule, p. 45, *note* 1 : « Nous avons cru devoir donner de préférence la célèbre adaptation, faite par Alphonse Daudet, qui figure d'ailleurs déjà dans l'édition des *Contes Provençaux*, publiée à la librairie Roumanille. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer à nos lecteurs qu'Alphonse Daudet n'a pas voulu faire une traduction littérale ; il ne faut donc pas chercher ici une correspondance absolue entre la version provençale et la version française. On sait l'amitié qui unissait Alphonse Daudet à Roumanille et Mistral ; l'auteur des *Contes du Lundi* et des *Lettres de mon Moulin* fut souvent pour les félibres un précieux auxiliaire (1). » Et Mistral laisse dire et laisse faire, et, dans l'*Armana Prouvençau*, l'on n'a, à l'annonce de la publication de Charpin, pas eu un mot en faveur de Blanchot (2). Il en va de même pour Daudet, dont l'édition originale des *Lettres de mon Moulin* (*le Poète Mistral, le Curé de Cucugnan, traduit du provençal de Roumanille*) parut en 1869 chez Hetzel, 302 pp. in-18 (3), et dont 6 réimpressions de 1871 à 1883 sont entre nos mains, sans parler des autres, car le conte se débite comme petits pâtés et il nous souvient que, l'expliquant à des *Oberlehrer* allemands, naguère, à Hambourg, dans nos cours du Johanneum, ceux-ci ne tarissaient pas sur le caractère *gelungen* du fabliau (4). Même le *Journal de Genève*, ayant eu vent des gloses de M. G. Vanel, a solennellement déclaré, dans son n° du 20 août 1912, qu' « Alphonse Daudet, on le sait, n'a jamais revendiqué la paternité du joli conte intitulé : *le Curé de Cucugnan* ». Qu'en eût-il été, dieux immortels, s'il l'avait « revendiquée » ?

CAMILLE PITOLLET.

(1) Roumanille, *Contes Provençaux. [Texte Provençal et Traduction Française. Trois. Ed.* (Paris, 1911).

(2) *Armana* de 1912, p. 9.

(3) Il a été fait, pour le *Médecin*, un tirage à part de *l'Evénement : Traduction Roumanille* (*Joseph*). *Le Médecin de Cucugnan*, plaquette in-4° portant la date 1868, et conservée à la *Nationale* sous la cote *Y 4869*.

(4) Nous employions, pour faire traduire Daudet en allemand, l'éd. des *Ausgewœhlte Briefe* publiée à Leipzig chez E. A. Seemann par E. Hœnncher dans la collection Martin Hartmann, dont elle constitue le n° 4.

RÉFLEXIONS SUR RICHARD WAGNER

(JANVIER 1874)

—

A quel moment de sa vie Nietzsche a-t-il cessé d'être l'admirateur le disciple de Richard Wagner? On sait que l'auteur de *Zaroustra*, douze ans après avoir publié *Richard Wagner à Bayuth*, opuscule laudatif qui fut salué en 1876 par les adeptes du aître comme l'évangile de la philosophie wagnérienne, lança dans monde ce pamphlet ironique et sévère dont le titre seul suffit à inquer les tendances. Le *Cas Wagner* suscita la colère du cénacle Bayreuth. Mais du moins rappela-t-il aux wagnériens que Nietzhe existait encore et que son œuvre était moins négligeable qu'ils aient prétendu l'affirmer quand parut *Humain, trop humain*. Froissement de vanité », « folies des grandeurs », déclarèrent-ils remptoirement, sans prendre la peine de s'enquérir des origines un sentiment qui, chez Nietzsche, était antérieur au triomphe Wagner.

Disciple du musicien-poète, à vrai dire, Nietzsche ne le fut jamais son admiration se tempéra toujours d'importantes réserves que lui tait sa clairvoyance. Mais, faisant taire ses scrupules, il se donsans réserve à l'œuvre wagnérienne, parce qu'il y trouvait la posibilité de réaliser ce qui, aux environs de 1870, lui importait plus e toute autre chose, la régénération de la culture allemande. Et fin, par-dessus tout, il aimait Wagner et ne cessa jamais de l'air. Le jeune professeur de philologie classique à l'université de le avait trouvé, à l'ermitage de Tribschen, près de Zurich, un cueil chaleureux et une cordialité qu'il avait ignorée jusqu'à ce ur. Pour la première fois, il entrait en contact intime avec un milieu citablement supérieur et les idées de Wagner, développées au cours longues conversations, ouvraient à sa juvénile intelligence des rizons à peine entrevus jusqu'à ce jour. D'autre part, madame sima Wagner, la première femme de grand style qu'il eût rencone, révélait au savant, confiné dans ses études, — il avait vingtatre ans lorsqu'il fut nommé à Bâle en 1869 — de nouvelles fans de sentir et lui faisait connaître ces moralistes français dont il vait s'inspirer plus tard pour réaliser une œuvre si contraire aux trines wagnériennes.

Entre 1869 et 1873, Nietzsche fut souvent l'hôte assidu et choyé

de Tribschen. De nombreux témoignages datant de cette époque font preuve, de part et d'autre, d'un attachement sincère. Quand l'œuvre de Bayreuth commença à prendre forme, Nietzsche s'y dévoua corps et âme. Il fut de toutes les réunions préparatoires, de tous les comités d'organisation et peu s'en fallut qu'il n'abandonnât la carrière universitaire pour s'improviser conférencier et collecteur, parcourant les pays allemands, pour recueillir des fonds destinés à réaliser « le théâtre de l'avenir ».

Mais la propagande n'excluait pas la clairvoyance. Déjà Nietzsche jugeait froidement l'homme qu'il vénérait plus que tout autre. L'intimité de tous les jours lui avait révélé les petitesses dont le génie même le plus pur est rarement exempt. Doutait-il déjà de la grandeur de l'œuvre ? Le certain est que, dans les moments où il se livrait à un sévère examen de conscience, il se demandait si l'art wagnérien, dont il connaissait maintenant tous les détours, parviendrait jamais à réaliser les hautes espérances qu'il avait placées en lui. Et la *mission* de Wagner, à laquelle il croyait encore avec ferveur, lui semblait parfois s'égarer vers des considérations singulièrement terre à terre.

Au commencement de 1874, l'œuvre de Bayreuth parut soudain irrémédiablement compromise. Wagner s'était installé avec toute sa famille dans la petite ville bavaroise. Le théâtre-modèle était presque terminé, mais l'argent manquait pour parachever son aménagement intérieur et mettre en place la machinerie compliquée de la scène. Ce fut parmi les amis du compositeur une véritable consternation. « J'ai contracté une alliance avec Wagner », avait écrit Nietzsche. Mais que devenait cette alliance si le rêve commun de tant d'années allait ne pas se réaliser ? Nietzsche se pose brusquement la question et, au fond de lui-même, il trouve aussitôt la réponse : Qu'importe Bayreuth !

Souffrit-il, quand cette exclamation lui vint sur les lèvres ? Sans doute, mais son instinct de véracité était plus fort que son sentiment d'attachement pour Wagner. C'est alors qu'il note sur son calepin, rapidement et d'un seul jet, les réflexions dont nous publions plus loin la traduction. Avec une cruelle lucidité il juge l'œuvre du maître vénéré et, en même temps, il apprécie à leur juste valeur les hésitations du public, rébarbatif à la « musique de l'avenir ». Toutes les réserves qu'il avait faites, à part lui, lui reviennent à la mémoire et il les note avec une hâte fébrile. C'est, malgré certains flottements dans l'expression, malgré certaines obscurités, une analyse rigoureuse de la maladie wagnérienne, où nous sont révélés, en quelque sorte avant la lettre, toutes les qualités de pensée qui prêteront plus tard un accent original au moindre aphorisme du philosophe de *Par delà le bien et le mal*. Nietzsche, pour la première

fois, prend conscience de ce qui le sépare de Wagner et son opposition avec l'art wagnérien s'affirme sous une forme concrète.

Quelques semaines plus tard, on apprend soudain que l'inquiétude des amis de Bayreuth n'avait pas été justifiée. Louis II de Bavière venait, en effet, de mettre mis 300.000 thalers (375. 000 francs) à la disposition de Wagner et le « théâtre de l'avenir » pouvait enfin s'achever. La joie est grande parmi les partisans du maître et Nietzsche partage cette joie ! Les *Réflexions sur Wagner*, restées à l'état de notes intimes, sont enfouies au fond d'un tiroir et le jeune disciple s'apprête à faire son premier pèlerinage à Bayreuth...

De nouveau la *légende* de Wagner reprend le dessus dans les préoccupations de Nietzsche et le *vrai* Wagner, dont il vient d'esquiser les traits, s'efface dans sa mémoire. Peut-être estima-t-il aussi que la *cause* du musicien était d'importance plus haute que la *personne* du musicien. « La possibilité d'une culture allemande » qu'il rattache directement à « l'horizon de Bayreuth » revient au premier plan de ses préoccupations et quand, enfin, deux ans plus tard, en 1876, le *Festspielhaus* allait enfin être ouvert au public, il fait taire toutes les objections, pour pouvoir offrir aux pèlerins de la nouvelle Jérusalem l'éloquent bréviaire de Richard *Wagner à Bayreuth*.

En écrivant ainsi l'apologie du musicien, Nietzsche prend congé du maître de sa jeunesse. Par un suprême effort de sa volonté (les brouillons qui ont été conservés démontrent son point de vue négatif), il dresse un monument de piété et d'admiration à celui qu'il a déjà cessé d'estimer. Ce décompte avec le passé est une véritable œuvre de libération. L'artiste, quand il idéalise sa souffrance, se débarrasse des liens d'une passion malheureuse. Ainsi Nietzsche idéalisa Wagner, pour oublier que l'homme qui avait été « le plus grand bonheur de sa vie » fut aussi celui qui le déçut le plus cruellement. Oublier, le put-il jamais complètement? Il devait au contraire penser sans cesse à cette amitié qui lui avait procuré les plus fortes émotions de sa vie. Et quand, plus tard, dix ans après la brouille définitive, il écrivit le *Cas Wagner*, le mot *amitié* — nous le verrons prochainement en publiant d'autres notes inédites — revient encore et sans cesse sous sa plume. « J'ai aimé et vénéré Wagner plus qu'il ne le fut jamais », écrit le philosophe en 1888. Faut-il un autre commentaire à ces quelques notes de sévère critique que l'on va lire, au cours desquelles Nietzsche, par amour de la vérité, démolit l'idéal de sa jeunesse? — H.A.

I.

Wagner tente de renouveler l'art en s'appuyant sur la seule base qui existe encore, sur le théâtre : là les masses sont

encore véritablement émues et ne s'en font pas accroire comme dans les musées et les concerts. A vrai dire, il s'agit de masses grossières et toute tentative de dominer de nouveau la théâtrocratie est apparue jusqu'à présent comme vaine. Problème : l'art doit-il continuer à être l'apanage d'une secte et vivre dans l'isolement ? Est-il possible de l'amener à la domination ? C'est là qu'il faut chercher la signification de Wagner ; il essaie de se procurer la tyrannie à l'aide des masses théâtrales. Sans doute, si Wagner avait été Italien, serait-il parvenu à atteindre son but. L'Allemand n'a aucune estime pour l'opéra, qu'il considère toujours comme quelque chose d'importé, comme quelque chose qui n'est pas de chez lui. On peut même dire qu'il ne prend pas au sérieux tout ce qui touche au théâtre.

2.

Il y a quelque chose de comique dans ceci : Wagner ne parvient pas à convaincre les Allemands qu'il faut prendre le théâtre au sérieux. En face de ses tentatives, ils demeurent froids et bonnasses ; alors Wagner s'échauffe comme si le salut de l'Allemagne dépendait de lui. Maintenant surtout, les Allemands s'imaginent avoir des occupations plus sérieuses et cela leur apparaît comme une joyeuse fantaisie que quelqu'un se tourne vers l'art d'une façon si solennelle.

Réformateur, Wagner ne l'est pas, car, jusqu'à présent, tout est resté dans le même état que par le passé. En Allemagne tout le monde prend ses affaires au sérieux ; alors on rit de celui qui a la prétention d'accaparer pour son compte toute l'attention que l'on porte aux choses sérieuses.

Il faut considérer : l'influence de la crise financière ; l'incertitude générale de la situation politique ; les doutes qui s'élèvent sur la direction réfléchie des destinées allemandes.

Le temps où l'on se passionnait pour les choses de l'art (Liszt, etc.) est passé.

Une nation sérieuse ne veut pas que les quelques rares choses qu'elle prend à la légère dégénèrent ; il en est ainsi pour les Allemands des arts du théâtre.

Cause déterminante : l'importance de l'art, telle que le conçoit Wagner, ne cadre pas avec nos conditions sociales et le

développement qu'a pris le travail. De là la répulsion instinctive contre ce qui apparaît comme mal approprié.

3.

L'importance que Wagner prête à l'art n'a rien d'allemand. Ici nous manquons même d'un art décoratif. Tout intérêt public pour l'art fait défaut. Ou bien il est savant, ou bien tout à fait vulgaire. De ci de là on rencontre l'aspiration isolée vers le beau. La musique occupe une situation spéciale ; mais la musique elle-même n'est pas parvenue à créer une organisation, à empêcher l'importation de la musique théâtrale.

— Celui qui aujourd'hui applaudit au théâtre rougit le lendemain de son geste : nous avons nos autels du foyer domestique : Beethoven, Bach — alors le souvenir se prend à pâlir.

4.

Wagner s'est trouvé en face d'un public d'éducation très variée ; la réceptivité n'était pas la même pour l'œuvre et pour la musique. Il a pris le public pour une unité et a cru que les accès de sympathie jaillissaient du même fond, c'est-à-dire qu'il considérait comme certain que l'effet d'ensemble n'était qu'une addition des effets de détails uniformément distribués. Il y avait, selon lui, une somme déterminée de plaisir produite par la musique, une somme égale produite par l'exécution théâtrale et enfin la même somme par le plaisir que suscite le drame.

Maintenant il a appris à ses dépens qu'une grande comédienne est dans le cas de lui brouiller son calcul. Mais alors son idéal s'intensifie. Combien supérieur sera l'effet produit si la musique, l'exécution, etc., allaient de pair avec le talent de la comédienne !

5.

Le premier problème que se pose Wagner est le suivant : « Pourquoi ne parviens-je pas à réaliser un effet au dehors, du moment que moi je ressens cet effet ? » Cette question le pousse à une critique du public, de l'Etat, de la société. Il établit entre l'artiste et le public le rapport du sujet à l'objet... et il le fait naïvement.

6.

Wagner est une nature de législateur : il néglige beaucoup

de relations et ne s'empêtre pas dans les petites choses; il coordonne tout en grand et ne peut être jugé par les détails pris isolément : la Musique, le Drame, la Poésie, l'Etat, l'Art, etc.

La musique ne vaut pas grand'chose, la poésie pas non plus, le drame pas non plus, l'art théâtral n'est souvent que de la rhétorique — mais tout cela, quand on voit grand, a son unité et se trouve au même niveau.

7.

Le génie de Wagner est une orêt qui se développe; on ne saurait le comparer à un arbre.

8.

La sérénité de Wagner est pareille au sentiment de sécurité qu'éprouve celui qui sort des plus grands dangers, des excès les plus graves, pour rentrer dans ce qui est limité et intime ; tous les hommes avec qui il est en relations apparaissent comme des périodes déterminées de sa propre carrière (du moins ne comptent-ils pas autrement pour lui), c'est pourquoi il peut maintenant être gai et supérieur, car il peut *se jouer* de toutes les difficultés, de toutes les objections.

9.

L'une des qualités de Wagner, c'est qu'il ne connaît ni frein ni mesure, il monte jusqu'au dernier degré de sa force, de son sentiment.

L'autre qualité, c'est son suprême don de comédien, transposé dans un autre domaine et qui abandonne la voie la plus proche pour prendre possession d'un terrain nouveau. Pour se réaliser directement il lui manque la taille, la voix et la modération qu'il faudrait.

10.

Wagner est un comédien né, mais il se trouve, en quelque sorte, dans la situation de Gœthe, qui était peintre sans avoir les mains d'un peintre. Son talent cherche des échappatoires et il les trouve.

Or, il faut imaginer ce que peuvent devenir tous ces instincts en défaut lorsqu'ils agissent d'un commun accord.

11.

Si Gœthe est un peintre dévoyé, Schiller un orateur dévoyé,

Wagner est un comédien dévoyé. Il ajoute à ses talents la musique. —

12.

Wagner se trouve en face de la musique dans la situation d'un comédien : c'est pourquoi il est capable de faire parler l'âme de musiciens dissemblables et de placer côte à côte des univers différents (*Tristan*, *les Maîtres chanteurs*).

13.

La simplicité dans la conception des drames est l'indice du comédien.

— Wagner apprécie ce qui est simple dans la construction dramatique, parce que c'est ce qui fait le plus *d'effet*. Il rassemble tous les éléments à effet, à une époque qui a besoin de moyens très vulgaires et très violents, à cause de l'état d'hébètement où elle se trouve. Ce qui est magnifique, enivrant, déroutant, grandiose, terrible bruyant, laid, extasiant, nerveux — tout cela a droit de cité. Dimensions énormes, moyens énormes.

L'irrégulier, la splendeur surchargée et l'abondance des ornements produit l'impression de la richesse et de l'abondance. Il sait ce qui agit encore sur nos hommes ; « nos hommes! », il les idéalise encore et il les place très haut.

14.

En tant que comédien, il tendait à n'imiter l'homme qu'agissant et véritable, agité par les passions les plus hautes. Car sa nature extrême voyait, dans toutes les autres conditions, faiblesse et défaut de vérité. Lorsque l'artiste dépeint des passions, il s'expose aux dangers les plus extraordinaires. Se préoccuper de ce qui enivre, de ce qui est sensuel, extatique, soudain, de ce qui veut être en mouvement à tout prix — abominables tendances !

15.

Son retour à la nature, c'est-à-dire à la passion, est suspect, parce que c'est de la passion que l'on parvient à tirer le plus d'effets. On ne saurait imaginer la possibilité d'un art qui serait de pure improvisation ; vis-à-vis de la musique allemande ce point de vue est des plus naïfs. L'unité organique

de Wagner est dans le drame, mais c'est pour cela qu'elle ne parvient pas (souvent pas) à pénétrer la musique, pas plus qu'elle ne pénètre le texte. Celui-ci laisse l'impression de l'improvisation. (L'improvisation n'est bonne que chez les artistes parfaits, et non pas chez ceux qui sont dans leur devenir; mais elle trompe toujours et produit une impression factice de richesse.)

16.

L'intempérance et l'imagination sans bornes étaient sans doute chez lui une seconde nature.

17.

Il ne faut pas être injuste et demander à un artiste la pureté et le désintéressement, tels que les possédaient, par exemple, Luther, etc. Mais en Bach et en Beethoven nous apparaît une nature plus pure. L'extase chez Wagner est souvent forcée et pas assez naïve; de plus, par des contrastes trop violents, il en accentue les effets.

18.

Le désir du repos, de la fidélité — après que les passions ont été déchaînées sans mesure — dans le *Hollandais volant*.

— Dans *Tannhaeuser* il cherche à motiver une série d'états extatiques chez un même individu; il semble croire que c'est seulement dans ces états que s'affirme l'homme naturel.

Dans *les Maîtres chanteurs* et dans certaines parties de ses *Niebelungen* il revient à la domination de soi; il y est plus grand que dans les abandons extatiques. La limitation lui sied bien.

Il apparaît comme un homme discipliné par ses instincts artistiques.

19.

Dangers de la musique *dramatique*, pour la musique.

Dangers du drame musical pour le poète dramatique.

Dangers pour le chanteur.

20.

Entre la musique et les paroles il y a la possibilité d'un lien véritablement organique : dans le *lied*. Souvent aussi dans des scènes tout entières. Il existe un idéal qui consiste à amalgamer le drame et la musique dans un semblable rapport; le

modèle se trouve dans la danse du chœur antique. Mais aussitôt le but apparaît comme placé trop haut, car nous ne possédons pas encore le style du mouvement, pas encore de développement aussi savant dans l'orchestration que l'est celui de notre musique. Or, contraindre la musique à se placer au service d'une violence naturaliste, c'est la diminuer et y mettre de la confusion, pour la rendre ensuite incapable d'accomplir la tâche commune. Qu'un art comme celui de Wagner nous plaise infiniment, qu'il offre un horizon infini de développement artistique, il n'y a à cela aucun doute. Mais le sens des poèmes! Pourvu que la musique ne devienne pas mauvaise et que la forme ne fasse pas défaut! Au service des gesticulations dans *Hans Sachs* (Beckmesser) la forme dégénère inévitablement.

— La musique pour le personnage de Beckmesser atteint le superlatif; elle ne saurait exprimer quelqu'un qui est battu davantage et davantage maltraité. On a véritablement pitié, comme quand on voit qu'un bossu est raillé.

21.

On ne peut sauter le degré qui mène de la danse à la symphonie. Que reste-t-il, sinon la contre-partie naturaliste de la passion véritable et sans rythme? Mais l'art ne peut venir à bout de la nature sans style. Il y a des excès de l'espèce la plus douteuse dans *Tristan*, par exemple les explosions à la fin du second acte. Le dérèglement dans la scène du pugilat des *Maîtres chanteurs*. Wagner sent que, pour ce qui touche à la forme, il a toute la rudesse des Allemands et préfère s'enrôler sous la bannière de Hans Sachs que sous celle des Français ou des Grecs. Pourtant, notre musique allemande (Mozart, Beethoven) s'est assimilé la forme italienne, comme c'est le cas de notre chanson populaire, et c'est pourquoi, avec la richesse nuancée de ses lignes, elle ne correspond plus à la grossièreté paysanne et bourgeoise.

22.

La langue se hausse jusqu'à l'expression la plus forte — l'allitération. L'orchestre aussi. La justesse d'expression n'apparaît pas comme ce qu'il y a de plus important, mais la force enivrante du *pressentiment*.

23.

Dans le sublime, Wagner se conforme à la règle et au rythme ; dans les détails, il est souvent violent et sans rythme.

24.

L'interruption des grandes périodes rythmiques, le perpétuel enjambement de la phrase sur la mesure produit, en effet, l'impression de l'infini, de la mer ; mais c'est là un procédé d'art et non pas une loi régulière, malgré l'effort que fait Wagner pour lui en donner l'estampille. Nous nous y précipitons d'abord littéralement, nous cherchons des périodes, pour être sans cesse désillusionnés, et finalement nous nous noyons dans les flots.

25.

Dans certaines harmonies, il a quelque chose d'agréable et de résistant tout à la fois, comme quand on fait jouer une clef dans une serrure compliquée.

26.

Pourrait-on parler chez Wagner de superbe « musique toute nue» ? Il a devant l'esprit l'image de l'être intime devenu visible, d'un processus de sentiment qui prend aspect de mouvement — c'est cela qu'il s'applique à rendre et c'est du suprême Schopenhauer de vouloir saisir directement la volonté.

La musique comme image d'une existence, par la succession.

27.

Il y a danger en ceci que dans les mouvements et l'action du drame résident les motifs pour le mouvement de la musique, de telle sorte que la musique se trouve dirigée par ces mouvements. Il n'est pas nécessaire que l'un des deux prenne la direction de l'autre. Dans l'œuvre d'art complète, nous avons le sentiment de la simultanéité conditionnée.

28.

Wagner considère comme une erreur d'envisager, dans l'œuvre d'art de l'Opéra, un moyen d'expression — la musique — comme but, le but de l'expression étant considéré comme moyen. Par conséquent, c'est la musique qui est consi-

dérée par lui comme moyen d'expression — ce qui est très caractéristique pour le comédien. Pour une symphonie, il y a donc lieu de demander dès lors : si c'est la musique qui est ici le moyen d'expression, qu'est-ce qui en est le but ? Le but ne saurait donc résider dans la musique ; ce qui par essence est moyen d'expression doit avoir quelque chose à exprimer. Wagner estime que c'est le drame. Sans le drame, il considère la musique seule comme un non-sens. Alors on peut se poser cette question : pourquoi tant de bruit ? En vertu de ce principe Wagner considérait la Neuvième Symphonie comme l'œuvre par excellence de Beethoven, parce que, par l'adjonction de la parole, le compositeur donnait à la musique sa signification, faisant d'elle un simple moyen d'expression.

Moyen et *but* — Musique et Drame — doctrine ancienne.

Généralité et *exemple* — Musique et Drame — doctrine nouvelle.

Si cette dernière doctrine est la vraie, la généralité ne peut, en aucune façon, être dépendante de l'exemple, en d'autres termes : la musique absolue est dans son droit et la musique du drame doit être, elle aussi, une musique absolue. Pourtant il ne faut envisager tout cela que comme symbole et image — il n'est pas rigoureusement exact que le drame n'est qu'un exemple pour la généralité de la musique. En quoi y a-t-il espèce et exemple ? Dans les mouvements des sons en face des mouvements des attitudes (pour ne parler ici que du drame mimique). Or, les mouvements d'une figure peuvent signifier, eux aussi, la généralité, car ils expriment des états d'âme intimes qui sont beaucoup plus abondants et plus nuancés que leur résultante sous forme de mouvements exécutés par l'homme intérieur. C'est pourquoi une attitude est souvent mal interprétée. De plus, il y a quelque chose d'infiniment conventionnel dans tous les gestes : l'homme absolument libre est une image trompeuse. Mais, si l'on abandonne le mouvement de la figure pour ne plus parler que de l'émotion qui l'agite, la musique devrait être la généralité, l'émotion de telle ou telle personne le particulier. Or, la musique est précisément l'émotion du musicien exprimée en sons, donc en tous les cas celles d'un individu. Et il en a toujours été ainsi (si l'on fait abstraction de la doctrine purement formaliste de l'arabesque des sons). On se trouverait donc en présence d'une

contradiction absolue : une expression tout à fait déterminée du sentiment jaillissant sous forme de musique (absolument précis) — et, à côté, le drame, un côte à côte d'expressions de sentiments tout à fait déterminés, ceux des personnages dramatiques, par des paroles et des gestes. Comment ceux-ci peuvent-ils s'identifier? Le musicien peut, à vrai dire, ressentir, dans son fort intérieur toutes les péripéties du drame et les rendre sous forme de musique pure (l'ouverture de *Coriolan*). Cette reproduction prend alors, en face du drame lui-même, le sens d'une généralisation ; les motifs politiques, les arguments sont négligés et seule parle l'absurde volonté. Dans toute autre acception, la musique dramatique est une mauvaise musique.

Que deviennent cependant la prétendue *simultanéité* et le parallélisme absolu, dans l'ensemble de l'action, chez le musicien et dans le drame? La musique ne fait que déranger l'auteur dramatique, car pour exprimer quelque chose il lui faut du temps, souvent pour une seule émotion du drame toute une *symphonie*. Que devient pendant ce temps le drame ? Wagner utilise, pour remplir ces intervalles, le dialogue, d'une façon générale les paroles.

Il faut alors ajouter une nouvelle puissance et une nouvelle difficulté : la *langue*. Celle-ci s'exprime en conceptions abstraites. Les conceptions abstraites sont soumises, elles aussi, à des *règles du temps* qui leur sont propres :

La mimique, le monde des conceptions abstraites, la musique, chacun de ces éléments exprime dans une chronométrie différente le sentiment qui est à sa base. Dans le drame parlé règne une puissance qui pour s'affirmer a besoin du temps le plus considérable, la conception abstraite. C'est pourquoi l'action est souvent un repos qui prend des formes plastiques et se manifeste par des groupes. Surtout dans l'antiquité : l'art plastique au repos exprime un état d'âme déterminé. La mimique se trouve donc dans une dépendance directe avec le drame parlé.

Or, le musicien a besoin de temps tout à fait différents, et, au fond, on ne saurait lui imposer aucune loi : un sentiment entamé peut se prolonger longtemps chez un musicien et être bref chez un autre. Quelle exigence, donc, de vouloir que le langage des idées et le langage des sons aillent de pair!

Pourtant, la parole elle-même soutient un élément musical. La phrase violemment sentie possède une mélodie qui est aussi l'image d'une forte émotion de la volonté. Cette mélodie peut être utilisée au point de vue artistique et on peut l'interpréter à l'infini.

L'assemblage de tous ces facteurs paraît irréalisable : tel musicien rendra certaines émotions que suscitent chez lui le drame et ne saura rien faire de la plus grande partie de ce drame, de là probablement le récitatif et la rhétorique. Le poète ne parviendra pas à venir en aide au musicien et, par le fait, ne pourra lui-même se tirer d'affaire ; il souhaite de ne versifier qu'autant de texte qu'on peut en chanter. Mais de cela il ne possède que la conscience théorique et non pas la conscience intime. L'acteur, d'autre part, en tant que chanteur, devra faire une foule de choses qui ne sont pas dramatiques, ouvrir par exemple la bouche, etc. ; il lui faut adapter des manières conventionnelles. Or, tout cela serait changé, s'il arrivait une fois au comédien d'être à la fois musicien et poète.

Wagner utilise le geste, le langage, la mélodie de la parole et, en outre, les *symboles reconnus* de l'expression musicale. Il suppose, comme condition, une musique très développée qui a déjà conquis l'expression déterminée, reconnaissable et revenant toujours à nouveau, pour reproduire une infinité d'émotions. Par ces citations musicales il rappelle à l'auditeur un état d'âme particulier, où l'interprète veut qu'on le situe. Dès lors, la musique est devenue véritablement un « moyen d'expression », et c'est pourquoi, au point de vue artistique, elle se trouve à un degré inférieur, car elle n'est plus organique par elle-même. Maintenant le maître musicien parviendra encore à combiner les symboles de la façon la plus ingénieuse ; mais la connexion et le plan se trouvant au delà et en dehors de la musique, celle-ci ne saurait être organique. Pourtant, il serait injuste de reprocher cela à l'auteur dramatique. Il a le droit d'utiliser la musique comme moyen en vue du drame, de même qu'il utilise la peinture comme un moyen. Une pareille musique, si on la prend telle qu'elle est, peut être comparée à l'allégorie peinte ; le sens propre ne se trouve pas dans l'image que l'on voit, c'est pourquoi cette image peut être très belle.

29.

Tout ce qui est grand, surtout quand cela est nouveau, est dangereux : la plupart du temps on le voit s'imposer comme s'il n'y avait rien d'autre qui fût justifié.

30.

Gœthe ne doutait pas non plus qu'il fût capable de faire ce qui lui plaisait. Son goût et sa faculté de réalisation marchaient de pair. La présomption.

Tout ce qui agissait fortement sur Wagner, il prétendait le réaliser. Il ne comprenait chez ses modèles que ce qu'il pouvait imiter. Nature à la Schopenhauer.

31.

Wagner est une nature dominante. Il ne se trouve dans son élément que lorsqu'il peut dominer, alors seulement il est modéré et solide. L'entrave mise à son instinct de domination le rend excessif, excentrique et rébarbatif.

31.

Wagner est trop immodeste pour un Allemand ; que l'on songe donc à Luther, notre chef de file.

32.

L'homme qui se sent capable de ces extases démesurées, de ces formidables aliénations de soi conserve rarement sa modestie, car seul celui qui sait se sent poussé à la modestie ; l'enthousiaste qui ignore est sans limites. Il faut ajouter à cela le culte du génie nourri par Schopenhauer.

33.

Wagner est homme moderne et ne sait pas se donner du courage et s'affermir par la foi en Dieu. Il ne croit pas être dans la main d'un être de bonté, mais il croit en lui-même. Personne n'est plus tout à fait honnête vis-à-vis de soi-même quand il n'a foi qu'en soi. Wagner met de côté toutes ses faiblesses par le fait qu'il les met au compte de notre époque et de ses adversaires.

34.

Il se décharge de ses faiblesses par le fait qu'il les met au compte des temps modernes. Il a une foi naturelle en la bonté de la nature lorsque celle-ci agit librement.

Il évalue tout, l'Etat, la société, la vertu, à la mesure de son art, et, se trouvant dans un état de mécontentement, il souhaite que le monde soit anéanti.

— Se débarrassant des remords et des torts, parce qu'il se sent grandir, sans cesse, il oublie vite l'injustice ; élevé sur un degré nouveau, celle-ci lui apparaît déjà de mince importance, comme si elle était cicatrisée. Il sait se consoler de tout, comme Schopenhauer.

35.

La faculté artistique ennoblit l'instinct effréné et lui impose des limites, le concentre (vers le désir de rendre l'œuvre aussi parfaite que possible). C'est ce pouvoir qui ennoblit toute la nature de Wagner. Toujours il se dresse vers des buts plus élevés, aussi élevés qu'il peut les apercevoir ; ces buts deviennent toujours meilleurs et enfin ils apparaissent de plus en plus déterminés et par cela même plus près. C'est ainsi que le Wagner actuel ne semble plus correspondre au Wagner d'*Opéra et Drame*, socialiste ; le but d'autrefois paraît plus noble, mais il est seulement plus lointain et plus indéterminé. Sa conception actuelle de l'univers, de l'Allemagne, etc., est plus profonde, bien qu'elle soit d'essence plus conservatrice.

36.

Il est heureux que Wagner ne soit pas né dans une classe plus élevée de l'échelle sociale, qu'il ne soit pas né noble et que son activité ne se soit pas exercée dans une sphère politique.

— Il ne s'est pas abstenu de réfléchir à des possibilités politiques ; pour son malheur il ne l'a pas fait en présence du roi de Bavière, lequel, tout d'abord, ne lui a pas représenté son œuvre ; en second lieu l'a à moitié sacrifié par des représentations provisoires et enfin qui lui a fait une réputation très impopulaire, parce que c'est à l'influence de Wagner que l'on attribuait les excentricités de ce prince.

Il s'est tout aussi malheureusement compromis avec la révolution ; il perdit les protecteurs fortunés, éveilla la crainte

et apparut finalement aux partis socialistes comme un renégat; tout cela sans aucun avantage pour son art et sans aucune nécessité supérieure. C'est enfin un indice de sa maladresse, car il ne sut nullement deviner la situation de 1848.

En dernier lieu, il offensa les juifs, qui ont maintenant le plus d'argent en Allemagne et qui détiennent la presse. Lorsqu'il le fit, ce ne fut pas parce qu'une vocation l'y pressait, plus tard ce fut de la vengeance.

— S'il a eu raison avec la confiance extrême qu'il place en Bismarck, un avenir qui n'est pas très éloigné nous l'apprendra.

37.

La jeunesse de Wagner est celle d'un dilettante avec des talents multiples qui n'arrive à rien.

38.

Il se sauva de son emploi parce qu'il ne voulait plus servir.

39.

J'ai souvent absurdement douté du don musical chez Wagner.

40.

Aucun de nos grands musiciens n'a été un aussi mauvais musicien que Wagner ne l'était encore dans sa vingt-huitième année.

41.

Sa nature se divise peu à peu : à côté de Siegfried-Walther-Tannhaeuser se place Hans Sachs-Wotan. Il apprend très tard à comprendre l'homme. Tannhaeuser et Lohengrin sont les chimères d'un adolescent.

42.

Wagner s'est tellement habitué à sentir en même temps dans des arts différents qu'il est devenu complètement insensible à la musique nouvelle, cela au point qu'il la rejette théoriquement. Il en est de même pour les œuvres poétiques. De là ses nombreux différends avec des contemporains.

43.

Aucune piété ne vient au-devant de lui. Le musicien le considère comme un intrus, comme illégitime.

44.

La « fausse toute-puissance » développe chez Wagner quelque chose de « tyrannique ». Il a le sentiment qu'il est *sans héritiers* — c'est pourquoi il cherche à donner à ses idées réformatrices une base aussi large que possible pour les transmettre en quelque sorte par adoption. L'aspiration à la légitimité.

Le tyran ne permet à aucune individualité de subsister à côté de la sienne et celle de ses confidents. Le danger pour Wagner est grand s'il n'accorde pas leur place à Brahms, etc.; ou bien aux juifs.

45.

Ses dons de comédien s'affirment en ceci qu'il n'est *jamais* comédien dans sa propre vie. En tant qu'écrivain il est rhéteur, sans la force de persuader.

46.

Dans son évaluation des grands musiciens, il emploie des expressions trop fortes, c'est ainsi qu'il appelle par exemple Beethoven un saint. Présenter l'adjonction des paroles dans la Neuvième Symphonie comme une action capitale, il faut avouer que c'est un peu fort ! Il éveille la méfiance par ses éloges aussi bien que par ses critiques. Le gracieux et l'agréable aussi bien que la beauté pure, le reflet d'une âme parfaitement équilibrée, lui échappent, aussi cherche-t-il à les déprécier.

47.

Placer Shakespeare et Beethoven côte à côte, c'est là l'idée la plus audacieuse, la plus folle que l'on puisse imaginer.

48.

Wagner, en tant qu'écrivain, ne reproduit pas l'image fidèle de ce qu'il est véritablement. Il ne sait pas composer : l'ensemble ne prend pas de relief, dans les détails il fait des digressions, il est obscur, il n'est pas insouciant et supérieur. Il est dépourvu d'une sereine arrogance. Tout ce qui est agréable et gracieux lui fait défaut et aussi la précision dialectique.

49.

Une forme particulière de l'orgueil de Wagner ce fut de se

comparer aux grands hommes du passé : à Schiller, à Gœthe, à Beethoven, à Luther, à la tragédie grecque, à Shakespeare, à Bismarck. C'est seulement avec l'époque de la Renaissance qu'il n'a pas trouvé de terme de comparaison; mais il a inventé l'esprit allemand par opposition avec l'esprit latin. Il y aurait une intéressante caractéristique de l'esprit allemand à faire d'après son modèle.

50.

Wagner est certainement l'homme qui goûte actuellement avec le moins de préventions les petites vertus allemandes et l'étroitesse d'esprit, car il les voit succomber et il conspire avec elles contre ce qui triomphe maintenant.

51.

Comment Wagner a-t-il recruté ses adhérents? Des chanteurs qui, en tant qu'acteurs du drame, devenaient intéressants et auxquels il offrait une nouvelle possibilité d'agir, peut-être avec une voix médiocre. Des musiciens qui se faisaient instruire par le maître de la diction musicale; la diction musicale doit être si géniale que l'on ne saurait arriver à la conscience de l'œuvre elle-même. Des musiciens d'orchestre qui autrefois s'ennuyaient au théâtre. Des musiciens qui s'appliquaient à enivrer et à fasciner le public par des moyens directs et qui apprirent les effets du coloris de l'orchestration wagnérienne. Toutes les catégories de mécontents qui de n'importe quel bouleversement espéraient gagner quelque chose pour eux-mêmes. Des hommes qui prennent feu et flamme pour toute espèce de « progrès ». Ceux qui s'ennuyaient en écoutant la musique que l'on faisait jusqu'à présent et qui trouvaient maintenant que leurs nerfs étaient plus vigoureusement secoués. Des hommes qui se laissent entraîner par tout ce qui est téméraire et audacieux. — Il eut bientôt pour lui les virtuoses, bientôt une partie des compositeurs; à peine si l'un ou l'autre peut se passer de lui. Des littérateurs avec tous les obscurs besoins de réforme. Des artistes qui admirent sa façon de vivre indépendant.

52.

Wagner, en tant que penseur, est au même niveau que Wagner en tant que musicien et poète.

53.

L'art rassemble une fois toutes les qualités excitantes qu'il possède encore pour agir sur les Allemands modernes... le caractère, le savoir, tout est réuni. Un formidable effort pour se maintenir et dominer, et cela dans une époque qui est rébarbative à l'art. Poison contre poison. Toutes les exaltations se tournent, en utilisant la polémique, contre des forces considérables rébarbatives à l'art. On attire à soi des éléments religieux et philosophiques, l'aspiration vers l'idylle, tout, tout !

54.

Il faut songer quelle est l'époque qui ici se crée un art : une époque déchaînée, haletante, sans piété, avide de gain, informe, incertaine dans ses fondements, presque désespérée, dépourvue de naïveté, consciente de part en part, sans noblesse, violente, lâche.

55.

Par l'échec il ne faudrait pas irriter Wagner davantage, on finirait par le rendre trop furibond.

56.

Une sorte de contre-réformation ; la contemplation transcendantale a été affaiblie à l'extrême ; la beauté, l'art, l'amour de la vie ont été fortement vulgarisés, sous le contre-coup de l'esprit protestant. Christianisme idéalisé d'essence catholique.

57.

L'art de Wagner plane au-dessus des sommets, il est transcendantal ; que doit en faire notre pauvre bassesse allemande? Il vous a un aspect de fuite hors de ce monde ; il est la négation de ce monde, il ne le transfigure pas. C'est pourquoi il n'agit pas directement comme moralisateur, indirectement d'une façon quiétiste. Nous ne voyons Wagner préoccupé que d'une chose, procurer à son art un asile en ce monde ; mais que nous importe un *Tannhœuser*, un *Lohengrin*, un *Tristan*, un *Siegfried* ! Il semble pourtant que ce soit la destinée de l'art, à une époque comme la nôtre, d'enlever à la religion agonisante une partie de sa force. De là l'alliance de Wagner avec Schopenhauer. On devine que peut-être bientôt la civilisation n'existera plus que sous forme de sectes, menant une existence claus-

trale et se séparant du monde qui les entoure. Le vouloir-vivre de Schopenhauer trouve ici son expression artistique : quelle sourde agitation sans but ! quelles extases ! quels désespoirs ! quels accents de souffrance et de désir ! quels cris d'amour et d'ardeur ! Rarement un gai rayon de soleil, mais beaucoup de fantasmagories dans les éclairages !

Dans une semblable position réside pour l'art sa force et sa faiblesse; il est bien difficile de revenir de là-bas vers la vie simple. Ce n'est plus de rendre la réalité meilleure qui est le but, mais de l'anéantir, de la faire s'évanouir sous le charme. La force réside dans le caractère sectaire : cet art est extrême et exige de l'homme une acceptation absolue. — Un homme est-il capable de devenir meilleur sous l'influence de cet art et de la philosophie de Schopenhauer? Certainement, pour ce qui en est de la véracité. Si, du moins, à une époque où le mensonge et les conventions sont si ennuyeux et si dépourvus d'intérêt, la véracité n'était pas si intéressante ! Si divertissante ! Si pleine de charme esthétique !

58.

Ne pas oublier que c'est une langue de théâtre que parle l'art wagnérien; il n'a pas sa place au foyer familial, dans la *camera*. Cette langue ressemble à celle d'un discours populaire qu'on ne saurait imaginer sans une forte exagération, même de ses passages les plus nobles. Elle doit exercer son action dans le lointain et donner une forme au chaos populaire. Par exemple le *Kaisermarsch*.

Beaucoup d'erreurs naissent du fait que celui qui juge prend pour point de départ un art partiel (l'art du foyer).

59.

Il est très possible que Wagner fasse perdre aux Allemands le goût de s'occuper des arts distincts. Peut-être même pourrait-on tirer de l'influence qu'il exercera plus tard l'image d'une culture unitaire qu'on ne saurait réaliser en additionnant des aptitudes et des connaissances spéciales.

60.

Il possède le sentiment de l'unité dans la diversité, c'est pourquoi je le tiens pour un représentant de la culture.

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

(Traduit par HENRI ALBERT.)

JÉSUS-LA-CAILLE

(*Suite* [1])

—

DEUXIÈME PARTIE

XXII

Le soleil luisait dans la chambre où la pendule marquait trois heures. Le ciel apparaissait au-dessus de la ligne fourmillante des toits, et rien n'était beau comme ce ciel dont la limpidité touchait les ardoises brillantes, les tuiles feutrées et brunes, les blanches façades et, dans leurs cages suspendues sur le vide des cours, les canaris sautillants ou chanteurs.

La Caille ouvrit les yeux. Tournée contre le mur, Fernande dormait encore : il ne la réveilla pas; il bâilla, s'étira lentement, regarda l'heure et ne bougea plus.

On marchait à côté. Quelque part, dans une chambre voisine, un réveille-matin sonna brusquement... Les bruits du dehors se fondaient dans une rumeur ensoleillée, persistante et molle, qui s'élevait parfois, et parfois s'apaisait...

L'hôtel de la rue Pigalle, où logaient à présent Fernande et la Caille, connaissait, à défaut de nuits, de longues journées silencieuses. Des danseuses de music-hall, des figurantes, avec leurs petits amis, qui l'habitaient au mois ou à la semaine, et de rares étrangers ou provinciaux ébaubis en composaient l'ordinaire clientèle.

La Caille, couché près de Fernande, s'abandonnait. Il oubliait qu'elle s'éveillerait bientôt et le ravirait à son indolence. Pour lui, l'étroite bande lumineuse et bleue qu'il contemplait, coupée dans la fenêtre par la perspective des toitures, n'annonçait pas seulement le printemps; elle dispensait une joie légère dont il se trouvait singulièrement envahi.

Certes, du printemps, de la fraîcheur de l'ombre, de la douceur du soleil, des premières brises, des premières feuilles

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 398.

pâles aux marronniers, du muguet des petites ouvrières et du sourire des passants, il convoitait la griserie prochaine. On était en mars. Avril mettrait dans tous les cœurs une frissonnante allégresse. Avril offrirait ses matinées heureuses, ses crépuscules baignés d'azur, les langueurs et les plaisirs de ses nuits.

Mais il ferma les yeux pour que s'affirmât davantage la vision que lui imposaient ses souvenirs. Bambou souriait. Ah! ses yeux clairs, sa bouche, son corps flexible !... C'était par des journées semblables à celle-ci — les longues flâneries dans la chambre...une cigarette... puis, sur le boulevard de Clichy, aux petites tables des cafés, une rencontre... l'échange d'un coup d'œil et le hasard qui conduit tout. Personne n'avait de chance comme Bambou. Il marchait, lentement, le torse bien pris dans un chandail, et sa casquette, posée en arrière de la tête, découvrait une raie superbe faite au milieu. La Caille l'accompagnait. On les regardait passer et les débutantes interdites les suivaient quelquefois du regard.

Plus discrets, les amis échangeaient avec le couple un salut rapide et poursuivaient leur route. Le soir tombait. Le boulevard se peuplait d'une foule d'incertains promeneurs. Une brune épaisse, la Marseillaise, dirigeait le manège de deux petits apprentis blêmes dont elle empochait la recette. Mineurs tous les deux, Pompon-la-fille et Lolotte trottaient gentiment devant elle. On l'entendait dire : « J'ai deux beaux gosses, Monsieur... » Ailleurs, Gueule d'Amour affectait par son dandinement une allure très significative que Titine copiait. La Rembourrée fumait un cigare. Celui-ci chaloupait. Cet autre, au feutre beige, hantait les urinoirs et d'inquiétantes silhouettes, dans l'ombre bleue, les lumières, le grouillement, se perdaient pour réapparaître et se dérober encore, au milieu du raccroc obstiné des femmes.

XXIII

La Caille évoquait l'atmosphère empestée de la Gaîté-Rochechouart où, pour la première fois, il avait vu Bambou exécuter la voltige au trapèze. Un athlète ensuite le lançait en l'air, le recevait sur ses biceps, lui faisait faire trois grands sauts périlleux, avant de l'empoigner par un anneau de sa ceinture et le

présenter — vivant soleil — aux applaudissements du public. Il avait suffi d'un regard à la Caille pour découvrir, chez l'acrobate, un personnage dont la souplesse n'était rien moins qu'équivoque. Mais, que de temps passé !

La Caille fréquentait alors les bistros aux phonographes puissants du boulevard Barbès, les ateliers de la Butte et, quelquefois, l'imprimerie poussiéreuse de M. Duboisse, qui l'employait à de menues besognes.

Un souvenir appelant l'autre, il entendit les filles amoureuses de ses dix-sept ans l'inviter d'un : « Bonsoir, ma gueule ! » et lui offrir à boire. Il buvait et les indignait par les théories qu'il affectait de professer sur l'amour.

— Tu ne voudrais pas, répondait-il, si quelqu'une lui reprochait de n'avoir pas de femme.

— De quoi ?

— Mais... rien...

— Ah ! constatait la fille avec déception.

Elle se laissait pourtant emprunter vingt sous, quand il voulait s'en donner la peine. La Renée surtout lui en avait-elle « lâché du pognon » devant ses mines gênées et malheureuses.

Il pensa qu'elle devait encore traîner sous la longue et funèbre galerie du métro, boulevard de la Chapelle, où jadis il la rencontrait. Il y avait deux ans de cela. Déjà ! deux longues années...

Mais, certain soir, Bambou perdait l'équilibre et s'aplatissait sur la scène en plein exercice volant. On l'emportait pour mort à Lariboisière : il s'était brisé les deux jambes.

XXIV

La Caille ne se rappelait jamais cette minute tragique, sans éprouver à nouveau l'horrible frayeur qu'elle lui avait causée. Aujourd'hui, sa molle rêverie lui faisait un tableau riant de ses visites à l'hôpital.

— Ah ! aha... Ahhh !... fit en bâillant Fernande, qui s'éveillait.

— Eh ! gosse, demanda-t-elle confusément, tu dors ?... et, comme il se gardait bien de répondre, elle se blottit contre lui.

Cet hôpital — continua la Caille en feignant de dormir — qu'il était triste et grand ! L'athlète accompagnait le visiteur,

le présentait, et Bambou l'accueillait avec un pauvre petit signe de la tête. Il revenait. Gêné dans son costume de ville, l'athlète s'adossait au mur. Il ne bougeait pas. Il soupirait et quelquefois se lamentait. Alors Bambou regardait la Caille et la Caille le comprenait.

Pour lui apporter des oranges, des dattes, des pommes et de petits bouquets de violettes, il se fit dès lors payer par des filles qui l'emmenaient coucher avec elles. Il leur racontait comment Bambou s'était cassé les jambes. Il les apitoyait sur son malheur. Quelques-unes se souvenaient de l'accident. D'autres répondaient, un peu lasses, mais amoureuses : « Viens vite... ah ! déshabille-toi ! »

Or, Adrien, le souteneur *à* la Pauline, accostait un soir la Caille sur le boulevard Barbès et lui disait :

— Monsieur, je l'sais, dégrène les mômes. Crâne pas. J'veux pas d'histoire. Faudra voir, pourtant, à n'pas r'biffer, si t'as compris...

Le ton avec lequel ces paroles étaient prononcées leur prêtait, sans doute, quelque vertu secrète. La Caille changeait de quartier. Du Barbès, il passait au Rochechouart, abandonnait la Butte et ne mettait jamais plus les pieds chez M. Duboisse l'imprimeur, malgré que ce dernier cherchât encore à l'employer de temps en temps.

Aussitôt, tout alla parfaitement. Les inconnus dont il soupçonnait le manège se promenaient patiemment ou stationnaient à l'angle de certaines rues et du boulevard. Des filles rôdaient. Les bars, mal éclairés, grouillaient d'une espèce disparate et c'est dans un de ces bars que, la première nuit, pénétrait la Caille accompagné d'un vieillard sémillant.

— Ne vous ai-je pas rencontré quelquefois, jeune homme, derrière la Bourse ? demandait-il en s'installant.

Il commandait des bocks.

A d'autres tables, des couples mystérieux s'entretenaient à voix basse.

— Non, répondit la Caille... derrière la Bourse?

— Ou, peut-être, au quai de l'Horloge?

— Non plus... et il sourit.

L'autre ne souriait pas. Il y avait, dans son regard, un point brillant dont la fixité gênait à la longue.

— Enfin... moi, je n'sais pas, déclarait l'adolescent candide... Je m'appelle la Caille, et vous?

— La Caille? c'est un surnom, j'imagine...

— Oui.

— Tiens!

Au bout d'un moment, le vieillard reprit :

— Comme ça, monsieur La Caille, vous promenez?

— Je promène et vous me rencontrez, vous me suivez, vous me...

— Et je ne vous reconnais pas... c'est curieux.

Le vieillard réglait les consommations et, dehors, prenant la Caille sous le bras, il lui demanda de l'accompagner.

— Mais comment dois-je vous appeler? faisait innocemment l'ami de Bambou.

Un fiacre s'arrêtait, recevait le couple et, tandis qu'il repartait au petit trot, le vieillard, penché sur son compagnon, ne se contenait plus.

— Je me nomme M. Pacifique, mais appelle-moi..., lui disait-il.... appelle-moi...

Et le bruit des roues couvrait le mot...

Derrière les toitures subitement éteintes, le soleil disparut. Il pouvait être quatre heures. Le ciel adorablement clair brillait toujours, mais une brume délicate et légère l'emplissait déjà.

La Caille se tourna du côté de Fernande, qui, pressée contre lui, le caressait doucement d'une main après l'autre, et, patiente, attendait qu'il s'éveillât.

XXV

Cette aventure ne le surprit aucunement, car, s'il n'avait encore pris garde aux compliments que lui attirait de la part d'inconnus son indéfinissable tournure, la Caille pouvait donner le change aux plus exercés. Il avouait, d'ailleurs par crânerie, des mœurs dissolues au point que les habitués du boulevard Barbès s'en affligeaient et que *la* Jeanne Montillet, une mince raccrocheuse surnommée l'Arpette, faisant tout son possible pour certifier qu'il « n'en était pas », trouvait chacune prévenue contre elle.

— Vise-le, disait l'une.

— Une vraie coquine, renchérissait l'autre.

— Non.

On la traitait de gourde. Elle répondait :

— Enfin, je l'sais peut-être mieux que vous, bon sang ! Demandez-lui du temps qu'il habitait rue du Poteau, le 47, et moi aussi. Ah ! mince, ma mère était concierge et son père tailleur en chambre... alors, que je le sais ! tu l'aurais vu courir les gosselines du quartier et il revenait, les yeux pochés, comme ça, une binette blanche, un air... ah ! là ! là !...

— Ça veut rien dire, soupirait Berthe la noceuse, qui s'endormait de fatigue sur le trottoir.

— Ça veut rien dire ?

— A preuve. L'homme à la grosse Irma, il fait le truc... oui, Madame, et à la gare de l'Est.

— Si c'est pas malheureux tout de même !

— Que veux-tu ?... L'en faut, pisqu'on en demande.

— Mais la grosse Irma ?...

— Irma s'en fout.

— A sa place... moi...

Et la Jeanne se taisait.

Berthe la reprit :

— T'as du retard, l'Arpette. S'il faudrait s'épater sur l'article, t'en finirais pas. A l'heure d'aujourd'hui, les hommes font le « biseness » et, fringuée ou pas, la concurrence se débrouille. Tout le Rochechouart est pourri de truqueurs et même...

— J'vas vous aider, les mômes..., interrompait la Beigne, qui surveillait le travail.

Elles se séparaient.

L'Arpette n'avait pas tort. Selon son énergique expression, la Caille « n'en était pas ». Il entretenait, à plaisir, sur son compte, une détestable réputation, car, de bonne heure, il avait compris qu'il obtiendrait des filles assez d'argent pour vivre sans travailler, à condition toutefois de se faire désirer et de s'aider du scandale. Il posait dans les ateliers et touchait trois francs par séance. Ce métier l'éreintait. Il flâna dans les bars où les filles s'acoquinent entre deux passes. Il était beau. Sa pâleur les enchantait. Elles le comparaient, dans leur esprit, au dernier client qui les avait payées. Il n'avait alors

qu'un signe à faire, et il le faisait, assuré de ne rien perdre de son prestige sur celle qu'il savait choisir.

Elle ne s'en vantait pas ensuite, mais, pensant aux caresses qu'il lui avait données, elle rendait hommage à ses talents. Des cent sous qu'il empruntait, la fille n'avait cure : il ne les lui rendait pas.

XXVI

Il y eut des jours où, sur le Rochechouart, Jésus-la-Caille regretta de semblables amours. Celles dont il retirait maintenant un louis après l'autre l'écœuraient. M. Pacifique, payant l'hôtel, venait deux fois par semaine et l'horreur qu'il inspirait ne lui échappait pas. Il s'en désolait, ensuite : « Ah ! soupirait-il, sans s'attirer que du mépris, tu ne sais pas... Tu aurais pitié ! » Mais la Caille se regardait dans la glace et s'effrayait du cerne profond de ses beaux yeux.

Il maigrit légèrement. Ses traits s'affinèrent. Il traversait une crise et tout ce qu'il découvrait en lui de désirs vagues et inassouvis l'emplissait de langueur. Dans les bars, il s'approchait des filles, mais, entre eux, s'élevait aussitôt l'équivoque attrait de son vice et il se sentait seul et il souffrait de ne pas comprendre ce qu'il aurait voulu.

Ses visites à Lariboisière l'exaltaient dans ce désordre et le décourageaient. Il aimait Bambou. Peut-être aurait-il aimé du même élan crispé la môme Lucie ou la môme Léa, qui lui faisaient quelques avances, s'il avait pensé qu'elles fussent assez averties du besoin de tendresse qui le poussait à désirer la plus ingénue des deux...

Ce besoin se faisait, quelquefois, si pressant chez lui qu'il l'empêchait de sortir. Il restait couché ; il comptait, en fumant des cigarettes, les jours qui le séparaient encore de la sortie de l'hôpital de son petit ami et son tourment le pénétrait d'une aiguë et frissonnante détresse. Ensuite, il ne prévoyait rien : il attendait le bonheur.

La Caille, cependant, ne s'illusionnait pas toujours et sa lâcheté lui paraissait enfin si méprisable qu'il s'observait sévèrement dans son miroir avant de descendre. Ces-soirs-là, il s'apercevait aussi qu'il n'avait pas d'argent et il se rendait dans une brasserie de la Place Blanche, avec une volonté paisible.

Les amis qu'il s'y était faits l'accueillaient. Gueule d'Amour donnait des conseils. Rose et crâneur, Olga racontait des histoires, cependant que Titine, aux yeux meurtris, à l'indolence fourbue, levait sur la clientèle intriguée un regard de vierge... Ces « dames » — comme le déclaraient les filles de l'endroit — bavardaient. Puis, l'heure avançant, c'était le départ d'Olga pour *son* bain de vapeur, séance de nuit. Titine séduisait un gaillard et la Caille écoutait volontiers l'invite que lui faisait présenter, par le chasseur, le premier amateur sérieux.

XXVII

Les lendemains étaient terribles. Il n'avait aucun plaisir dans la compagnie de ses camarades. Il se trouvait seul et il soupirait après une amitié que l'éloignement de Bambou rendait incomplète. Aussi, pour dissiper son malaise, suivit-il, certain après-midi, Titine, qui se rendait chez Bousse.

La boîte avait du caractère. Dans le bar étroit du premier étage, de très singuliers amateurs d'art admiraient des épreuves photographiques.

Bousse en possédait de curieuses séries et, de la sorte, il sauvait, en plein Montmartre, une façade mille fois et mal replâtrée. Le bar conduisait au salon. Le salon donnait sur le hall. Divers petits ateliers fort bien aménagés recevaient des connaisseurs qui pouvaient demander la reconstitution du sujet qu'ils avaient choisi. L'Art, à ce prix, n'y perdait rien, car Bousse poussait le scrupule jusqu'à ne pas mécontenter sa clientèle dans l'admiration qu'elle manifestait souvent pour les chefs-d'œuvre de la statuaire antique. Celui-ci demandait les Trois Grâces et il s'enfermait avec elles, encore que la composition de l'ensemble fût posée par des modèles d'un sexe différent de celui de l'original. Mais là, justement, se montrait l'ingéniosité de Bousse : elle équivalait à une fortune.

Dès le premier jour, la Vénus de Médicis assura la réputation de Jésus-la-Caille. Il y apportait des épaules de tout premier ordre, du naturel et, bientôt, il devint célèbre, sa répugnance à changer la pose et jusqu'à son mépris, son caprice ou sa complaisance, n'étant aussi habilement simulés par aucun.

Mais il sortait excédé de chez Bousse. L'air de la rue le

grisait d'une fraîcheur amère : il se prenait à respirer, comme le fait un prisonnier qui hume la brise après longtemps.

Ensuite, il éprouva de plus émouvantes sensations. Il s'écartait des femmes. Il les méprisait. Il se méprisait également. Il ne regardait rien ni personne. Les hommes lui jetaient un coup d'œil. Il passait et ne se retournait pas. Quelquefois un inconnu lui disait bonjour, il souriait et il était triste. Sa tristesse intéressait des flâneurs.

Un trouble naissait en lui maintenant. La beauté physique de certains buveurs dans les bars l'émouvait et il surprenait un grand mystère. Son inquiétude tomba. Elle fit place à une sorte de curiosité malsaine qui, chaque jour, lui prêtait une attitude nouvelle et le laissait ensuite tout frémissant. Les faiblesses de Titine pour François l'Espagnol, dont la splendeur était d'un dieu, il finit par les comprendre, mais il s'affolait encore à l'idée de découvrir, accoudé lourdement au zinc, l'affranchi superbe qui le dominerait.

Bambou sortait, huit jours plus tard, de l'hôpital. Alors la Caille apprit tout ce qu'il ignorait et si l'amitié peut avoir une mesure. Celle dont il entoura son compagnon n'en avait pas. Elle l'emplissait du perpétuel besoin de se dévouer. Elle se manifestait à tout instant, et Bambou, logé, nourri, vêtu, se remettait lentement de sa longue claustration en s'attardant volontiers dans un petit débit où fric-fracs et chiqueurs des deux boulevards battaient les cartes et remuaient les dominos.

XXVIII

— A quoi que tu penses ? demanda soudainement Fernande.

Dans la chambre, envahie par l'ombre, une glace reflétait encore la lumière.

Il ne répondit pas de suite :

— A rien...

— A quoi ?

— Rien d'épatant... la flemme.

Il bâilla d'engourdissement, tandis qu'un brusque élan la faisait délirer.

— T'es bath, la Caille. Ta peau, c'est du satin. Je suis folle ! Ta peau me brûle et tes mirettes... Oh ! tes mirettes !...

Il écoutait, distrait, l'hommage qu'on lui rendait.

— Ma petite gueule, mon jésus, ma gosseline, soupirait Fernande.

Et, l'étreignant, elle ajouta :

— Quoi qu'tu m'as jeté pour que je soye à toi, dis, à en crever, comme j'en crève, mon amour?... Donne-moi tes châsses, que je les boive. C'est bon. A me chatouillent... Tu rigoles... J'te vas bouffer, petite lope... rigole pas, ou je te mords.

Et comme il se détournait d'elle :

— Non, môme, donne-moi ta gueule, implorait la fille, je veux pas te mordre, mais ta gueule, donne-la-moi, donne...

Elle l'embrassa, penchée tout entière en avant, et, comme il ne répondait pas à son désir, s'abattit sur lui. D'une main sous l'épaule, elle le pressait étroitement et, de l'autre, lui renversait le front pour qu'il ne bougeât point. Il étouffait sous cette violence. Son corps, qu'elle couvrait du sien, avait par instant des sursauts et Fernande s'acharnait davantage. Elle tenait sous sa bouche la bouche de l'adolescent et, à bout de souffle, avançait quand même ses lèvres et tout son visage passionné. Ils se regardèrent. Elle relâcha, doucement, son étreinte et, prenant à deux bras la Caille sous les épaules, se cambra. Sa poitrine respirait à longs battements contre la gorge de son amant. Il en éprouvait une singulière caresse. L'expression de ses yeux changea.

. . . . . .

XXIX

. . . . . .

Or, plus que l'amour peut-être, Fernande adorait la fatigue qui succède à l'amour, tandis qu'étendue dans le lit défait elle éprouvait pour la Caille une tendresse nouvelle. Il allumait une cigarette et, voluptueusement allongé sous le drap, se taisait. Elle regardait monter au plafond la fumée qu'il soufflait avec lenteur, et son bonheur était fait de légèreté, de douceur et d'éreintement. C'était un bonheur fragile, c'était un bonheur tout neuf, une délicate merveille, et jamais elle ne s'abandonnait plus complètement à lui qu'au moment même où elle le constatait. Le temps n'existait plus. Enfin, tout s'éloignait.. tout... jusqu'à cette rumeur de la ville immense que surprenait tragiquement la nuit et qu'encombrait l'affolé grouillement de la rue, des trottoirs et des cafés étincelants.

Et quel calme ! Au ciel enflammé par les lumières, le feu très pur d'une étoile se levait et tremblait. Il n'y avait pas un nuage... une chaise, qu'on bougeait, faisait du bruit. Dans le corridor, une conversation mystérieuse s'éloignait, puis on ouvrait, on fermait une porte...

— Ah! dis, quelle heure qu'il est? interrogeait Fernande.

La Caille se glissait hors du lit, allumait la lampe.

Il était huit heures.

XXX

Leur vie, depuis déjà quatre mois, se partageait entre le plaisir et l'oisiveté de pareilles journées et les longues corvées de la nuit. La fille travaillait seule. Jalouse, jusqu'à se battre avec quiconque aurait semblé vouloir lui disputer la Caille, elle se donnait un mal terrible pour qu'il ne se privât de rien. Sur sa beauté frêle, elle reportait tout un amour dont personne chez elle n'avait jamais soupçonné la violence et, vraiment, elle-même parfois ne reconnaissait plus cette livide obstinée, qui, dans la glace, venait à sa rencontre et se déshabillait après avoir ôté de son bas l'argent que pièce à pièce elle y avait enfoui.

C'était elle, pourtant, *la* Fernande... On la trouvait dans les bars de la place et de la rue Pigalle. Jusqu'au petit matin, elle assistait des buveurs mornes qui la payaient et la conduisaient ensuite à l'hôtel.... Elle rentrait horriblement lasse. La Caille dormait. Elle se couchait, mais bien souvent elle sanglotait, le cœur gonflé d'une misérable souffrance, les yeux brûlés par la lumière du jour qui rayonnait dans la chambre, et désespérée de ne plus assez croire au pauvre amour qui emplissait et déchirait sa vie....

XXXI

Car — et c'était en dépit de toute son énergie — Fernande ne pouvait quelquefois lutter contre l'indifférence mal déguisée de Jésus-la-Caille. Il ne l'aimait pas. S'il l'avait prise, elle devinait par quel odieux calcul. Elle se rendait parfaitement compte des basses menées, des sourires, des mines ambiguës et de la lâcheté dont il l'entourait. Ah! comment, dès le premier soir, ne l'avait-elle pas écarté de son cœur et comment, après tant de jours, pouvait-elle endurer encore qu'il l'entre-

tînt dans cette grossière illusion ? Mais la fille se demandait aussitôt si, le perdant, elle ne perdrait pas tout à la fois. Il était le plus fort. Il la tenait à sa merci. Pouvait-elle seulement imaginer qu'un jour elle se détacherait du moindre de ses caprices, et qu'il cesserait complètement de la faire souffrir? Hélas! elle savait bien qu'une femme adore toujours l'adolescent cruel qui la domine... Il y avait au Moulin-Rouge des amies qui vivaient ensemble. Elles n'étaient pas heureuses. Il y avait des couples étranges qui riaient pour des niaiseries. Ils n'étaient pas heureux... Cela se voyait à l'air soucieux que prenaient leurs visages, par moments. Leurs regards le disaient aux gens qui passaient et qui enviaient leur gaîté factice. Et ceux qui s'accoudent au bar, ceux qui fument et baissent les yeux, ceux qui boivent pour s'étourdir, ceux qui suivent une femme dans le promenoir, ceux qui marchent toute la nuit à travers les rues ? Ils n'étaient pas heureux non plus... Fernande en avait connu qui, dans la chambre où ils se trouvaient ensemble, parlaient de choses mystérieuses et ridicules ou qui se taisaient, qui la payaient, qui la regardaient... Dans leurs allures, perçait toujours la même angoisse et, très confusément, la fille reconnaissait, chez tant d'étrangers, l'inflexible rigueur du Destin. Personne n'en était affranchi. Les petites traînées du boulevard cherchaient à noyer leur tristesse dans l'éther. Elles n'avaient pas la force de recommencer, chaque jour, une existence inutile et, devant l'amour qui les épouvantait, elles préféraient disparaître d'un seul coup. D'autres, à la pâleur décomposée, répandaient une fade odeur de cocaïne... et les morphinomanes, et les opiomanes, chacune avec son vice et son désespoir, affirmaient leur mépris, toutes les nuits plus amer, du lendemain.

Dans ce grand enfer bigarré de Montmartre, où les nègres viveurs et dédaigneux, les souteneurs, les pisteurs, les camelots, les bohêmes, les gigolos et les filles se croisent, se heurtent, se décrient et se mêlent, Fernande donc se trouvait seule et, ne sachant à qui se confier, sentait l'envahir une déchirante inquiétude.

XXXII

Cependant, avril bourgeonnait aux marronniers des squares et fleurissait le cœur léger des gamines de seize ans. Les

chanteurs de carrefour, entre deux ondées parfumées, entonnaient des romances sur un air langoureux que le public reprenait timidement pour le siffloter et le chantonner ensuite en se dispersant. Toutes les rues étaient pleines de refrains ; et le soir, vers neuf heures, quand il faisait beau, l'éternelle idylle recherchait l'ombre propice des ruelles de la Butte et les cabarets enfumés où, sous la lampe, discutent sans cesse des poètes désolés.

C'était aussi, trois fois par semaine, les danses chavirées et chaloupées du Moulin de la Galette, où fréquentent indistinctement trottins et gigolettes, calicots valseurs, barbillons, rapins et curieux. Régulièrement Fernande, et la Caille montaient au vieux Moulin, et, dans la salle immense qui retentissait de musique et de cris, tournaient lentement aux bras l'un de l'autre. Ils ne se quittaient guère que si Fernande attirait l'attention d'un flâneur avouable. La raison l'exigeant alors, la Caille rejoignait ses amis.

Ils buvaient, à gauche, dans un coin du jardin que la lumière électrique n'incendiait pas de sa clarté trop vive. Olga, Titine et ses béguins, la Rembourrée, Gueule d'Amour s'y rencontraient. On fêtait le gigolo de Fernande ; on le félicitait avec des sous-entendus railleurs de s'être « retiré de la circulation » et les conversations allaient leur train. Gueule d'Amour amenait une pauvre petite coureuse de bastringue, la Julie, dont il se laissait adorer. Il lui permettait de danser avec les « copines » qu'elle avait dans le bal, et ne se gênait point devant elle pour afficher ses manières, ses petits rires et son impudence. On s'amusait. Il faisait bon. Vers onze heures la « société » se retirait volontiers dans un des étroits débits des rues qui descendent jusqu'au boulevard de Clichy.

Ces soirées rappelaient à la Caille l'époque la plus insouciante de sa vie. S'il n'allait pas jusqu'à reprendre ses habitudes, c'est que, sans Bambou, qui se morfondait, à la Santé, dans sa cellule, il ne se trouvait aucun zèle pour rien. Fernande l'entretenait et se montrait jalouse. Il ne la trompait pas.

— J'ai mon blot, disait-il aux copains assis à sa table. Quoi de plus ?

— Hé ! lui répondaient-ils, méfie-toi, ça casse toujours avec une gonzesse.

Il déclarait :

— J'la tiens, puisque, depuis quatre mois qu'on est ensemble, j'l'ai pas encore cognée une seule fois.

— Charrie pas !

— Sans blague.

— Oh ! constatait négligemment Gueule d'Amour, une femme, tu la bats. Tu lui donnes l'habitude. Après, c'est tout un travail...

— Feignant !

— Non. Mais, rispostait-il, je me tiens peinard. N'est-ce pas, la gosse ?...

— Nous deux, on s'aime !...

Et Julie obtenait une caresse.

Dehors, la nuit éventait des odeurs sucrées de sève et de jeunes feuillages. Sur le ciel étincelant, les maisons noires se silhouettaient. Les bars allumaient leurs carreaux brasillants et, paresseusement, le groupe, tout en se dandinant, devisait du peu de certitude qu'il convient de fonder sur un cœur de femme.

XXXIII

Jusqu'à ce jour, le cœur de Fernande aurait pourtant mérité de faire exception à la règle. Son amour pour la Caille ne s'était pas ralenti, mais il ignorait les violences du début. Bientôt, la fille se relâcha. Soupçonneuse et découragée, il lui arrivait de passer plusieurs nuits de suite *au travers* et son humeur s'en ressentait. Le printemps aussi agissait sur elle. Il l'affolait d'un immense besoin de tendresse et la détraquait lentement.

Rue Lepic, elle s'attardait au National et prenait un mauvais plaisir à provoquer par sa présence le mépris du Lucre, d'Albert le Tondu, de la Bataille et de Flicot, devant le tribunal desquels elle était irrémédiablement déchue. Ils ne la ménageaient pas. Ils parlaient du Corse à la table voisine et leurs regards l'insultaient.

— D'où viens-tu ? demandait la Caille, lorsqu'elle rentrait au petit jour.

Fernande levait sur lui des yeux cernés et troubles.

Il se taisait.

Elle répondit une fois :

— Non. Laisse... fous-moi la paix.

Il la prit contre lui.

— T'as du chagrin, Fernande ?

Et doucement il la cajola, car ces manières nouvelles l'inquiétaient.

Elle faisait : Non, de la tête... non !

— Si, je le vois bien. Tu as quelque chose qui flanche. Raconte. Tu veux pas ? Tu m'aimes donc plus, ma pauvre petite femme ?

Elle se mettait à pleurer.

Qu'est-ce qu'elle avait ? Elle se perdait dans des réflexions mélancoliques ou, brusquement, passait du mutisme le plus éloquent à la joie la plus expansive et la Caille surprenait dans ses habitudes un revirement complet. Certains jours, Fernande, que les romances de la rue ne manquaient jamais d'attendrir, affectait une froideur compliquée.

— On verra plus Julie, annonçait-elle, par exemple.

— A cause ?

— De rien. Gueule d'Amour vient de la vendre et l'colis à l'heure qu'il est navigue pour l'Amérique. Aussi, cette idée de marcher dans les boniments d'Gueule d'Amour. Tu le vois... c'est encore plus marchand de viande que mômacque... Mais est-ce qu'on peut jamais savoir ?

XXXIV

Et puis, c'était à brûle-pourpoint mille serments, des « la Caille, mon jésus », « ma chérie », « ma jolie », c'était des rires, c'était, dans le lit en désordre, des agaceries ronronnantes et des baisers sans nombre, tandis que le ciel d'un bleu vivace étincelait derrière les vitres. L'azur exaltait la fille. Elle était prise d'un désir lascif de la campagne : « A Chaville, confiait-elle, c'est bath, mon gosselot : y a la forêt qu'a r'nifle les feuilles. T'en boufferais. On ira, hein ? » Mais lui, que ces plaisirs n'attiraient que médiocrement, répondait en la caressant.

— Des fois, tu serais pas piquée qu'on les mette si loin quand il y a la Galette et la Butte ?

— Oh ! toi...

Et elle se jugeait incomprise.

La force de Jésus-la-Caille avait été, jusqu'à présent, de ne

jamais se départir de la plus belle indifférence. Ses attentions gâtèrent tout.

— On ira, dit-il par complaisance.

— Non.

— Fernande?

— Y a pas de Fernande. On n'ira pas. Voilà... si tu crois...

— Je crois rien. Tu t'emballes...

— Y en a marre, tu sais ?...

Et elle lui reprocha son égoïsme. Elle travaillait, elle ! Elle s'éreintait, elle ! et pendant ce temps, Monsieur... Au fait, que pouvait-il bien bricoler? Ah ! il s'occupait vraiment d'être gentil pour sa femme. Il faisait sa « coquine » plutôt avec des copains qu'elle aurait honte, seulement, de leur dire bonjour.

Cette scène menaçant de s'éterniser, la Caille se levait en silence et, ficelé dans un kimono, ouvrait la fenêtre, s'accoudait... La fumée de sa cigarette montait sur le ciel bleu d'après-midi. Couchée, Fernande se lamentait.

— Tu veux que je turbine aussi, répondit-il enfin pour la réduire.

Et il se mit à rire en la considérant avec mépris.

Ce rire, encore qu'elle voulût paraître le dédaigner, la blessait profondément.

Elle dit, pour corriger la haine de son visage :

— T'as quelqu'un de bien ?

— J'ai quelqu'un de bien.

Il était calme. Il la domina. La jalousie dont elle était sans cesse déchirée la faisait souffrir. Il n'en eut pas pitié.

— Faudrait pas croire, la môme, qu'on a remisé. Regarde voir. Si je veux, je boulonne et j'me tiens.

Elle essayait de ne pas croire à ses paroles. Elle n'y croyait pas. Elle éprouvait pourtant une peine atroce et, ne pouvant se contenir :

— Chiqueur ! sale tante ! eh ! lope ! éclata-t-elle en se renversant de rage sur l'oreiller.

Il la laissait d'habitude, après l'avoir ainsi misérablement vaincue. Ce jour-là, Fernande comprit qu'il ne s'en irait pas sans avoir exercé sur elle sa lâcheté la plus basse.

Il s'approcha du lit. Sa frange de cheveux blonds, sur les yeux, adoucissait un regard trop dur.

— Ecoute, commença la Caille, ça peut pas durer.

Par la fenêtre ouverte arrivait d'un étage une chanson plaintive d'ouvrière et la voix de Jésus-la-Caille en parut plus âprement gouailleuse :

— Ecoute.

Elle savait d'avance qu'il lui proposerait de rompre... La chanson s'élevait comme un flot lent et triste et déferlait contre son cœur qu'il crevait. Oh ! comme elle attendait la proposition qu'il allait lui faire :

— On va se quitter. Tu m'entends ? T'es changée avec moi. J'sais pas si t'es chipée pour un autre, mais, sans boniment, ça se vaut. Alors, s' pas ? (les gonzesses se dégrènent vite...) j'aime autant me débiner et chercher une combine plus chouette... Tu m'entends ? Fais pas la sourde : le prix est le même. C'est des séances tous les jours : c'est pas une vie. Avant, t'étais si bath, Fernande...

— Mais répondras-tu ? demandait-il, furieux de son silence.

— Oui.

— Oui? Alors j'vas me barrer et j'te connais plus. C'est fini.

— C'est fini. Laisse-moi.

— J'aurais jamais cru ça de toi, Fernande.

— Laisse-moi !...

— Si j'veux!... Moi, d'abord, tout à l'heure,quand je t'ai répondu : j'ai quelqu'un, j'ai crâné ; j'ai personne. Ça va bien ! Mais toi, si t'as quelqu'un, dis-le !

Il reprit :

— T'as quelqu'un. La preuve : tu peux pas le dire. Je m'en fous. Oh ! là ! là ! Mais je pense que tu seras heureuse, tous les deux, et que tu lui lâcheras assez de pognon pour qu'il te largue pas.

Bassement, lâchement, il la torturait. Il mettait toute sa force mauvaise à lui faire mal, et il croyait ainsi la reconquérir.

XXXV

Elle l'avait aimé pour sa faiblesse et pour son apparente douceur. Elle l'aima pour sa lâcheté cruelle. Il savait la faire

minutieusement souffrir et quand, à bout de moyens, il en arrivait à la battre, Fernande montrait une telle passivité qu'il s'acharnait à la rouer de coups. Elle ne se révoltait jamais. Il la quittait ensuite et elle éprouvait une joie mêlée de crainte à l'idée qu'on ne bat pas de la sorte une femme qui vous est indifférente. Ses larmes en devenaient moins amères.

Ainsi, la Caille aurait tenu Fernande en son pouvoir en la corrigeant régulièrement et avec une violence sans mesure ; mais, à la longue, cela l'importuna... Pour se venger des coups qu'il lui avait donnés, car il se départissait alors d'un sang-froid précieux, il renoua certaines relations douteuses dans les bars. Il s'afficha. Sa renommée grandit et la fille qui en surprenait les échos se sentait devenir malade de jalousie. Il rentrait au petit jour. Elle ne lui donnait pas d'argent et il avait l'air de l'ignorer de plus en plus.

Cependant Fernande continuait de payer la chambre qu'ils occupaient à l'hôtel. Avril passait. Dans leurs charrettes, les marchandes de fleurs roulaient d'odorantes brassées de lilas, des bottes de muguet éblouissant, et les souteneurs de la rue Lepic, un œillet rouge aux dents, poursuivaient comme à l'ordinaire leurs interminables parties de manille.

XXXVI

— Ben, vous voilà ! s'étonna Gustave, le garçon du National.

— Oui, dit Pépé la Vache, qui s'adossait au bar.

Il regarda la salle, avec une négligence affectée. On le salua. Il y avait, dans son attitude, quelque chose d'indéfinissable et que, tout de suite, chacun remarqua.

— T'as maigri, constata la Bataille.

— Ah ! vieux frère, tu la crèves dans ce couvent, répondit-il de sa voix rauque.

Son feutre rabattu sur les yeux, il releva, du geste qui lui était familier, sa courte moustache noire et poursuivit :

— Toi, Flicot, tu en sais tout comme moi sur leur cuisine. T'y as bouffé, mais ça n'a rien à faire qu'on y retourne pour s'engraisser, pas ?

On l'approuvait. Flicot lâcha les cartes et demanda :

— Tu en avais pris cinq mois, la Vache ?

— Oui, cinq. Et le Corse dix-huit.

— C'est vrai, bon Dieu, le Corse...

— Ah ! mince...

— J'ai fait trois ans à Fresnes, dit une innocente crapule qui exhiba ses tatouages.

La Vache commandait une absinthe. Ceux qui continuèrent la partie ne l'observaient plus, mais les autres le dévisageaient avec une telle insistance qu'il finit par déclarer :

— Ah ! dame, ça vous change un brin, vous pensez voir.

Ils cessèrent alors de l'examiner et se mirent à parler entre eux.

Pépé la Vache surprenait et décevait à la fois son public. Le complet défraîchi qu'il portait donnait à sa maigreur une expression qu'elle n'avait jamais eue. Il buvait doucement son absinthe et ses yeux marron brillaient d'un étrange éclat quand il sortit du National après avoir poliment salué les habitués d'un « Bonsoir, les potes ! à la revoyure », auquel ils répondirent sans cordialité.

Il descendit la rue Lepic. Des femmes le reconnaissaient et lui souriaient, et le soir tiède s'attardait dans une poussière lumineuse qui remontait au ciel. Pépé la Vache évoqua le Montmartre de pluie et de boue de l'hiver passé, sa conversation avec Fernande et l'aventure du Corse. Chez le Commissaire, la fille l'avait chargé. Qu'elle était belle alors ! et il la désira et jamais ne se trouva plus triste que dans ce moment même où il espérait bientôt la revoir...

A Lyon, pendant les cinq longs mois d'exil que la Préfecture de Police lui avait imposés, la Vache s'était vainement efforcé d'oublier Fernande. Il y pensait toujours et l'éloignement nourrissait sa passion d'une mélancolie furieuse qui lui déchirait le cœur. Qu'il s'employât à surveiller en rôdeur les bals de la rue Dunoir, de la Pardieu, de la rue de l'Arquebuse, ou les brasseries célèbres du Griffon, de la Morue sans tête, le bar de l'Egyptienne, les petits débits de la place de la Guille, ou qu'il opérât une action plus décisive aux alentours de la gare Perrache, il était sans cesse dévoré de souci. Ses collègues tâchaient à le distraire un peu et n'y parvenaient guère. Il buvait seul, dans de petits cafés des quais de la Saône : il écoutait les sifflements des mouches monter du fleuve et sa nostalgie se faisait pathétique au point qu'il négligeait parfois

toute circonspection dans la mission délicate qu'il avait le soin de remplir.

Aujourd'hui, rien n'existait plus de tout cela. Lyon, ses cafés, ses misérables plaisirs s'effaçaient. Il retrouvait l'animation de la place Blanche, des boulevards, et la montée grouillante de la rue Lepic ainsi qu'un explorateur retrouve, après une longue entreprise, l'odeur délicieuse de l'apéritif à la terrasse de l'Américain. Il oubliait, comme un cauchemar, la province imbécile. Il n'y avait véritablement que Paris pour vivre et il le constatait. Et à Paris il n'y avait qu'une femme dont il fût amoureux.

Pour elle, il se sentait prêt à livrer une seconde fois le Corse et à sacrifier une autre fille. Il s'en tirerait d'ailleurs aussi naturellement que pour le cambriolage de la rue Benjamin-Godard. Cinq mois encore! Bah! le crime du boulevard de Clichy restait impénétrable... Il ne fallait pas se plaindre du sort; mais les glaces des devantures lui renvoyèrent soudain son image au teint fiévreux, comme à dessein de le tirer de sa méditation.

La nuit venait. Les platanes du boulevard palpitaient à la brise qui soufflait, légère, dans leurs branches. Pépé-la-Vache traversait la place, suivait et descendait des rues et, huit heures sonnant, arrivait devant un bistro du faubourg Montmartre où de singuliers personnages paraissaient l'attendre en allumant des cigarros.

XXXVII

Il revint.

On n'expliquait pas sa conduite. Fernande, qu'il avait revue sans se trahir, l'entretenait du Corse.

Il profitait de son apparente crédulité. Il l'attendrissait et, comme elle levait sur lui ses beaux yeux attentifs, trouvait, pour dépeindre l'horreur de la prison, l'élan sincère qu'inspire l'amour. Il décrivait l'aspect de sa cellule; il disait le jour sans joie qui tombe de la lucarne aux durs barreaux de fer, le pas retentissant et monotone du gardien et surtout ce mystère angoissant de l'ombre qui, peu à peu, prête aux moindres souffles une déconcertante signification. Vingt fois il s'arrêta dans son récit pour échanger avec Fernande un long regard et vingt fois il dut poursuivre de sa voix rauque. L'espoir qui le pous-

sait à parler l'abandonnait au moment où il allait parler. Il suffisait qu'il fût résolu pour devenir le plus faible des hommes et il ne savait comment il pourrait, un jour, vaincre une semblable hésitation, car il doutait que Fernande pût jamais arriver à l'aimer.

Le petit bar où ils se rencontraient, rue Fontaine, était désert l'après-midi. De leur place, ils voyaient le jaune soleil et la lumière s'étaler et briller dehors. Les fiacres passaient au galop boiteux de leurs bêtes et, leurs petits drapeaux debout sur le compteur, couraient le long des trottoirs. Ce mouvement continuel de la rue, ils le recomposaient machinalement d'après ce qu'ils en apercevaient par la porte ouverte et, quelquefois, il les ravissait tous les deux dans une rêverie qui les rapprochait davantage.

Fernande n'était pas heureuse. Elle se détachait de la Caille et l'irritante langueur qui s'emparait de son être pour la décevoir lui faisait trouver dans la compagnie de Pépé un plaisir qu'elle ne savait pas préciser. Sous ses paroles, pourtant, elle en devinait d'autres, et c'est à l'hommage que celles-ci lui rendaient qu'elle répondait par un sourire. S'il l'avait moins désirée, Pépé-la-Vache aurait compris qu'il fallait user d'un autre langage et tout entreprendre. Au contraire : il narrait toujours son odyssée.

Jamais il n'avait interrogé Fernande sur sa manière de vivre avec Jésus-la-Caille. Jamais, de son côté, celle-ci n'avait parlé de Mina ni fait la moindre allusion à l'entreprise désastreuse du Corse. Ils se comprenaient. Il leur suffisait de savoir que le passé n'était pas mort entre eux et qu'il pouvait être imprudent d'en évoquer jusqu'à l'ombre la plus lointaine s'il leur en venait envie.

Les jours chassaient les jours. Fernande et Pépé-la-Vache parlaient ou se taisaient. Ils prenaient l'habitude de s'accouder à la même table, de boire, d'attendre (ils ne savaient vraiment quelle minute d'intimité plus grande) et cela mettait dans leur désir comme un rayonnement et comme une amertume.

La Caille n'ignorait rien de ces singuliers entretiens. Il trouvait Fernande plus raisonnable quand elle rentrait et lui demandait de l'argent. Elle était douce. Elle le regardait et lui donnait sans exiger ensuite qu'il la récompensât. Il la prenait dans ses bras et disait : « Embrasse-moi, petite

femme! » Elle l'embrassait. Quelquefois il la retenait et leurs baisers les enfiévraient et elle s'abandonnait en l'appelant comme on appelle le bonheur.

Ensuite il la laissait, et, la cigarette précautionneusement tenue hors des draps, murmurait :

— Te voilà bath, ma jolie poule... On va s'aimer longtemps... Tu veux?...

— Longtemps, la Caille?

— Oui... Quoi, ça te fait peur?

— Longtemps... Oh! non. Longtemps, ma gosse!

Et elle se blottissait contre lui, mais il comprenait bien qu'ils se faisaient, tous les deux, illusion à eux-mêmes.

XXXVIII

Il arriva qu'un soir Pépé-la-Vache rencontra Jésus-la-Caille sur la place Blanche. Ils allèrent boire dans un café voisin et tandis qu'autour d'eux le mouvement des filles et des gigolos se ralentissait, les deux hommes échangèrent les premiers propos. Fernande ne les divisait pas. Il était neuf heures. Ils avaient dîné l'un et l'autre et, désœuvrés, fumaient tranquillement.

— Pour moi, disait Pépé-la-Vache, j'ai le bon filon à la Villette : la maison marche.

Il se pencha pour confier :

Je rabats. Une vraie baraque au chiqué pour boxeurs...et les gonzesses, faut voir. Les journaux ont assez fait de boniment là-dessus. Mais, alors, c'était vrai. Chinois cognait fort et quand il se rencontrait avec des numéros comme la Culbute ou Tricoteur, le rouge leur giclait de la gueule que c'était pas plus pas moins. Maintenant, s'ils pavoisent, les amateurs flanchent. Tu rigolerais. Simon n'est pas trop moche; il entre dans le buffet convenablement. Mais, tout de même!... Tu arrives. Tu dirais pas. Y a rien... Une entrée, quoi... puis le corridor. C'est au fond, dans la cour. Les gonzes me suivent et voilà les magnes et les giries avec Lange, le patron de la boîte : tout ça rapport à la police et rapport au prix. Deux thunes la place. Pardon! moi je touche des deux bouts.

— Y a de quoi se marrer, continuait-il naturellement. Aujourd'hui les sports, et j'ai eu le flair de n'pas lâcher quand j'étais môme, c'est bien la mode.. Bonsoir, Tirelire.

— Bonsoir !

Une fille s'arrêtait et repartait.

— Elle cherche son homme, Tirelire. Une belle nature ! Je l'ai connue chez nous, à la Villette, où qu'elle venait à cause de Dalih, le négro, un gars qui traîne partout. Pas le béguin, de l'amour et elle l'a eu, son boxeur ! Il l'a même dressée. La môme n'était pas sans l'rond, mais crâneuse et loufetingue : « J'paye pas les mecs » et des boniments du même jus. Lui, la regardait venir et c'est elle qu'a marché. Seulement : « Comme t'es boxeur et que je veux me faire là dedans, qu'elle lui déballe, entraîne-moi. » Dalih n'est point bileux. Ils font le marché ; et, pendant quinze jours, Monsieur amochait régulièrement Madame. Il l'aurait aussi bien crevée tout à fait, pour un peu plus de pèze. Mais, à l'heure, la môme est fauchée. J'crois même qu'elle turbine au Moulin.

— Ça n'a pas d'importance, conclut la Caille que l'histoire intéressait médiocrement.

— Bien sûr...

Le verbiage de Pépé l'énervait : il jetait son cigare. Gueule d'Amour et Titine qui s'installaient à la terrasse lui firent de petits signes. La Caille s'excusait, pour une seconde, auprès de Pépé.

— Tu vas fort, ma belle.

— Comment ?

Titine prévint gentiment :

— Méfie-toi. Le frère est un bourre et c'est assez qu'il te soulève Fernande sans te montrer avec.

— Penses-tu ?

— J'ai rien à te dire. Tiens, vise !

Un équivoque bourgeois à la matraque noueuse s'asseyait non loin d'eux et son coup d'œil d'intelligence avec Pépé les instruisait. Ils changèrent de conversation.

— Nous allons au Moulin, expliqua Gueule d'Amour. Il y a les boxeuses. Viens-tu ?

— Ça va.

Ils se levaient.

— Je vous retrouve dans vingt minutes, assura la Caille, le temps de quitter un copain.

XXXIX

Dans le hall, envahi par l'assourdissant tumulte des cuivres et flambant de lumière, le spectacle s'efforçait à prendre quelque solennité. Près du bar où ses amis l'attendaient, la Caille songeur s'assit et regarda. Du promenoir, des loges, des galeries grouillantes, une énorme clameur salua les boxeuses en maillot qui défilèrent. Le ring violemment éclairé occupait le milieu de la salle. Il y eut une minute de silence. L'orchestre laissait la parole à l'arbitre qui annonça le combat.

Les soigneurs préparaient l'éponge, les serviettes, à leur poste. Mme Choupe et Mme Clotilde se serrèrent la main, puis on attacha les gants et la première, aux couleurs jaune et noir, attaqua.

Clotilde, une superbe et lente flamande, encaissa, donna, prit l'avantage sans effort. Elle s'amusait. On voyait, dans sa figure aux maxillaires serrés, les yeux gris s'allumer. Elle avança d'un brusque mouvement. Son corps tendit la maille verte qui le moulait. Il se replia, s'éleva, tendit encore la maille et Mme Choupe dansa dans les cordes. Au deuxième round l'adversaire renonça, mais on le poussa quand même vers Clotilde, qui d'un cross l'abattit.

Le public des loges applaudissait, celui des galeries conspuait on ne savait qui. Dans le promenoir, des esthètes fourbus faisaient l'éloge de la boxe et les souteneurs leur riaient au nez.

Deux femmes quittaient le ring. Deux autres y arrivaient ; l'arbitre les nommait. Le combat reprenait aussitôt et les acclamations, les cris et les huées luttaient opiniâtrement. Il y avait des partis pris qu'on n'expliquait pas. Tirelire saigna comme un bœuf. L'Africaine tapait en traître. On l'insultait. La Fouine était dangereuse. Panachée fuyait devant une petite noiraude épuisée et You-You, admirablement campée sur les jambes, faisait à tout moment sauter les boutons-pression de son maillot pour se montrer nue jusqu'aux reins et rire au public.

Le tumulte grandit. Si deux combattantes ne s'abîmaient pas, la foule tout entière leur criait : « Mouches ! elles attrapent des mouches ! Plus fort ! Chiqué... Chiqué... Chiqué ! » Et chacun s'énervait et chacun reprochait à l'arbitre, au chronométreur qui voulait parler, aux soigneurs indifférents, aux femmes et à son voisin même quelquefois, de n'y rien enten-

dre et de favoriser les apparences quand, brusquement, l'orchestre joua la Marseillaise.

— Tiens, dis... où qu'est la Caille? demanda Titine, dans la débâcle...

XL

Il était parti. Le ciel pluvieux se levait, roux et noir, entre les maisons.

— C'est tout en haut, monsieur la Caille.

Et la Puce, avec sa mine trop éveillée de petite crapule, marchait lestement en avant. La Caille suivait.

— Conduis-moi.

— Voilà. Je m'ai douté de la combine en zieutant Fernande place du Tertre dans un débit. J'l'ai pas lâchée, et quand Pépé-la-Vache s'est aboulé en peinard, je suis descendu vous prendre.

Ils gravirent la rue Ravignan, la place, escaladèrent un raidillon.

— Maintenant, la Puce, débine-toi. Tu n'as rien à voir dans le bazar, dit la Caille, et ne jaspine pas surtout.

— Bien sûr. On se barre, j'vas au Lapin, assura la Puce.

— C'est bon.

La Caille resta seul et prit la rue Saint-Pierre. Sa colère était tombée. Elle faisait place à une curiosité palpitante et craintive que, pour la première fois, il ressentait. Qu'allait-il accomplir? Il cherchait simplement à se convaincre. Ensuite, il avertirait Fernande que Pépé-la-Vache pouvait la perdre, et lui aussi, quand il le voudrait. Cette certitude l'angoissait et réveillait son courage. Mais qu'il eût préféré plus de détachement devant les choses! Après tout, rien ne pressait beaucoup. Fernande, quand elle serait rentrée cette nuit, aurait été mise en garde contre le danger d'une amitié pareille.

A travers les carreaux d'une buvette, il remarqua de rares clients qui s'attardaient. Le débit où Fernande et Pépé devaient être projetait plus loin une basse lueur sur le trottoir... Il entra. La salle déserte semblait sinistre. On fermait. Il s'en alla. Personne au Mont-Cenis. Il prit à droite pour gagner la rue Lamarck et, brusquement, sous le ciel vaste, chargé de pluie, Paris tout entier apparut.

Il en voyait l'immensité fuyante. Des fumées, des lumières

se confondaient et palpitaient dans un poignant ensemble. Le vent frais soufflait dans les acacias qui élevaient très près un fouillis sur les brouillards. Au loin, des milliers de feux tremblaient. On devinait, à des trous noirs, des quartiers enfouis : des masses d'ombre émergeaient. C'était Grenelle et Montrouge. Un collier d'étoiles indiquait la Grande Roue. Tout cela se composait. De longs reflets brillaient et s'éteignaient. Des cordons de lumières se succédaient, s'étageaient, puis c'était une vague opaque et renflée de nuées. Les deux tours de Notre-Dame semblaient grosses comme deux dés à coudre. On les reconnaissait. On reconnaissait aussi le fluide évasement du fleuve qui sinuait derrière et, jusqu'aux lueurs enflammées des gares, s'étendait. Quel monde ! Ce n'était pas une ville, mais un océan de clartés et de remous. Cette masse vivait, elle oscillait, elle était mouvante comme la mer, une mer grise et houleuse que le vent léger soulevait à peine, et il entendit grincer les acacias secs comme vibrent les cordages.

Mais, avec ce grincement aigu qui s'enflait pour décroître, lui parvinrent, longuement perdus dans la nuit, les sifflements des trains, leurs clameurs et leurs cris...

XLI

— Fernande ! appela-t-il.

Fernande se retourna, s'arrêta. La rue Lamarck descendait, obscurément droite, jusqu'au halo limpide d'un bec de gaz. Des jardins se succédaient et exhalaient une vapeur molle sur le ciel. A gauche, un mur coiffé de lilas épaulait d'autres jardins qui surplombaient la rue et la Caille reconnut, dans l'ombre qui se collait au mur, Pépé-la-Vache que la fille écartait d'elle.

Il avança. Fernande, après une seconde d'hésitation, venait à lui et demandait :

— Tu m'espionnes ?

— Ecoute voir. Et il baissa la voix. C'est la Vache qui est avec toi. Ne mens pas, c'est tout vu, mais j'ai à te dire...

— Puis quoi encore ?

— Crâne pas.

— Crâne pas ?

— Ou alors, si la Judée te botte, vas-y. Moi, t'sais...

— Pépé-la-Vache ! s'écria Fernande, ramène : le môme nous cause.

Par habitude, il dissimulait son regard brillant et frisait ses moustaches.

— De quoi, la Caille ?

— Maintenant, déclara Fernande, toi, le môme, nous deux ça devait finir.

Sa voix dans le silence le surprit par sa fermeté. Elle lui enleva toute audace et le domina. Pépé-la-Vache écoutait attentivement. Il affirma :

— Ça devait finir... Madame n'y tenait plus.

— Je ne veux rien te reprocher, la Caille. T'étais pas chic. Le môme que j'aimais chez toi, tu n'as jamais su l'être ou tu n'as jamais voulu... Tu te foutais de moi : tu m'avais. Mais il n'y a plus rien à faire. Cherche pas. Tu me connais et tu sais que, quand l'idée me tient, on me tuerait plutôt...

— Madame...

— Tais-toi... la Vache !

— Mais tu n'sais pas, Fernande.

— Si, la Caille, je sais. D'ailleurs ça ne regarde que lui.

— Quoi qu'a ne sait pas ?

— Ça va bien !

— Vous n'allez pas vous battre, déclarait la fille.

Elle les sépara vivement et commanda :

— Débine-toi de là, Pépé. Je te retrouve au bar. Et toi...

— ... !

— Te fâche pas, la piaule est bonne pour la semaine : j'ai à te parler.

Elle l'entraîna. Pépé s'éloignait et, dans le mystère de la nuit, le couple remontait la rue. La Caille regardait devant lui, sans entendre Fernande, sans rien voir. Il ne souffrait pas. Il était à la fois triste et méprisant et, s'il n'avait pas eu, dans toute cette affaire à déplorer la perte d'une rente quotidienne, il aurait témoigné complètement de son dégoût pour une liaison où la fille s'avilissait.

— T'as tort d'aller avec, mon p'tit.

— Non, laisse. Parlons pas de ça. J'ai réfléchi. Pépé m'aime depuis si longtemps.

— Et toi ?

— Je l'aime, dit-elle résolument.

— Non, tu l'aimes pas, Fernande. Tu peux pas l'aimer c'est un bourre...

— Eh ! bien. C'est un bourre ? Tu comprendras jamais qu'une femme prenne un bourre ? Pourtant tu le vois...

— Vas-tu calter ?

— Oh ! Tu penses bien qu'il lâche son boulot. J'en voudrais pas. Il va le lâcher et être mon homme. Vois-tu, la Caille, une femme trouve toujours, après un béguin, la raison d'en avoir un autre, et c'est toi qui m'as fait aimer la Vache. Car je l'aime (tu peux dire non...). Je l'aime peut-être à cause que je l'ai trop de fois fait souffrir. Il est fou de moi ! Dans le temps, quand il me parlait, je rigolais. Ça me plaisait. Toi aussi ça te plaisait de me voir chipée pour ta jolie gueule. Et voilà. Je vais partir... Tu m'en voudras pas, maintenant...

Lentement, elle lui entoura le cou de ses deux bras et approcha de la sienne sa bouche entr'ouverte. Ils s'embrassèrent sans amour. Elle faiblissait. Alors, il lui dit :

— Va-t'en. J'me fous d'tout.

Et le premier il la repoussa, car il était sur le point de l'insulter et de la battre, et il ne le voulait pas.

Elle le quitta et, commeelle descendait l'escalier qui mène à la rue Muller, le bruit de ses talons sur les marches décrût vivement, pressé, rapide...

— Chameau ! roulure !... pensait la Caille en descendant après elle...

XLII

Il resta deux jours sans mettre les pieds dehors. On lui apportait des sandwichs dans la chambre, et le ciel gris, d'où l'ondée molle et fraîche tombait sans discontinuer, lui affadissait le cœur. Il souffrait. Chaque bruit du dehors lui faisait mal ; mais, surtout, la trompe ou la sirène des autos dans la rue réveillait en lui une douloureuse sensation qui ne pouvait plus s'apaiser. Il attendit Fernande. Par instants, il croyait l'aimer comme il n'avait jamais aimé personne... et peut-être ne se trompait-il que médiocrement. Fernande ne revint pas. Il souffrit dans son orgueil. Il y prenait plaisir. Le second soir, tout en lui s'apaisa et il éprouva comme un vide insupportable... Il comprit que Fernande ne reviendrait jamais. Il ne l'attendit plus : il devint étranger à tout et à lui-même. Rien ne l'aurait touché ni séduit et il sortit, ce soir-là,

comme il le faisait jadis, mais sa détresse d'alors n'était pas comparable à celle qui le conduisait.

XLIII

— Tu as trop de rouge, la Caille, dit Olga.

Titine déclara :

— Je te croyais fait par la rousse, depuis deux jours qu'on ne te voit plus...

Mais, comme leurs regards se croisaient, il ajouta :

— Tu ne vas pas flancher, dis donc.

Gueule d'Amour toisait les femmes avec son habituel dédain.

Elles attendaient sur les banquettes le geste d'un client. Il y avait là : Tirelire, des boxeuses, la petite Marcelle, la gosse Renée et de grosses filles mélancoliques. Le temps passait... Après Gueule d'Amour, Olga s'en allait.

Titine s'approcha de Jésus-la-Caille et lui prit la main.

— Ah ! j'ai le cafard, avouait ce dernier, et il expliquait... Bien sûr que j'me fous d'elle... Pourtant c'est d'elle que j'ai mal. Vois-tu, Titine, je peux même pas dire que je l'aime. C'est pas vrai. J'aime personne et c'est de ça surtout que le noir me vient. Personne... Personne... Bambou ! J'y pense encore et, quelquefois, ça me guérit... puis je me dégoûte d'avec Fernande... Oh ! je me dégoûte et je ne sais plus ce que je veux.

Titine, les yeux meurtris, s'attendrissait :

— Pauvre gosse ! Y a rien à dire si t'as le cafard. Mais ne t'en fais pas, va ! Les femmes c'est tout plus carne l'une que l'autre... Tu te débrouilleras mieux sans elle. Tu plais. Ça ne manque pas, les types qui me demandent : Et ton petit copain ?

Titine parlait bas et la Caille l'écoutait.

Une tendresse singulière, entre eux, venait de naître. Le café se vidait. Ils sortirent. La fraîcheur de la nuit ranima la Caille et il s'étonnait du plaisir qu'il prenait à se confier à l'adolescent.

— Où qu'on va, Titine ?

Titine ne répondit pas. L'ombre palpitait d'étoiles et la brise qui passait dans les platanes du boulevard dispersait

longuement leur odeur. Une petite rue sombre, à gauche, montait. La Caille suivait toujours son ami...

Il ne se rappela plus ensuite ce qui s'était passé cette nuit-là. François l'Espagnol les surprenait. Titine recevait une volée terrible et lui, Jésus-la-Caille, se trouvait ivre au petit matin dans un bar. Il avait dû traîner de bar en bar. Il souriait. Il était heureux, et la Puce le pressait contre son cœur en soupirant :

— Moi, M'sieur la Caille, si vous voudrez, j'vous en gagnerai du pèze!

XLIV

Maintenant, dans le métro qui les emportait tous les mardis et les samedis vers le dormant boulevard Arago, Jésus-la-Caille et la Puce s'entretenaient du prisonnier. Leur affection pour lui se fortifiait de celle qui les unissait et qui ne surprenait personne à Montmartre.

La Puce se transformait. Coiffé d'une molle casquette claire, il prenait des mines et maniait sa pochette avec des gestes que bien souvent la Caille s'émouvait de reconnaître. Il y pensait, et rien ne le troublait davantage. Sa tendresse hésitait. Son cœur se partageait voluptueusement et il attendait le jour où il pourrait, avec la Puce et Bambou, donner l'exemple d'une liaison pleine de cynisme et de naturel. Aucun des trois n'y répugnait et la Puce parlait volontiers de son frère pour en déplorer le sort.

— Faut gueuler, disait-il, parce qu'on s'entend pas. Y a des femmes et des mômes qui pleurent. Ceux qui se taisent sont rares... Mais j'en ai vu qu'allument une bougie et qui se regardent. Des vieux ceux-là, ou de la graine, et la bougie les éclaire. Ils s'bouffent des yeux tout leur temps, sans rien dire... Ils en auraient trop long, probable! Moi je crie : « Bonjour! ça va? » J'y dis que t'es là, dehors. Tu l'vois s'inquiéter. Saloperie! Comme s'ils pouvaient pas te laisser entrer avec moi pour voir le pauvre petit môme; bon Dieu! Ma bougie fait une grande flamme. Je lui demande : « T'as besoin de rien? » Il est pâle. Il me fait signe qu'il va parler. J'l'écoute : il me raconte toujours qu'il passe avec Totor et deux petites lopes du Sébasto... Il m'fait peur, avec son air. Il lui tarde, dis : s'il en prend pour un an, voilà huit mois de faits.

Au chaud soleil de juin, ils descendaient le boulevard bordé

le jardinets, de maisons calmes et d'arbres. A gauche, au ond de son parc broussailleux, l'Observatoire élevait deux globes sur le ciel, un ciel bleu, large, pur, tandis que de etits bourgeois changeaient avec précaution de trottoir. L'au- obus de Montrouge traversait et soulevait de la poussière. es moineaux piaillaient dans les marronniers et les deux amis ongeaient un mur sévère et sombre.

Ils levaient parfois les yeux vers le sommet de ce mur pour n mesurer la hauteur et l'abominer. Des souvenirs d'éva- ions lointaines les hantaient. Ils avançaient, tournaient à droite. La Puce quittait Jésus-la-Caille qui, dans un bar situé uste à la porte de la prison, buvait en l'attendant et se ré- ouissait amèrement de l'inscription qu'il lisait à rebours sur a vitre :

A LA BONNE SANTÉ

— On est mieux ici qu'en face ! affirmait le patron.

On y était mieux, sans contredit, mais la Caille ne roulait pas en convenir. La salle étroite et noire, avec ses anquettes de moleskine, ses chaises, sa fenêtre, ses glaces teintes, sa clientèle de buveurs préoccupés, lui serrait le œur. Il s'asseyait à l'écart et surprenait un regard, un lam- eau de conversation qui, par moments, lui laissaient deviner ien des choses. Il ne se trahissait pas. Il était tout entier au pectacle de ces malheureux que son regard gênait. S'il lui rrivait de laisser aller sa pensée, elle l'emportait aussitôt ans le parloir bruyant où la Puce s'entretenait avec Bambou. l imaginait la rumeur, l'ombre, la lueur des bougies, et cette ision lui arrachait des soupirs. Elle l'emplissait d'amour. Il omprenait ce que l'amour est dans la vie de chaque être. Il e faisait honte ; il pensait à Fernande... Il savait que Bam- ou l'aimait. Il l'aimait aussi, mais la tendresse qu'il éprou- ait pour lui n'était plus celle d'autrefois et cette découverte e désespérait...

Une voiture cellulaire ébranla l'air d'un roulement énorme. l ne pouvait plus échapper à son tourment. Un groupe péné- rait dans la salle, et, comme les autres, la Caille levait les eux sur les trois hommes et les femmes qui s'asseyaient et com- mandaient du vin. Ils entouraient un blême adolescent, dont e regard ne s'attachait à rien.

— Paulot, disait l'un, te v'là dehors, c'est rien bath !

Paulot ne répondait pas. Il souriait péniblement. Le verre qu'il éleva jusqu'à ses yeux refléta la lumière. Paulot ne but pas : il s'absorba dans la contemplation stupide du vin que le jour frappait d'un lent reflet.

On le regardait avec surprise.

— Dis donc, Paulot, fit une femme.

— C'est moi... reprit l'autre... moi, la Marie. Tu ne reconnais plus la Marie, à présent ?

— Pauvre petit gars, expliquait un buveur de la bande. Voilà dix mois qu'il tire... ça vous amoche tout de même.

— Lui qu'était si fendart !

— Bon Dieu d'bon Dieu ! moi la Marie... sa femme !...

On la fit taire.

— J'ai pourtant rien bricolé, fit Paulot dans le silence, et les copains m'oublient.

— Ils t'oublient pas, Paulot !

— J'en sortirai jamais.

Ce fut une minute affreuse. Paulot pleurait, son verre posé devant lui, sans un geste... de grosses larmes roulaient sur ses joues.

— Ah ! mince... les salops !

Et lourdement un homme superbe se levait. Il montrait le poing à la prison et déclarait : « Voilà ce qu'ils en font là-dedans. Ils vous tuent un gosse et ils s'en foutent... Les vaches ! »

Puis il s'en alla.

La Caille regardait avec avidité le visage, d'une maigreur et d'une pâleur saisissantes, de l'adolescent qui pleurait. Il en éprouvait une sensation atroce. Bientôt, Paulot ne fut plus Paulot pour lui, mais Bambou, et il oublia complètement l'endroit où il se trouvait. Que lui importaient ses voisins, les bruits de la rue, le jour et l'heure !... Sur le rebord de la table, il posa le front et, tandis que chacun s'occupait de l'imbécile qui divaguait, il sanglota, car il sentait combien tout nous échappe et combien le Destin se rit des larmes et de l'amour, et soumet le plus fort au moment même qu'il a voulu choisir.

FRANCIS CARCO.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

De l'orgueil.

Je parle de l'orgueil, mais je n'oublie pas que c'est sous ce nom que les poètes nous présentent la vanité.

Escorté de quelques pauvres diables héroïques, le capitaine Scott est allé périr dans les tourmentes du pôle sud. Il faut reconnaître que cette mort a eu un immense succès d'opinion. On a fait à l'intrépide voyageur une gloire de magazines, qui, hélas ! prend déjà de la poussière au fond des placards d'hôtel. A n'en pas douter, l'histoire de notre siècle réservera une ligne, ou un important fragment de ligne à l'aventure de Scott et de ses compagnons.

On peut demeurer indifférent à toutes sortes d'exploits sportifs et être touché profondément par le récit de ce voyage funèbre et merveilleux. En dépit des collections de cailloux et des œufs de pingouins que les malheureux ont coltinés pendant des lieues et des lieues de glace, cette expédition apparaît comme une manifestation d'une immense gratuité. C'est, une fois de plus, un geste dans l'absolu, quelque chose d'admirablement inutile, comme est inutile un poème.

Et cependant, ce grand effort pour une chimérique entreprise, ce généreux gaspillage de la vie semblent n'avoir plus grand'chose à espérer de la gratitude des hommes. Egarée dans les bibliothèques, une relation de ces exploits fera, de temps à autre, la distraction d'un esprit curieux. A part cela, un nom et une date dans un chapitre de l'histoire, et voilà tout. La froide critique, qui pèse les raisons de tout, vous dira que l'enthousiasme opiniâtre du capitaine Scott n'a rien produit d'immortel : telle est sa faiblesse. Cette entreprise doit, comme tant d'autres, retomber dans l'oubli, à moins qu'un écrivain ne consente à prendre en main les intérêts du héros et n'en fasse *son affaire,* à la façon, bien entendu, des hommes de loi qui n'assurent la restitution d'un héritage qu'en s'en réservant la part la plus sûre et la plus copieuse.

Hégésippe Moreau s'est procuré à meilleur compte les faveurs de la postérité. Le style, encore que manié d'une main débile, laisse sur les tables de l'humanité une trace plus certaine que le sang. C'est bien au hasard que je cite Moreau, je pourrais tout aussi bien nommer Jean-Baptiste Rousseau, Gilbert ou Parny, et cent autres à la suite. Ces messieurs ne sont pas qu'une pesanteur dans les caisses

des bouquinistes. Ils ne doivent pas seulement leur survivance à la solidité, à l'honnêteté des papiers pétris dans une époque ignorante du sabotage : ils tourmentent encore les commentateurs et troublent le loisir des pédagogues. Ils sont, pour longtemps, inscrits sur les feuilles d'inventaires. L'érudition les a tous adoptés, qui ne lâche pas facilement ses proies.

Félix Arvers a payé l'immortalité avec quatorze vers, qui n'ont rien que de médiocre. Il a maintenant sa petite place dans le parterre des héros, et, cette place fût-elle un maigre strapontin, il faut avouer qu'il l'a obtenue pour une obole et qu'elle peut lui faire plaisir.

Gardez de croire que je désapprouve cet arrangement des choses. La postérité montre à tout moment qu'elle est la justice même et c'est toujours un fâcheux tour d'esprit que le mépris de la justice. Disons toutefois que les écrivains font l'histoire, et qu'à ce titre ils seraient grandement sots de ne point se tailler la part belle. Reconnaissons en outre que, dans un monde qui ne cesse point de mourir, il est plus sage d'offrir à ses amis une médaille qu'un feu d'artifice.

§

Si cette prodigalité spéciale de la gloire ne légitime pas l'orgueil des poètes, elle suffit à l'expliquer. Il n'y a pas beaucoup d'élus, mais il y en a. Quel enfant voudrait demeurer sage avec un pareil bâton dans sa giberne ? L'admiration que nous ne pouvons nous empêcher de vouer aux grands créateurs donne licence à leur orgueil. La haute idée que nous nous formons de leur personne, en même temps que de leurs écrits, leur interdit la carrière de l'humilité, et ils ne sauraient nous satisfaire pleinement en se montrant plus modestes que nous ne l'entendons.

Mais l'assentiment des contemporains est une chose précaire et pour le moins tardive. Faut-il donc l'attendre pour se prévaloir de ses propres vertus ? Les jeunes gens se plient difficilement à cette discipline de patience. Ils préfèrent couvrir d'hypothèques un capital qui ne peut pas leur faire défaut... Et c'est ainsi qu'ils conçoivent de l'orgueil « par provision ».

Horace parlait déjà de la susceptibilité des poètes, ce qui est une façon courtoise de traiter leur orgueil. Cela donne à penser que la lyre a été offerte aux hommes toute gréée et que ses prérogatives sont éternelles. J'ai cependant idée qu'un haut degré de civilisation favorise toujours les entreprises de l'orgueil littéraire. J'en veux comme preuve l'anonymat des œuvres poétiques composées à l'aurore des dialectes. Pour aventurée que soit la proposition, je veux croire qu'il y avait moins d'orgueil dans le plus réputé des trouvères du treizième siècle que dans le moins estimé des poètes de notre temps. Tout a d'ailleurs conspiré à nourrir cette passion, et, au premier chef, le curieux

discrédit jeté par une époque d'affaires sur le métier des vers. Le poète, qui peut garder de la bonhomie dans le bonheur, ne saura plus, dans l'infortune, se refuser sa propre admiration. On ne se console que par l'orgueil d'être un créateur incompris. Le romantisme, entre autres innovations, a vulgarisé l'orgueil-vertu. Voilà un chiendent dont on ne pourra plus débarrasser les champs de la montagne sacrée.

J'ai à maintes reprises entretenu des poètes de l'orgueil et de la gloire. Les plus subtils m'ont toujours répondu, après un sourire : « Laissez-nous cultiver l'un et désirer l'autre. Laissez-nous l'orgueil, qui ne coûte rien qu'à nous-mêmes ; laissez-nous aussi rechercher cette gloire longue et grêle que la postérité nous réserve ; nous ne sommes pas si comblés qu'il nous faille encore résigner cela... »

§

Les orgueilleux m'ont dégoûté de l'orgueil ; et je ne dis pas qu'ils m'en ont délivré.

Il ne faut pourtant pas cesser de chercher un îlote dans son voisin de table et dans son camarade de pupitre

Les poètes parlent si volontiers de l'orgueil, et si mal, qu'ils ont gâté la chose, nonobstant le mot qu'on ne pourra bientôt plus prononcer avec décence.

C'est dans la solitude que nous lisons les ouvrages, mais nous vivons avec les hommes. L'orgueil conçu par l'esprit gagne toujours le cœur ; on transporte dans la vie des habitudes contractées dans le cabinet de travail ; on marche et on mange dans l'attitude adoptée par l'écrivain. Comme je regarderai à deux fois devant que donner à la bête les égards dus à l'âme, je veux pouvoir exactement peser ce que je dois à toutes les âmes.

Je connais l'étendue de ma dette envers Baudelaire ou Vigny. Mais vous tous qui avez acquis, avec la complicité de l'imprimeur, le droit de vous dire des poètes, de quel front vous prétendez-vous solidaires de ces illustres créanciers ? Parce que l'orgueil fut l'ultime refuge de quelques grands esprits exilés, vous n'en voulez pas paraître dépourvus dès votre entrée dans le monde. Vous voilà donc orgueilleux, avec activité. Votre orgueil n'attend point d'être provoqué pour se durcir ; il est offensif, antérieur à ses propres motifs ; vous l'appelez « orgueil », néanmoins. Il pourrait être le produit de vos ouvrages ; il en est le plus souvent le ressort, l'inépuisable thème. Le mot hante vos vers comme l'idée marque vos actes et vos propos. Que peut-on contre cette hermétique armure ? Demeurez donc dans votre carapace : rien ne vous y viendra toucher, ni les coups, ni la grâce. Craignez toutefois que dans un monde où l'orgueil est un fait aussi commun que d'avoir la peau blanche et le cœur à gauche, l'humilité n'apparaisse comme la seule vertu efficace et salutaire.

J'ai entendu dire que pour certains médecins, l'humanité était composée de deux classes : les malades d'un côté, les médecins de l'autre. Sans doute cette même humanité est-elle à vos yeux autrement partagée : les poètes d'une part, et, d'autre part, tous ceux qui ne sont pas poètes. Si cette distinction ne vous satisfait pas encore, l'orgueil vous en apprendra une plus décisive, en vous plaçant solitaires, en marge de tout le reste des hommes. Consommez dans cette situation misérable le plus clair de vos jours. Cent pages imprimées vous ont jadis donné maints droits, dont celui d'être à tout jamais séparés de vos semblables.

§

Un homme qui a beaucoup fréquenté les poètes, et qui a su en retirer la plus sereine, la plus souriante expérience, me disait un jour : « L'orgueil et l'égoïsme des poètes dépassent de loin ce qu'on a coutume d'observer chez les autres hommes, mais si les poètes n'étaient pas si pleins de leur personne, ils ne feraient peut-être rien de bon. Ils ne s'intéressent qu'à eux-mêmes et à leur art ; eh ! comment leur en vouloir s'ils savent aussi nous y intéresser ? » A la réflexion, cette amène philosophie me mécontente, et je lui retire mon suffrage.

A celui qui, pour la première fois, saisit la lyre d'une main audacieuse, je veux dire : « Chante, chante, mais ne détourne pas tes yeux de nous. Tes chants seront, puisque tu le veux, gravés dans une matière durable ; mais il n'est bronze si dur qui ne résiste à la flamme. Ne voudras-tu donc nous laisser que ce seul témoin de ta valeur ? Puisqu'il t'est donné d'être un homme, ne renonce pas les devoirs de cette belle et périlleuse carrière. Il n'y a pas que l'art des vers qui puisse inspirer de l'orgueil. Ne laisse pas dire de toi que c'est par incapacité pour d'autres destinées que tu es devenu poète. »

J'aimerai le poète qui sera plus fier d'une belle action que d'un sonnet, surtout s'il ne fait pas, après coup, un sonnet de sa belle action.

Certes, il importe surtout que certaines pages aient été écrites, quel que soit l'homme à qui nous les devons. Mais la renommée fait un choix que nous ne saurions prévoir, non plus qu'orienter. Quel homme, même uniquement soucieux des choses éternelles, peut, en saisissant la plume, être assuré des bienveillances de l'avenir ? Un tel doute est propre à refroidir le plus brûlant orgueil. Et, dès lors, comme il est aisé de redevenir un homme...

Les commentateurs qui ne veulent rien abandonner à l'oubli de la vie des grands écrivains ou des grands artistes nous apprennent à rectifier sans cesse les opinions formées à l'égard de l'œuvre nue. Par eux, le public, qui apprend le plus souvent bien des choses inutiles, est parfois amené à connaître la haute valeur humaine de ceux à qui déjà il doit ses meilleures émotions. Il éprouve à faire coïncider son rêve et la réalité une joie sans mélange et sans borne. La

certitude que Beethoven fut un noble caractère n'a pas peu contribué à en faire ce Dieu que vénère l'univers entier. Whitman eut, sans en tirer avantage d'ailleurs, d'autres motifs d'orgueil que ses admirables élans poétiques; il nous est, à ce titre, grandement cher.

Avant de jeter sur cette page un trait qui ne clot point le débat, j'ajouterai certaine réflexion concernant les recherches faites ces temps derniers autour de Shakespeare. On sait que divers savants ont de valables raisons pour attribuer les uns à Bacon, les autres à Rutland, l'immense œuvre dramatique à laquelle jusqu'ici Shakespeare a donné son nom. Ces querelles m'ont semblé et me semblent encore vaines. Cependant s'il est quelque jour prouvé que le vrai dramaturge ne fut pas celui qu'on croit depuis plusieurs siècles, les poètes pourront prendre là une surprenante leçon d'humilité. Avoir composé le plus merveilleux monument de poésie, et n'y point vouloir inscrire son nom, voilà qui devra mortifier tout le monde, en un siècle où chaque pierre des édifices élevés par la piété publique porte, profondément gravé, le nom de l'homme qui l'a payée et offerte.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Valéry Larbaud : *A. O. Barnabooth*, « Revue Française », 3.5o. — Abel Bonnard : *La Vie et l'Amour*, Fasquelle, 3.5o. — Jules Bois : *L'Eternel Retour*, Fasquelle, 3.5o. — Etienne Corot : *La Ville en sang*, Fasquelle, 3.5o. — Abel Hermant : *Le Joyeux garçon*, Alphonse Lemerre, 3.5o. — Albert Dulac : *La Vie et la mort de M. Legentois, rentier*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Pierre de Coulevain : *Le Roman merveilleux*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Mme Adam : *Chrétienne*, Plon, 3.5o. — Louis Gauthey : *L'eau de Jouvence*, B. Grasset, 3.5o, — Luce de Cléryan : *La Rançon de Geneviève*, B. Grasset, 3.5o.— G. Fanton : *Abel*, E. Figuière, 3.5o. — Paul Seneca : *Opium d'Amour*, E. Figuière, 3.5o. — Léandre Vaillat : *Modeste et Beauchassis*, G. Flammarion, 3.5o. — Jean-Léon Thuile : *L'Eudémoniste*, E. Basset, 3.5o. — Jean et Paul Fiolle : *Les Captifs*, G. Oudin, 3.5o. — Henri Duvernois : *Le Chien qui parle*, A. Fayard, 3.5o.

A. O. Barnabooth, par Valéry Larbaud. La vie est la même pour tous les isolés. Un homme pauvre se sent redouté à l'égal d'un fléau. Un homme riche demeure souvent un pauvre homme réduit au pire abandon malgré ses trop aimables parasites. Il faut avoir pitié des riches comme on a pitié des pauvres et ne pas se laisser influencer par les préjugés. Depuis longtemps, la mode est aux grands déshérités. Les misères morales et physiques inspirent une compassion qui n'est pas exempte de mauvaise foi. Plus un malheureux est malpropre et plus il se rend sympathique. On oublie que l'individu, seul maître de sa destinée, a toujours l'entière responsabilité de ses déchéances. En exceptant les malades ou les totalement inexpérimentés, les gens pauvres ont généralement préparé leur état social par tous les moyens possibles mis à leur disposition pour

gagner de l'argent. La chance, mauvaise ou bonne, c'est un mot inventé par les aveugles. Il est très facile de choisir son chemin, si plus difficile de le suivre jusqu'au bout. Le Juif Errant était riche, car avec ses cinq sous par jour il aurait fait fortune ou tout au moins réussi à s'entourer de respect, s'il n'avait eu la manie (qu'il croyait providentielle) de voyager. M. Barnabooth, autre monomane de la déambulation, ne peut pas vivre heureux, parce qu'il court après des climats agréables, la chaleur du soleil ou le soleil de l'amour. Snob, terriblement pourri de la littérature des autres, il ne sait ni se distraire en en faisant, ni s'améliorer en en lisant. Il ne manque point d'intelligence, mais il a dû s'intoxiquer avec un des Esseintes de Palace-Hôtel. Il a peur de lui, des voisins et des ombres. Il se croit blasé. Au fond, personne n'est sérieusement blasé, mais il n'est pas défendu d'avoir l'estomac triste. Sans ses millions, il aurait certainement la vraie gloire, un brevet d'anarchiste, l'estime des gens de lettres, peut-être le prix Goncourt et sûrement une maîtresse dévouée. Maintenant, il ne sait pas du tout dépenser son argent. Son idée d'offrir des chemises garnies de vraies dentelles à des femmes de chambre est aussi stupide que celle de s'offrir une sensation neuve en volant de menus objets chez une vendeuse de papeterie. Où il n'a pas très tort, c'est quand il hait les parias, « les sans-le-sou, la puante canaille ». Il se cherche des raisons de cynisme alors que le mépris, la meilleure forme de la bienveillance, devrait lui enseigner la réserve sur les choses. Pauvre gros riche, à la merci de la convention sociale, alors qu'il lui suffirait de se demeurer fidèle! Il a surtout le mal du siècle, le besoin du mouvement qui déplace les lignes de conduite. Ses essais de religiosité font trembler. J'ai cru un moment qu'il allait découvrir Francis Jammes. Ses promenades dans les couvents et sa conception de la charité démontrent clairement que les riches sont encore plus près de la droite de Dieu que les pauvres, qu'on pousse vers la gauche, du côté sentiment, afin de les empêcher d'hériter. Et puis il finira, bon rasta de la province du monde, en l'Amérique du Sud, quelque part chez lui, marié bourgeoisement et faisant de l'élevage. Cette histoire nous prouve seulement que les riches ont des moyens spéciaux de nous apitoyer sur leur sort, mais ce qui semble le plus navrant, c'est leur impuissance à se bien dépenser. Il y a des tours de force qui restent à tenter, des choses qui ne sont pas à vendre et que l'on doit acheter. Quand on songe qu'aucun milliardaire n'a osé payer la Joconde son véritable prix, on a la plus fâcheuse idée des gens riches, car, enfin, il y a des voleurs courageux, mais jamais on ne peut rencontrer de rentiers capables d'un beau crime. L'avarice domine tous les fastes.... que c'en est une honte!...

La Vie et l'Amour, par Abel Bonnard. Ces deux amants ne

sont pas dans la vie, je les crois plutôt dans un décor, et cela complique terriblement leur sentimentalité. Ils ont besoin d'un accompagnement pour leur duo. Plein de jolies images, de détails poétiques, ce récit d'un long malentendu a l'air d'un défi au bon sens. Ce serait si simple de s'aimer puisqu'on s'aime! Aujourd'hui, on cherche des raisons d'aimer que justement le cœur ne connaît pas. Et on fait défiler devant ces deux désemparés des types mondains qui existent sans vivre. La vie du monde parisien n'est pas dangereuse tant qu'on la domine (ce qui s'appelle la mener), mais si on se laisse dériver par le flot de ses multiples obligations, on est noyé assez rapidement. Le monde, ou ce qu'on suppose l'être, se compose de quelques centaines de fantoches formant cortège à quelqu'un. Lorsqu'on est ce quelqu'un, ça va toujours, parce que plus on leur paraît excentrique ou mal élevé, plus ils vous adulent. Malheur à ceux qui, par goût, par lassitude ou par désœuvrement, se mêlent au cortège. Les gens marchant à la queue leu leu se heurtent toujours de désagréable manière. Les uns vous poussent à l'abîme, les autres vous écorchent les talons et ils ne vous pardonnent guère de n'être ni plus haut ni plus bas que leur chemin. Je pense que l'auteur a fait une bien bonne œuvre en se moquant du grand musicien Scilivert. Je l'ai reconnu, parce qu'il m'a déjà formidablement embêté. Peut-être est-ce un autre. (Ils sont tous si admirablement assommants!) Je suis un peu inquiète au sujet de l'Amour sorti de la Vie et jouant à l'éternité dans une villa romaine. C'est encore du décor... Enfin, le héros a déclaré à son héroïne qu'il allait travailler. Ce sera le mariage de raison, de la meilleure des raisons que le cœur ne veut jamais connaître, hélas!

L'Eternel retour, par Jules Bois. L'auteur a l'air de croire volontiers à la métempsycose. Il n'est pas le seul, mais j'espère pour lui que ce n'est que le poète qui se prête à ce jeu. Pourquoi nous condamner à redouter (tous les espoirs de ce genre sont redoutables) une nouvelle existence à peu près la même, alors que l'atavisme, autre fiction, nous condamne déjà à supporter nos tares? Et il s'entoure d'un luxe de précautions vraiment extraordinaire, pour nous révéler que le moule humain nous reproduit à l'infini avec une très faible tendance vers la perfection. Il place au fond d'un vieux château romantique un philosophe, une jeune femme de bohême et un jeune homme à la chair encore plus prompte que l'esprit. Et il arrive ce qui doit arriver. Le personnage raisonnable est trahi par les deux fous. Seulement, il y a, au fond de ce vieux château, un tombeau, des secrets, des ressemblances, d'étranges coïncidences, enfin tout ce que peuvent découvrir pour s'innocenter à leurs propres yeux des amants bourrelés de remords. Et le philosophe pardonne, parce que lui aussi ressemble à un héros d'autrefois dont il doit régénérer l'âme. La petite Barbara finira dans la peau d'une humble jeteuse de sorts et le

jeune Adolphe ira se battre durant que notre Asyas, gardien des traditions sacrées, recevra l'envoyée des fakirs de l'Inde, la première amoureuse d'Adolphe. Vous le dirai-je ! Sans le grand château, le tombeau, la médaille enchantée, les rencontres dans le noir où rampent les serpents, je n'aurais pas pardonné à l'auteur sa façon sérieuse d'admettre les revenants (et les revenants pour le bon motif encore !). Mais moi, quand on me raconte une belle histoire, je me mets à avoir peur pour de bon... et je ne crois plus qu'à une chose, c'est que le conteur est un habile homme. Ça me suffit.

La Ville en sang, par Étienne Corot. Jacques Heurteloup va pour placer des automobiles dans la mystérieuse ville de Bakou, l'ancienne résidence des Guèbres, adorateurs du feu. Il y arrive au moment du massacre des Arméniens et il y est témoin d'inexplicables atrocités. Son roman, en collaboration avec une jeune fille socialiste du pays, se déroule très tendre au milieu des flaques de sang. Et je constate une fois de plus que ce qui semble encore le plus inexplicable, c'est la presque bonne volonté des Arméniens à se laisser massacrer, alors que le seul geste de jeter une bombe suffit à pacifier tous les esprits.

Le Joyeux garçon, par Abel Hermant. La mentalité, très finement étudiée, d'une honnête bourgeoise française. Ce petit d'Anglais qu'une mode bien sport introduit à la place du petit de Français parti pour Londres est un chérubin très convenable ; il ne pense qu'à sa culture physique et aux leçons du beau langage. Sans se douter de ce qui se passe dans le cœur de sa mère adoptive, il effleure un grand danger, puis se retire en affirmant qu'il enverra des cartes postales. Les voltes et révoltes de ce cerveau de femme, profondément attachée à son foyer et plus amoureuse de son repos que de son joyeux garçon, donnent lieu à de très amusants réflexes. L'honneur est sauf. Et il n'y a qu'un joyau de plus dans l'écrin littéraire de l'auteur.

La Vie et la mort de M. Legentois, rentier, par Albert Dulac. Très mal marié d'abord, ce pauvre homme s'efforce à la sérénité. Il est assez riche, un peu avare, et il cherche la paix de ce monde... qui, paraît-il, n'existe que dans l'autre. Il se momifie peu à peu, joue aux timbres-poste et à la pêche. Un jour il a une aventure avec une locataire de sa maison de rapport qui espère se faire offrir, outre la réduction de loyer, le loyer tout entier d'un magasin de modes. Il va bien avec elle jusqu'en Italie, mais pas jusqu'à régler sa note de paternité. Et ce bon petit bourgeois meurt entouré de tous les honneurs sociaux qui lui sont dus. Je connais des tas de grands artistes qui ont une existence beaucoup moins propre et je me demande si leur art n'ennuie pas les voisins au moins autant que les collections de timbres-poste ou la pêche à la ligne.

Le Roman merveilleux, par Pierre de Coulevain. Qu'est-ce que c'est que les *Puissances divines*? Et qu'est-ce que c'est que les *Profondeurs de l'infini*? *Le Roman merveilleux*, c'est, paraît-il, celui qui s'élabore entre ces deux pôles. Celui dont nous sommes les héros et les martyrs, le roman de la Terre. Sujet un peu trop vaste. Le lecteur aime à rester dans un endroit défini d'où il peut voir le spectacle dont il est question sans risquer les chutes dans l'abîme. On avait reproché à l'auteur, c'est lui qui l'avoue, d'avoir mis trop souvent en scène sa personnalité. Il l'avait fait inconsciemment et il s'en excuse en déclarant que, cette fois, il le fera consciemment. A la bonne heure! Ça, c'est bien d'une femme! Le récit suivant cette courageuse déclaration est un peu confus et plein de dédales, un tas de philosophies où les puissances inconnues, les x jouent le beau rôle. L'auteur n'explique pas, mais il sent les dieux et il met à ne pas dire Dieu tout court un entêtement de bon goût. Toutes les religions sont respectables, puisqu'elles ont en vue les nobles fins dernières de l'homme. Et l'auteur, toujours en scène, raconte anecdotes sur anecdotes où on le sent suppléer à la Providence quand elle est en retard. Cette imagination à la fois brouillonne et déliée, cette perpétuelle allégresse dans les pires circonstances témoigne d'une excellente intention et on tremble en songeant au mal que, sans le savoir, doivent faire de très nobles êtres.

Chrétienne, par Juliette Adam. Mme Adam, ayant commencé par écrire *Païenne*, finit par écrire *Chrétienne*. Elle eut aussi des dieux qui se résumèrent en un seul plus commode à emporter dans le dernier voyage. Elle a acheté une abbaye (absolument Maeterinck) et elle y a eu des visions d'art (toujours le cher Maître). Elle s'est découvert une sainte : sainte Julite, qui précisément avait vécu dans un vieux couvent. Elle nous prévient qu'il ne faut pas supposer que c'est là un effet de l'âge. Et le roman par lettres commence, allant du paganisme élégant au christianisme puritain. Je préfère de beaucoup la préface au roman. Cet aveu qui prouvera à l'auteur que tous les libres-penseurs ne sont pas des gens mal élevés. J'en aime la naïve ferveur et le ton d'humilité reposante. J'aime par-dessus tout que les femmes oublient ce qu'elles ont trop su pour chercher du nouveau avec toute la tendresse de l'ignorance, parce que les efforts de sincérité sont au-dessus du ridicule.

L'Eau de Jouvence, par Louis Gauthey. C'est un livre écrit en l'honneur des enfants. Il sent un peu le rigorisme protestant, mais il est pavé de bonnes intentions, comme un enfer catholique, l'enfer des enfants sages.

La Rançon de Geneviève, par Luce Cléryan. Une pauvre fille mariée par les agences. Un grand nom contre une destinée de bandit. Suicide et larmes. Ça doit être une histoire vraie, comme il

s'en passe dans les faits-divers et qui se passent, d'ailleurs, de toute littérature.

Abel, par G. Fantôn. Il paraît que ce roman a paru « dépouillé de toute virilité, travesti, maquillé », dans un grand quotidien de Paris qui, malgré les réclamations de l'auteur, continuait à le faire paraître en y ajoutant « quelque banalité nouvelle pour tromper les regards ». Bigre! Je voudrais connaître l'autre pour pouvoir parler en toute équité.

Opium d'amour, par Paul Séneca. Histoire d'une femme fatale et d'un jeune homme si faible qu'il ne peut se débarrasser de son intoxication que par un autre amour. Quelques billets doux de femme mariée fleurant la réalité, car on y trouve les fautes de l'adultère d'usage qu'on n'a pas daigné corriger.

Modeste et Beauchassis, par Léandre Vaillat. Etre peintre et s'appeler Beauchassis! Quel rêve! Modeste, c'est l'enfant de chœur du village normand dont on fait un valet de chambre. Ayant voulu essayer un casque de François Ier avant de servir à table, le malheureux ne peut plus le sortir et offre les vins fameux d'une voix discrètement caverneuse... la scène sera certainement prise par une revue... si ce ne fut déjà fait.

L'Eudémoniste, par Jean-Léon Thuile. Un Monsieur qui s'efforce à l'indifférence... jusqu'au suicide. On a envie de le tuer... plusieurs fois.

Les Captifs, par Jean et Paul Fiolle. Un brave homme épouse honnêtement sa maîtresse et il en obtient un monstre qu'il pense ensuite ne pas être de lui. Captifs de cette idée fixe, l'homme accusant, la femme essayant de se défendre, ils en arrivent à la paix lorsque leur fille est enfin trépassée.

Le Chien qui parle, par Henri Duvernois. Persuadée que son chien l'a trahi, Fanchette, désirant trahir bien davantage, lui met une muselière. Sage précaution. C'est extraordinaire comm l'auteur, dans l'existence tourbillonnante des Parisiens, a le sens de la véritable orientation de leur esprit.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Edmond Faral : *Recherches sur les Sources latines des Contes et Romans courtois du Moyen Age*, 1 vol. in-8, 10 fr., Champion. — Henri Lalou : *Charles Vertel, Nathalie Oudot et Sainte-Beuve*, 1 vol. in-18, 3.50, Champion. — Maurice Dreyfous : *Ce qu'il me reste à dire*, 1 vol. in-18, 3.50, Ollendorff. — Henri Brémond : *Bossuet*, 3 vol. in-18 à 1.50, Plon. — Etienne Rey : *Maximes morales et immorales*, 1 vol. in-18, 3.50, Grasset. — Louis Landron : *Bouquet d'orties*, 1 vol. in-8, 3.50, Figuière.

Dans ces **Recherches sur les sources latines des Contes et Romans courtois du Moyen Age**, M. Edmond Faral

veut nous montrer le rôle qu'ont eu dans la formation de nos romans du moyen-âge la culture livresque et les éléments d'origine latine : les romans courtois du XII^e siècle, écrit-il, « loin d'avoir été le fruit d'une inspiration toute spontanée, se rattachent à une tradition littéraire qui plonge plusieurs de ses racines dans un passé lointain ». Ces œuvres n'ont pas jailli de l'imagination de conteurs ignorants : elles ont été « mûries par des lettrés » qui ont pillé les chefs-d'œuvre de l'âge classique et de la décadence. Et M. Faral ajoute : « Affirmer que les romanciers du XII^e siècle étaient nourris de la lecture de Virgile, d'Ovide et de la plupart des bons poètes de l'ancienne Rome, c'est s'emprendre, à coup sûr, quoique indirectement, aux théories qui expliquent la renaissance poétique française du XVI^e siècle par la découverte de l'antiquité. » C'est ce qu'affirme et que prouve M. Faral dans les diverses études que réunit ce volume. Il nous montrera par des exemples l'importance de l'influence d'Ovide sur la littérature du XII^e siècle, sur le poème de *Piramus et Tisbé*, les emprunts faits par l'auteur de *Thèbes* aux *Métamorphoses* d'Ovide et à l'*Ilias latina*. C'est tout un travail de recherches que je ne puis même pas résumer ici. Il suffit de l'indiquer aux curieux de ces questions. Mais la précision nouvelle qu'apporte M. Faral est celle-ci qu'il est bon de vulgariser et de détacher de son gros livre d'érudition :

> Le moyen âge a connu l'antiquité beaucoup mieux qu'on ne le dit d'ordinaire et, au moins sur la poésie des Latins, on n'était guère moins bien renseigné en 1130 qu'en 1550. Si l'érudition ne se présente pas, à l'une et à l'autre époque sous le même aspect, c'est affaire de qualité, non de degré, affaire de manière, non de matière. Ce que les écrivains de la Pléiade ont apporté de neuf, ce n'a pas été une connaissance plus étendue, mais une conception inédite de la littérature romaine. Ils ont abordé l'étude des poètes anciens avec une autre âme, une autre sensibilité et une autre imagination qu'on ne l'avait fait jusque-là ; et c'est dans la nouveauté de l'interprétation qu'a consisté leur véritable originalité. De la renaissance poétique du XVI^e siècle, l'agent principal n'a pas été la révélation des textes antiques, mais une intelligence nouvelle de leur sens.

C'est pour cela que M. Faral nous dit de ne pas oublier que, dans la production littéraire du XII^e siècle, « l'esprit selon lequel on a lu les textes conservés a eu autant d'importance, sinon plus, que le fait même qu'ils étaient lus. »

Par ce livre, M. Faral renoue plus étroitement notre littérature à la littérature latine. Il n'y a plus de moyen-âge.

§

> Toujours je la connus pensive et sérieuse ;
> Enfant, dans les ébats de l'enfance joueuse,
> Elle se mêlait peu...

Quelle était cette jeune fille qui inspira à Sainte-Beuve cette jolie pièce de *Joseph Delorme?* On crut que c'était Ondine Valmore, et M. Jules Lemaître l'insinua, mais les dates ne concordent pas. M. Henri Lalou, dans son livre sur **Charles Vertel, Nathalie Oudot et Sainte-Beuve**, nous apporte la solution de cette énigme. La jeune fille pensive et sérieuse fut Nathalie Oudot, qui, plus tard, devait écrire à Sainte-Beuve : « Par votre poésie, ma jeunesse gracieuse a été honorée. »

Peut-être le critique garda-t-il toute sa vie le regret de n'avoir pas épousé la jeune fille pensive : « Faut-il donc la laisser épouser à un autre? — En vérité je crois qu'elle me préfère... Comme son regard semblait se plaindre et me dire : ô vous que j'attendais, me laisserez-vous donc ravir à vos yeux, lorsqu'un mot de votre bouche peut m'obtenir!... »

Elle devint Mme Vertel, mais la mort lui prit son mari, qui ne lui laissait, en fait de fortune, que deux orphelins. Dans sa gêne, elle s'adressa à Sainte-Beuve : « Mes affaires sont mauvaises, lui répondit-il : je dois sept cents francs. Les revues me sont fermées et je n'ai plus d'autres recours que ma place (à la Mazarine), de sorte que mes appointements sont entamés d'avance. Je vais être forcé d'emprunter encore aux abords du jour de l'an et je n'ai de moyen de payer que mois à mois... »

Le dimanche 6 janvier 1850, il lui écrivait encore :

Chère Madame, je suis tellement un manœuvre et si accablé de travail qu'il me faut attendre mon jour de congé, même pour écrire à mes amis et que je n'en ai pas le temps d'aller les embrasser. Le fait est que je n'ai jamais plus travaillé. Voilà mon excuse; ma pensée fait souvent bien du chemin; vous savez bien que vous, chère Madame, et les vôtres vous vous trouvez au bout d'une de ces perspectives et de ces avenues du passé. Je ne vis plus du tout en avant. Les souvenirs vrais ne peuvent qu'y gagner...

Enfin, quelques années plus tard, en 1858, Sainte-Beuve se plaint à Mme Vertel, sans amertume, de son isolement et des travaux forcés auxquels il est condamné. C'est une très belle page :

...Vous avez du moins de la satisfaction de cœur en vos chers enfants. C'est beaucoup de ne pas sentir l'isolement autour de soi à mesure qu'on vieillit. Pour moi, je ne suis ni très heureux ni très malheureux : je suis trop occupé pour penser à autre chose qu'à une surcharge continuelle de travail. Dans les courts intervalles, il me semble que la vie se fait bien triste et de plus en plus déserte et nue. Je donnerais alors raison à votre manière de voir. Mais nous ne sommes plus de bons juges de la jeunesse : elle ne nous dit pas tout ce que peut-être elle sent. Le monde est un recommencement perpétuel, mais nous ne recommençons pas. Là est l'ennui et aussi le repos.

... Ces lignes si sincères, on sent que c'est surtout pour lui, pour

analyser sa vie de l'instant, qu'il les a écrites : c'est comme une page de son journal intime.

§

M. Maurice Dreyfous nous donne aujourd'hui **Ce qu'il me reste à dire**, un demi-siècle de choses vues et entendues, par quelqu'un qui a connu tout le monde, dans la dernière moitié du dix-neuvième siècle. On lira ces portraits d'hommes célèbres ou connus (souvent inconnus aujourd'hui), ces anecdotes curieuses qui marquent l'esprit d'une époque. Pour se rendre compte de la mentalité de quelques-uns de nos prédécesseurs dans la vie, j'engage les lecteurs à lire avec attention les premières pages du chapitre III : la liberté de lire.

A l'âge où nous étions déjà de grands garçons, écrit M. Dreyfous, nous n'avions entendu que des histoires sans portée et sans consistance; nous ignorions donc tout de ce qui s'était passé dans la vie publique de la France au delà du règne de Napoléon Ier. Les cours d'histoire qu'on faisait dans les classes supérieures escamotaient la Révolution et s'arrêtaient à Waterloo...

Voici l'impression qui est demeurée à M. Dreyfous des premières années de l'Empire : C'est « la conscience d'un vide absolu, c'est la notion d'un silence apeuré... » « Les Chambres sont muettes, les corps savants sont muets, le monde de la pensée et de la science est à la merci de la police. Celle-ci donne le bon à paraître des journaux, elle éclabousse de ses estampilles les livres. » C'est ainsi que *les Châtiments* de Victor Hugo ont pu rester inconnus pendant plus de dix ans, pour presque tous les jeunes gens de cette génération. Et M. Dreyfous raconte qu'il ne put lire ce volume que douze ans après qu'il fut publié. Un camarade lui avait prêté son « introuvable exemplaire » dans des « conditions très périlleuses ». Ce camarade n'était autre que Stéphane Mallarmé, qui professait alors l'anglais au collège de Tournus. Il avait eu un exemplaire des *Châtiments* sur papier pelure bleu d'un format qui simulait une lettre de commerce et entrait dans une enveloppe comme une lettre ordinaire. Mallarmé ne cessait de réclamer son volume bleu, mais M. Dreyfous ne consentit à le lui remettre que de la main à la main... Méditons ces faits, et soyons contents de notre sort et de notre liberté.

§

La bibliothèque française que dirige M. Fortunat Strowski, après avoir publié des textes choisis et commentés de *Béranger*, *Mme de Girardin*, *André Chénier*, *Racine*, nous donne en trois volumes l'œuvre de **Bossuet**, commentée par M. Henri Brémond. Je signalerai particulièrement le dernier chapitre consacré aux deux dernié-

res années de Bossuet, d'après le journal où l'abbé Ledieu a tracé, heure par heure, l'histoire de cette agonie ; c'est très émouvant. En voici quelques fragments :

Avril 1703. — Jeudi, M. de Meaux renvoya chercher M. Bodart (son médecin) à Versailles : c'était seulement pour savoir de lui s'il ne risquerait rien à faire le voyage de Versailles... Il ne va, dit-il, à Versailles que pour se montrer, mais je vois fort bien que c'est pour faire donner son évêché à son neveu. Tous les jours ils ont mille dialogues.

Et le neveu, qui voulait la crosse, ne permettait pas à Bossuet d'être malade : « Il le stimulait de toutes les façons, parfois en le boudant. » Bossuet, malade, s'est traîné à Versailles « chez le roi », et l'Abbé Ledieu écrit :

Chacun a remarqué cette suite d'actions de M. de Meaux pour se montrer et faire sa cour : son livre présenté au roi et l'audience qu'il en eut le 12 de ce mois ; sa visite au Père de la Chaise le même jour au soir ; son assistance à la procession de l'Assomption, où il donna un triste spectacle qui affligea ses amis, le fit plaindre par les indifférents et moquer par les vieux de la cour ; « Courage, monsieur de Meaux, lui disait Madame le long du chemin ; nous en viendrons à bout ! » D'autres : « Ah ! pauvre M. de Meaux ! » D'autres : « Il s'en est bien tiré ». En plus grand nombre : « Que ne s'en va-t-il mourir chez lui ! » Mais il veut auparavant placer son neveu et faire un dernier effort.

Le Journal de Ledieu, c'est déjà du Stendhal pour la minutie des faits et de la psychologie, mais l'auteur, ne trouvant pas que sa vie à lui méritât d'être notée a transcrit les actes et les pensées du grand personnage auprès duquel il vivait. Mais il nous montre le grand évêque dévêtu de sa toge violette, et ce n'est plus qu'un homme malheureux, malade, une sorte de vieux roi Lear qui se dévoue pour un neveu ingrat et imbécile. C'est très émouvant.

§

Voici deux livres de pensées. Les **Maximes morales et immorales** de M. Etienne Rey, dont quelques-unes ont été extraites d'un volume précédent : *de l'Amour*. Ces maximes ont une rare qualité : l'ironie, ironie envers la vie, envers l'amour, envers les idées : « Les systèmes philosophiques changent presque aussi souvent que les modes féminines. » Et c'est vrai ; mais ce serait encore plus triste s'ils ne changeaient pas. Cette ironie s'appuie sur un confortable pessimisme... mais faut-il appliquer à l'auteur sa propre réflexion : « A la racine de tout pessimisme, il y a une trahison de femme ou une maladie d'estomac. »

C'est un **Bouquet d'orties** que nous offre gracieusement M. Louis Landron ; cueillons-en quelques-unes, avec des gants, pour ne point nous piquer les doigts :

Un homme ne vise le plus souvent qu'à éveiller un désir passager. Son châtiment est d'inspirer quelquefois de l'amour.

Pour être heureux il faudrait être capable de faire toujours la même chose sans fatigue et d'aimer toujours la même femme sans ennui.

Le bonheur est dans l'automatisme.

JEAN DE GOURMONT.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

André Cresson : *L'Espèce et son serviteur*, Bibliothèque scientifique internationale, F. Alcan, 6 fr. — Le Dantec : *Evolution individuelle et hérédité*, 2e édition, Bibliothèque scientifique internationale, F. Alcan, 6 fr. — Jules Sageret : *Le Système du monde*, Nouvelle collection scientifique, F. Alcan, 3 fr. 50. — Memento.

L'auteur de **l'Espèce et son serviteur**, M. André Cresson, est docteur ès lettres et professeur agrégé de philosophie. Ses connaissances sur le monde vivant paraissent être empruntées surtout à Darwin, à Brehm et à Fabre. L'idée qu'il développe n'est pas neuve; elle se trouve entre autres déjà bien développée chez Spencer : c'est au fond celle de l'antinomie entre l'espèce et l'individu. Le livre est divisé en deux parties : 1° le labeur pour l'espèce, 2° les adaptations ; et, à mon sens, son intérêt principal est de nous montrer, sans que peut-être l'auteur l'ait cherché, les imperfections des êtres vivants, les désharmonies au sein de ces êtres et entre ceux-ci, l'inutilité ou le danger de maintes dispositions anatomiques et de particularités physiologiques.

Voici tout d'abord les principales conclusions de la première partie. La nature paraît avoir fait les choses de telle sorte que le travail des individus pour leur espèce s'exécute à leurs dépens. L'étude de la reproduction, considérée comme phénomène physiologique, nous montre que, quelle que soit la manière dont les jeunes se constituent, ils se développent en détournant à leur profit une part du travail physiologique qui s'opère chez les parents. L'étude des mœurs des êtres vivants n'est pas moins significative. Ne voit-on pas, chez quelques insectes, la nature exiger, pour le salut de l'espèce, non pas seulement le dévouement des parents à leurs jeunes, mais encore l'action laborieuse d'une quantité de neutres dont l'unique raison de vivre paraît être le bien de leur communauté ? Et, « chez quelques animaux et chez les hommes, le salut de l'espèce, ou, tout au moins, sa prospérité sont liés à l'existence d'associations plus ou moins solides, associations pour l'expansion desquelles les individus doivent s'astreindre à une discipline et sacrifier une partie de leurs goûts et de leurs désirs ». On pourrait être tenté de chercher à établir une loi proportionnant au degré de complication des espèces l'importance des labeurs et des sacrifices que la nature exige ainsi des individus. Mais une telle loi n'existe pas. « La vérité, ajoute

l'auteur, c'est que la nature semble avoir organisé les vivants avec une injustice et une indifférence souveraines. Des uns, pour leur espèce, elle exige peu, des autres, beaucoup, sans considération de forme et de complication. »

La seconde partie conduit M. Cresson à des conclusions générales. L'auteur s'efforce de montrer que, tout en étant le serviteur de l'espèce, l'individu a l'illusion de travailler pour lui-même. En somme l'individu serait *dupe*. N'en est-il pas toujours ainsi? Nos sens ne sont-ils pas déformateurs?

Les représentations qu'ils nous fournissent ne nous traduisent aucunement d'une façon exacte la vraie nature des choses parmi lesquelles nous nous mouvons. Cela résulte, on le sait, de toutes les constatations que les sciences physiques ont pu faire sur la nature du son, de la lumière, de la chaleur. Cela résulte également de l'étude psycho-physiologique des sens eux-mêmes. Non seulement, dans beaucoup de cas, nos sens en apparence les plus sûrs sont certainement inexacts, mais encore nos différents sens sont, très souvent, en contradiction les uns avec les autres à propos des mêmes qualités des mêmes objets. Nos sens ne sont donc assurément pas des canaux par où les qualités inhérentes aux choses pénétreraient en nous telles qu'elles sont. Leurs données se réduisent bien plutôt à « des signes ou des symboles » à l'ordre desquels nous nous dirigeons dans la réalité, sans la connaître, comme si nous la connaissions.

Pour M. Cresson, la nature, mystificatrice mais bienveillante, adapterait la sensibilité des individus dans le sens le plus favorable aux destinées de leurs espèces. Toutefois cette adaptation serait loin d'être réalisée dans bien des cas, d'avoir un caractère égal et uniforme. Dans la façon où la nature adapte les sensibilités au bien de l'espèce, comme dans la manière dont elle adapte les organes aux intérêts de la survivance individuelle, on pourrait constater « sinon des désharmonies, du moins des harmonies imparfaites ».

Devant le tableau de l'œuvre accompli, on éprouve le même sentiment que devant une construction inachevée et en voie de perfectionnement. La nature paraît plutôt tendre à développer les plaisirs et les douleurs des individus dans la direction la plus favorable au bien de l'espèce qu'avoir déjà réussi à accorder les deux choses sur tous les points. Les sensibilités sont ébauchées pour amener les individus à travailler pour leur type, plutôt que parfaitement organisées en vue d'une pareille fin. Les adaptations réalisées sont déjà remarquables; il reste à faire pour qu'elles soient complètes.

M. Cresson croirait-il au perfectionnement progressif dans la nature? Si oui, je ne puis être du tout de son avis.

§

M. Le Dantec vient de publier une seconde édition de son livre :

Evolution individuelle et hérédité. Il a tenu à ce qu'il soit reimprimé tel qu'il était à son apparition, car il croit qu' « il marque une étape nécessaire dans la compréhension générale des phénomènes de l'évolution individuelle et spécifique », mais, dans une nouvelle préface, il a cru nécessaire d'expliquer l'état d'esprit dans lequel il se trouvait lorsqu'il a entrepris de donner cette explication scientifique de la possibilité d'une transmission héréditaire des caractères acquis.

A l'époque où j'ai écrit ce livre, je croyais encore que les hommes cherchent la *vérité;* je n'avais pas compris qu'ils ont seulement le désir *d'avoir raison contre les autres*, le désir de démontrer que ce qu'ils croient est la vérité. Et je faisais tous mes efforts pour employer un langage qui ne prêtât à aucune ambiguïté.

M. Le Dantec était arrivé à la certitude que l'évolution de la vie, comme la vie elle-même, est un phénomène purement mécanique, et tout ce qui, dans la narration de l'histoire des espèces, avait un caractère spiritualiste, le choquait immédiatement. C'est ainsi que, « avant de connaître Lamarck, il fut mis en défiance contre le lamarckisme par la singulière attitude des néo-lamarckiens d'Amérique ». Il trouvait ridicule de faire intervenir, dans l'histoire de la formation des espèces, une puissance aussi mystérieuse que l'*archestésisme* de Cope, ou tout autre facteur spiritualiste déguisé. — En réalité, M. Le Dantec, sans le savoir, était déjà à ce moment lamarckien. Toutefois il ne regrette pas d' « avoir fait du darwinisme avec une âme de lamarckien inconscient », car cela lui a permis de mettre d'accord dans le principe les deux grandes écoles évolutionnistes.

§

Sous le titre : **le Système du Monde**, M. Jules Sageret a tenté d'écrire un chapitre de la « genèse des sciences », entendue « histoire des méthodes scientifiques ». Cette histoire a un haut intérêt scientifique et philosophique; en effet, les méthodes qui ont triomphé, au cours des luttes séculaires, sont un résultat d'expérience : elles représentent une adaptation expérimentale de notre esprit à l'univers et par conséquent, non pas une création de la vérité par la raison, mais, si toutefois on pouvait s'exprimer ainsi, une modification de la raison par la vérité.

M. Sageret avait choisi pour sujet de son livre la « genèse des sciences exactes », mais, au cours de la rédaction, son dessein primitif s'est modifié un peu ; et il s'est trouvé conduit à ne traiter que cette question: « Pourquoi et comment en est-on venu à dire que la terre tournait sur elle-même et autour du soleil ? Ou, en d'autres termes, à traiter de la genèse du système héliocentrique. Ce système

héliocentrique serait l'expression même de la solidarité intime de toutes les sciences exactes. Celles-ci formeraient ensemble « un édifice harmonieux dont la beauté reflète à la fois celle de l'univers et celle de l'esprit, édifice que des siècles de travail humain ont aussi rendu vénérable ».

Les diverses parties de cet ouvrage intéressant sont les suivantes : la genèse de la géométrie, la genèse de la cosmologie et de l'astronomie, la genèse de la dynamique et du système héliocentrique ; l'auteur part des Chaldéens et arrive jusqu'à Newton.

Memento. — M. Armand de Gramont, duc de Guiche, et docteur ès sciences, vient de publier, chez Hachette, la 3e série de ses *Essais d'Aérodynamique*. Cette étude, très savante, a été couronnée par l'Académie des Sciences. J'ai reçu également, de M. de Gramont Lesparre, un livre intitulé : *les Inconnus de la biologie déterministe* (F. Alcan, 5 fr.), qui relèverait plutôt de la rubrique philosophie que de la rubrique science. L'auteur montre la biologie déterministe se heurtant à d'innombrables difficultés dans ses tentatives pour expliquer au moyen des réactions physico-chimiques les différentes phases de l'activité humaine ; elle chercherait à s'en tirer soit en niant l'obstacle, soit en le reculant sous le couvert de mots nouveaux, soit en invoquant un « principe exprès ». Quoi qu'elle fasse, la sensation, la mémoire, l'hérédité, la vie, les instincts, l'intelligence, la liberté même restent d'inexplicables mystères.

GEORGES BOHN.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

G. Terme : *Album de l'art ancien au pays de Liège*, G. Van Oest, à Bruxelles, 3 vol., 60 fr. — Lucien Lambeau : *Vaugirard* (*Histoire des communes annexées à Paris en 1859*), E. Leroux, 12 fr. 50.— J. Calmette et H. Drouot : *La Bourgogne*, Laurens, 5 fr. — L. Proust et J. Pitard : *Les Iles Canaries*, Guilmoto, 10 fr. — Jules Leclercq : *Aux Sources du Nil*, Plon, 4 fr. — *Le Tour de France* (1912-1913), Oct. Beauchamp, 87, rue Dentfert-Rochereau, 2 vol., 60 fr.

Si éphémères que soient en général nos manifestations, on peut dire qu'il est resté au moins un souvenir de l'Exposition de 1905 en Belgique. C'est l'**Album de l'art ancien au pays de Liège**, publié par M. G. Terme, *Conservateur du Palais de l'art ancien Liégeois*, et très soigneusement édité par la librairie Van Oest, de Bruxelles. — Cet album, qui mérite d'être longuement feuilleté, appelle du reste quelques observations. Dès le XIe siècle, Liège fut un des foyers de culture de l'Europe Occidentale, et l'on sait le rôle joué par les évêques et le chapitre durant la longue période du Moyen-Age. Il est resté de cette époque admirable quantité d'objets, — l'exposition de Liège en réunissait 7000, — d'un art varié, riche et même brillant, sinon absolument personnel. — Il sied de le constater, en effet, de nouveau, il n'y a pas d'art spécial, à Liège non plus que pour

telle autre ville ou tel pays de l'Europe Occidentale avant la fin du xv^e^ siècle. Le fait a été démontré naguère, — et d'une façon indubitable, par *l'Exposition des Primitifs* de Bruges et ensuite par celle de Paris, de même que par les objets exposés en 1900 au Petit Palais, — exhibition qui était en somme la préface de celle de Liège. Il y a eu un art dit *médiéval* qui se retrouve en France comme en Belgique, en Allemagne, en Angleterre, — même en Italie, en Espagne, avec de faibles variantes, — voire en Autriche ou en Suède, qu'on peut suivre plus ou moins dans les pays indiqués, et dont les manifestations se rencontrent de plus en plus nombreuses à mesure qu'on se rapproche de son foyer primitif, — à peu près entre l'Escaut et la Loire. — Les échantillons de cet art ont en effet un air de famille, — de parenté, — qui sans doute leur vient de la communauté des aspirations premières, ici, incontestablement, l'unité de la croyance religieuse, — apportée avec le règne civilisateur de l'Eglise. — C'est la constatation qui doit être faite partout où l'on peut examiner les objets d'art qui nous restent de ce temps ; c'est celle qui se retrouve en parcourant les 500 planches des albums de M. G. Terme, où l'on a reproduit des pièces surtout remarquables comme la Châsse de Saint-Remâcle (xiii^e^ siècle) ou le chef de saint Lambert, porté sur un socle grouillant de personnages en relief ; plus loin des seaux d'eau bénite en argent repoussé et ciselé ; des lutrins, des bandes et mors de chapes ; des retables, des ivoires — dont une délicieuse tête de femme, mais du xvii^e^ siècle ; des Vierges, statues et groupes divers ; un Charles le Téméraire agenouillé ayant derrière lui saint Georges (reliquaire en or) ; un très beau buste reliquaire (n° 1435), encore une tête de femme de l'époque Louis XIII ; puis des émaux nielles, ciselures ; de la dinanderie, — et jusqu'à des menus objets d'usage : chandeliers, bougeoirs, mouchettes ; des bouilloires, cafetières, pots à lait, soupes, plats, chenets, chandeliers, même des aquamaniles de bronze et laiton fondu ; des lanternes, cages ; des meubles, — dressoirs, buffets, armoires, — des horloges, des tapisseries, des peintures, etc. — Je veux dire qu'en examinant les albums de E.-G. Terme on pourra comprendre quelle fut l'admirable production d'art d'un âge traité dédaigneusement de barbare par tous les imbéciles d'aujourd'hui. C'est la revanche du passé, — de la civilisation d'autrefois qui revendique sa place et vient donner à notre époque verbeuse, vantarde et surtout médiocre, une haute leçon de modestie. — A ce point de vue, on ne saurait trop remercier les collectionneurs qui ont bien voulu momentanément se séparer des reliques qu'ils détiennent pour les exposer à Liège, et le Comité auquel nous sommes en grande partie redevable de leur publication.

M. Lucien Lambeau, chargé d'étudier au point de vue historique les communes annexées à Paris en 1859, publie un nouveau volume

sur **Vaugirard**, — travail du reste très complet, semble-t-il, soigneusement documenté et qu'illustrent quelques planches et plans. — La rue de Vaugirard, maintenant *intra-muros*, doit avoir remplacé l'ancienne voie romaine de Lutèce à Chartres. Au Moyen-Age, les moines de Saint-Germain-des-Prés possédaient le fief d'Issy, dont Vaugirard, — qui s'appela d'abord *Vauboitron*, était une dépendance; il s'y trouvait même une maison de campagne des religieux dont la chapelle ne fut abattue qu'au XVII^e siècle. La paroisse date de 1341 et fut consacrée à saint Lambert. A côté de la censive de Saint-Germain-des-Prés, Vaugirard en comportait une autre, en partie à Vanves, et qui était à Sainte-Geneviève. Mais l'endroit eut longtemps une réputation de ridicule, comme de nos jours Falaise, Yvetot ou Nanterre, qui très probablement ne repose sur rien ; elle était assez bien établie cependant, et l'on rapporte que François I^er, pour se moquer des titres de Charles-Quint, signa un jour : Roi de France et comte de Vaugirard. — Pendant les guerres de la Ligue, l'endroit fut fortifié, environné d'une enceinte dont il resta quelques tours et vestiges jusqu'en 1734; on en trouvera l'indication sur un curieux plan schématique que M. Lambeau reproduit. Il n'y avait d'ailleurs pour Issy et Vaugirard qu'une seule justice, — comme dépendant de la même seigneurie. La maison seigneuriale de Grenelle et ses annexes furent englobées en 1758 dans les dépendances de l'Ecole militaire. La vieille église de Vaugirard, — naturellement transformée à l'époque révolutionnaire en temple de la Raison, — fut démolie en 1853 et remplacée par un édifice tout battant neuf, — du reste au-dessous du médiocre. Il fut un moment question d'en conserver des bribes, — la chapelle et le clocher, — mais « dans l'intérêt de la voie publique » tout fut enfin abattu. — Vaugirard a, du reste, possédé d'autres établissements religieux : séminaire, collèges, maisons de campagne du curé de Saint-Sulpice, du collège de Laon, du collège de Lisieux, maison des Filles de la Société de la Croix, etc. A la Révolution, l'endroit prit le nom de Jean-Jacques-Rousseau (!) et l'on l'on y changea jusqu'aux noms des rues. C'est à Vaugirard enfin que furent inhumés M^lle Clairon et plus tard le général Malet, fusillé dans la plaine de Grenelle avec les complices du coup de force extraordinaire qu'il tenta en 1812.

Ce volume, d'une lecture souvent attachante — ce dont il faut bien féliciter l'auteur, car la besogne était ingrate, — est accompagné de quelques planches se rapportant à l'enceinte des Fermiers-Généraux et de trois plans. — Si l'illustration d'un travail de ce genre paraît difficile à établir, on doit faire remarquer cependant que, dans la quantité des vues et plans qu'il signale, M. Lambeau pouvait en faire reproduire un plus grand nombre. — C'est un défaut de l'ouvrage qui nous avait frappé déjà à propos du tome

sur *Bercy*, et qui semble d'autant plus regrettable qui l'édition est faite en somme « aux frais de la Princesse ».

§

Dans les Collections de l'éditeur Laurens, on pourra remarquer encore le volume consacré à la **Bourgogne** (*les Provinces françaises*) par MM. Joseph Calmette et Henri Drouot, — étude excellente qui caractérise les différents pays comme sol et population, et foyers d'art admirables au vieux temps des Ducs et de l'autonomie provinciale. — La Bourgogne est du reste un conglomérat de terres assez diverses : le Morvan, en partie — région plus ingrate que les autres, l'enfant pauvre de la famille ; l'Aixois, avec Alise, — l'*Alesia* de César, où sombra la fortune des Gaules, et la délicieuse ville de Semur ; le pays d'Arnay, d'où les eaux commencent à couler, partie vers la Seine et la Loire, — partie vers le Rhône ; la Côte avec Beaune, ses vins et son hôpital fameux ; le val de Saône, le Dijonnais ; la Montagne ou Bailliage de Châtillon-sur-Saône ; l'Autunois et le Charolais ; le Mâconnais et la Bresse. — Dès qu'on y entre en descendant le long de la ligne de Sens et de Joigny, on est frappé rien que par la couleur de la terre, — une terre rouge, riche et grasse, — terre ocreuse qui rappelle la fécondité prodigieuse de Ceylan et de l'Indo-Chine. C'est une contrée de bon vin, de boustifaille, comme l'attestent encore les cuisines aux cheminées énormes du palais de Dijon, mais c'est un pays de caractère narquois, — où le rire jovial de Piron, « pas même Académicien ! », fait pièce aux aigres ricanements de M. de Voltaire ; c'est un carrefour de peuples, — une terre de passage, — le chemin de la Méditerranée, de l'Orient aujourd'hui encore. Dijon a toujours été une grande auberge, mais aussi un fort d'arrêt, — *castrum* impérial bien avant les Ducs, et le château — abattu pour dégager le quartier de la gare — que construisit Louis XI lorsqu'il eut confisqué la province. — Mais c'est surtout au point de vue pittoresque et monumental qu'il faut étudier la Bourgogne, — ses grandes abbayes : Cluny, Cîteaux, Vézelay, Tournus ; ses églises innombrables ; les trésors de ses sanctuaires et de ses musées. On y trouve des coins délicieux comme Aval on ou Semur-en-Auxois ; de superbes châteaux comme La Roche-Pot, Bussy-Rabutin ; de vieilles cités restées presque intactes depuis le Moyen-Age, comme Montréal, Flavigny ou Chatillon-sur-Seine ; même les ruines romaines d'Autun valent d'être mieux connues, et son admirable cathédrale, dominant toute la ville de sa flèche aiguë, et qui reste dans le souvenir comme une des plus belles productions des époques romane et gothique.

Après l'étude historique qui tient une grande moitié de ce livre, une anthologie de choix souvent heureux réunit les noms de Michelet, Taine, Victor Hugo, Augustin Thierry, les Goncourt, Sainte-

Beuve, H. de Régnier, Henri Houssaye, Huysmans, Stendhal, Lamartine, André Theuriet, A. Hallays, etc... parmi ceux qui ont parlé de la Bourgogne, et composent ce florilège d'une des plus merveilleuses régions de la vieille terre de France.

§

Chez Guilmoto, MM. L. Proust et J. Pitard ont consacré un volume à la description des **Iles Canaries**, archipel de l'Océan Atlantique, qui se trouve dans le prolongement du Maroc et très probablement, aux vieux âges, a fait partie de ce continent submergé que Platon nomme l'Atlantide (1). — Les îles Canaries sont séparées par des canaux d'une profondeur énorme, surtout à l'ouest; ce sont les pointes, les cimes de montagnes englouties, — terres en grande partie volcaniques et dont la plus célèbre est Ténériffe. Mais quand même et à part certaines régions arides, la plupart ravagées par d'anciennes éruptions, ces îles, dont le climat est d'ailleurs un enchantement, sont d'une fertilité admirable ; à Ténériffe, il y a des coins de forêts qui sont de véritables paradis et c'est dans la vallée de l'Orotava, en un site du reste merveilleux, qu'on a placé le jardin des Hespérides. — La population autochtone, les *Guanches*, habitait surtout des cavernes avant la conquête espagnole, — certaines décorées de peintures disposées en dessins géométriques — ou des constructions souterraines. Elle connaissait une sorte de *droit du seigneur* — le chef ou l'un des siens pouvant venir partager la couche de la mariée la première nuit de ses noces. En voyage, il était encore d'usage, paraît-il, de changer de femme avec son hôte. Mais, ajoute le narrateur, ces détails ont été donnés par des historiens d'Espagne et peuvent sans doute être considérés comme des calomnies. — Les Guanches, toujours est-il, étaient un peuple très religieux ; ils pratiquaient l'embaumement, ou plutôt la dissection des corps, et devaient être des descendants des Atlantes primitifs, — dont les Berbères d'aujourd'hui sont peut-être les derniers représentants. — L'ouvrage de MM. Proust et Pitard décrit ensuite les îles de l'archipel : Ténériffe, la Grande Canarie, Fortaventure, Lanzarote, Palma, Gomera, l'île

(1) Le vieux problème de l'Atlantide se trouve étudié ici avec des rapprochements qui donnent à la solution proposée par les auteurs une certaine vraisemblance : similitude de la flore dans les îles et le continent; types semblables à ceux des terrains tertiaires du sud de la France et de l'Espagne, etc.— Une note, parue récemment dans *le Tour du Monde* (*A travers le Monde*, n° du 29 nov. p. 382), arrivait à des conclusions analogues par l'étude de la faune et des couches de terrain entre l'Afrique du Nord, les îles du Cap Vert et les Canaries. La faune, y est-il dit, n'a d'analogie qu'avec celle des Antilles, de l'Amérique Centrale, de l'Europe du sud-ouest, de l'Afrique du Nord, — et pas du tout avec celle de l'Afrique tropicale. — L'Atlantide devait tenir à l'Europe et à l'Afrique du Nord par le Portugal et la Mauritanie : elle avait probablement pour limite une ligne de rivage partant des environs du Cap Vert, pour aboutir en Amérique du côté du Vénézuela.

de Fer, et donne des détails nombreux sur l'activité volcanique, ancienne et moderne de la région. A Palma, du côté de Mazo, on peut voir ainsi, très bien conservée, la « Caldera », — immense cratère, de 10 kilomètres de diamètre, — à peu près la plus grande largeur de Paris! — et 948 m. de profondeur en pente abrupte. C'est une énorme pustule qui a crevé. — Pour les gens sérieux, dont le trafic est la grande préoccupation, je crois devoir ajouter que le commerce des Canaries est surtout l'exportation de vins réputés, de bananes et de tomates.

§

De M. Jules Leclercq, qui a déjà de multiples promenades, excursions et randonnées à son actif, voici encore une relation de voyage en Afrique : **Aux sources du Nil**, *par le chemin de fer de l'Ouganda*, dans des pays de nègres et autour du Victoria Nyanza, qui est bien une sorte de mer intérieure, — peut-être en train de disparaître comme le lac Tchad au Nord-Ouest. — C'est d'abord Mombasa, ancienne colonie portugaise, aux Anglais maintenant, et qui est envahie par des employés, une police, des usages et jusqu'à de la monnaie des Indes. L'intérieur du pays est dominé par le Kilimandjaro, montagne couverte de neige (6.000 m.), et se trouve constituer une réserve de gibier ; les bêtes sauvages y vivent librement sans craindre les coups de fusil, mais la région protégée étant plus large au sud qu'au nord du chemin de fer, c'est au sud qu'elles se tiennent de préférence. La mouche tsé-tsé et la maladie du sommeil ont malheureusement fait un véritable désert de cette terre promise ; en cinq ans (1906), 200.000 indigènes y sont morts, — et il y a d'autres maladies pour ravager ce territoire : la peste bubonique, par exemple, et la petite vérole. — Au delà se trouve la dépression du *Rift* (fissure) qui s'étend sur plus de 1500 lieues, depuis la Palestine jusqu'au Nyanza, — parsemée de volcans actifs ou éteints, et de lacs salés ou saumâtres ; on suppose que ce sont les vestiges d'un ancien bras de mer qui devait isoler l'Afrique Australe. — M. Jules Leclercq raconte ensuite une intéressante navigation sur le lac, en suivant les rivages, depuis Entebbe, Kampala, le territoire des Baganda, — qui peuvent bien descendre des anciens Egyptiens — jusqu'à l'Afrique Australe Allemande — où le caporalisme est en honneur — et remonté vers le Nord atteint la sortie du lac ; c'est alors le Nil, le fleuve sacré du vieux monde, qui prend naissance aux chutes de Ripoa et, déjà large de 300 m., trace ses premiers méandres vers l'Egypte. — Mais ce pays superbe est dévasté par de continuels orages ; le climat, la chaleur le rendent impossible à l'Européen ; et quant au nègre, lorsqu'il a travaillé à peu près un mois, il se trouve fatigué et décampe.

§

Le **Tour de France**, qui a publié deux nouveaux volumes pour 1912 et 1913, réunit des études aussi remarquables par le choix des sujets que par l'abondance et la beauté de l'illustration. C'est, pour le premier, *la Vallée d'Auge*, que présente M. Ardouin-Dumazet avec *Lizieux*, vieille ville normande dont les maisons à pans de bois et à poutres saillantes ont gardé la physionomie des vieux âges; *Argenton et la Creuse des artistes*, où se rencontrent nombre de sites pittoresques comme d'anciens castels, par Jacques des Gachons; un travail sur *la Route d'Angleterre* au temps des diligences, et sur *Abbeville*, dont les églises curieuses, les places et rues pittoresques retiennent le curieux des choses d'autrefois; la *Basse vallée de l'Aveyron*, avec Montricoux, Bruniquel, Saint-Antonin, l'abbaye de Beaulieu, etc..., par Eug. Trutat; *les Grottes de la Vézère*, avec leurs précieuses décorations préhistoriques, par Marcel Baudouin; les *Villes mortes de Cordes* en Languedoc, et *Richelieu* en Poitou, par Emile Sedeyn; *Hyères et la Côte d'Azur*, par Charles Géniaux; *la Montagne Française*, au point de vue des sports d'hiver, par le Dr Galtier-Boissière, etc... Le tome de 1913 est surtout consacré à la ville de Strasbourg: *Strasbourg autrefois*, la vieille ville historique, par H. Ganier Tancouville; les tragiques épisodes du siège de 1870, les incendies et dévastations des obus allemands, par Fritz Kieffer; le *Strasbourg actuel*, restauré, encombré de lourdes bâtisses dans le modern-style prussien, par Anselme Langel. — M. Emile Hinzelin a donné encore une étude relative à Jeanne d'Arc, — le *Berceau de la Rédemption* — Domrémy, où l'on a malheureusement élevé une de ces lourdes pâtisseries d'églises qui sont la honte de l'architecture moderne, et, pour clore le volume, on trouvera une étude de M. O. Beauchamp sur *Vizille* et Lesdiguières, qui fut *le dernier connétable de France*, — personnage bizarre, arriviste sans guère de scrupules, qui resta un âpre huguenot tant qu'il y vit son intérêt, et abjura le protestantisme lorsque Louis XIII lui eut fait proposer de le nommer Connétable de France. Il était d'ailleurs flanqué d'une horrible femme, Marie Vignon, — museau de fouine, dit M. Beauchamp, — qui avait été d'abord sa maîtresse, et fit assassiner son premier mari pour l'épouser. — A la mort du Connétable, en 1626, Vizille passa à Charles de Créqui, son gendre; après divers avatars, aux Casimir-Périer, et depuis 1906 à M. Alberto Marone, qui en est actuellement propriétaire.

CHARLES MERKI.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE

William Martin: *Le Livre politique de l'Allemagne contemporaine*, Alcan, in-18, 3 fr. 50.

On entend parler assez souvent depuis quelque temps d'un cer-

tain malaise dans la politique allemande, malaise qui se termine d'ordinaire par un redoublement d'hostilité contre la France et par un accroissement des forces militaires. Plusieurs articles, publiés notamment dans la *Revue* de M. Finot, ont dénoncé ce malaise au moment de Tanger et d'Agadir; il s'est encore fait sentir pendant les dernières guerres d'Orient. Cependant, ce n'est pas pour développer une idée préconçue que M. William Martin, de Genève, a étudié les causes et les effets de cette **Crise politique de l'Allemagne contemporaine**. « Si notre titre contient un jugement et une conclusion, dit-il, cela ne signifie pas que notre jugement ait été un parti-pris, ni que notre conclusion ait précédé notre étude : le mot de crise s'est imposé à nous lentement de par l'évidence inéluctable des faits. » Cette déclaration n'était pas inutile à la tête d'un ouvrage de philosophie politique, genre aujourd'hui moins démodé que diffamé par les écrivains de parti.

En se plaçant sur le terrain des faits, M. Martin a été conduit à examiner les institutions dans leurs rapports avec les peuples qu'elles régissent. Le gouvernement d'un peuple, dit-il, ne peut pas être étudié en dehors de ce peuple et sans relations avec lui. L'esprit public joue dans la prospérité des nations un rôle infiniment plus grand que les institutions. Or l'esprit public c'est pour un peuple ce qu'est le caractère pour un individu, le résultat de l'éducation. Le goût du peuple prussien pour la force est un résultat de son histoire, c'est-à-dire de son éducation... Nous nous proposons de montrer que l'esprit du peuple issu de ces traditions et basé sur elles exige un gouvernement fort, et que le gouvernement actuel ne l'est pas. » M. W. Martin, en conséquence, a tour à tour analysé l'*Esprit des institutions*, *la faiblesse du gouvernement*, *la poussée démocratique et le désordre parlementaire*.

Les institutions allemandes portent au plus haut point la marque des circonstances où elles ont vu le jour, et celles surtout de l'homme qui les a façonnées, le prince de Bismarck : à quelques mots près, la Constitution impériale de 1871 reproduit la charte de la Confédération de l'Allemagne du Nord et par suite le même enchevêtrement de pouvoirs. A la base de l'Unité allemande est d'une part le Conseil fédéral, collège de diplomates où les princes souverains sont représentés en nombre proportionnel à leur importance, et d'autre part le Reichstag, assemblée élue au suffrage universel, dont la voix, pour le gouvernement de l'Empire, est seulement consultative, mais fait connaître du moins les aspirations des divers peuples. Au faîte est le roi de Prusse président de la Confédération, puis empereur allemand, qui par un délégué dirige le Conseil fédéral et prend contact avec les représentants du peuple au Reichstag. Ce délégué, qui est le chancelier, se trouve ainsi le maître effectif de l'empire, disposant du pou-

voir exécutif et du contrôle sur toute l'administration impériale. Cette charge, dit M. W. Martin, ne peut être comparée qu'à celle du Premier Consul parce que l'une et l'autre ont été imaginées par une personnalité universelle. »

Si l'on suppose un Bismarck à la Chancellerie, et pour souverain un empereur docile comme l'était Guillaume Ier, cette constitution est très solide. Bismarck jouissait d'un immense prestige au Conseil fédéral ; il éprouva sur la fin de sa carrière quelques difficultés au Reichstag : mais le professeur Delbrück nous a tout récemment appris que le Chancelier se disposait à un coup d'Etat quand il fut renvoyé par Guillaume II. Dès la chute de Bismarck, les vices du système éclatèrent.

D'après la Constitution de 1867, le Président de la Confédération, c'est-à-dire la Prusse, avait à publier les lois fédérales et à veiller à leur exécution, avec la contresignature du Chancelier. Celui-ci étant un fonctionnaire prussien, on dut, pour lui imposer la responsabilité des actes qu'il contresignait, réunir sa charge à celle du Président du Conseil des ministres en Prusse. C'est dans cette disposition qu'ont leur origine l'incohérence et la faiblesse du pouvoir en Allemagne.

Le Chancelier est maître de l'empire ; mais il ne l'est que par délégation. C'est du roi de Prusse qu'il tient son emploi : avant tout, il est fonctionnaire prussien, révocable comme tel au gré de l'Empereur, et la volonté du souverain, par la Constitution, est si forte qu'on a vu Bismarck, au sommet de la gloire, mis à terre par l'impulsion d'un jeune homme. Maître en réalité dans les choses de l'Empire, le Chancelier ne l'est pas dans celle de la Prusse, dont le seul chef est le roi. Ses collègues du ministère de Prusse sont comme lui des fonctionnaires, nommés individuellement par le roi, et responsables seulement devant le roi. Il s'ensuit que le Chancelier, non seulement est sans autorité sur eux, mais qu'il ne parvient pas toujours à les faire s'accorder. En moins de trois ans on a vu successivement le ministère de la marine et l'office des affaires étrangères se livrer à une polémique ouverte dans les journaux, le ministre des Colonies marquer par une démission bruyante sa désapprobation de l'accord marocain, enfin le ministre des finances refuser publiquement son concours aux lois militaires. Le Chancelier actuel, M. de Bethmann-Holweg, a offert à plus de cinq ou six reprises sa démission. « La crise, à Berlin, dit M. Martin, est ouverte en permanence. »

Cette autorité, qui échappe aux ministres du roi, il ne semble pas, pour le moment du moins, qu'elle puisse être saisie par un pouvoir issu du peuple. Le Reichstag n'a pas, comme les Communes ni la Chambre des députés, de droit de contrôle sur les ministres. Depuis quelque temps, ses membres peuvent poser au Chancelier des « petites questions », et terminer leurs interpellations par un vote de blâme.

Questions et interpellations restent sans effet, puisque, aux termes de la Constitution, les ministres ne sont responsables que devant l'Empereur. « Le Reichstag, dit M. Martin, est une représentation populaire trop inexacte, et n'a pas une autorité morale assez grande pour pouvoir risquer un conflit durable avec le gouvernement. » Mais alors même que les ministres de l'empire deviendraient soumis à la volonté parlementaire, il faudrait, pour que celle-ci soit obéie, qu'ils soient également responsables devant le Landtag prussien, et que la composition des deux chambres soit proportionnellement semblable. Or, le Reichstag est élu au suffrage universel direct, le Landtag au suffrage censitaire et indirect, selon un système dénué de toute espèce de logique, mais auquel l'Empereur, le gouvernement et les partis conservateurs tiennent par-dessus tout, parce qu'il garantit au milieu de l'Empire l'indépendance de la Prusse.

La Prusse, en effet, a plus perdu que gagné à l'Unité allemande. Il n'y a rien de commun entre cette puissance mercantile, industrielle et démocratique qu'est devenu l'Empire allemand et le royaume aristocratique et militaire qu'a été la Prusse jusqu'en 1870. « Organisme plus vaste et plus puissant, l'Empire n'a pas tardé à prendre la direction effective des affaires, avec son manque de tradition et sa démocratie brusquement épanouie. » La distinction entre la Prusse et l'Allemagne n'est plus manifestée que d'une manière fictive par le Landtag prussien. Car la Prusse, elle aussi, s'est enrichie, transformée dans le sens impérial et moderne : au lieu qu'elle traîne après elle les peuples d'Allemagne, comme elle devrait l'attendre et de son rôle historique et de son importance numérique, c'est elle au contraire qui marche à la suite de l'empire. Le jour, différé sans doute mais inévitable, où les élections au Landtag se feront au suffrage universel et direct, la composition de cette assemblée reproduira en petit celle du Reichstag ; et faute de trouver des éléments solides où s'appuyer, le gouvernement devra se plier au contrôle parlementaire.

C'est surtout dans la politique étrangère qu'on relève d'ordinaire l'incohérence du gouvernement prussien. Je ne crois pas que son incohérence dans cette matière soit due aux vices de sa constitution : elle vient plutôt, il me semble, de ce que les nations démocratiques ne peuvent plus à l'extérieur poursuivre la politique qu'elles ont soutenue pendant des siècles, lorsqu'elles étaient entre les mains d'un roi ou d'une poignée de nobles ; elle vient de ce que la plupart des diplomates allemands, comme la plupart des français et des anglais, ont reçu une formation d'ancien régime, laquelle ne s'accorde ni avec les aspirations, ni avec les moyens des peuples modernes. C'est en vain que le gouvernement prussien essaie de concilier la barbarie antique et la civilisation nouvelle par l'entretien, dès le temps de paix, d'une armée si nombreuse qu'elle pourra passer sur le pied

de guerre sans faire usage des réserves : les dépenses causées par cette armée ne sont pas plus dans les facultés des peuples d'Allemagne qu'elles ne sont dans celles du peuple français.

En revanche dans la politique intérieure de l'Empire que de faiblesses et d'incohérence ! Nulle part elles ne sont plus visibles ni mieux exposées que dans les chapitres où M. Martin traite des nationalités. En Alsace-Lorraine, après quarante années d'efforts, la germanisation recule ; la constitution récemment octroyée n'en a fait ni un pays autonome, ni un pays confédéré ; accorder aux Alsaciens des délégués au Conseil fédéral n'était pas leur donner une grande satisfaction ; c'était, par contre, enfanter un monstre juridique dont les vieux Etats confédérés ont été justement offusqués, un pays conquis ne pouvant pas recevoir le même traitement légal que des pays conquérants. Plus désastreuse est la politique prussienne en Pologne, où les achats de terre pour la colonisation allemande aboutissent à un pillage financier qui n'a d'analogue dans l'histoire que la vente des biens nationaux sous la Révolution française. Non seulement le nombre des Allemands n'augmente pas en Pologne, mais les paysans polonais, enrichis par l'expropriation à prix d'or, se multiplient dans les provinces allemandes, où ils achètent de bonnes terres à bon marché avec les thalers du roi de Prusse. Plus on les persécute, et plus ils prospèrent. Le Chancelier peut dire comme Cinéas : encore une victoire, et nous sommes fichus.

Je ne voudrais pas diminuer par une réserve, si faible soit-elle, le mérite très grand de M. William Martin ; mais il m'a semblé que, dans cet ouvrage à la fois clair et détaillé, il suppose connues des lecteurs une foule de notions historiques et juridiques que les spécialistes sont seuls à connaître. C'est une illusion d'homme d'esprit. La seule chose qu'un écrivain soit en droit de supposer, mais de supposer hardiment, c'est l'ignorance.

FERNAND CAUSSY.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Mme Juliette-Alexandre Bisson : *Les Phénomènes dits de Matérialisation*, gr. in-8, Alcan, 12 fr. — Ed. Duchatel et R. Warcollier : *Les Miracles de la Volonté*, in-8, Hector et Henri Durville, 4 fr. — Frantz Hartmann : *Une aventure chez les Rose-Croix*, in-8, Chacornac, 3.50. — Albert de Rochas : *La Suspension de la Vie*, gr. in-8, Dorbon-Aîné, 3.50. — Paul Flambart : *Notions élémentaires d'Astrologie scientifique*, in-8, Durville, 1,50. — Max Heindel : *Astrologie simplifiée*, in-16 car., chez M. G. H., Les Peupliers, Mont-Saint-Amand-lez-Gand (Belgique), 2,50. — Delobel : *Preuves alchimiques, l'Unité de la Matière et son Evolution*, in-8, Chacornac, 1 fr. — Annie Besant : *Vers l'Initiation*, in-12. Editions théosophiques, 3 fr. — Fabre des Essarts : *Les Grands Aïeux*, in-18, Librairie Nationale, 3.50. — E. de Rougemont : *La Graphologie*, broch. in-18, Mercure de France, 0,75. — Memento.

L'ouvrage de Mme Juliette Alexandre-Bisson, — **Les Phéno-**

mènes dits de Matérialisation — à peine paru, a soulevé dans la presse — notamment dans *le Matin* et *Psychic-Magazine* — des critiques très vives au sujet de l'authenticité de certains phénomènes dont il y est parlé. Les photographies dont on conteste la valeur documentaire — bien loin de représenter des phénomènes de matérialisation — ne seraient pas autre chose que la reproduction des portraits, maquillés grossièrement, des présidents Poincaré et Wilson et de la charmante artiste Monna Delza, parus dans *le Miroir*. Et il y en aurait d'autres. En supposant même que la très grande partie des autres photographies soient la reproduction de phénomènes de matérialisation *rigoureusement authentiques*, il n'en plane pas moins une certaine suspicion sur tout l'ouvrage. Et cela est fort fâcheux. Quand donc les expérimentateurs de phénomènes psychiques se résoudront-ils à prendre toutes les précautions nécessaires pour empêcher tout truquage et à ne publier que des faits prouvés *certains* et *incontestables*, qu'on ne puisse en aucune manière *suspecter* ?

Le médium de Mme Bisson, Eva C..., n'est, paraît-il, que Marthe Béraud, qui, en 1905, à la villa Carmen d'Alger, fit apparaître, devant le professeur Charles Richet, le fantôme d'un ancien prêtre hindou, nommé Bien-Boa. Ces expériences suscitèrent, à l'époque, de nombreuses polémiques et certains accusèrent même le médium d'avoir mystifié Charles Richet.

Que croire? Evidemment, on ne peut pas nier, *a priori*, que toutes les expériences dont Mme Bisson nous rend compte soient nulles et que les corps des médiums en état de transe ne puissent pas dégager parfois « une certaine substance, visible, palpable et vivante, qui, sous l'influence de forces indéterminées jusqu'à présent », prendrait « des formes et des aspects divers ».

Je ne suspecte pas non plus bien entendu la bonne foi de Mme Bisson. Elle est garantie d'ailleurs par la haute probité de M. le Dr Maxwell, qui a écrit pour son livre une judicieuse et prudente préface.

Comme tous les médiums, même ceux qui opèrent gratuitement, trichent ou finissent par tricher, on ne saurait prendre trop de précautions pour les empêcher de frauder et de moyens de contrôle pour déceler les fraudes qu'ils peuvent commettre.

A diverses reprises, depuis plus de douze ans, j'ai conseillé aux spirites d'apprendre la prestidigitation, avant de se livrer à leurs expériences favorites. En 1900 ou 1901, j'en avais même parlé à mes collègues d'une *société* d'études psychiques dont je faisais partie. On ne tint aucun compte, bien entendu, de ma proposition. Quelques-uns même en rirent. Or, voici que, l'été dernier, les frères Durville, qui s'étaient avisés d'apprendre la prestidigitation, s'en servirent avec succès pour démasquer le faux médium Carancini, qui passait pour-

tant pour un des meilleurs parmi les spirites. Les spirites, qui avaient ri de moi, ne rirent plus cette fois-ci. Espérons que l'aventure de Carancini et que l'histoire des photographies truquées de Mme Bisson les rendront plus prudents à l'avenir et qu'ils se convaincront de la nécessité de s'instruire préalablement dans l'art difficile de l'expérimentation.

§

Les **Miracles de la Volonté**, par MM. Duchatel et Warcollier, est un ouvrage très intéressant et très curieux. Par *Volonté*, ces auteurs désignent une certaine *force psychique plastique* qui se manifeste *inconsciemment* chez tous les êtres, depuis le minéral jusqu'à l'homme, et même hors de l'homme, par des phénomènes divers, tels que la *reconstitution* automatique de cristaux partiellement brisés et placés dans leur eau-mère, le *mimétisme* des animaux inférieurs, l'*autotomie* de certains crustacés, les *stigmatisations*, les *apparitions*, les *matérialisations*, etc. Cette force peut être tour à tour réparatrice, reconstitutrice et formatrice puisqu'elle guérit, répare, refait des organes et engendre des formes nouvelles. Elle n'est pas autre chose que la *force plastique universelle* des occultistes, à laquelle ces auteurs ont donné le nom de Volonté. Ils n'ont donc rien découvert de nouveau, mais leur mérite est d'avoir établi une sorte de lien entre les phénomènes psychiques et les phénomènes biologiques proprement dits. Ils ont emprunté la matière de leurs arguments à de nombreux ouvrages dont ils ont reproduit de copieux extraits.

La Volonté est conçue aussi parfois comme le pouvoir créateur universel :

« La Volonté, dit le théosophe anglais Frantz Hartmann, est ce pouvoir primordial par lequel le monde est venu à l'existence. Il peut se manifester de différentes manières et sur les sept plans distincts d'existence, comme force mécanique ou comme puissance spirituelle... » Un peu plus loin, il ajoute : « La Volonté est une force universelle ; elle retient ensemble les mondes dans l'espace et cause les révolutions des planètes ; elle est répandue partout et pénètre tout.... »

Ces lignes sont extraites d'un récit très captivant et d'une haute et saine lecture que F. Hartmann a intitulé : **Une aventure chez les Rose-Croix.** Cet auteur a imaginé qu'il avait découvert, dans un coin perdu, mais ravissant et enchanteur, des Alpes tyroliennes, une sorte de monastère théosophique, habité par des *adeptes*. Il décrit, en des pages poétiques et enthousiastes, le paysage, la demeure de ces Maîtres, leur laboratoire alchimique, leur genre de vie et leurs travaux et expose leurs hauts enseignements avec beaucoup de clarté.

§

L'érudit et savant M. Albert de Rochas est un travailleur jamais las. Il a écrit de nombreux ouvrages sur les forces non définies, l'hypnose, l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité, qui sont connus de tout le monde. Dans celui qu'il vient de publier, il s'est appliqué à recueillir des documents nombreux attestant que le phénomène de la **Suspension de la Vie** est moins rare qu'on ne pense. Il y montre que « l'organisme humain est capable de supporter de très longs jeûnes et peut rester longtemps, pendant plusieurs années, dans l'état si voisin de la mort qu'est le sommeil », cela rend « moins invraisemblable les récits des hagiographes et les inhumations temporaires des fakirs de l'Inde et des bonzes du Cambodge». Il y montre également que la suspension de la vie se manifeste aussi d'une façon très curieuse parfois dans les organismes inférieurs.

§

M. Paul Flambart, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, est l'un des astrologues contemporains qui ont le plus fait pour reconstituer l'astrologie sur des bases purement scientifiques. Il a écrit sur ce sujet quelques ouvrages dont j'ai parlé ici même, lors de leur apparition. **Les Notions élémentaires d'Astrologie scientifique**, qu'il vient de publier, sont le résumé d'un traité d'astrologie, qu'il fit paraître en 1902 sous le titre de *Langage astral*. Il y indique comment on représente le ciel de nativité, comment on l'interprète et comment on calcule les périodes d'influence par les transits, les directions et les révolutions solaires. Ces *Notions* sont très simplement écrites et conviennent admirablement aux débutants en astrologie.

Sur le même sujet, on vient de traduire en français **l'Astrologie scientifique simplifiée** de Max Hendel. Ce petit opuscule contient toutes les indications nécessaires pour dresser correctement un horoscope, et, à ce point de vue, justifie son titre, mais il contient aussi des théories *rosi-cruciennes* (?) et mystiques sur la formation du monde, la constitution du système solaire et les relations de ses diverses parties, qui n'ont rien de scientifique.

§

Dans ses **Preuves Alchimiques**, M. Em. Delobel a recueilli les preuves que l'histoire et la chimie moderne fournissent à l'appui de la théorie alchimique *de l'unité de la matière et de son évolution*. Il rappelle d'abord brièvement les transmutations historiques attribuées au Cosmopolite, Van Helmont, Helvétius, le Philalèthe, Richtausen, etc.; puis il invoque les lois de Mariotte, de Gay Lussac, d'Avogrado, de Graham, de Van t'Hoff (relative à la pres-

sion osmotique), de Raoult (relative aux abaissements moléculaires de congélation), de Dulong et Petit, etc., en faveur de cette théorie. Il montre ensuite que les phénomènes d'isomérie, d'allotropie et de radio-activité, et surtout ceux révélés par l'analyse spectroscopique des étoiles, la confirment scientifiquement.

Dans un excellent avant-propos, M. Delobel dit leur fait aux occultistes ignorants qui prétendent faire de l'alchimie sans rien connaître de la chimie moderne et qui vont clamant, partout et à tous, qu'ils ont trouvé le secret de la pierre philosophale, mais qu'il serait dangereux de la révéler. On se demande pourquoi une telle connaissance serait dangereuse pour les autres seulement et non pas pour eux. Seraient-ils d'une essence ou d'une moralité supérieures aux nôtres, ces alchimistes charlatans ? Il est grand temps que les occultistes — qui n'ont fait faire *aucun progrès* à leurs sciences — se décident enfin, ainsi que l'a fait M. Delobel, à adopter les solides et fécondes méthodes de la science moderne, qui, elles au moins, ont fait leurs preuves.

§

Vers l'Initiation est un recueil de six conférences données à Londres, en 1912, par Mme Annie Besant. Ces conférences traitent de l'homme ordinaire et de ses premiers pas sur le *sentier*, de la recherche du Maître et de sa rencontre, de la Vie du Christ, de Christ triomphant et des raisons qui font croire, à l'auteur, à la venue prochaine d'un Instructeur du Monde. Ces questions, étant souvent exposées dans les publications théosophiques, n'offrent rien de bien nouveau.

Après Mme Besant, chef de la *religion* théosophique, il convient de parler d'un autre chef de religion, de M. Fabre des Essarts, patriarche de l'Eglise gnostique, sous le nom de Synésius. Il serait sans doute intéressant de faire, à la manière de Plutarque, un parallèle de ces deux *vies*, mais ce n'est pas de Synésius, pasteur suprême d'un petit troupeau de fidèles qui se rattache à Valentin et à Basilide, en passant par les Cathares Albigeois, mais de M. Fabre des Essarts poète, que je désire parler.

Le front sacré de M. Fabre des Essarts s'auréole, en effet, de la couronne de poète. Aussi est-ce dans la langue chère aux Muses, langue dont il connaît le mystérieux pouvoir, qu'il a préféré chanter **Les Grands Aïeux**, en fils pieux et enthousiaste. M. F. des Essarts est resté fidèle à l'idéal de la Révolution et des grandes idées humanitaires : ce dont il faut le féliciter en ce moment de réaction.

§

M. L. de Rougemont a écrit un petit opuscule très intéressant sur la **Graphologie**, en s'inspirant des travaux du meilleur grapho

ogue contemporain, Crépieux-Jamin. Il est malheureusement trop court. Il est vrai qu'il n'était pas possible de résumer en 70 ou 80 pages toute la matière graphologique. D'autre part, il m'a semblé qu'il accordait une large place à l'interprétation personnelle, à la sympathie et à l'antipathie, dans l'analyse des écritures. C'est du moins l'impression que j'ai eue en lisant les portraits graphologiques qu'il a publiés dans le *Mercure*. Certes, il ne peut pas avoir trouvé, dans les seuls spécimens d'écritures qu'il a reproduits, tous les traits du caractère qu'il a énumérés dans ses portraits. De plus, comme il connaissait *auparavant* les personnes dont il a analysé les écritures, ces portraits ne peuvent pas avoir une grande valeur *probante*. En graphologie, comme en toute autre étude, il faut *éliminer l'équation personnelle*, afin de se rendre *neutre* et *impersonnel*. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut faire œuvre de science.

Memento. — Sous le titre : *Une Société secrète émule de la Compagnie du Saint-Sacrement : L'Aa de Toulouse aux XVII*e *et XVIII*e *siècles* (Auguste Picard, éditeur), M. le comte Bégouen a écrit une curieuse étude sur « l'une des fameuses congrégations secrètes dirigées par les Jésuites et dont on a si souvent parlé comme d'une chose mystérieuse et redoutable ». L'existence de cette Société aurait été ignorée jusqu'ici. L'auteur aurait retrouvé sa trace dans une trentaine de villes.

L.-C. de Saint-Martin : *Le Cimetière d'Amboise*, suivi de Stances sur *l'origine et la destination de l'homme*, est précédé d'une préface — commentaire du Dr Papus (Chacornac).

Le Catalogue de la Bibliothèque de la Société Unitive (rue de Rivoli, 140), comprend 2421 numéros d'ouvrages sur les Sciences psychiques, la magie, l'occultisme, la médecine, la philosophie, la littérature, etc. Il est complété par une table alphabétique des sujets traités par les auteurs mentionnés au catalogue.

Dr G. Durville et H. Durville : *Mémoire pour la Défense de l'Ecole pratique de Magnétisme et de Massage devant la justice*. Les auteurs plaident avec chaleur et de sérieux arguments, en faveur de la liberté de la médecine : ce qu'on ne peut qu'approuver.

Nouvelles Revues : *Psychic Magazine* (Henri Durville, directeur ; revue bi-mensuelle, illustrée, in-4 à 2 colonnes). Le 1er numéro contient des articles sur les Phénomènes dits de Matérialisation (Barklay), un cas de réincarnation (Dr G. Durville), la Chiromancie (B. Harlay), l'Hypnotisme (Jagot) et le Tarot Alchimique (Jollivet-Castelot).

Les Echos du Silence (trimestriels, 30, rue Gay-Lussac). A retenir surtout les deux premiers articles (*Exégèse de demain, Office de la Prospération*), de Victor et Stanislas Fumet.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

Le Correspondant: un anonyme raconte la véridique histoire du très prochain emprunt russe.— *La Renaissance* et *Revue Sud-Américaine*, descriptions et anec-

dotes sur le Tango, « vaccanale » à la mode. — *L'Antivivisection :* le vaccin préalable à un vote du Sénat. — *Les Feuilles de mai :* M. Pierre Hamp dénonce « le militarisme antipatriote ». — *La Clarté :* un poème de M. Rogatien Duverger. — Memento.

Par la plume d'un anonyme, **Le Correspondant** (25 décembre) traite du concours effectif que la Russie pourrait apporter à l'effort de la France. « Si la guerre éclatait demain ? » demande un politicien de café. Son ami répond, certain, glorieux de belle confiance : « Il y a la Russie ! » Le rédacteur discret du *Correspondant* intervient dans ce dialogue et dépeint : « La vraie situation. » Tout l'article est à lire. Il n'est guère rassurant. Sur les mouvements de troupes, leur nombre, la pénurie de lignes stratégiques en Russie, on trouve là des tableaux et des cartes démonstratifs, à l'appui d'un texte judicieux.

Nous en découpons ce passage, qui est instructif ou, en tous cas, apprendra quelque chose à ceux que ces mots : « les affaires » ou cette locution appliquée à tel ou tel : « il fait des affaires » plongent, comme nous, dans une sorte d'épouvante.

Il n'est pas sans intérêt de raconter maintenant la véridique histoire du très prochain emprunt russe des chemins de fer.

Un financier parisien très en vue, s'étant octroyé des loisirs, s'en alla en Russie, à titre purement privé, pour y chercher quelque grande opération à réalise .

La France allait voter la loi de trois ans, c'est-à-dire atteindre la limite des charges militaires qu'elle peut s'imposer. L'Allemagne, au contraire, demeurait susceptible d'accroître encore les effectifs et la puissance de son armée. La nécessité était, dès lors, urgente de réclamer à l'Alliance un concours vraiment efficace, pour garantir la paix en rendant un conflit hasardeux *a priori* pour nos voisins de l'Est. Mais ce concours ne pouvait être « sérieux » qu'à la condition de réaliser sans retard tout le programme indiqué par notre état-major général et comportant, avec la création de lignes ferrées stratégiques, la mise en état des moyens de transport et de circulation indispensables pour permettre la mobilisation de l'armée russe occidentale.

Dans la réalisation de ce programme, la création de chemins de fer semblait être au premier plan. Il n'en fallut pas davantage pour que notre éminent financier s'en allât trouver M. Kokovtsoff et lui tînt à peu près ce langage : « Vous avez des besoins d'argent impérieux et pressants, un emprunt « des chemins de fer » est indispensable pour vous. Or nous sommes en état de le lancer en garantissant son succès et nous sommes prêts à mettre une fois de plus nos réserves énormes de capitaux à votre service. Mais nous vous imposons la construction des lignes stratégiques utilisables en cas de conflit. »

La manière dont cela fut dit laissait supposer implicitement qu'un homme parlant avec une si belle assurance était à tout le moins investi d'une mission officieuse.

Le ministre se montra très réservé : il lui semblait avec raison incroya-

ble, en effet, qu'une proposition aussi nette pût être formulée « à titre privé ». Néanmoins il ne crut pas devoir dissimuler qu'un simple accord ne lui paraissait pas inacceptable.

Peu de jours après, notre ministre des finances recevait, à son tour, la visite du même négociateur « privé ». « Je crois pouvoir vous pressentir, monsieur le Ministre, *ayant vu la semaine dernière M. Kokovtsoff*, sur l'opportunité de construire en Russie des chemins de fer stratégiques, à la condition que le marché français sera ouvert, cinq années de suite, à 500 millions d'obligations russes par an. »

Pendant ce temps, le gouvernement de Pétersbourg faisait demander discrètement par son ambassadeur si, vraiment, un accord sur les bases indiquées était possible ; le gouvernement français faisait faire par M. Delcassé les mêmes sondages.

La combinaison finit par aboutir : la promesse de chemins de fer stratégiques fut faite par la Russie, — sans qu'aucune précision ait été donnée par elle à leur sujet, — et la promesse d'un grand emprunt de 2 milliards et demi de francs à émettre en cinq années successives à partir de 1914 fut faite par la France, — sans qu'aucune précision ait été réclamée par elle au sujet des fameux chemins de fer stratégiques. — Mais quelle « belle affaire » tout de même !

§

En état de crise latente, avec son inquiétude universelle, sa soif de plaisir, l'étalage du luxe, une fièvre qui brûle tout, et, de ci de là, quelques appels platoniques à la morale, à la religion, poussés par de petits jeunes gens ou de vieux messieurs élevés par les pères jésuites, — cette époque répète assez ce que fut le temps du Directoire. Les belles campagnes de la première République sont remplacées par les merveilleux progrès des inventions. Les jeunes capitaines vainqueurs sont nos pilotes d'avions. La Révolution était morte avec le bel et pur Saint-Just et le grand Robespierre. Nous sommes en réaction sur le généreux mouvement d'émancipation civile et intellectuelle qui suivit l'affaire Dreyfus...

En attendant qu'il sorte *socialement* quelque chose de l'effervescence actuelle que nous communiquons à l'Europe, — nous avons le tango ! Les âmes se trémoussent autant que les derrières, dans cette fureur de danse, et nous écrivons : les âmes, avec le sentiment du vague que le mot implique. Voilà deux ou trois ans, le pas du dindon ou celui du *grizzly bear*, importés du nord américain après le *cake walk*, cette grimace de nègres, — préoccupaient la jeunesse. Aujourd'hui, de douze à soixante ans, les enfants des deux sexes et de toutes conditions dansent le tango. Il y a des membres des grands corps de l'Etat, des poétesses et... jusqu'à des aïeules qui n'ont jamais rien fait imprimer !...

M. Robert Hénard commence « Une enquête sur le Tango » dans **La Renaissance** (3 janvier) :

Qui enseigne le tango? Des Américains, Argentins, Brésiliens, sauvages d'hier ayant troqué leur défroque de plumes contre le veston et le smoking, individus aux joues bleues, aux cheveux et aux sourcils luisants et noirs, arrivés presque sans sou ni maille et qui s'en iront les poches pleines, des Hongrois au visage glabre et au nez en bec d'aigle, des Belges, des Italiens et, enfin, des Français, les uns professionnels cotés et honorables, les autres, parvenus du plaisir en vogue, anciens plongeurs de restaurants, garçons de café, chauffeurs d'auto, etc., gars intelligents, bien bâtis, qui, vite experts en un art facile et lucratif, joignent au besoin, à sa pratique des procédés d'un genre spécial et moins délicat.

Une dizaine de thés-tango importants, où il est de bon ton de paraître de quatre à sept heures, fonctionnent actuellement à Paris. Il existe encore nombre d'établissements semblables, mais de moindre envergure, cours de tango avec thé, apéritif-tangos, etc., que ne dédaigne pas de visiter une société qu'il est convenu de regarder comme des meilleures.

On danse le tango le soir, après dîner, dans les mêmes lieux de réunion et alors le passe-temps favori prend d'autres noms, devient tango-champagne, tango-souper, tango-gala, redoute. Après minuit, le tango règne universellement dans les cafés des boulevards. Fêtards et bourgeois, snobs et curieux de toutes sortes, mélangés, étroitement serrés autour des tables, assistent aux évolutions chorégraphiques de quelques couples salariés qui, front à front, côte à côte et cuisse à cuisse, suivent impassiblement un rythme d'une monotonie lancinante. Il arrive que quelques-uns des spectateurs, saisis soudain du désir de se produire, prennent part à ces ébats : ils invitent des femmes aguichantes dont la chair les tente. Parfois, une Américaine pocharde se met de la partie et fait montre d'une exubérance insolite qui donne de la gaieté au tableau.

Le tango est dans toutes les bouches.

Oui, il est « dans toutes les bouches » et M. Hénard, à son insu peut-être, donne un sens défini à ces vers mystérieux de la romance que chantait si comiquement, il y a quelques années, la brave M^me^ France :

Tes yeux dans mes yeux
Et tes deux pieds dans ma bou-che !

M. Robert Hénard cite des historiettes fort amusantes.

L'un d'eux, par exemple, — il s'agit des professeurs de tango, — est un ancien garçon de café de l'une des tavernes les plus renommées du boulevard. Il y a un an, il y servait encore. Doué d'un physique suffisamment « argentin » bien que né sur les hauteurs de Belleville, beau garçon et roublard, il a appris la danse à la mode et s'est produit avec succès sur la scène des cafés-concerts. Il a ouvert un cours où la clientèle a afflué bientôt, une clientèle de jolies femmes étrangères, de Françaises en maraude de plaisir et surtout de femmes mûres. Il se fait payer quatre-vingts francs l'heure et encore ne la donne-t-il pas tout entière. A la quarante-et-unième minute il se pâme ; il est las; il s'allonge sur un canapé, se repose.

Et ces dames sont autour de lui qui l'éventent, lui servent des boissons fraîches... Vous ne me croyez pas ? L'histoire est vraie, cependant.

En voici une autre. A un tango-champagne des plus courus, une dame de la haute aristocratie se livre à un magnifique brun, musclé comme Hercule et léger comme Diane, qui l'entraîne en un langoureux tango. Elle ne le connaît pas, ne l'ayant encore jamais aperçu. Il danse à miracle et elle s'abandonne voluptueusement. Le tango fini, elle lui en demande un autre. Nouvelles délices. La dame tombe en une rêverie dangereuse. Elle quitte la salle fort tard et à regret. Huit jours plus tard, elle dîne en ville. Qui reconnaît-elle parmi la valetaille galonnée ? Son danseur de tango !

Comme vous devez bien le penser, ces erreurs ont parfois des suites fâcheuses et l'amoureux et séduisant danseur se révèle à l'occasion maître chanteur expérimenté. Les leçons de tango sont alors le prélude d'enlèvements qui précipitent dans les bureaux de la Sûreté Générale des familles éplorées. On lance de fins limiers à la poursuite des fuyards. Mais ils sont déjà loin. Ces fugues, dont les conséquences sont toujours navrantes, ont, paraît-il, généralement pour but — on ne sait trop pourquoi — l'Autriche.

L'aventure peut même être plus sombre. Une jeune femme se rend à l'insu de son mari dans quelque élégant thé-tango. Elle y remarque un danseur et danse avec lui : il l'enlace, la serre hermétiquement dans ses bras et les voilà en branle. Au fur et à mesure que se répète le rythme berceur, l'étreinte du cavalier devient plus étroite : le cœur de la dame bat à tout rompre et, quand l'archet des tziganes meurt sur les grincivarius, elle est vaincue. L'instant d'après, elle recommence. Le danseur, qui, jusque-là, s'est tu, murmure alors quelques vagues paroles dans un idiome à peine intelligible. On lie connaissance. Un quart d'heure après, on se retrouve devant une tasse de thé : « Je suis Argentin, dit le bel inconnu. Ah ! ce tango parisien, comme il est fade, incolore, comme il est loin du tango de mon pays !... » La dame ouvre de grands yeux. Elle questionne anxieusement l'étranger ; il lui répond : « Je ne puis dépeindre, il faut voir... » Elle se tait ; il reprend : « Voulez-vous voir, voulez-vous venir chez moi ? Je vous montrerai le tango argentin, le vrai, le tango fougueux, terrible et délicieux. » Il donne son adresse. La dame se récrie, jure qu'elle n'ira jamais. Le lendemain, elle court au rendez-vous. Elle passe une heure de folle ivresse... Rentrée chez elle toute étourdie, un peu honteuse de l'escapade, heureuse et brisée, elle retire lentement son manteau. Soudain, elle pousse un cri, pâlit, chancelle. Son collier ? Elle n'a plus son collier ! Le séducteur était un voleur... « Vous plaisantez, me direz-vous, vous parlez comme un film cinématographique ! » Eh ! bonnes gens, allez-y voir !

Le haut clergé catholique interdit le tango aux fidèles. Il accroîtra de beaucoup le nombre des infidèles. La mode passée, les brebis égarées reviendront au giron. C'est le mieux que l'on puisse espérer dans les palais épiscopaux.

Un des professeurs-dames les plus haut cotés d'aujourd'hui répondait à ce veto des prélats : « Moi qui prie tous les jours la Sainte Vierge et en obtiens tout ce que je lui demande, je ne puis croire que le tango déplaise au Ciel. Ah ! si Mgr Amette venait me

voir danser !... Mais où diable a-t-il pu aller voir danser le tango, pour le condamner ? »

Telle est la faveur du tango qu'une nouvelle revue : **Revue Sud-Américaine** (janviers-mars) dans son premier numéro auquel ont collaboré MM. Georges Clemenceau, Paul Adam, Léopold Lugones, Maurice Ajam, Francis Vielé-Griffin, Jules Payot, G. Ferrero, T. L. O' Connor, Ronald Mac Neill, Camille Mauclair, Raphaël Altamira, — publie aussi une étude de M. R. B. Cunningham Graham sur « le tango argentin » !

M. Cunningham Graham évoque les débuts de la faveur du tango :

Quand tout le monde fut assis, l'orchestre — de ces chers tziganes naturellement, — entama un morceau mi-ritournelle, mi-habanera, canaille et sensuel, et involontairement les mains même les plus aristocratiques, les mains de belles dames dont les géniteurs immédiats étaient des marchands de porcs de Chicago ou des *gambusinos* brusquement enrichis par un coup de pioche heureux à Zacatecas, — les mains frappaient délicatement le dossier des sièges, mais rarement en mesure.

Un grand jeune homme, qu'on aurait cru confectionné d'après une gravure de modes, les cheveux noirs lissés et collés sur le crâne, le pantalon au pli impeccable qu'on eût dit chaque jambe taillée dans du carton, s'avança en compagnie d'une jeune femme serrée dans une jupe si étroite que ses jambes ne pouvaient bouger que grâce à une fente qui montait jusqu'aux genoux. Il prit sa partenaire par la taille et lui tint une main à la hauteur du visage, en se pressant contre elle de telle façon qu'une jambe du pantalon au pli trop raide disparut complètement contre la jupe étroite. Ils tournèrent, s'inclinant, se penchant, levant la jambe, se tordant comme des serpents, avec des mouvements de hanches qui semblaient confondre pantalon et jupe en un tout inharmonieux. La musique devint de plus en plus furieuse, les pas de danse s'accélérèrent jusqu'à ce que, d'un bond, la jeune femme se jetât dans les bras de son danseur, qui la renversa jusqu'au sol avec autant de précautions que si elle eût été un œuf frais pondu ; après quoi le couple salua et disparut.

De discrets applaudissements s'accompagnèrent d'exclamations : « Charmant ! Merveilleux ! Quelle grâce ! Vivent les Espagnoles ! » Car ce judicieux public, insoucieux des luttes pour l'indépendance et des changements politiques, paraissait croire que Buenos-Aires était en Espagne et n'avait jamais entendu parler de San Martin, de Bolivar, de Paez et des autres libérateurs de la Patrie.

Pour cette cohue de snobs, le monde se composait de Paris, de Londres et de New-York, sans rien d'autre, sinon les tziganes et les danseurs de tango, personnages un peu barbares et par delà le rideau.

. . . . . .

Lentement, les salles du grand hôtel se vidèrent, et, dans les corridors et les passages, le mélange des parfums s'attardait, comme un encens affadi dans une église déserte.

Les automobiles emmenèrent les dames et leurs amis, et les chauffeurs qui avaient grelotté au dehors tandis que la foule transpirait à l'intérieur,

échangeaient des réflexions avec les portiers majestueux, et l'on entendit même cette interpellation : « Dis donc, Anatole, as-tu vu mes vaches ? »

Ce mot du chauffeur n'est point d'un homme du monde. Il révèle un moraliste, ce qui vaut parfois mieux. En vérité, nous assistons à une singulière *vaccanale*, si jose m'exprimer ainsi.

§

De l'Antivivisection (décembre) :

Les soldats chair à expérience !

La France est un pays de liberté, et les droits de l'homme et du citoyen y sont sacrés !

Aussi, après la déclaration *obligatoire* de la tuberculose, voici que l'on parle de rendre la vaccination antityphique également *obligatoire*.

Les sérums ayant fait banqueroute, les grands-prêtres de la médecine officielle en mal de réclame et de décoration se sont mis fabricants de vaccins, et ils veulent à toute force nous les injecter. A coup de statistiques complaisantes, chacun clame les merveilles de son virus. Des seringues menaçantes se lèvent de tous côtés. On n'a plus le droit d'être bien portant. Sous prétexte d'une maladie *possible*, on cambriole votre peau, on infecte votre organisme de germes morbides, on souille votre sang de toxines. Voilà où nous en sommes !

Cependant l'Angleterre, pays de la vaccine, après avoir comblé Jenner d'honneurs, reconnaît à ses citoyens le droit d'invoquer le cas de conscience pour se soustraire à l'inoculation. Plus de 150.000 parents anglais refusent chaque année de soumettre leurs enfants à la manie des vaccinateurs ; et cependant la mortalité anglaise est inférieure à la mortalité française.

Que dire de la vaccination antityphique, née d'hier, et qui a déjà occasionné dans le civil de nombreux cas de mort ? Nous disons « dans le civil », car elle a été aussi « essayée » dans l'armée, et principalement sur les soldats du Maroc. Mais là, allez donc voir ce qui s'y passe ! La consigne est de se taire. Sans contrôle, on a sorti des statistiques merveilleuses et voici qu'un sénateur, le Dr Léon Labbé, de l'Académie de médecine, vient de déposer sur le bureau du Sénat un projet de loi pour rendre *la vaccination antityphique obligatoire dans l'armée.*

Il reste cependant à savoir si les mères françaises donnent leurs enfants au pays pour remplacer les cobayes et les lapins comme sujets d'expérience. Si Messieurs les vaccinateurs sont si sûrs que cela de l'efficacité de leurs virus, qu'ils l'essaient sur eux-mêmes, pas sur les autres. Le docteur Léon Labbé doit se soumettre tout le premier à l'épreuve, ainsi que les sénateurs qui l'appuieront. Après, et seulement après, ils pourront voter.

Espérons encore qu'il se trouvera, à la Chambre haute, assez d'esprits libres pour rappeler ce sénateur trop zélé au respect « de la peau des autres ».

C'est peut-être M. le professeur Léon Labbé qui a raison. Mais l'idée de le soumettre d'abord à son vaccin et d'inoculer le virus à tous les sénateurs qui seraient partisans de l'injecter obligatoire-

ment aux soldats, ne vous semble-t-elle pas d'une fantaisie supérieure ? Le Sénat vacciné voterait en connaissance de cause.

§

Dans **Les Feuilles de Mai** (1er décembre), M. Pierre Hamp intitule : « Le militarisme antipatriote », la forte page que nous donnons ci-dessous. L'auteur, par ses livres, s'est affirmé l'un des romanciers les plus personnels et les plus puissants de ceux que nous ont révélés les dernières années. *L'Enquête*, son dernier volume, outre des qualités littéraires de premier ordre, est un modèle de documentation sociale et une œuvre utile contre l'alcoolisme. La voix de M. Pierre Hamp est de celles qu'il faut écouter :

La confusion de l'idée de caserne est telle que l'antipatriotisme est identifié à l'antimilitarisme.

Cependant, il y a un patriotisme antimilitariste. Dire qu'il vaut mieux affecter les 450 millions d'augmentation des armements à l'assainissement de la nation, est-ce tellement haïr la France ? La mortalité des enfants jusqu'à deux ans y est de 21 o/o. Dans certains quartiers de Lille, elle a atteint, en 1911, 33 o/o sur les enfants jusqu'à un an.

Notre coëfficient de naissances est de 18,7 par mille habitants et celui de mortalité 19,6.

On calcule sûrement la mort du pays si la besogne de « désalcoolisation », de « détaudisation », de repeuplement, n'est pas entreprise. Il y faudrait immédiatement 450 à 500 millions, que l'on vient de donner aux armements.

Tant que nous aurons un débit par quinze habitants adultes ; des logements vermineux où, l'été, les enfants des ouvriers entassés ne parviennent à se réfrigérer que dans la mort ; des illettrés et des abrutis voués au « Cinéma dramatique », nous serons un pays qui meurt, — et on peut bien augmenter le nombre des soldats, la puissance des canons, ça nous fera mourir un peu plus vite, par manque de soins, par refus de nous assainir.

Notre état de santé est tel que nous ne saurions supporter la commotion d'une guerre, fût-elle victorieuse. Nous en resterions chancelants, vidés. Si nous ne voulons pas être le *pays mort*, il est temps d'alimenter notre chair débile, de purger notre sang pourri. On peut mettre là-dessus la plus belle cuirasse, ça n'empêchera pas en-dessous le Taudis, le Débit, la mortalité infantile, la limitation mal comprise des naissances, de nous tuer sûrement. C'est là que les militaristes, prétendus patriotes, apparaissent de véritables — comme ils disent — *Prussiens*. Ils nous tuent en nous empêchant de nous guérir.

Des discours, des cris, des journaux leur sont nécessaires à soutenir cette affirmation qu'il faut s'armer, s'armer. Rien avant. 450 millions tout de suite et d'abord. Mais quand ils ont bien crié, une contradiction solide reste. Et le doute. Cela sera-t-il utile ?

Mais il ne faut ni discours, ni tumulte pour vérifier qu'il est urgent de démolir le Taudis, de fermer le Débit, de supprimer la misère des famil-

les reproductrices. L'évidence suffit à fournir ici la preuve solide. Il n'y a qu'à voir.

450 millions. Un morceau du salut de la France qui tombe à l'abîme. Qui sont les patriotes ? Ceux qui préfèrent le tas de ferraille à l'assainissement du peuple ? Ceux qui nous maintiennent en pourriture sous une armure dorée ?

Le militarisme antipatriote tuera ce pays.

§

Nous avons déjà cité quelqu'un de ces poèmes savoureux que M. Rogatien Duverger publie à la mémoire de sa bisaïeule : Estelle-Aurore Duverger. **La Clarté** (décembre) en insère qui valent bien les précédents. Nous aurons là un livre de bonne veine gauloise, d'un poète doué, capable d'une langue simple et robuste. La verdeur de cette pièce-ci, la sûreté du vers sont plaisantes et reposent du facile et faux lyrisme qui s'étale un peu trop partout :

IL A DES BAS VERTS

Ma bisaïeule, Estelle-Aurore Duverger,
Etait d'une pudeur extrême
Qui ne savait point transiger;
Et, si j'en conte un trait, c'est pour la louanger.
Un jour d'automne, Aurore était à voyager
Du côté d'Angoulême.
La diligence, tout à coup,
Heurtant un chariot qui portait la vendange,
Verse sur un talus bordant un champ de choux.
Voici nos voyageurs roulant, jambes au cou,
Tête en bas, pieds en l'air, bref, un confus mélange
Digne de Michel-Ange.
Or, bien qu'il y eût là sept femmes, j'en réponds,
La voix de la pudeur sortit des seuls jupons
De mon aïeule.
On entendit Aurore, seule,
Crier au postillon, à demi-convaincu :
« Si tu veux un écu
« Cache mon c... ! » —
« Lequel est-ce ? »
Interrogeait l'homme en liesse,
Mais hésitant parmi tout ce monde à l'envers,
Mon aïeule le sut fixer en cinq mots clairs :
« Il a des bas verts ! »

§

Memento. — *Revue de Paris* (1er janvier). — Ce numéro porte, pour la première fois, le nom des directeurs de la revue : MM. Ernest Lavisse et Marcel Prévost. — M. Anatole France y commence un exquis roman d'enfance ; « Le Petit Pierre », et M. L. Latzarus une étude très intéressante

sur « le Journal Moderne ». — « Le Centenaire de Claude Bernard », par M. le Dr J. Morat.

Les Cahiers de l'Amitié de France (décembre). — Ils s'appelleront désormais : « Les Cahiers » et paraîtront 12 fois l'an, indépendamment de « l'Amitié de France ». — De M. Louis d'Antin de Vaillac : « La Nuit de Noël du docteur Faust. » — Un poème de M. L. Piéchaud. — « La Demeure », de M. G. Vallery-Radot.

Les Entretiens idéalistes (décembre) :— M. C. de Crisenoy : « Individualisme et idéalisme social. » — « Les Desiderata des Réformés au XVIe siècle », par M. A. Autin.

La Vie (3 janvier) : — M. Ch. Géniaux : « Impressions de Corse. » — « Baléares : Ibiza », par Mme Andrée Béarn.— « Andrée Béarn », par M. Octave Uzanne.

Revue bleue (3 janvier): —« Les Anciens dieux de l'Occident », par M. Camille Jullian. — « Des devoirs des interprètes et du public envers Parsifal », par M. Péladan. — M. E. Champion : « La Religion et la morale de Mme Roland. »

Revue des Français : (20 décembre). — « La Légion étrangère; ce qu'elle est réellement », par M. A. de Pouvourville. — (30 décembre) : « La Vie en Belgique », par M. Gérard Harry. — « Vieux matelot », nouvelle de M. Iann Karmor.

L'Olivier (décembre) : — M. Ch. Maurras : « L'âme des Oliviers. » — Poème de M. Nicolas Beauduin. — « La Peinture à fresque », par M. Paul Andra. — « Jean Baffier », par M. P. Brenet.

Le Parthénon (5 janvier) : — M. E. Faguet : « Réalisme et Idéalisme dans le Théâtre de Corneille .» — M. S.-Ch. Leconte : « Ia ora na Loti », poème. — M. Louis Payen : « La Poésie de M. Henri Bataille. » — M. F. Le Dantec : « Le Chat et la souris. »

Les Marches de l'Est (décembre) : — Beau numéro de Noël, consacré aux Vosges.

La Revue hebdomadaire (3 janvier) : — M. F. Funck-Brentano : « La Rentrée des Bourbons à Paris. » — M. d'Anthouard : « La France en Palestine. » — La suite des attachants « Souvenirs d'exil » de M. F. Bac.

La Revue (1er janvier) : — « Comment combattre la criminalité ? » enquête conduite par M. F. Mazade. — « Les Mystères de la vie », par M. le Dr Gustave Le Bon.

La Griffe (décembre) : — M. F. Norgelet, sur « Niederhausern Rodo ». — M. A.-E Smith : « Maurice Barrès. » — M. Jules Heyne : « En histrionie. »

La Grande Revue (25 décembre) : — « Poèmes » de M. E. Gojon. — « L'Initiation sociale de la femme », par Mme Louise Compain. — « La Joconde », par M. Léon Werth.

La Revue du Foyer (1er janvier) : — « Vivre », par M. le Dr Grasset.

France-Italie (1er janvier) : — M. J. Luchaire : « Conceptions politiques dans la dernière république florentine. » — M. H. Prunières : « Influence de l'Italie sur la création de l'opera français. »

Le Double Bouquet (janvier) :— « Chez les Poètes », par M. A. Germain, qui révèle l'existence d'une jolie institution anglaise : *The Poetry Book-Shop*.

Les Ecrits Français (5 janvier) : — Poèmes de MM. René Ghil et Ch.-A. Grouas. — Contes de M. V. E. Michelet. — De fort divertissants pastiches, à la manière des poètes fantaisistes actuels et de M. H. de Régnier, par MM. J. Pellerin et E. Zavie. — C'est une des revues les plus vivantes et littéraires qui soient.

Vers et Prose (octobre à décembre) : — « Les Poèmes fantaisistes », anthologie réunie et commentée fort bien par M. F. Carco, où l'on trouve des poèmes de MM. A. Salmon, G. Apollinaire, Fagus, Toulet, T. Leclère, E. Derème, J. Pellerin, J.-M. Bernard, Claudien, Vérane, Divoire, Muselli, M. Ormoy et de Léon Deubel. — Plus loin, on lit un poème « retrouvé » de Mallarmé, des vers de M. Ernest Gaubert, etc..., et un somptueux et biblique drame en prose, de M. O. W. Milocz : « Méphiboseth. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les Fantômes (*La Dépêche*, 16 janvier). — Souvenirs de ma Vie, par Jules Claretie (*Le Journal*, 17 janvier). — J.-H. Rosny aîné, homme planétaire (*L'Intransigeant*, 18 janvier).

Comme à toutes les périodes où la religiosité envahit les cervelles, on s'occupe beaucoup de spiritisme, en ce moment. C'est toujours le même désir, le même besoin de nier la mort, qui ont créé les religions. Les morts ne sont pas des morts ; ils vivent, ils encombrent l'atmosphère, à la recherche d'un ventre confortable où se réincarner. Ils ont aussi beaucoup de choses à nous dire, et se bousculent dans les pièces où les médiums font tourner les guéridons.

On connaît le mécanisme de ces opérations : c'est le subconscient du médium qui parle, et c'est sa croyance aux esprits qui crée les esprits. Les personnages qui se manifestent sont l'idée même qu'il se fait de ces personnages. L'intérêt de ces expériences est donc tout entier dans la qualité du médium et dans la richesse de son subconscient.

A ce sujet. M. Remy de Gourmont écrit dans **la Dépêche** ces réflexions, toutes d'actualité, sur les *Fantômes :*

Il y aurait de quoi déconsidérer une nation à tout jamais, s'il était juste de la rendre solidaire de l'aberration de quelques-uns. De quoi s'occupe Paris au début de cette année 1914, de quoi s'occupe la France ? De fantômes. La question est de savoir si les morts ne sont pas morts, s'ils peuvent revenir sur terre, se manifester sous la forme des légendaires fantômes. Les uns affirment, les autres nient, mais, ce qui est peut-être plus grave, quelques-uns doutent, car, parmi ces quelques-uns, il se rencontre des hommes qui, en d'autres domaines, ont fait figure de personnes intelligentes. Faiblesse de l'organisation humaine, on a vu des savants destinés à des découvertes capitales dans le domaine physiologique se demander s'il n'était pas possible d'admettre ce que les spirites nomment des matérialisations, c'est-à-dire la formation spontanée d'un corps humain tout

organisé, d'un corps adulte qui n'aurait pas été généré, qui aurait surgi de l'air ambiant, comme Adam sortant de la terre sous les mains de Jéhovah, et plus miraculeusement encore, si l'on peut dire ! C'est inimaginable, mais cela est. Je l'ai raillé autrefois, ce savant, mais je n'en ai plus le courage et je ne me servirai plus de son exemple que pour montrer qu'il n'est pas d'intelligence complète et sans tare et qu'il faut nécessairement se montrer indulgent à telles faiblesses. Le plus clairvoyant a ses aberrations et celui-là même qui les relève avec indignation n'est probablement pas exempt d'aberration d'un autre ordre. On ne peut cependant s'empêcher de dire qu'ils donnent là de bien mauvais exemples à la foule ingénue qui ne demande que des prétextes pour retomber dans ses vieilles superstitions ou pour y persévérer, car elles sont toujours plus ou moins vivantes dans la malheureuse imagination des hommes. Peut-être que M. R... avait cru agir en savant qui ne doit rien nier à priori, mais au contraire observer avec attention et sans parti pris les phénomènes, même les plus suspects. Si c'est cela, il s'était trompé et sa méthode était mauvaise. Il y a des phénomènes devant lesquels la raison peut et doit poser la question préalable, comme on dit en style ou plutôt en jargon parlementaire, et la suite des événements ne le lui fit que trop bien voir puisque sa réputation faillit un moment en être compromise. Elle le serait encore, s'il n'était revenu très vite à la vraie science et s'il n'y avait fait, comme je l'ai dit, une découverte physiologique d'un intérêt capital. « Le malheur, disait Pascal, tombe sur les hommes parce qu'ils sortent de leur chambre. » On pourrait en dire autant des savants, mais ce n'est pas dans leur chambre qu'ils doivent se renfermer, c'est dans leur laboratoire. C'est là qu'il fallait convier le médium à transformations : il ne fallait pas aller chez lui.

Et, après avoir conté l'aventure de M. R..., dont tout le monde a gardé le triste souvenir, et la récente histoire de Mlle Eva, qui opérait dans un parfait état de nudité et photographiait l'invisible, en s'aidant des portraits publiés par « le Miroir », M. Remy de Gourmont conclut : qu'il trouve navrantes toutes ces histoires et qu'elles ne donnent pas une très belle idée de l'intelligence humaine.

§

Jules Claretie est devenu lui-même un fantôme et le **Journal** publie les *Souvenirs* de sa vie. Ecrites pour être publiées de son vivant, on peut être certain que ces révélations ne blesseront personne, pas même les morts, ses confrères. De ces mémoires, j'extrais ces pages sur Baudelaire qu'il fréquenta au *Figaro :*

Barbus et chevelus, Daudet et Delvau faisaient contraste avec le masque glabre de Baudelaire lorsqu'il apparaissait, glacial et pâle, dans la petite salle vitrée. Il est des êtres qui dégagent de la chaleur et, en entrant dans un salon, semblent faire de la lumière. Baudelaire dégageait de l'inquiétude. Il y avait quelque chose de spectral dans son apparition. Silencieux, énigmatique, aucun de ses gestes ne semblant déplacer d'air autour de lui ; il entrait à pas comptés, ses yeux très noirs interrogeant d'un regard

circulaire, et il s'asseyait, attendant ses épreuves sans dire un mot. Ce qui était caractéristique dans cette physionomie, ce visage rasé de mime triste, — il pouvait figurer un pierrot mélancolique à côté de Banville, Pierrot souriant, — c'était le pli amer de sa bouche, l'expression de lassitude et de sarcasme de cette lèvre qui semblait tirée par deux rides parallèles. Les yeux, très vivants, semblaient trouer un masque impassible, et dans cette face figée, la lèvre seule, avec le regard, paraissait vivre. Tout le pessimisme de cet homme s'était logé dans ce rictus méprisant.

Il méprisait, et peut-être, au fond de soi-même, avait-il des attendrissements mal dissimulés. Cet amoureux des femmes damnées avait eu des amours d'une tendresse idyllique. Il écrivait à quelque modèle d'atelier des lettres éperdument enflammées qu'eût signées un collégien naïf. On devinait très vite en lui, à bien l'étudier, une timidité plutôt qu'une pose dans cette allure hiératique. Leconte de Lisle, qui jugeait bien les hommes — un peu sévèrement, ce qui n'est pas toujours une mauvaise manière de juger, — me disait : « Charles Baudelaire fut un bon bourgeois, poète classique, qui se barattait la cervelle pour inventer des originalités faciles. »

Il y avait de la tendresse, une tendresse endolorie et rentrée, dans ses plaisanteries macabres. Il voulait étonner, et, des étonnements qu'il semait autour de soi, il souffrait lui-même. Je l'ai vu, dans un cénacle de jeunes gens qui, pour se faire bien venir du maître, renchérissaient sur les inventions morbides, ajoutaient aux fleurs du mal des griffes malsaines, étalaient complaisamment devant Baudelaire le fruit de leurs imaginations effrénées, — démoniaques de pacotille se faisant diaboliques ou surdiaboliques (comme on voudrait être surhomme aujourd'hui, depuis Nietzsche), — je l'ai vu, après avoir écouté les divagations très étudiées, cherchées, tarabiscotées de ces petits Manfred du Parnasse, se lever tout à coup, fendre le cercle de jeunes disciples qui l'entouraient, quêtant de lui un sourire approbatif, et, brusquement, comme poussé dehors par un ressort, traverser le salon et disparaître en laissant stupéfaits les petits démoniaques qui renchérissaient pour lui plaire sur *la Charogne* ou sur *le Vin et l'Assassin*.

Amoureux du mot, esclave du mot, ce malheureux grand poète qui devait mourir en cherchant des mots dans le balbutiement de l'aphasie, ce chercheur de sensations artificielles, ce familier des poisons qui montent au cerveau et le corrodent, une mélancolie profonde le traînait à travers le monde. Jamais le dégoût morne et las ne m'est apparu plus tristement personnifié que dans Baudelaire attablé, tout seul, devant une petite table du bal du casino Cadet — en haut, sur la galerie dominant la salle de danse — et laissant tomber sur les danseuses enragées les quadrilles fous, les hystéries des cancans à la mode, son regard fixe, les prunelles agrandies, comme hypnotisées par ces convulsionnaires, filles belles ou laides, autour desquelles on faisait cercle ; et, dans la buée chaude et la poussière qui montaient de ces quadrilles, Baudelaire gardait, immobile et froid, sa contemplation amère, comme si, spectateur à la fois et juge, il eût vu passer, passer, bondir et s'effacer dans une atmosphère fantastique une véritable danse macabre, son œil n'apercevant dans cette chair vivante et joyeuse que le charnier, le squelette, le cadavre.

Villemessant, raconte encore Jules Claretie, subissait Charles Baudelaire comme il subissait Banville, mais il ne l'aimait pas :

«Ah ! si je voulais crever *le Figaro*, disait en riant, le gros homme, ce serait bien simple. Je n'aurais qu'à congédier mon équipe (c'était son mot) et à la remplacer par des gens de génie : Baudelaire, Banville, Asselineau, Philoxène Boyer !... Ce ne serait pas long !... Je ne sais pas même si Lamartine ne nous ferait pas baisser !

Villemessant était un sage : il savait que le public a peur des hommes de génie et des idées nouvelles. Mais le point de vue des directeurs de journaux intelligents n'a pas changé : il n'y a qu'à ouvrir un bon journal pour s'en rendre compte.

§

M. Maurice-Verne, dans **L'Intransigeant**, nous rapporte une conversation de J.-H. Rosny aîné. — « Arrachons tous les liens autour de nous, dit-il. Voilà, je suis à présent un homme planétaire... nous pouvons parler ! »

Toutes les minutes la maison, du rez-de-chaussée au premier étage, fait un grand saut, oui, positivement, elle se soulève, s'élance sur le ciel d'hiver, matière projetée comme la vague de l'océan : ce sont les autobus qui passent en bas, rue de Rennes, et qui propagent leur rythme. Et leur rythme, en s'élargissant, restreint la cadence profonde de toute chose, les étagères grelottent sur un timbre clair, les planchers pleurent et puis un nouveau bond encore et encore tous les gémissements, et d'autres bonds, toujours : vagues sans arrêts à l'assaut de notre équilibre nerveux, de notre sensibilité...

— Maître, voici le progrès... notre progrès !

— Mais qu'importe notre progrès s'il n'est pas parallèle à l'évolution de la nature ?... Quand vous mettez l'automobile à côté du buffle, les activités sont équilibrées... il y a toujours deux forces bondissantes, celle animée par notre espèce et qui la prolonge, et l'autre : celle de la nature... Mais si vous devez supprimer le buffle pour l'automobile, vous avez amoindri l'effort général... La télégraphie sans fil ne tue rien... voici un progrès véridique... On a fini par s'apercevoir que chasser les tigres, même, était une erreur... Pourquoi voulons-nous supprimer les forces naturelles, nécessaires à tous les rouages ?... Tuer les tigres semblait logique... Pourtant la disparition des fauves aux Indes valut une invasion épouvantable d'herbivores dans le pays... C'est l'éternelle histoire de l'Angleterre obligée de repeupler sa campagne de grenouilles et d'oiseaux... *Nous ne savons jamais ce que nous supprimons*... Il ne faut détruire que d'une façon économique... Le grand mécanisme est sensible, il est construit de tous les efforts parallèles, de toutes les activités nécessaires.

Ainsi derrière de simples faits, ceux qui n'ont qu'un sens et un aspect pour la majorité, derrière ces anecdotes, toujours J.-H. Rosny renoue les chaînes, d'efforts à efforts, remonte patiemment vers le geste initial, celui qui a délivré la matière mécanique. C'est ce qu'il appelle familièrement pour ses intimes : parler en homme planétaire.

— Quand je suis dans une grande ville, me confie-t-il, ma chair a le même frisson élémentaire que l'homme primitif dans sa forêt... Ce sont toujours les mêmes activités... elles se sont simplement déplacées... Le premier éveil de la matière humaine, nous le portons en nous... Je vois avec les yeux neufs du premier homme de la planète.

Admirable confession, dans ce tumulte moderne, sur les bonds de tout ici, de ce maître qui arrachait des cris d'admiration à un Tolstoï, comme nous le raconte Georges Casella, le bon biographe des frères Rosny.

Mais Tolstoï, entraîné par l'Idée, quitta le domaine des hommes. J.-H. Rosny sait lorsqu'il le veut — et c'est là la grande harmonie — retrouver l'essentiel en plein Paris frivole. Wells, qui a suivi les Rosny dans leur premier rêve scientifique, fait toujours vaincre l'homme par les puissances qui l'entourent. Les Marsiens de la *Guerre des Mondes*, par exemple, arrivés à la victoire, retombent comme des géants de la fable antique, vaincus par la mort et le mauvais hasard. Rosny aîné, lui, fait triompher l'homme ou plutôt le fait évoluer vers une perfection plus complète et dont nous ne pouvons encore imaginer les éléments. Son œuvre est le plus grand apport frissonnant de notre moment de transition. Il aidera aux conquêtes futures.

— Quand je suis dans la campagne, dit J.-H. Rosny, je me réjouis non pas parce qu'il y a des fleurs, de l'eau courante, un ciel fin... Non, il y a en moi, à mon insu, un transport grave et harmonieux... mon être m'accorde aux fonctions de la nature... je ne suis qu'une *joie impersonnelle* dans la tâche joyeuse de tout !

Nous retrouvons ici, à côté de l'admirable romancier qui sut recréer l'atmosphère des temps préhistoriques et rêva aux dernières pulsations de la vie sur notre planète, l'ingénieux et savant philosophe du *Pluralisme*.

R. DE BURY.

THÉATRE

Théatre de l'Œuvre : *Le Baladin du Monde occidental*, pièce en 3 actes, de M. Edmond John Millington Synge, traduction de M. Maurice Bourgeois. — Bouffes Parisiens : *La Pélerine écossaise*, comédie en 3 actes, de M. Sacha Guitry (15 janvier). — Memento.

Les spectacles du Théâtre de l'Œuvre ne sont jamais sans intérêt. Ils sont même souvent extrêmement curieux. Quelles belles choses nous montrerait M. Lugné Poe s'il avait à lui un grand théâtre ! Il est vrai que les belles choses sont rares, qu'elles ont généralement un succès relatif, et qu'il lui faudrait petit à petit arriver aux œuvres habituelles. Mieux vaut, après tout, qu'il ait ce théâtre intermittent, où il joue ce qui lui plait, ce qui l'a séduit au courant de ses découvertes. C'est ainsi qu'il a eu bien raison de jouer **Le Baladin du Monde Occidental**, de M. Edmond John Millington Synge, un écrivain irlandais. Les gens qui n'aiment pas la banalité auraient été ravis de voir cette pièce. Pour mon compte elle m'a enchan-

té. Oui, enchanté, tant par le sujet que par la forme. C'est que la fantaisie est une si belle chose, et si rare ! Celle de M. Synge est pleine de relief et de pittoresque et du réalisme le plus amusant. Inventer un tel sujet, et le mener jusqu'au bout avec une pareille verve, ce n'est pas d'un mince talent. Un garnement, dans un village d'Irlande, se vante d'avoir tué son père, et, pour ce forfait, passe aux yeux des habitants pour un héros. Toutes les filles lui font la cour, une veuve veut l'épouser, le cabaretier le prend pour gendre, les jeunes gens le jalousent. Mais le père en question, à la recherche de son fils, apparaît. Aussitôt, adieu le prestige. Le garnement se voit houspillé par tout le monde, chassé de partout. Il se fait alors cette réflexion, qui ne manque pas de sens, vous en conviendrez : On m'admirait quand on croyait que j'avais tué mon père, et ce n'était pas vrai. On m'admirera bien plus quand je l'aurai tué pour de bon et devant tous. Sur quoi, il applique de son mieux un bon coup d'une forte pelle sur la tête du brave homme. Mais c'est en vain. La première déception a fait son œuvre. C'étaient le mirage, l'illusion, l'imagination qui avaient séduit les habitants du village. La réalité ne leur dit plus rien. L'auteur de ses jours lui ayant pardonné, il ne reste plus au garnement, s'il ne veut être lapidé, qu'à aller prendre l'air ailleurs. Mais une telle pièce ne saurait se raconter. Le sujet n'y est pas tout. La forme y a aussi un grand prix. Le style de M. Synge, même au travers d'une traduction, est merveilleux de truculence, d'énorme ironie, de fantaisie caricaturale, est aussi de finesse cachée mais très réelle. M. Lugné Poe a donné à cette œuvre un décor et des interprètes excellents.

M. Sacha Guitry et Mme Charlotte Lysès — qui sont mari et femme — sont certainement appelés à avoir un jour une grande réputation, tout au moins parisienne. Ils sont si bien appareillés l'un à l'autre comme comédien et comédienne, qu'ils sont un peu, — et ils voudront bien ne voir rien de désobligeant dans cette comparaison, — comme un numéro de cirque. Ils peuvent jouer ce qu'ils voudront, des pièces de M. Sacha Guitry lui-même ou des pièces d'autres auteurs, ils ont par leur seule présence une telle action sur le public qu'ils auront toujours du succès. Il convient de dire qu'ils ont l'un et l'autre un talent remarquable, fait de naturel, de sincérité, de fantaisie nullement cherchée, un talent qui est si peu théâtral qu'on est porté tout naturellement à penser qu'ils sont dans leur vie privée les mêmes que nous les voyons sur la scène. Mais je ne vois pas pourquoi ils joueraient des pièces d'autres auteurs. On n'est jamais mieux servi que par soi-même, et M. Sacha Guitry, en plus de son talent de comédien, a assez de talent comme auteur dramatique pour fournir des rôles à toute leur carrière. Mon Dieu ! elles ne sont pas des choses éternelles, les pièces de M. Sacha Guitry. Elles ne posent ni se résolvent aucun

roblème. Elles ne se proposent en rien de nous corriger ou de nous méliorer. Elles ne sont en rien de la grande littérature. Mais c'est ustement ce qui fait leur agrément. Elles ne comportent même, généalement, aucune intrigue, exposée au premier acte, compliquée au euxième, et qui se dénoue au troisième, comme on ne voit que trop ouvent aujourd'hui au théâtre. Elles sont tout bonnement un assemlage bien dosé, bien choisi, ordonné le mieux possible, de ces petits iens qui composent la vie quotidienne. On se lève le matin, on rend son café au lait, en lisant les journaux, le mari faisant part à a femme des nouvelles à peu près sensationnelles. On a des chiens, ui donnent de petits soucis, qui donnent aussi l'envie, le besoin, de emps en temps, de leur serrer la patte, comme à de bons companons qu'ils sont. Des amis arrivent, puis un voisin, ou un autre. On avarde, on a des paroles, des gestes, quelques pensées. Puis, c'est e déjeuner, puis la journée qu'on passe à ceci ou à cela. Le soir rrive, on dîne, encore un peu de conversation, et on va se coucher. Si vous cherchez ce qui s'est passé dans toute cette journée, vous ne rouvez rien. Mais M. Sacha Guitry arrive, lui. Il prend ce rien, le létaille, le distribue, l'arrange un peu, peut-être ? et avec sa fantaie, sa cocasserie, son esprit, même, mais oui, son esprit ! un esprit ue je souhaiterais pourtant plus sensible, plus fin, plus pensé, noins charge, moins jeu de mots, plus du véritable esprit, pour out dire, il compose une pièce, trois actes, écrits et développés i bonhommement qu'on a assez bien l'impression, en les écoutant, le passer un moment chez des gens qui vivent leur petite vie comme i vous n'étiez pas là. N'allez pas croire, après cela, que M. Sacha Guitry n'est pas un auteur ambitieux. Au contraire, il se propose, n écrivant ses pièces, la chose la plus difficile qui soit : « Amuser st mon seul but », dit-il. Il a l'air, n'est-ce pas ? en disant cela, d'un on garçon pas exigeant, qui se contente d'un rang secondaire. Conidérez cependant la masse des auteurs dramatiques qui ne savent que nous ennuyer par leurs thèses, leurs grandes phrases, ce qu'ils croient être de la poésie, des situations inventées de toutes pièces, leur bavardage métaphorique, leurs prêches prétentieux. Vous verrez que le but que se propose M. Sacha Guitry, et qu'il atteint presque toujours, ce qu'il a de mieux ! n'est pas si modeste, ni si négligeable. C'est une chose qu'oublient trop d'écrivains, et celle pourtant à laquelle doit penser tout homme qui écrit : ne pas ennuyer qui vous lira, — qui vous écoutera si vous êtes auteur dramatique. Ne pas ennuyer ! La chose a plus naturelle, et cependant la plus difficile, tout en reconnaissant qu'on n'y réussit pas seulement par la volonté ! Que de mauvais livres nous n'aurions pas, que de mauvaises pièces, si ce précepte littéraire était observé ! Que d'auteurs s'arrêteraient d'écrire, n'auraient même jamais commencé ! Je vous en prie, pensez-y un moment, faites un effort,

imaginez ce bonheur : être privé des livres de M. Paul Adam, des pièces de M. Paul Hervieu, des romans de M. Paul Bourget, des prêches délirants de Paul Claudel, des tragédies genre Jean Moréas, de tant de romans, de tant d'œuvres dramatiques, de tant de recueils de vers, de tant d'articles, études, critiques, tout aussi récréatifs ! Comme on respirerait, comme on reprendrait du goût à lire ! Hélas ! ce n'est qu'un rêve, et nous continuerons jusqu'au bout à jouir de cette espèce d'auteurs qui croient qu'on ne peut écrire sur des sujets sérieux sans combler d'ennui qui se hasarde à vous lire ou à vous entendre. C'est que tous ces gens-là manquent en réalité, par un endroit ou par un autre, de ce qui fait le véritable écrivain : le vrai talent. Ils écrivent, oui, mais avec des côtés d'esprit de professeur, et Dieu sait ce qu'est en général l'esprit professeur : la chose la plus abominable qui soit. M. Sacha Guitry, lui, n'a rien de cet esprit. Il ne veut que nous distraire, et comme sa manière n'est ni malpropre ni vulgaire, qu'elle ne manque pas de légèreté, d'invention curieuse, et même, parfois, d'observation, on doit lui en savoir gré. **La Pèlerine écossaise**, qu'il vient de donner aux Bouffes Parisiens, est tout ce que j'ai dit plus haut : une journée de la vie de gens sans prétentions, mais piquants par leurs manières d'être, et la drôlerie de leur esprit. Il y a même ceci de curieux, si nous en croyons l'auteur, c'est que c'est une journée de sa propre vie, dans sa propre maison de campagne, dans son propre mobilier, avec des chiens et des amis qui sont ses chiens et ses amis à lui. Raconter ces trois actes, je n'ose pas m'y risquer. Il n'y a pas absolument de sujet, je vous l'ai dit, du moins pas de sujet comme on l'entend habituellement au théâtre. Tout est dans la manière dont M. Sacha Guitry a arrangé, présenté les choses. Qu'il soit content : si *La Pèlerine écossaise* n'est qu'un amusement de trois heures, du moins est-elle un amusement sûr. Il y a pourtant une philosophie dans cette pièce gaie, rapide et sans prétentions, une philosophie peut-être pas très neuve, mais qui a sa vérité. C'est qu'il ne faut pas se laisser aller dans son ménage, c'est qu'il ne faut pas, sous le prétexte qu'on se sait aimé, le mari par sa femme, la femme par son mari, perdre toute coquetterie, tout soin de sa personne, se coiffer, par exemple, avec un journal plié en bicorne, ni traîner sa nonchalance les pieds dans des pantoufles éculées. Le mari et la femme que nous montre M. Sacha Guitry, malgré tout leur amour, manquent de bien peu de se tromper mutuellement, parce qu'il passe ses journées, lui, dans un vieux pardessus qui date bien de sa première jeunesse, et parce qu'elle ne quitte pas, elle, du matin jusqu'au soir, une affreuse pèlerine écossaise. Ils se ressaisissent à temps, heureusement, et renoncent pour toujours à ces vieilles frusques pour revenir à la coquetterie des amoureux. On en est enchanté pour la pièce qui finit ainsi

de façon charmante, et pour M. Sacha Guitry et Mme Charlotte Lysès, qui seraient bien embarrassés, puisque c'est leur propre intérieur qui nous est montré là, s'il leur fallait, étant séparés, jouer la comédie chacun de leur côté.

Voulez-vous maintenant un ou deux exemples de l'esprit de M. Sacha Guitry dans *la Pèlerine écossaise* ? Il parle de ce vieux pardessus qu'il affectionne et qu'il ne quitte plus. Il y a des années qu'il le possède. Il est inusable, fidèle. « C'est un vieil habit d'enfance », dit-il.

La pièce se passe dans un petit village perdu. Le maire, un bon vieux croquant, — joué de façon étonnante par M. Baron fils, — vient faire une visite à la maison. Une amie de Paris est là, qui assiste à l'entretien. Le bonhomme parti, elle questionne : « C'est Monsieur votre maire ? »

Cet esprit de M. Sacha Guitry n'a d'ailleurs rien de spécialement théâtral. Ce n'est pas uniquement un esprit d'auteur. Il paraît que M. Sacha Guitry le montre à tout moment dans sa vie privée. M. Charles-Henry Hirsch, pendant un entr'acte, me racontait cette anecdote : M. Sacha Guitry reçoit un jour, devant lui, la visite d'un ami qui arborait un gilet aux boutons extravagants comme taille et comme couleur, lequel ami a la manie de se croire toujours malade, atteint de quelque chose, et en est même un peu assommant. M. Sacha Guitry l'accueille, l'examine, considère le gilet et s'exclame : « Eh ! bien, mon vieux, t'en as, des boutons ! » Et l'ami de pâlir aussitôt, et de se précipiter vers une glace, pour examiner sa figure.

Ah ! dame, ce n'est pas du Chamfort. Mais demandez à l'un de ces génies que j'ai nommés plus haut d'en montrer seulement autant ?

Memento. — Théâtre Antoine : *L'Enfant supposé*, pièce en 4 actes, de M. Georges Grimaux. *Pour l'honneur... vers la gloire*, pièce en 2 tableaux, de M. G. Fabri, d'après une nouvelle de Charles-Louis Philippe (12 janvier). — Ambigu : *La Danse devant le miroir*, pièce en 3 actes, de M. François de Curel (17 janvier).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Opéra-Comique : *Francesca da Rimini*, drame de M. Francis Marion Crawford et Marcel Schwob, musique de M. Franco Leoni ; *la Vie brève*, drame lyrique de M. Carlos Fernandez Shaw et Paul Millet, musique de M. Manuel de Falla. — Le départ de M. Albert Carré.

En quittant l'Opéra-Comique pour aller présider aux destinées de notre Comédie-Française et y interpréter les arguties d'un décret moscovite, **M. Albert Carré** a eu la coquetterie de vouloir déployer jusqu'au bout toutes les ressources d'une activité dont nos scènes subventionnées n'avaient pas avant lui connu d'exemple et

que tout le zèle de ses successeurs ne pourra guère prétendre qu'à s'efforcer d'égaler. Souhaitons qu'ils y parviennent et attendons-les à l'épreuve ; et même avec quelque indulgence, car l'héritage est lourd à tous égards. Quelques réserves que puissent suggérer son italophilie incontinente et son goût dépravé pour les minauderies séniles de M. Massenet, la brillante direction de M. Albert Carré a droit à l'hommage reconnaissant de notre art musical. Par l'ingéniosité réaliste-vivante, et souvent la perfection accomplie de sa réalisation scénique, il fut le premier à attirer à la salle Favart une foule qui ne va pas au théâtre, même lyrique, seulement pour entendre, mais aussi pour regarder. Si son éclectisme propagea ainsi pas mal d'assez piètre musique, il imposa à la routinière inertie du public des œuvres novatrices ou d'aspirations élevées, que la témérité ou le sérieux de leurs tendances paraissaient jusque-là rendre impossibles à risquer sur les planches, et qui, partout ailleurs, auraient sans doute constitué une collection de fours. M. Carré a contribué par là précieusement à la culture du public de théâtre autant qu'à l'évolution de notre art national, et peut-être ne doit-on pas moins le féliciter d'avoir, par la séduction du spectacle, amené un tel auditoire à supporter la discutable austérité de *Bérénice* et du *Pays*, que du succès qu'il réussit à assurer à *Pelléas*. C'est de *Pelléas* que date la libération décisive de notre art lyrique où son influence s'est exercée depuis prépondérante, même sur ceux enclins à la détracter et jusque chez des indignes. L'abus de Massenet, Puccini et analogue camelote pourrait évidemment induire à estimer que M. Carré n'encouragea qu'avec circonspection cette influence. Il l'a cependant déclenchée, et ce fut certes à l'époque un coup d'audace. Auparavant, il avait hasardé *Fervaal ;* il a donné *Ariane et Barbe-bleue*, *l'Heure espagnole* et *le Cœur du Moulin ;* il a tenté de ressusciter *Fidelio*, repris *Don Juan*, *la Flûte enchantée*, *Iphigénie*, *Alceste* et vulgarisé *Orphée*. C'est de quoi racheter bien des faiblesses. Il laisse un répertoire d'une richesse où on n'a qu'à choisir pour restaurer une variété vers la fin quelque peu négligée ; une troupe d'homogénéité la plus rare et entraînée au travail assidu ; un théâtre florissant, ouvert aux œuvres de genre ou caractère les plus divers, aux musiciens de tous partis, et d'une hospitalité large aux jeunes inconnus avant lui même en rêve. Pour apprécier à leur valeur de tels mérites, il faut se souvenir de l'état de choses antérieur, et comparer ces résultats à la stérilité toulousaine et même à l'actuelle impéritie d'un Opéra qui, sans son escalier et Wagner, aurait probablement depuis longtemps dû fermer ses guichets. Il reste l'espoir égoïste que ses remplaçants ne fassent pas trop regretter celui qui s'en va, et qu'on ne peut malgré tout voir partir sans éprouver un certain trouble mêlé de quelque gratitude émue.

Après avoir déposé *Céleste* en p. p. c. à la musique française, M. Carré a tenu à faire ses adieux à l'Italie, qu'il aima d'une ardeur si constante, et à réparer envers une Espagne authentique les outrages de M. Laparra, son complice. L'aventure de **Francesca da Rimini**, délayée en trois petits actes, a fourni à M. Franco Leoni le prétexte d'une partition dépourvue de vérisme national, mais bondée de banalité. Cet ouvrage dénonce pourtant des intentions fort honorables. Sa probité est manifeste. Il semble dédaigner les trucs et récuser la fausse emphase puccineptes. La candeur de ses recherches orchestrales et harmoniques est presque touchante. Jamais la gamme par tons ne divulgua sans doute une telle innocence. Tant de sincérité désarme chez un débutant transalpin, et on hésite à prévenir celui qui s'introduit ainsi dans l'art lyrique d'abandonner au seuil toute espérance d'avoir quelque jour du talent. Encore qu'il y ait fait l'économie de nouveaux décors, M. Carré a monté *Francesca da Rimini* avec l'adresse et la sollicitude avisée qui lui sont propres et qui s'attestent si favorables à l'illusion. Le meurtre des deux amants surpris et transpercés du même coup d'épée par le mari jaloux, raidis soudainement côte à côte sur le dossier sculpté du siège et figés blêmes dans la mort, est à cet égard un modèle d'habileté et vraiment d'art tragique. La poésie du clair de lune, argentant peu à peu le panorama nocturne au premier tableau, se recommande aux réflexions des électriciens de notre Opéra, en prouvant qu'on ne leur demande pas l'impossible. Qu'ils imitent seulement cela.

La Vie brève, de M. Manuel de Falla, ne bénéficia pas moins heureusement de la virtuosité du metteur en scène incomparable. Le pittoresque et le réalisme du spectacle furent évidemment des plus propices à l'effet de son drame un peu succinct. C'est l'histoire d'une pauvre petite gitane, naïve et follement passionnée, éperdument éprise d'un joli garçon qui la berne tandis qu'il se prépare à épouser une fille de sa classe. Avertie de la trahison de celui à qui elle a donné sa vie avec soi tout entière, elle le rejoint au milieu de la fête des fiançailles et, reniée et chassée par lui, tombe morte de douleur à ses pieds. Avec la grand'maman gitane complaisante aux amours de l'enfant qu'elle adore, l'oncle criant vengeance et prêt à jouer du couteau, le dénouement brutal parmi les danses indigènes, mœurs, mentalité, personnages, le sujet apparaît bien péremptoirement espagnol, et il offrait l'attrait particulier d'être traité, pour les paroles et la musique, par deux artistes espagnols. Le fait est nouveau sur nos scènes lyriques; je crois bien que c'est la première fois qu'il y arrive. Il vient témoigner au théâtre, de la renaissance musicale que déjà les concerts nous avaient révélée chez nos voisins transpyrénéens. Il ne s'agit donc plus ici d'un pastiche à l'instar de *Carmen* ou d'une exploitation étrangère du folklore ibérique qui tenta si sou-

vent surtout les Français et les Russes. C'est l'expression d'une sensibilité autochtone que nous apporte enfin cette œuvre en son authenticité originelle. L'impression qui s'ensuit est assez singulière et complexe. On est de prime abord plutôt déconcerté, en écoutant *la Vie brève*, par la façon dont s'y énoncent à peu près immuablement les sentiments humains et même les discours quels qu'ils puissent être. Il semble que l'âme espagnole ne sache s'exprimer qu'en rythmes stéréotypés. On concevrait à la rigueur que la gitane sauvageonne soit hantée de refrains cadencés au point d'en parsemer ses transports solitaires, mais ses conversations, quoi qu'elle dise, et les réponses de son amant bourgeois mondain ne s'emaillent pas moins obstinément d'identiques mélismes que la chanson des forgerons mélancoliques ou la psalmodie du *cantaor* égrénant l'épithalame avec accompagnement de guitares et de joyeux « *Olé !* » La déclamation en prend une tournure de complainte à moitié improvisée. Presque d'un bout à l'autre, il semble que ces gens chantent une sorte de rapsodie, faite de variations sur un air populaire, dont ils miment le récit impersonnel, et de quoi la mélopée indifférente s'adapte indistinctement à l'angoisse, au bonheur, à l'amour ou au désespoir, et jusqu'aux propos familiers. Il nous est certes difficile de reconnaître tout de go quelque langage vraiment ou, pour le moins, directement humain dans ce dialecte si spécial. Cependant, peu à peu, notre réceptivité déroutée s'y accoutume, et même elle éprouve bientôt que les quelques endroits où le musicien s'en écarte paraissent fâcheusement détonner dans l'ensemble. Le drame de *la Vie brève* est abondamment mélangé de danses et de chœurs qui l'enveloppent d'une atmosphère de rythmes essentiels et de mélismes intangibles. L'ambiance qui s'en crée se divulgue exclusive jusqu'à l'intransigeance. Et on s'en explique assez bien pourquoi, malgré son action brusque et sa psychologie rudimentaire, ce drame ne nous procure aucunement la déception commune aux faits-divers du vérisme italique. Cette ambiance nous est trop lointaine, trop profondément différente, pour provoquer en nous l'illusion de la vie. C'est un *romancero* qu'on nous chante au théâtre, et dont l'épopée se déroule en visions pour nos yeux et en couplets pour nos oreilles dans un frétillement de ballet. La convention acceptée, on cède au charme d'un spectacle aussi agréable à l'ouïe que piquant à la vue ; on goûte le parfum du terroir d'un art qui s'atteste inhérent au milieu pour nous irréel, et semble en émaner à l'égal des figures anonymes qui s'agitent dans son décor ; sans qu'à la vérité cet art implique plus de palpitant intérêt purement musical que ce spectacle n'excite d'émotion poignante. Cet ouvrage d'un artiste indigène pourrait démontrer que le lyrisme espagnol est prisonnier de son folklore autant que la musique espagnole en est l'esclave. Ce qui, dans *la*

Vie brève, présente un caractère nettement national, porte les stigmates indélébiles de l'origine hybride de ce folklore parmi les Maures et les Gitanes. Importés de l'Afrique musulmane ou d'une Asie errante qui déposa en Hongrie les Tsiganes, des éléments d'extraction expressément orientale ont constitué à bien peu près intégralement la musique « espagnole », et c'est sur ces éléments fondamentaux et tyranniques que dut se greffer sur le tard et se greffe encore aujourd'hui l'inspiration d'une sensibilité autochtone. On remarque d'abord que, comme la persane et l'arabe, la musique espagnole est d'essence monodique. Elle est faite de *gammes* préalablement élaborées, de quoi les intervalles composent toute la substance de la polyphonie éventuelle et toujours simpliste. De sorte que, au lieu que sa mélodie soit issue spontanément d'une harmonie instinctive, c'est son harmonie subalterne qui est dictée par la conformation d'une mélodie comme elle à priori déterminée par la gamme employée, et on comprend facilement la monotonie de cadences obligées et la pauvreté de modulations loisibles qui en résultent. On retrouve dans ces gammes la plupart des vieux *modes* que l'Orient monodique perpétua de la monodie grecque antique, et aussi les *secondes augmentées* qu'il se plut à y ajouter, et qu'on rencontre ici à la fois entre le second et le troisième, et entre le sixième et le septième degré d'une même échelle. C'est sans doute pour beaucoup la fréquence de cet intervalle, autant que la modalité constitutive, qui, jusque dans le « majeur », confère à la musique espagnole un coloris « mineur », et l'empreint de ce caractère de mélancolie, de tristesse ou de gravité sombre, parfois même de dureté, qu'elle garde jusque dans ses éclats joyeux ou frénétiques. Comme celui de la monodie orientale, le principe générateur de la mélodie espagnole est, en somme, la variation sur le thème élémentaire fourni par les notes de la gamme choisie. L'étroite affinité entre les deux arts s'accuse à l'occasion jusqu'à la ressemblance presque absolue : les fioritures de l'épithalame du *cantaor* sont sœurs, bien plutôt que cousines, des vocalises du muezzin appelant les Croyants à la mosquée. Aux arabesques musulmanes dont fourmille sa mélodie, la musique espagnole associe les mélismes et rythmes stéréotypés provenant des Gitanes. L'ensemble forme un tout homogène dont aucun trait ne peut être altéré sans dommage, sans défigurer même totalement la physionomie nationale d'une idiosyncrasie aussi tranchée. Au point de vue purement musical, ces déterminations multiples ont évidemment pour conséquence de rétrécir considérablement le champ de la création individuelle, et d'entraver ainsi la libre fantaisie du compositeur auquel rythmes, matière mélodique, harmonique et mélismatique, sont imposés d'avance, non pas seulement en leurs éléments essentiels, mais jusqu'aussi dans leur détail. Aussi ne nous est-il pas très commode de discerner la personnalité

d'un musicien espagnol autre part que quand il paraît secouer le joug de ce nationalisme oppresseur, en enfreint les conditions impératives et peu ou prou se désespagnolise, si on peut dire; quoique ce soit alors précisément que la velléité puisse quelque peu nous gêner auprès de l'homogénéité de reste. M. Manuel de Falla est sans doute le plus talentueux des musiciens de sa patrie. Depuis plusieurs années notre hôte, c'est chez nous qu'il a sinon perfectionné son art, du moins qu'il s'est assimilé une culture musicale européenne plus générale. Dans certains passages de *la Vie brève*, on le sent nourri de *Tristan*, informé de Debussy et de Ravel, et même incidemment frôlé de quelque Massenet, mais très incidemment, car ses aspirations sont des plus nobles. Ailleurs, il est franchement espagnol, et c'est quand il l'est sans réserve qu'il s'avère le plus heureux. Les quelques « imitations », d'une écriture à la Saint-Saëns, dont il emberlificota quelques mesures d'une de ses danses, ne servent guère qu'à démontrer l'incompatibilité du mélos national avec un développement thématique, au surplus, superflu. C'est par l'exotisme modal, la fusée des mélismes, l'envoûtement d'un rythme volontaire, têtu, emballé, capricant ou languide, qu'agit cette musique étrange et magicienne, qui transforme inopinément le clément verjus des tierces et des sixtes en une ambroisie capiteuse versant une inconsciente ivresse avec sa mousse de triolets et *grupetti*. Au premier acte de *la Vie brève*, en s'inspirant de son folklore natal et s'aidant d'une palette orchestrale chaude et nuancée, M. de Falla a réalisé ainsi, par des moyens d'une extrême simplicité, une série de tableaux sonores de la plus savoureuse et même intense poésie. Si le drame, à la vérité, s'y noie pour nous dans une évocation plutôt décorative et pittoresque qu'humaine à notre gré, l'œuvre de M. de Falla n'en apparaît pas moins, de la part de la musique espagnole, une harmonieuse tentative de collaborer à son tour à l'évolution de l'art lyrique européen. A cet égard, *la Vie brève* soutiendrait avantageusement la comparaison avec maintes productions de l'école russe, laquelle est d'ailleurs dans le même cas que l'espagnole. Et rien n'est plus intéressant, émouvant même, que de voir les musiciens de ces deux peuples se débattre dans les rêts de leur folklore encombré des résidus d'un passé particulariste, afin d'en émanciper leur sensibilité individuelle et atteindre à une universelle humanité. Car l'individu seul est apte à cette humanité unanime qui s'incarne dans l'artiste de génie, tandis que la collectivité « nationale », par nécessité de défense ou instinct de conservation, tend à rester égoïstement et parfois stérilement séparatiste. Il est remarquable, en effet, que nombre de caractéristiques des folklores espagnol et slave consistent en *conventions* transitoires ou en formules, telles que modalité, gammes et mélismes, spéciales à un art monodique, léguées par un empi-

risme instrumental ou vocal primitif, et cultivées par la muse populaire passivement confinée en un moutonnier traditionnalisme. C'est pour s'être affranchies peu à peu de ces conventions stériles, que les musiques allemande, italienne et française ont pu depuis des siècles poursuivre côte à côte et en commun l'évolution de l'art sonore, l'épurer graduellement de formules et en créer, par une harmonie libérée et décidément naturelle un langage humain spontané propre au génie sans qu'aucune abdiquât pourtant son individualité autochtone. L'exemple de *Boris* chez les Russes atteste qu'un tel langage n'est pas inaccessible aux derniers venus dans l'arène musicale et qu'il se prête même à la plus profonde expression de leur sensibilité nationale. Peut-être l'envergure du sujet a-t-elle ici favorisé l'événement. Mais l'Espagne non plus ne gît pas tout entière dans une chorégraphie de gitanes rythmée d'un cliquetis de castagnettes. Le plus chatoyant pittoresque n'est pas sans doute l'unique ou suprême expression de l'âme de sa race et de la sensibilité de ses artistes. Ses fastes ne manquent pas d'épisodes équivalant à *Boris Godounoff* pour la grandeur tragique et l'humanité véritable. Il semble que ce soit dans ce sens qu'on puisse espérer quelque jour un Moussorgsky de la musique espagnole. M. de Falla est assez jeune et doué pour rêver de le devenir peut-être. Pourquoi n'en tenterait-il pas l'effort?

JEAN MARNOLD.

ART

Peintures et aquarelles de Paul Cézanne (Bernheim-Jeune). — Exposition d'Estampes japonaises du XIX^e^ siècle. Ensemble d'œuvres de M. Manzana-Pissarro. Exposition d'œuvres de M. Giraldon (Musée des Arts Décoratifs). — Exposition Henri Montag (Galerie Druet). — Le groupe « l'Exposition » (Galerie Brunner).

D'admirables paysages, quelques portraits, des indications aquarellées de figures, de natures mortes composent chez Bernheim-Jeune un savoureux ensemble d'œuvres de **Paul Cézanne**; les grands morceaux célèbres n'y sont pas, mais, parmi les paysages, il en est de premier ordre, les portraits sont solides et, à côté de ces belles peintures, toutes les aquarelles en plus de leur beauté présentent, pour la plupart, un intérêt documentaire sur l'ébauche et la préparation de Cézanne. Il y a dans une de ces figures sobrement crayonnée avec quelques notes colorées aux vêtements, une force de dessin, une sérénité statique, une exactitude de densité, qui constituent un ensemble parfait de ces qualités qu'on prête aux dessins d'Ingres : ces notations légères de paysage d'une couleur si franchement inédite, en harmonies claires, contrastent avec les harmonies riches et lourdes des paysages peints éparpillant autour du pic bleu de la Sainte-Victoire des hameaux, des cultures, des routes. Un coin du paysage de l'Estaqua montre une eau précieuse aux profondeurs bleues. Il y a un jardin

du *Jas de Bouffan* tendre et dru, un paysage encadré d'arbres — comme par un Japonais qui aurait connu Poussin, avec un fond de clarté extraordinaire, chaude et basse. Des baigneuses aux structures audacieuses et synthétisées dialoguent sous les frondaisons. Un portrait de Cézanne le montre obstiné, tenace, rêveur simple. C'est un Cézanne en pleine maturité; un portrait d'un M. Peyron est surprenant de vie tranquille, exacte, de style sobre et ferme ; si le mot classique a un sens, répondant à un idéal de vie affirmée sans surcharge, dans son mouvement le plus simple, et en lignes essentielles, voilà une œuvre classique.

Un excellent album publié chez Bernheim-Jeune réunit en de bonnes planches les reproductions de beaux Cézanne et les éléments d'un hommage de peintres et de littérateurs.

§

Aux Arts décoratifs on clôt la série des expositions d'**Estampes japonaises** par une sélection d'œuvres d'artistes japonais du XIX^e^ siècle, Hirosighé, Tokoyuni, Keisaï Yeisen, Kuniyoshi, Zeshin, Kiosaï. Les admirateurs d'Hirosighé se sont parfois demandé si le très haut rang où le place leur admiration lui est absolument dû ; car les dévots du vieil art japonais, qui soutiennent que la décadence a commencé à l'école vulgaire, émettent cette opinion que ceux qui préfèrent l'école vulgaire l'aiment surtout d'être proche de notre conception occidentale, et surtout de la vision impressionniste. En admettant même le bien-fondé de cette opinion, il semble qu'Hirosighé a apporté à l'art du paysage une fantaisie, une soudaineté d'impression, une vision du détail pittoresque, un mode d'opposition des grandes lignes de la nature, une notation du passant, un style de l'intervention humaine dans le paysage qui le classe à part, et, s'il est plus près de nous, il faut probablement lui en faire un mérite, car ce rapprochement de vision constate pour lui une originalité. La multiple séduction de ces planches d'Hirosighé n'est d'ailleurs nullement contestée et il n'y a là que des degrés dans l'admiration pour ces allures de fête, ces fuites dans la pluie, ces larges étendues blanches et bleues, ce Japon d'hiver où les maisons semblent d'or sous des touffes de fleurs de neige, ces observations admirables de vol planant et de vol tombant des oiseaux, ces délicates notations d'insectes, ces ponts hardiment jetés sur les ravins.

Inférieur notoirement à Hirosighé, Utajawa Tokoyuni a créé nombre de portraits. Les faces sont très caractérisées, avec une belle mesure, et sans déformation, les traits saillants mis en valeur par la pose même du modèle. Kuniyoshi et Kiosaï sont de bons artistes de second plan, sans méthode personnelle, mais non sans valeur d'exécutants.

§

Ce redoutable voisinage de belles œuvres d'Extrême-Orient est subi sans dommage par une grosse exposition de M. **Manzana-Pissarro**. Quelques personnes au nom du goût classique accusent M. Manzana-Pissarro de faste excessif, d'harmonies trop ardentes et trop dorées et lui reprochent l'or de ses fonds et quelques pyrotechnies dans l'éclat de ces coqs quasi-lumineux. Il n'en est pas moins exact que M. Manzana-Pissarro a créé un luxe, on pourrait presque dire un beau. Quelques lignes de sa vision reportent à Gauguin; il a pu consulter des vitraux, des miniatures, mais il faut le dire, et c'est un bel éloge mérité, c'est surtout son imagination qui a fait surgir d'un Orient de lecture et de songerie ces amusantes silhouettes de fillettes graciles, aux nus potelés, aux lourds cheveux se baignant dans d'étincelantes piscines où le soir verse des flots de sang rose et doré, jouant dans de beaux arbres vrais, avec des bêtes familières de dessin pur; des préparations solides, des eaux-fortes donnent quelque détail sur la marche de la conception de l'artiste et les moyens de cet art qui s'épand en de frêles verreries, qui se déroule en émaux brillants, en peintures vivaces et en tapis du plus joli ton adouci dont quelques-uns ont comme un bouquet de XVIII^e^ siècle au seuil de ce joli orientalisme qui n'a pas besoin d'être descriptif ni exact pour atteindre à une haute valeur décorative.

M. **Giraldon** est d'un goût plus réservé, moins vaste, moins vibrant : son œuvre de décorateur est très varié, c'est du bon travail. Les reliures sont élégantes, les caractères intéressants, les dessins bien en place dans tout ce labeur de création du beau livre. Peut-être y manque-t-il quelque fantaisie, ou la fantaisie est-elle un peu sage. Tout cela est d'une consciencieuse personnalité.

§

M. **Montag** est un jeune peintre, ce qui donne à sa copieuse exposition chez Druet un relief et un intérêt. L'œuvre est abondante, la coloration est jolie, l'harmonie claire, gaie, nette ; parfois le dessin s'accuse, s'alourdit : on pense à M. Vallotton, comme des bouquets de couleur évoquent M. Guérin, comme tel nu bien construit fait souvenir de M. Manguin. Mais voici des fleurs hardiment jetées sur des fonds vibrants, des paysages à flots bleus bien déroulés près de grèves solides, d'éclatants toits rouges, une vision d'midi pimpante et juste, un portrait de dame en bleu solide bien construit, d'un calme intéressant et l'ensemble cause une joie picturale de bon aloi.

§

Un groupe nouveau, l'**Exposition**, chez Brunner. C'est M. Auburtin qui le préside. M. Francis Auburtin est un de nos bons décorateurs : il excelle à de grandes pages immobiles, méditatives, quasi

silencieuses où il semble qu'un chant va se lever d'un coin de paysage, un chant un peu mélancolique, une mélodie de berger grec qui connaîtrait les pessimistes modernes. C'est dire que M. Auburtin voit la nature en poète et, avec les éléments qu'elle lui donne, compose de songeries. Il n'a, galerie Brunner, que des tableaux de petite dimension, une amusante églogue avec des ébats de chèvres devant un horizon de ravin céruléen et des notes sur Varangeville que Monet a rendu fameux. M. Marcel Roll semble bien assagi. Il trouve une jolie voie claire et bien nuancée, avec des jardins vrais où les silhouettes féminines sont agiles et bien venues, la diffusion de l'or solaire sur les façades blanches bien nuancées. M. Maurice Mathurin, qui rappelle le faire de M. Ernest Laurent, expose un bon portrait féminin, très gracieux, des paysages, des natures mortes. Mlle Suzanne Jué a deux beaux portraits expressifs, d'une grande suavité d'exécution, et des tableaux de fleurs d'une jolie grâce, des fleurs vraiment vivantes dans une enveloppe très légère, très diaphanéisée, claire avec des jeux de nuance indiqués d'une touche très légère et une parfaite mesure. En M. Roby nous rencontrons un artiste solide et réfléchi. Il y a longtemps qu'au Salon on remarque ce faire grave et ce style. Plusieurs des peintres nés au pays basque ont d'ailleurs cette sérénité appuyée, ce songe tranquille et cette vue claire et ordonnée des espaces. Un tableau de M. Roby : *Deuil*, avec deux paysans attablés, sérieux sous le béret, stricts dans leurs vêtements noirs, réfléchissant en face l'un de l'autre, est de belle impression. M. Alfred Smith a placé un beau paysage entre deux études de têtes de femmes claires et justes. Un nu de M. Deluc et une ébauche de bacchanale retiennent l'attention par de bonnes qualités. La couleur de M. Gropéano est fort séduisante ; ses Versailles sont intéressants, ses intimités captiveront davantage. M. Gumery a été plus vibrant et plus coloré et il était mieux. Les paysages de M. Albert Lechat sont fins et justes. M. Levi Strauss n'est point sans rappeler vivement M. Caro-Delvaille, mais son métier est très sérieux. Mme Marfet cherche trop à plaire par le fini. M. de la Perche sait faire vivre très finement en de jolis formats des portraits très complets ; il a le frémissement et la volonté de la vie et l'art de la présentation de son modèle ; M. André Strauss expose de bons paysages ; M. Le Meilleur des eaux-fortes et des pointes sèches pittoresques et mouvementées. Mlle Olga Binga réussi, d'un faire très féminin, un portrait et des natures mortes. A la sculpture M. José Clara avec un petit groupe en bronze, *le Rythme*, d'une très jolie liberté. M. Sandoz animalier de talent, M. Froment-Meurice, dont le bas-relief de la foire de Bidache n'est point sans caractère et dont le poney est très vivant. Mme Ch. Samuel avec un buste intéressant. Des vitrines de M. Decorchemont, Saint-Lerche, verrier somptueux et habile, de Mlle Michel Lévy (belles reliures), de M. Miault (bijoux), de Mme Lecreux

(reliure et bijoux), de M. Carpentier Mio (petites danseuses de bronze), de M. Schwab (glyptique) retiennent l'attention et il ne faut point oublier de citer à part, comme le *Rythme* de M. José Clara, la jolie silhouette de danseuse, *Tierka*, où M. Sandoz a mis tant de mouvement verveux.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Le jubilé de M. Edouard Tavan. — Henry Spiess : *Le Silence des heures* (Mercure de France, Paris, et A. Jullien, Genève). — Frank Grandjean : *L'Epopée du Solitaire* (Atar, Genève). — Roger d'Auryanne : *La Légende de l'Ile des Sons*, préface de Henry Odier (A. Jullien, Genève). — Philippe Monnier : *La Genève de Tœpffer* (A. Jullien, Genève). — Noëlle Roger : *Apaisement* (Payot, Paris et Lausanne). — Robert de Traz : *L'Homme dans le Rang* (Payot, Paris et Lausanne). — L'art suisse à Paris : Hodler et Rodo. — Un incident. — Memento.

L'automne dernier, Genève fêtait les soixante-dix ans d'un poète genevois. Il y eut des discours et des fleurs. On offrit au jubilaire une médaille reproduisant ses traits et un album de vers auquel, par l'envoi d'autographes, tous les poètes de la Suisse française avaient collaboré. Et M. **Edouard Tavan**, très ému, remercia. Si je rappelle ici cet hommage, rendu à un homme dont le nom n'a jamais volé très loin sur les lèvres des autres hommes, ce n'est pas que *La Coupe d'Onyx* doive compter parmi les œuvres poétiques les plus hautes de ce temps. Demeuré obstinément fidèle à la rigide esthétique parnassienne, M. Tavan n'est pas un créateur de rythmes inouïs et d'images nouvelles. Mais il fut un honnête ouvrier de lettres, amoureux de son métier, respectueux des maîtres. Et c'est bien déjà quelque chose. Voici qui est mieux : avec la douce ferveur, avec la simplicité souriante et l'émotion des humanistes d'autrefois, il révéla les beautés de Virgile, il fit aimer l'art des vers à des foules de jeunes gens attentifs. De ces jeunes gens, quelques-uns sont devenus des poètes. Les conseils de M. Tavan ont guidé leurs débuts ; son approbation, ses critiques affectueuses ont encouragé leur carrière. Et les œuvres de ceux d'entre eux qui ont su dire ce qu'ils avaient à dire doivent être aujourd'hui plus précieuses au vieillard que les harangues et les couronnes.

La vénération dont l'entourent ses jeunes disciples — même ceux qui se sont le plus affranchis de ses préceptes poétiques — me fait regretter de n'avoir pas été son élève. M. Henry Spiess le fut. Il aime à le répéter. Cependant, il est l'ami de Paul Fort, et l'auteur de *La Coupe d'Onyx* ne doit guère priser le poète des *Ballades françaises*. Je le regrette d'ailleurs, pour M. Tavan, bien entendu. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. C'est d'un livre de Henry Spiess : **Le Silence des Heures**, dont le *Mercure* nous offre une édition nouvelle. La publication de cette œuvre, en 1904, est une date dans l'histoire des

lettres romandes : elle fit entrer la notion d'art dans notre poésie. De cette notion, M. Tavan, artisan laborieux, avait eu le grand mérite de montrer la nécessité. Avec Henry Spiess, elle s'imposait au « public lettré », puisque les libraires de Genève, en quelques mois, « placèrent » mille exemplaires du recueil. Ce fut une belle victoire : la cité de Calvin conquise par les strophes d'un artiste. Ceux qui n'ont pas encore lu *Le Silence des Heures* en aimeront les fines grisailles, les harmonieuses tristesses, les sonorités assourdies, les rythmes lents et nonchalants. Les autres auront plaisir à comparer les deux textes, de 1904 et de 1913, à rechercher les variantes, à voir avec quel soin le poète a revisé son œuvre. Il m'a semblé, cependant, que certaines parties avaient un peu vieilli. Les réminiscences m'ont paru plus nombreuses, plus sensibles qu'à l'époque où je découvrais Henry Spiess. C'est sans doute parce qu'il nous a fait entendre, depuis, d'autres accents, plus profonds et plus personnels : je pense aux *Chansons captives* et à tant de belles choses que j'aime et que j'aimerai plus encore quand elles seront rassemblées, ordonnées, enchaînées.

En attendant, voici un livre — et je crois que c'est le premier — d'un autre poète genevois. C'est **L'Epopée du Solitaire**, de M. Frank Grandjean. Cet ouvrage se présente sous l'aspect d'un fort in-octavo, portant en épigraphe cette phrase de Pascal : « Toute notre dignité consiste en la pensée ». Il revêt également la forme d'un poème en huit chants. Tout de suite, il faut louer hautement l'ambition de l'auteur, la noblesse de son entreprise. Dire, en vers, quels drames se passent dans l'âme d'un homme qui s'est retiré au désert pour résoudre le problème de la connaissance, voilà, certes, un audacieux dessein ! J'admire M. Grandjean d'avoir eu ce dessein et de l'avoir réalisé. Matériellement, il a fait ce qu'il voulait : le poème en huit chants est là, sur ma table, compact, imprimé noir sur blanc. Cela m'inspire, je ne le nie pas, un certain respect. Mais la réalisation esthétique, c'est autre chose ! La poésie d'idées est peut-être la plus haute variété du lyrisme. Seulement, plus l'idée est abstraite, plus il est nécessaire de lui donner une forme éclatante, colorée, sonore, évocatrice de parfums, de musiques et d'images, en un mot une forme concrète. Pour avoir méconnu cela, M. Grandjean a commis des vers auprès desquels les plus déplorables alexandrins de feu Sully-Prudhomme paraissent excellents. Encore une fois, j'admire sa témérité ingénue. Seul, un philosophe pouvait ne pas s'apercevoir que l'œuvre était déjà faite ou qu'elle était impossible. En tout cas, un artiste n'eût pas osé recommencer en vers la *Tentation de Saint Antoine;* il eût frémi à la voix de Flaubert et reculé devant sa grande ombre. M. Frank Grandjean est un esprit extrêmement distingué, mais le très jeune Henri Mugnier, qui vient de faire

entendre, à Genève toujours, les premiers balbutiements de sa lyre, est plus poète que lui.

Pour passer de la poésie à la prose, **La Légende de l'Ile des sons** me fournit une transition facile. Cette mince plaquette, luxueusement éditée, mêle, en effet, prose, vers et musique. Dans sa préface, M. Henri Odier nous présente la légende en question comme le testament littéraire d'un ami, Roger d'Auryanne, qui serait mort d'avoir possédé une trop belle âme, c'est-à-dire une âme maladive, puisqu'il est entendu que les belles âmes sont toujours plus ou moins détraquées. J'incline à penser qu'il faut y voir plutôt le suprême codicille d' « un poète mort jeune à qui l'homme survit ». C'est l'histoire, un peu obscure dans son symbolisme, mais racontée avec beaucoup d'élégance, d'une jeune princesse, à qui l'on veut donner le bonheur, et qui le trouve dans l'émotion musicale. M. André Beaunier a écrit, sur ce même thème du bonheur, une légende aussi. Elle s'appelle *Le Roi Tobol* et c'est probablement un chef-d'œuvre. Le roi Tobol veut faire de son fils Eudémôn un homme heureux; il l'isole du monde réel dans un palais de marbre, où rien ne viendra révéler à l'enfant la vieillesse, la maladie et la mort. La musique, source d'inquiétude et de trouble, est bannie de ce séjour. Mais, un soir, elle y pénètre en contrebande : Lilith, la petite amie du prince, joue sur sa guitare des airs de son pays; Eudémôn, surpris, l'interroge et, par ses réponses, découvre à la fois l'amour et l'existence de l'univers. Alors, il s'évade et, dans un long pèlerinage, apprend à connaître, avec la vie, la douleur et la joie des hommes. La princesse Lys, de M. Odier ressemble beaucoup trop au prince Eudémôn ; mais elle s'ennuie dans son royaume tandis que lui s'accommodait fort bien d'une captivité qu'il ignorait. Il s'enfuit de son palais pour aller vers la souffrance. Elle ne quitte le sien que pour trouver l'extase en abordant à *l'Ile des Sons*. Au prince, la musique apporte la révélation de toutes les misères, à la princesse, la clef de tous les beaux songes. Pour ma part, le conte de M. Beaunier me paraît infiniment clair et riche, tandis que, malgré les qualités du style, je trouve l'histoire de la princesse Lys plus brumeuse qu'il ne faudrait, un peu prétentieuse et, en somme, assez pauvre. Elle a le tort, évidemment, de venir après *Le Roi Tobol*. Mais c'est peut-être moi qui ai tort de comparer à une œuvre de chair et de sang la fantaisie d'un dilettante trop cérébral...

Si l'*Ile des Sons* n'a mené au tombeau qu'un Roger d'Auryanne inventé, **La Genève de Toepffer** n'est, hélas ! que trop réellement posthume. La publication de ce livre inachevé accroît nos regrets d'avoir vu Philippe Monnier arraché avant l'heure à la tâche qu'il poursuivait. Symétrique à sa *Venise au XVIII^e siècle*, l'ouvrage que de pieux amis font paraître aujourd'hui l'aurait exprimé

tout entier, s'il avait pu, lui-même, y mettre la dernière main. Tel qu'on nous l'offre, c'est le texte, scrupuleusement respecté, d'une série de conférences sur « la Genève claire et heureuse du commencement du XIXe siècle, moment unique où, tout en gardant encore sa physionomie du passé, la vieille cité s'ouvrait à de nouvelles destinées et où, de par ceux et celles qui passaient ou demeuraient dans ses murs, elle concentra à la fois tant de dévouement, de science, d'esprit, de charme et de grâce ». Tout cela revit dans ces pages en phrases lumineuses et souples, en traits minutieux et nets, qui font penser tout ensemble à des estampes anciennes et à des paysages de peintres très modernes : Claude Monet, Henri Martin, Le Sidaner. Et c'est charmant, un peu grêle parfois, un peu papillotant, à force de petites touches juxtaposées, mais d'une couleur si vivante et si fraîche ! Et c'est très triste aussi, parce que Monnier est mort à quarante-cinq ans et qu'il avait tant de projets !

Il me reste, pour en finir avec les livres, deux recueils de nouvelles.

Le premier est de Mme Noëlle Roger et s'intitule **Apaisement**. Il apporte la preuve que le talent de l'auteur continue à progresser. Quel plaisir d'écrire cela de quelqu'un qui a déjà derrière soi une œuvre émouvante et simple comme *De l'un à l'autre amour !* Quel plaisir surtout de penser que ce progrès en annonce d'autres et que l'on peut avoir confiance dans l'avenir ! Je tiens d'autant plus à le bien marquer que j'ai moins goûté les premiers ouvrages de Mme Noëlle Roger. Ils exprimaient prolixement une sorte de sensiblerie fort agaçante. Ceux qui suivirent sacrifiaient encore trop, pour mon goût, à de morbides exaltations. C'est dans la simplicité, dans la nudité des instincts et des sentiments éternels que cette femme, vraiment et uniquement femme, a trouvé ce qui fait la haute valeur de ses derniers livres. Les six nouvelles réunies sous le titre d'*Apaisement* sont vouées toutes au même sujet : l'amour maternel. Quelques-unes approchent de la perfection, parce que rien n'y est inutile, parce que tout y est juste et à sa place, parce que le style s'adapte exactement aux choses. D'autres, comme *Eveil de la pitié*, *Petit enfant*, sont encore trop compliquées, ou, par certains détails (dans l'écriture autant que dans la fabulation), pèchent contre la vraisemblance. L'ensemble demeure, néanmoins, très harmonieusement pur et ferme, très profondément humain.

Une remarque, une seule : Tous les héros, toutes les héroïnes de Mme Noëlle Roger sont des êtres nobles, des âmes, sinon toujours héroïques, du moins très hautes, très fières, très droites. Voilà, pour l'auteur et le milieu moral qui l'entoure, un éloge magnifique. Mais, dans la vie, il y a autre chose ; il y a la laideur et le vice ; il y a aussi la médiocrité, physique, intellectuelle, morale, sociale ; il y

a l'insignifiance et la bêtise ! Pour n'avoir pas tenu compte de tout cela, l'œuvre de Mme Roger donne, parfois, une fâcheuse impression de monotonie. A s'obstiner dans cette monotonie, elle courrait un risque grave : celui de n'être plus vraie.

Comme les récits d'*Apaisement*, ceux que M. Robert de Traz a rassemblés sous ce titre : **L'Homme dans le Rang** se relient entre eux par l'unité du sujet. Mis à part le dernier chapitre, qui est une étude critique, très fine, sur Vauvenargnes et Stendhal considérés comme officiers, tout le volume s'applique à décrire divers aspects de la vie militaire dans la Suisse d'aujourd'hui. J'étonnerai peut-être le lieutenant de Traz en lui disant que ce livre est ce qu'il a fait de mieux jusqu'ici, car je suis sûr qu'il ne s'attendait pas, de la part d'un « civil », à un tel jugement. Mais je le dis parce que je le pense. La vie de l'armée — j'entends, de l'armée contemporaine — n'avait guère donné lieu, en Suisse, qu'à des couplets patriotiques d'une pénible indigence ou à des farces grossières, composées par des Courteline de village. Et pourtant l'organisation des milices helvétiques est une des choses les plus curieuses, les plus originales qui soient. M. de Traz l'a compris et a su le montrer. Sans doute, il y a dans ses croquis certaines timidités d'expression, certaines gaucheries ; parfois, un peu trop d'optimisme jeune. Mais c'est plein de qualités très rares : de l'éloquence, de la verve, du trait, une imagination prompte, des observations justes et mesurées, le sens du réel, le sentiment de la discipline, l'intelligence énergique de l'ordre et de sa valeur idéale. Visiblement, *L'Homme dans le Rang* s'adresse, avant tout, au public suisse. Nul lecteur français, cependant, ne regrettera le temps qu'il aura passé à le lire.

Au dernier Salon d'Automne, l'art suisse était représenté par deux ensembles importants : les œuvres du peintre **Ferdinand Hodler** et celles du sculpteur **Rodo de Niederhæusern**. Ces deux compagnons n'eurent pas la même fortune : Rodo est mort en pleine maturité, sans avoir donné peut-être tout ce dont il était capable ; Hodler, après de longs et durs combats, s'est acquis, en Suisse, en Allemagne, en Autriche, une gloire robuste, qui ne semble guère peser à ses épaules d'athlète.

Paris connaissait déjà le sculpteur, surtout par ce *Verlaine* douloureux, qui rêve, sur son socle de marbre, parmi les frondaisons du Luxembourg. A voir réunies les œuvres de Rodo, il a goûté le beau métier, les savantes recherches, les bustes expressifs de cet artiste sincère, que l'écrasant prestige de Rodin empêcha d'être tout à fait lui-même, mais qui demeure un exemple admirable de sensibilité, de ferveur et de conscience.

Il a fait à Hodler un accueil plus froid. Cela m'afflige, mais ne m'étonne point. L'art sobre et puissant de ce maître, surtout dans

quelques-unes de ses plus récentes compositions, ne séduit pas. Le public parisien comprendra mieux à une deuxième rencontre, surtout si on a soin de lui présenter certaines œuvres monumentales dans le cadre qui leur convient et de lui offrir un choix judicieux de toiles, retraçant, étape par étape, toute la carrière du maître. Je ne serais pas surpris qu'alors il aperçoive en un instant ce que nos meilleurs esprits ont mis quinze ans à saisir : que Hodler est un grand peintre classique, qui s'apparente, à travers Dürer et Holbein, à Signorelli et à Michel-Ange.

Son exposition, en attendant, nous aura valu deux manifestations intéressantes, auxquelles il faut, en terminant, consacrer quelques mots.

La première, c'est le banquet que lui offrirent les artistes et les écrivains suisses de Paris et quelques artistes français. Il fut, m'assure-t-on, extrêmement cordial. MM. E.-M. Sandoz, Mathias Morhardt, Frantz Jourdain prononcèrent d'excellentes paroles. M. Louis Dumur rappela en termes émus la mémoire de Rodo. Le maître se déclara très touché et les convives, fort tard, se séparèrent à regret, après de nombreux toasts à la Suisse, à la France et à l'avenir de l'art.

Et pourtant, un article de M. Péladan, dans *l'Art décoratif*, sur Hodler et l'art suisse, a failli brouiller Genève avec Paris! Dans cette remarquable étude, le critique avait glissé une boutade, que je ne veux pas discuter, mais moins paradoxale peut-être qu'elle n'en a l'air, sur Genève, « capitale esthétique de la Suisse allemande ». Le *Journal de Genève* l'a prise à la lettre : il a cru M. Péladan aussi ignorant de la géographie que M. Perrichon et il a bondi sous l'outrage. Alors, le directeur de *l'Art décoratif*, M. Fernand Roches, qui est Suisse, a essayé de lui expliquer les choses. Comme, dans sa lettre, il avait fait remarquer le grand nombre de noms germaniques dont s'honorent aujourd'hui les lettres et les arts dans la république de Jean-Jacques, le *Journal* a bondi derechef. « Il serait moins saugrenu, s'est-il écrié, de prétendre que Paris est une ville allemande! » Et il a cité, à l'appui, une kyrielle de noms! Mais, ô *Journal*, les noms que vous brandissez sont presque tous alsaciens... ou juifs. Or, il y a longtemps que M. Drumont a écrit *La France juive*. Les uns lui ont donné raison, les autres lui ont donné tort. Mais personne pour ce mot n'a crié au paradoxe et M. Drumont n'a pas été décrété d'arrestation. Alors, pourquoi vouer aux gémonies ce pauvre M. Péladan, qui n'est pas de Genève, tandis qu'en France catholiques et circoncis ont tranquillement laissé s'égosiller M. Drumont, qui est Français?

Memento. — *Poèmes*, par Henri Mugnier (Genève); *La Voie droite*, par Joseph Autier (Neuchâtel).

Albert Dauzat : *La Suisse illustrée*, in-4°, 14 planches hors texte, 21 cartes et plans, 635 reproductions photographiques, Librairie Larousse, 19 fr. Ce bel ouvrage présente sous une forme attrayante un tableau complet des aspects de la Suisse. L'auteur du texte, M. Albert Dauzat, connaît bien le pays, auquel il avait déjà consacré, il y a quelques années, un livre excellent, *la Suisse moderne*. Celui-ci, non moins documenté, s'enrichit d'une abondante illustration. Après un chapitre de généralités, on y voit successivement décrits : Berne, le Valais, Vaud, Genève, le Jura, Neuchâtel, Fribourg, l'Oberland, les Quatre Cantons, Zurich, Bâle, la plaine du Rhin et le lac de Constance, la Suisse orientale, la région du Gothard, les Grisons, la Suisse italienne. Outre la géographie physique, politique et « humaine », la description des beautés naturelles ou artistiques, on y trouve des notions sur l'activité économique, les institutions, les mœurs, l'histoire, l'archéologie. Dans un aperçu sur la littérature de la Suisse romande, figurant dans la partie consacrée à Genève, M. Albert Dauzat note, chez les écrivains suisses, d'abord un amour profond de la nature, puis « un souci très vif des idées morales » ; « chez les Genevois existe toute une lignée d'observateurs très fins et très français, volontiers ironistes, dont Tœpffer est le type classique ; les Vaudois, au contraire, sont plus idéalistes, plus poètes. Mais ce sentiment poétique très vif s'exprime presque toujours en prose : la Suisse française, qui compte tant d'écrivains excellents, n'a pas un seul grand poète. » Parmi les contemporains, M. Dauzat nomme : Edouard Rod, Philippe Monnier, Gaspard Vallette, Paul Seippel, Virgile Rossel, Louis Dumur, et veut bien citer en note, à titre de référence, le petit ouvrage : *La Vie littéraire dans la Suisse française*, du signataire de cette chronique.

Les revues : Naissance : *La Suisse latine*, organe catholique (Fribourg). — Décès : *Les Feuillets*, revue de « culture suisse » (Genève). Cette revue mériterait une notice nécrologique ; nous y reviendrons peut-être.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ALLEMANDES

Henri Guilbeaux : *Anthologie des lyriques allemands contemporains depuis Nietzsche*. Préface par Emile Verhaeren ; Paris, Eug. Figuière, 5 fr. — Otto Zoff : *Das Haus am Wege ;* Francfort, Literarische Anstalt, M. 3. — Memento.

Anthologie des lyriques allemands. — Nous voulons bien croire, ainsi que l'écrit M. Léon Bazalgette, en une phrase un peu baroque, que « par delà sa valeur propre cette Anthologie a une signification qui la dépasse ». Tout de même, pour accomplir les hauts desseins que l'on prête à M. Henri Guilbeaux, peut-être n'était-il pas indispensable de soumettre une série d'écrivains allemands parfaitement honorables à des supplices chinois d'une cruauté sans exemple. Infortunés poètes germaniques ! Quels méfaits ont-ils bien pu commettre pour mériter un pareil traitement ! A travers le miroir déformant de ce livre, les images nous apparaissent grimaçantes et contortionnées. Sont-ce bien des vers, ces assemblages de vocables

incohérents, par quoi le traducteur a cru rendre le rythme de quelques-uns des meilleurs poèmes de la littérature allemande contemporaine ?

Ecoutez plutôt. C'est une des pièces les moins compliquées, prise au hasard, parmi beaucoup d'autres qui sont d'un aspect plus rébarbatif :

Mais quand tu es allée
Alors totalement
Mon désir a surgi vers toi.
Comme je devais te perdre,
Avec mes doigts hagards
J'ai secoué ta porte close.

Il nous semble bien avoïr reconnu, sous ces mots sans suite, une des pièces les plus délicieuses, toute pleine d'ardeur contenue, de l'*Aber die Liebe* de Richard Dehmel :

Doch als du dann gegangen
Da hat sich mein Verlangen
Ganz aufgethan nach dir...
Als sollt ich dich verlieren
Schüttelte ich mit irren
Fingern deine verschlossene Thür.

Nous citons de mémoire, bien qu'il nous fût aisé de retrouver le texte de ce poème, possédant, quoi que puisse en penser M. Guilbeaux, tous les premiers recueils de Richard Dehmel en éditions originales, dont quelques-uns sur papiers spéciaux, avec dédicaces amicales de l'auteur.

Comparez, dès le premier vers, l'original et la traduction. *Als du dann gegangen*, un élève de première année traduirai : « Lorsque tu es partie ». Il est vrai que M. Guilbeaux fait des « transpositions ! »

En regard de cette pièce, s'en trouve une autre, dont voici le premier vers :

Encore une fois ainsi ! dans la brume par à travers la tempête.

Est-ce pour faire plaisir à son préfacier et lui rappeler sa première manière que le traducteur se plaît aux locutions vicieuses? Dès le troisième vers de la même strophe, nous lisons :

Au beaupré l'eau se dressait telle une tour.

Pour rendre le texte il aurait peut-être fallu écrire :

Le beaupré se dressait dans l'eau telle une tour.

Des contresens de la même espèce se retrouvent presque à chaque page. Un poème de Conradi, *Heut es kein Abend werden will*, est affublé du titre : *Aujourd'hui il n'y aura pas de soir* (page 81),

Le poète a voulu exprimer cette persistance du jour, un soir de printemps, alors que les hommes et la nature, saisis par le renouveau de toutes choses, ne peuvent se résigner à s'endormir.

Aujourd'hui le soir ne veut pas tomber... Un collégien saisirait la nuance qu'il y a entre cette notation et le sens que lui a donné le traducteur.

Mais, pour chacun des « lyriques » qu'il pense nous révéler, M. Guilbeaux a écrit une notice, où il a du reste fort convenablement recueilli quelques détails biographiques. Il y a, hélas ! aussi des commentaires critiques. Lisez, par exemple, cette phrase prise au hasard. Elles sont à peu près toutes rédigées sur le même patron :

C'est un *social-individualiste*, tandis que Nietzsche n'est qu'un fougueux et exclusif individualiste. Cet individualisme frénétique, Nietzsche le devait à son origine slave. Richard Dehmel, chantre du monde moderne, a du sang germain, d'où sa force, son idéalisme social.

Peut-être serait-il cruel d'insister davantage. M. René Schickelé a dit tout de go pourquoi ce livre invraisemblable est si médiocre. C'est que « Guilbeaux ne possède ni le sens de la langue française, ni le sens de la langue allemande ». La possession de l'un ou de l'autre de ces dons « eût préservé les poètes des coups de massue barbares de son art de traduction ». M. Guilbeaux va encore nous reprocher de citer M. Schickelé. Mais l'abatage de l'*Anthologie des lyriques allemands* a paru dans le *Maerz*, sous le titre de *Vorsicht!* (Attention, il y a danger !) et le *Maerz*, au point de vue de la conciliation franco-allemande, qui est, si nous avons bien compris, un des hauts desseins de M. Guilbeaux, jouit d'une réputation au moins égale au *Berliner Tageblatt* et à la *Gazette de Voss*, où l'auteur de ce livre a trouvé des louangeurs aussi complaisants que bien intentionnés.

Et M. Schickelé appuie, lui aussi, sur des exemples la sévérité de sa critique :

Si la prose du traducteur est d'assez médiocre valeur, son incapacité rythmique dans les vers dépasse, même pour l'oreille étrangère, la mesure de ce qui est tolérable. Il s'est efforcé, dit-il dans son Avant-propos, d'imiter le rythme de l'original : « Le rythme sans quoi il n'est pas de poésie à proprement parler », comme il dit dans son langage colonial.

M. Schickelé rappelle, lui aussi, une strophe de Dehmel :

Die Rosen leuchten immer noch,
die dunkeln Blaetter zittern sacht ;
ich bin im Grase aufgewacht,
o kaemst du doch,
es ist so tiefe Mitternacht,

M. Guilbeaux traduit :

Or les roses brillent encore.
Les feuilles sombres frémissent doucement :
Je suis éveillé sur l'herbe.
Oh ! viens-tu donc !
Minuit est si profond.

« Je suis éveillé sur l'herbe », ajoute M. Schickelé, est peut-être belge, mais certainement pas français. Même en belge, il nous paraît difficile qu'il faille dire « je suis... éveillé ».

Le critique néglige, probablement par pitié pour le malheureux traducteur, le vers « Oh! viens-tu donc ! », qui est pourtant encore une bien jolie perle.

Mais en voilà assez ! Restituons M. Henri Guilbeaux à l'illustre auteur du *Déshabillé à travers les âges*, avec qui il organisa l'an passé le congrès sans congressistes. Et que cette leçon serve du moins aux bons poètes allemands à se méfier surtout de leurs amis.

§

Das Haus am Wege. — Le jeune Kilan Reichenstadt passe ses premières vacances en pleine forêt, entouré des plus aimables personnes. Il quitte à peine les bancs du collège et ne connaît rien à la vie. Mais c'est précisément son ignorance qui lui permet de se laisser aller, sans arrière-pensée, à toute la fougue de ses impressions. La « maison au bord du chemin », où il passera l'été, est habitée par une veuve et ses deux filles. Elles sont toutes trois également charmantes, bien que parées de grâces différentes, et le plus naturellement du monde Kilian s'éprend de tout ce qui l'entoure, à la fois du grand air et du charme qui émane de ces trois femmes. Ce sont tout d'abord de longues promenades avec les jeunes filles, au cours desquelles son désir s'arrête enfin sur l'aînée qui, bien qu'innocente comme lui, guidée par un instinct plus sûr, serait prête à se donner. Mais Martine cherche plus qu'une aventure passagère et, comme il refuse de se fixer définitivement, elle épouse par dépit un hobereau des environs. Kilian désespéré fuit dans les montagnes, où la fille d'un garde forestier révèle à ce Daphnis les réalités de l'amour. Il est trop tard pour reconquérir Martine. Agnès, la cadette, est toujours là qui, pendant qu'il flirtait avec l'aînée, lui faisait des yeux langoureux. Pourtant les choses tournent autrement qu'il ne l'attendait, car c'est Brigitte, la mère, qui entreprendra de conquérir le jeune homme. Elle vient le chercher dans sa solitude forestière et le ramène dans la « maison au bord du chemin », où, après quelques jours de préliminaires, c'est dans ses bras à elle qu'il achève sa villégiature, complétant ainsi son éducation sensuelle.

Un Latin se serait amusé à faire de cette triple idylle une des-

cription voluptueuse qui aurait pu s'encarter entre deux chapitres des *Mémoires* de Casanova. M. Otto Zoff est un rêveur germanique. Chez son héros la volupté se complique de beaucoup de « vague à l'âme ». La nature le passionne autant que la caresse et il met un élément spirituel dans chacun des élans de son jeune désir. L'inquiétude demeure après les gestes de l'amour et, pour que cette petite histoire, qui est délicieusement écrite, ne puisse point choquer les gens graves, l'auteur y a ajouté une conclusion morale. Après avoir décrit l'ivresse, il invente le remords qui fait rentrer Konrad malade et repentant sous le toit de sa mère.

Memento. — Le *Literarisches Echo* vient de confier ses comptes rendus réguliers de bibliographie française à M. F. Schotthoefer, qui donnait déjà dans cette vaillante revue des articles sur les théâtres parisiens. Nous ne pouvons que féliciter M. Heilborn de ce choix excellent. M. Schotthoefer allie à un sens critique très aigu une parfaite connaissance de notre littérature. Ses notes sur Rimbaud, sur les prix littéraires, sur les lettres de Charles-Louis Philippe, sur le dernier ouvrage de M. Fernand Baldensperger, montrent qu'il sait mettre les choses parfaitement à leur place et qu'il ne hasarde pas de jugements sans être exactement renseigné. — M. Karl Strecker (15 janvier) rend compte de la récente littérature nietzschéenne. M. Kurt Münzer présente au public l'œuvre de Kart Hans Strobl (avec portrait).

Les *Süddeutsche Monatshefte* (janvier) font paraître une curieuse « histoire d'un déserteur ». M. Gustave Wolff explique le phénomène des « chevaux pensants » d'Elberfeld et de Mannheim, qu'il est loin de juger négligeable. L'affaire de Saverne suscite un article sévère de M. Paul Busching, qui croit que le dommage causé par l'attitude de la oldatesque dans la petite ville alsacienne est réparable.

C'est encore Saverne qui donne lieu à la publication de deux articles dans *Güldenkammer* (janvier). M. Heinz Hauphoff envisage avec une impartialité relative l'ensemble du problème alsacien-lorrain et estime qu'en laissant à la Terre d'empire les libertés les plus larges qui lui permettraient de cultiver son particularisme, on ramènerait le calme dans les esprits. M. Alfred Gildemeister à son tour essaie de dégager « l'enseignement de Saverne ». M. Emile Waldmann étudie la collection Auguste Pellerin, qui lui sert de prétexte pour écrire une apologie de Paul Cézanne.

Dans les *Weissen Blaetter* (décembre), les nouvelles et les poèmes prennent de nouveau une place très importante. M. Ulrich Hegendorff écrit un paradoxal article pour « réhabiliter la vertu ». Une étude substantielle de M. Félix Wetsch s'occupe du dernier livre de Martin Buber, *Daniel*. Nous aurons l'occasion de revenir prochainement sur l'œuvre de cet écrivain profondément original auquel les *Neue Blaetter* ont consacré récemment tout un fascicule.

Zeitschrift für Bücherfreunde (5e année, fascicule 7) publie comme article de tête de très intéressantes pages sur la collection de Silhouettes de Chr. D. Meyer. M. Hans Knudsen y analyse soigneusement les docu-

ments de « psaligraphie » laissés par un modeste régisseur de théâtre de Mannheim.

Hochland nous offre une étude sur « la démocratie et la religion en France », dû à la plume de M. Hermann Platz. De belles reproductions de Houdon et de Rodin accompagnent un article de M. Conrad Weiss sur le volume de Rodin, *l'Art*, publié à Leipzig avec 70 illustrations.

Deutsche Rundschau (janvier) fait paraître la seconde partie de l'étude que M. Hans von Müller consacre à E. T. A. Hoffmann à Plock, et dont nous avons déjà rendu compte. Le baron Hermann de Soden parle de « la mission religieuse de Richard Wagner dans *Parsifal* ».

Le docteur Moriz Anthropos offre au public, chaque année vers la même époque, un fascicule unique d'une revue qui s'intitule *Oesterreich-Ungarische Pariser Rundschau*. Ce périodique éminemment rare a ainsi pu pousser jusqu'à sa dix-septième année. Le contenu en est surtout philosophique, mais on trouvera néanmoins, aux dernières pages, un petit bulletin bibliographique. M. Anthropos a connu personnellement Ed. de Hartmann, dont il reproduit des lettres inédites, et c'en est assez pour l'inviter à revenir pour la quatrième fois, en quatre ans, sur le prétendu « panpsychisme » de ce philosophe.

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

Le Futurisme — Ses origines. — *Poesia*. — Les poètes futuristes. — *Lacerba*. — Les mots en liberté et le lyrisme synthétique.

On a beaucoup parlé du Futurisme à l'étranger, et surtout en France, mais il me semble que jusqu'ici on n'a pas bien saisi son importance et sa nécessité au point de vue italien — sa raison d'être nationale. On a vu le côté tapageur et pittoresque du mouvement, tandis que le côté création et rénovation est resté presque toujours méconnu. Je tâcherai de renseigner les lecteurs du *Mercure* sur la véritable signification du Futurisme, me bornant nécessairement au futurisme littéraire.

Entre les grandes puissances intellectuelles de notre temps, l'Italie était sans contredit la plus arriérée en littérature et dans tous les arts en général. Notre plus grand poète de la deuxième moitié du siècle dernier — Carducci — était le représentant de la réaction classique et traditionaliste contre les derniers romantiques. Il avait subi depuis les influences disparates de Victor Hugo et de Heine, mais il est toujours resté le poète de la culture et de l'histoire, le poète de cabinet et de bibliothèque, le poète académicien, orateur, professeur, toujours correct et parfois parfait, mais très éloigné de toute modernité. Pascoli, qui lui succéda dans la chaire et dans la renommée, était doué d'une sensibilité poétique plus fraîche, mais il appartenait, dans le fond, au même type que Carducci et sa culture classique l'a empêché trop souvent de s'abandonner à son inspiration primesau-

tière. Je passe d'Annunzio, dont le goût obstiné pour l'ancienneté décorative est trop connu à Paris et ailleurs.

La poésie italienne n'avait donné, jusqu'à ces dernières années, aucun signe de renouvellement intérieur et profond. Elle vivotait encore aux dépens des visions les plus archaïques et n'avait pas même la force de changer ses formes, ses instruments, sa métrique.

Les recherches nouvelles qui font de la poésie italienne actuelle la plus avancée peut-être qui existe en ce moment en Europe ont leurs origines dans la fondation de *Poesia*, revue internationale de lyrisme, fondée par F.-T. Marinetti en 1904. F.-T. Marinetti, qui avait fait son baccalauréat à Paris et connaissait très bien le magnifique essor poétique français de Baudelaire jusqu'à Claudel, et qui avait déjà publié, en français, *la Conquête des Etoiles* et *Destruction*, qu'on avait déjà remarqué en France comme promesses d'un tempérament lyrique puissant, était surtout animé, dans la création de *Poesia*, par le désir de faire connaître en Italie la grande poésie moderne étrangère, — et surtout française. On était déjà fatigué de la luxueuse marqueterie de d'Annunzio et on était dans la recherche et l'attente de quelque chose de nouveau. Importer en Italie la dernière poésie européenne était déjà une grosse et utile tâche pour une revue. *Poesia* était très mêlée : il y avait là du bon et du mauvais, du magnifique et du médiocre, de l'extraordinaire et du vieux, mais elle eut son rôle important dans l'évolution de notre lyrique. Elle fit connaître tant bien que mal les meilleurs poètes d'avant-garde de France, — d'Angleterre et d'Allemagne, et révéla aux Italiens ébahis trois ou quatre jeunes poètes d'ici que personne ne connaissait et qui se montrèrent tout de suite doués d'une sensibilité tout à fait originale. *Poesia* fit plus : Marinetti ouvrit en 1908 une enquête internationale sur le *vers libre* (qui était presque inconnu chez nous et qu'on n'employait que très rarement) et ainsi donna le courage de l'adopter à ces jeunes poètes dont j'ai parlé et qui s'appelaient Govoni, Buzzi et Palazzeschi, c'est-à-dire les meilleurs que possède aujourd'hui la présente génération.

Au commencement de 1909, F.-T. Marinetti lança dans *le Figaro* et dans *Poesia* son premier manifeste pour la fondation du Futurisme. Les idées qu'il contient sont assez connues, même en France, et il est inutile de les résumer. Le Futurisme apparaît en somme à qui le regarde au point de vue italien comme la réaction nécessaire à ce culte effrené et idiot de l'ancien, à cette mollesse et couardise de sentiments, à ce mépris de la modernité dont notre milieu intellectuel était saturé et qui le conduisait à un épuisement ennuyeux et humiliant. F.-T. Marinetti rappelait aux jeunes Italiens que les nations ne se nourrissent pas uniquement de souvenirs et de regrets et que même dans l'art il faut avoir le courage de quitter les continuations et les imitations pour créer quelque chose de nouveau et d'inédit.

Il montrait qu'à l'étranger on avait découvert une sensibilité toute nouvelle et *moderne* et il croyait que la littérature italienne devait se mettre au courant des autres et même les devancer en hardiesse si elle voulait reconquérir son ancienne place dans le monde.

Malgré l'hostilité de la majorité des gens de lettres italiens et l'indifférence narquoise du public, le manifeste de F.-T. Marinetti fut le commencement d'une transformation profonde et tumultueuse de notre jeunesse artistique. Les poètes Buzzi, Govoni, Cavacchioli, Palazzeschi se joignirent à lui; l'année d'après, en 1910, les peintres Boccioni, Carrà, Russolo et Balla donnèrent leur adhésion au mouvement et publièrent le manifeste de la peinture futuriste qui fut bientôt suivi par des expositions et des manifestations bruyantes. Plus tard le musicien Balilla Pratella publia son manifeste de la musique futuriste; Russolo inventa le nouvel *Art des bruits;* Boccioni initia la culture futuriste et Mme Valentine de Saint-Point écrivit son célèbre manifeste de la luxure. Les grands meetings futuristes de Milan, Turin, Trieste et Naples, qui consistaient dans la déclamation des manifestes et des poésies, bien que troublés trop souvent par la violence haineuse des adversaires, attirèrent l'attention du public sur la nouvelle école.

L'année 1913 fut particulièrement importante pour le Futurisme. Depuis trois ans, *Poesia*, qui était née avec des intentions excessivement éclectiques, avait cessé de paraître. Devenue « moteur du Futurisme », elle aurait dû devenir intransigeante; mais il n'est pas toujours facile de transformer de fond en comble une entreprise commencée avec un esprit tout différent. Marinetti avait mieux aimé la supprimer que tomber dans les compromis. Mais au commencement de 1913 était née à Florence une revue indépendante, d'avant-garde, très vivante et révolutionnaire, *Lacerba*, qui avait en première ligne parmi ses rédacteurs Papini et Soffici, qui jusqu'alors s'étaient tenus loin du Futurisme, mais, esprits toujours en éveil et à l'affût de la modernité, travaillaient, on peut dire, dans une direction parallèle. Leurs livres — romans, essais, contes — leur avaient assuré une place à part dans la littérature la plus hardie et leur collaboration à la *Voce* avait assez contribué à la fortune de cette revue de bataille. Mais ils avaient dû se détacher de la *Voce*, qui n'était pas disposée à les suivre dans toutes leurs idées et ils se virent forcés de fonder un journal tout à eux. *Lacerba* se proposait d'être surtout théorique et d'accomplir dans la morale et dans la philosophie courante — bourgeoise, idéaliste — la même révolution que les futuristes accomplissaient dans la poésie et dans l'art. Les rédacteurs de *Lacerba* et les futuristes étaient faits pour s'entendre, malgré des incidents provenant de malentendus qui avaient retardé leur rencontre. En février, Papini et Soffici, à l'occasion de la grande manifestation de Rome,

où le premier prononça un discours qui fit beaucoup de bruit, donnèrent leur adhésion au Futurisme. *Lacerba* devint bientôt l'organe très suivi et répandu de la littérature futuriste.

L'adhésion de Papini et de Soffici au Futurisme ne passa pas inaperçue. Il ne s'agissait pas de tout jeunes inconnus qui pouvaient être poussés dans le mouvement par le besoin de réclame et d'encouragement. Ils jouissaient déjà d'une enviable renommée et ils étaient connus par leur farouche indépendance. Leur conversion courageuse et raisonnée aux idées futuristes fut très remarquée et entraîna bientôt d'autres conversions.

Les expositions de Rome, de Florence, de Paris (sculpture de Boccioni) et de Londres; les derniers meetings, très orageux, de Rome, de Florence et de Milan, ont forcé les milieux intellectuels italiens à s'occuper sérieusement du mouvement qui devient toujours plus large et plus vivant. Une foule de jeunes, parmi lesquels quelques-uns doués de véritable talent, se sont ajoutés aux apôtres des premières journées. A l'étranger aussi les alliés ne manquent pas. Dans cette même année, *Lacerba* publia l'*Antitradition Futuriste* de Guillaume Apollinaire, un des esprits les plus curieux de notre époque curieuse.

Lacerba, ajoutant à la poésie et aux théories artistiques une révision des préjugés moraux et métaphysiques, a donné plus de retentissement à la révolution futuriste. On a poursuivi en justice deux écrivains pour des articles qui offensaient, paraît-il, la pudeur et la religion. L'école a soulevé des haines furieuses et des enthousiasmes formidables. Désormais on ne parle plus d'autre chose dans les milieux intellectuels italiens.

§

Le Futurisme a sans doute, comme tous les mouvements similaires, ses faiblesses et ses défauts, mais il serait tout à fait injuste de vouloir nier ses grands mérites. Pour rester dans la poésie — la seule chose qui nous doive occuper ici — il a révélé à l'Italie au moins sept poètes de talent, dont trois ou quatre absolument supérieurs.

J'entends parler de Buzzi (*Aeroplani; Versi Liberi*); de Cavacchioli (*Le Ranocchie turchine*); de Govoni (*Poesie Elettriche*); de Lucini (*Revolverate*); de Palazzeschi (*L'Incendiario*, dont la deuxième édition a obtenu le plus grand succès); de Folgore (*Canto dei motori*) : de Cangiullo (dont on doit lire surtout les dernières poésies parues dans *Lacerba*). Sans compter Marinetti, initiateur et animateur, et dont l'œuvre poétique est très importante à tous les points de vue. A chacun de ces poètes il faudrait dédier une étude à part : il faudrait, au moins, pouvoir disposer d'une vingtaine de pages pour expliquer en quoi ils diffèrent, comme sensibilité et technique, de tous les autres poètes italiens anciens et contemporains.

J'en parlerai longuement, chacun à leur tour, aussitôt qu'ils publieront leurs œuvres nouvelles.

Presque tous les livres de poésie dont j'ai cité les titres sont écrits en vers libres, mais il ne faut pas croire que le Futurisme ne soit que le pseudonyme italien du verslibrisme français. L'année dernière, si décisive pour le sort du Futurisme, a vu aussi la création des *mots en liberté*, qui font de la poésie futuriste quelque chose qui se détache de toute poésie connue, au moins dans ses moyens. Marinetti, obsédé par les recherches des peintres futuristes (simultanéité, dynamisme, compénétration de plans, etc.) a tâché de disloquer et de rompre une fois pour toutes la vieille structure de la phrase et les remparts surannés de la syntaxe usuelle. Il a commencé par supprimer certaines parties du discours; par employer le verbe seulement à l'infinitif; par faire un grand usage de sons imitatifs; et par apporter dans l'uniformité dominante des innovations typographiques très suggestives (emploi de caractères différents en grand nombre; de signes mathématiques; d'espaces énormes; de mots disposés en plusieurs caractères; de mots ou lettres disposés de manière à suggérer l'idée immédiate d'une chose réelle, etc.).

Il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire tout d'abord, de trouvailles capricieuses d'un écrivain qui cherche coûte que coûte la nouveauté. Ces innovations extérieures sont dictées par la nécessité de rendre avec la plus grande liberté, rapidité et énergie la vie multiple et mêlée de l'homme moderne, qui vit et voit plus intensément l'agitée existence contemporaine. Il s'agit de rendre — en dehors des barrières des vers, de la rime et de la syntaxe — un riche réseau de sensations inédites et raffinées, inspirées par la vie plus violente, qui se croisent et s'entremêlent, et dont on ne pourrait exprimer la nouveauté, la complexité et la *simultanéité* avec les formes anciennes. Les essais de mots en liberté que Marinetti, Buzzi, Cangiullo, Boccioni, Carrà et Soffici ont déjà publiés nous forcent à reconnaître que, en dépit de leur apparente obscurité et de leur descriptionnisme obstiné, on réalise avec cette forme — ou mieux avec cette absence de formes anciennes, déterminées et régulières — une telle richesse imprévue de tissu sensible qu'on est porté à penser que les mots en liberté sont destinés à prendre la place de toutes les anciennes manières d'écrire et de versifier. Dans la poésie française nous avons la plus prochaine préparation de mots en liberté : il me suffit de rappeler les *Illuminations* de Rimbaud et certaines pages de Mallarmé. Mais, dans les mots en liberté des futuristes, on a poussé bien plus avant la libération et la recherche d'effets nouveaux. Cette révolution, devenue consciente, s'est élargie et consolidée. Le poète futuriste Luciano Folgore arrive, par exemple, à supprimer aussi le verbe, mais renonce aux innovations typographiques et donne à sa poésie le nom de *lyrisme*

synthétique. Il s'agit toujours, dans le fond, de mots en liberté qui conservent encore l'apparence de vers libres.

Quand on réfléchit qu'il y a dix ans à peine on ne pouvait concevoir en Italie une poésie qui ne fût païenne et classique — *carducciana* ou *dannunziana* — et qui ne fût dominée par la métrique la plus réactionnaire (sonnet, ballade, *terzine*, etc.), on doit avouer que l'Italie littéraire doit surtout au Futurisme d'être plutôt à l'avant-garde qu'en arrière dans la marche anxieuse du lyrisme contemporain (1).

GIOVANNI PAPINI.

LETTRES AMÉRICAINES

James Ford Rhodes : *Historical Essays*, 2 dollars 25 cents ; *The American Civil War*, 1 dollar 50 cents ; *History of the United States from the Compromise of 1850*, 7 volumes, 2 dollars 50 cents chaque ; ces trois ouvrages, New York, Macmillan. — John Bigelow : *Retrospections of an Active Life*, 5 volumes, 4 dollars chaque ; New York, Doubleday, Page et C°. — Edward Channing : *A History of the United States*, 3 volumes, 2 dollars 50 cents chaque ; New York, Macmillan. — John Bach McMaster : *A History of the People of the United States*, 8 volumes, 2 dollars 50 cents chaque ; New York, Appletons. — Max Farrand : *The Framing of the Constitution of the United States*, 2 dollars 20 cents ; New Haven, Connecticut, Yale University Press. — James Bryce : *University and Historical Addresses*, 2 dollars 25 cents ; New York, Macmillan. — Memento.

L'ouvrage de M. James Ford Rhodes, **Historical Essays**, reflète très correctement la personnalité de cet éminent historien, ainsi que sa façon de travailler ; et nous pourrions ajouter que l'une et l'autre sont d'un rare mérite. Plusieurs récits relatifs à la rencontre de l'auteur avec des célébrités européennes et américaines s'y trouvent. Ainsi une des meilleures et des plus sympathiques de ces narrations est l'essai consacré à Sir Spencer Walpole, l'historien et biographe anglais. Ce volume contient en outre un grand nombre de conversations des plus piquantes, et d'observations fines dignes d'être citées. M. Rhodes rapporte de Motley cette phrase : « L'histoire européenne pour les Américains devrait être entièrement refaite. » Voici quelques réflexions à noter de M. Rhodes lui-même : « Je considère que le latin et le français sont de la plus grande importance pour quiconque veut écrire l'histoire. » « A l'exception de Goethe, Sainte-Beuve est le plus grand critique moderne. » (M. Rhodes parle souvent avec éloge de Sainte-Beuve.) « En 1874, neuf ans avant qu'il fût vraiment apprécié en Angleterre, Gardiner fut élu membre correspondant de la Société historique de Massachusetts », — un autre exemple de ce fait que c'est souvent l'Amérique qui a été la première à découvrir un talent anglais.

(1) Voir, sur le F., la collection de *Poesia* (1904-1910, 61, Corso Venezia, Milan) ; — la collection de *Lacerba* (1913-1914, 25, Via Nazionale, Florence) ; — la collection des *Manifesti Futuristi* (Florence, *Lacerba*, 1914) ; — le livre de F.-T. Marinetti, *le Futurisme* (Paris, Sansot) ; — la brochure de G. Papini, *Il mio Futurismo* (Florence, *Lacerba*, 1914).

M. Rhodes a fait, en mai 1912, à l'Université d'Oxford, une série de trois conférences sur la guerre civile en Amérique (1861-65). Elles viennent de paraître sous le titre de **The American Civil War**, et sont le meilleur aperçu de la grande lutte pour l'abolition de l'esclavage aux Etats-Unis, racontée par un historien impartial et connaissant son sujet à fond.

Ce petit volume est en réalité une espèce de résumé du *magnum opus* de M. Rhodes, **History of the United States**, commençant en 1850, année où le congrès fédéral vota le dernier compromis ou transaction sur la question brûlante de l'esclavage, et s'étendant jusqu'à l'année 1877, où le *home rule* fut définitivement rétabli dans les Etats du Sud rentrés dans l'Union. Ce grand ouvrage est en réalité l'histoire de l'origine, de l'extension et de la suppression de cette abomination qui a agité les Etats-Unis durant un quart de siècle. M. Rhodes nous offre un récit fort agréable à lire, plein d'autorité, et très impartial, auquel il a su donner une certaine nouveauté en puisant beaucoup de ses renseignements dans les journaux de l'époque ou dans ses conversations avec des personnalités politiques qui jouèrent un rôle dans les événements. En plus des questions purement américaines, M. Rhodes traite, parmi d'autres, celle de l'expédition du Mexique sous Napoléon III, qui y est jugée au point de vue américain; et, cela soit dit en passant, ce jugement n'est pas à l'honneur du second Empire.

Nous retrouvons une grande partie de cette folle expédition du Mexique, et d'autres réflexions sur la France en général, dans les cinq gros tomes de feu John Bigelow, **Retrospections of an Active Life.** L'auteur fut d'abord consul des Etats-Unis à Paris et y revint plus tard comme ministre, au moment de l'aventure maximilienne. Ce fut lui qui conduisit les négociations délicates qui aboutirent à l'évacuation du Mexique par Napoléon. Ces pages jettent un jour nouveau sur ce fiasco. Dans le quatrième volume nous trouvons un récit très intéressant sur la manière dont M. Bigelow, avec l'aide efficace de Laboulaye, découvrit à Paris le manuscrit original de la fameuse autobiographie de Benjamin Franklin. Plus loin dans ces volumes on rencontre des passages consacrés à Montalembert, Mignet, Dumas père, Emile Ollivier, Guizot, Gambetta, Bartholdi, Berryer, Prévost-Paradol, et bien d'autres avec lesquels il fut lié. C'est dans l'automne de 1910 que je vis M. Bigelow pour la dernière fois. Je déjeunais avec lui dans sa pittoresque maison de campagne, The Squirrels, située dans les Highlands du superbe Hudson. Il avait atteint 93 ans et s'occupait de ses mémoires. Son esprit était aussi clair, sa conversation aussi spirituelle que cinquante ans plus tôt, lorsqu'il faisait de l'escrime diplomatique avec M. Drouyn de Lhuys. Il mourut l'année suivante.

Un autre ouvrage historique de premier ordre, **A History of the United States**, par le Professeur Edward Channing, de Harvard, n'est pas encore complètement terminé ; les trois premiers volumes seulement ont paru. Le projet prévoit une étude de la période qui s'étend depuis la découverte du nouveau monde jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Les deux premiers volumes sont consacrés à l'époque coloniale, et le troisième à la révolution américaine, c'est-à-dire jusqu'à la fin de 1789, année où fut inaugurée la constitution actuelle. Dans sa préface, le Professeur Channing, qui occupe la chaire d'histoire, s'exprime ainsi : « Le développement de la nation y sera traité comme un déroulement continu, examiné au point de vue politique, militaire, industriel, social et de ses institutions. » L'auteur nous fournit un bon exemple d'un grand travailleur qui montre des qualités de soin et d'impartialité dans ses recherches aux archives et dans sa manière de se servir des travaux de ses devanciers. Une grande originalité de présentation et de langage se signale dans ce travail, et plus spécialement dans le volume consacré à la révolution. En effet, cette originalité est si marquée que tous ceux qui s'adonnent aux études historiques américaines attendront avec une réelle impatience la publication de la suite de cet ouvrage pour se rendre compte de la façon dont le Professeur Channing traitera cette question si complexe et si délicate de l'imbroglio esclavagiste, et dans laquelle, comme nous l'avons déjà dit, M. Rhodes s'est spécialisé.

Dans cette série de grands ouvrages historiques, il ne faut pas oublier **A History of the People of the United States**, par le Professeur John Bach McMaster, un de mes camarades de collège à New York. Ce grand travail, commencé il y a trente ans, vient d'être terminé par la publication du huitième et dernier volume. Il comprend la période commençant en 1784, fin de la révolution américaine, et nous mène à l'année 1861, veille de la guerre civile. Ce sont les annales du développement du peuple américain. Dans la préface du premier volume, publié en 1883, M. McMaster dit : « Dans le courant de ce récit, il sera parlé de guerres, de conspirations, et de rébellions ; de présidents et de congrès ; d'ambassades et de traités ; des ambitions des leaders politiques au Parlement et de l'avènement des grands partis politiques de la nation. Cependant, l'histoire du peuple américain sera le sujet principal. » En effet, M. McMaster est resté fidèle à son plan. Comme M. Rhodes, c'est à la presse qu'il a demandé une grande partie de ses informations et il est probablement le premier historien américain qui ait autant puisé dans les journaux de tous les partis. Au moment où je finis d'écrire cette chronique, j'apprends qu'un grand banquet vient de se donner à Philadelphie en l'honneur de l'historien pour

fêter l'heureuse terminaison de son importante entreprise historique.

Tous les historiens dont nous venons de parler traitent plus ou moins longuement la question de la constitution de 1789. Mais M. Max Farrand a écrit tout un volume sur **The Framing of the Constitution**. Professeur d'histoire à l'Université de Yale, M. Farrand s'est occupé, pendant plus de dix ans, à réunir et à classer les actes de la fameuse convention de Philadelphie, présidée par Washington, d'où jaillit la constitution actuelle des Etats-Unis, Dans la préface de son nouveau volume, M. Farrand dit avec une grande modestie : « Ceci est un aperçu succinct de mon interprétation toute personnelle de ce qui s'est passé à la convention fédérale. » Il en résulte un livre utile et sans parti pris, de ce qu'il a fort bien nommé « un document pratique et tout à fait souple, composé en vue de certains besoins immédiats,et modifiable en vue des exigences que pourraient comporter des situations à venir ».

Plusieurs volumes composés d'essais et de conférences ayant un caractère historique seraient utilement cités ici ; mais l'espace me manquant, je ne parlerai que de l'**University and Historical Addresses** de M. James Bryce, ancien ambassadeur d'Angleterre à Washington, que le gouvernement libéral vient de créer vicomte Bryce. Toutes ces allocutions — plus d'une vingtaine —ont été faites pendant que l'auteur était encore diplomate et elles offrent un exemple frappant du rôle spécial que peut jouer en Amérique un membre supérieur du corps diplomatique en s'adressant à l'opinion publique de la nation aussi bien qu'au ministère des Affaires étrangères. Notons en passant que la France a actuellement à Washington, fort heureusement pour elle, un ambassadeur de ce genre.

Memento. — Le grand intérêt que suscite Bergson aux Etats-Unis se reflète dans les périodiques américains. Ainsi, *The Independent*, de New York, publie de temps à autre une série d'articles sérieux intitulée « Twelve Major Prophets of To-day », par Dr Edwin E. Slosson, un des rédacteurs de cette revue répandue. Parmi ceux qui ont été étudiés jusqu'ici dans cette série, il convient de nommer Maeterlinck, Henri Poincaré, Metchnikoff, et surtout Bergson, qui y est beaucoup loué. Ensuite, dans *The Mid-West Quarterly*, octobre, se trouve « The Socratic Bergson », par le Professeur Hartley B. Alexander, un des sous-directeurs de cette revue pleine de mérite, publiée sous la protection de l'université de Nébraska, et dont ce numéro est le premier. « Socrate, saint Augustin, Descartes, Kant, et, — ajoutons, Bergson ; chacun de ces hommes est éminent, car il a cherché en premier lieu à connaître sa propre âme. » La *Yale Review*, janvier, consacre aussi un article à ce philosophe, — « The Significance of Bergson », par William E. Hocking, professeur de philosophie à Yale. « Bergson est non seulement un écrivain de l'évolution créatrice, mais il est encore un créateur d'idées. » Dans la même revue, Professeur Stuart P. Sherman, de l'université d'Illinois, parlant du dernier livre du Dr Hadley, pré-

sident de Yale, *Some Influences in Modern Philosophic Thought*, nous dit un peu irrévérencieusement : « Nous mettons notre foi en Bergson, — tant qu'il durera. »

Articles de revues et de magazines à noter :

Dial, 16 novembre, « The Literary Agent in England », par M. Lacon Watson, journaliste anglais. « Je dirais qu'il y a en ce moment une douzaine, et même peut-être davantage, d'agents littéraires réputés, installés dans cette ville de Londres, qui ont tant fait dans ces derniers vingt ans pour l'auteur qu'il serait d'une parfaite ingratitude de murmurer des profits qui leur reviennent. » C'est-à-dire, 10 o/o. — *North American Review*, décembre : « Charles Eliot Norton », par W. D. Howells, réminiscences et appréciations à propos de la collection de lettres de Norton, un des meilleurs ouvrages biographiques publiés aux Etats-Unis au cours de cette dernière année (Boston, Houghton.) La *Nation*, 4 décembre, donne également un article intéressant sur Norton auquel l'auteur croit pouvoir appliquer heureusement ce vers du Dante :

Felice te, che si parli a tua posta.

« George Sand », par Florence L. Ravenel. « Balzac et Henry James expliquent toutes les inconséquences et les contradictions de sa personnalité si complexe en affirmant qu'elle était aussi peu femme que possible. Mais, selon moi, le secret de sa force ainsi que celui de sa faiblesse résidait en ce qu'elle était au contraire aussi femme qu'il est possible de l'être. » — *Harper's Weekly*, 6 décembre, une critique très amicale de *Jean-Christophe*, qui vient de paraître dans son déguisement anglais (New York, Henry Holt), par M. Warren Barton Blake. « Un des secrets de la puissance de Romain Roland consiste en ce qu'il nous fait partager son idéalisme. » — *Nation*, 18 décembre, « The Stage vs. the Drama », par Professeur Frank J. Mather, Jr., une demande pour une mise en scène plus simple, et des références pleines d'éloge pour le théâtre en Europe et surtout en France, que Mather connaît fort bien. « Le courant théâtral moderne est franchement contre l'art dramatique, — une exaltation pour la scène en opposition avec la pièce. » — *Poetry*, décembre, « Narratives », par Rabindranath Tagore. Cette revue présenta voici un an au public américain les poèmes lyriques de Tagore et elle est la première maintenant à publier un groupe de poèmes en prose par le même barde. Miss Monroe nous dit en parlant de lui : « On ne peut douter des tendances idéalistes que poursuivent les œuvres de ce poète. » Dans ce même numéro, Miss Monroe publie son second et dernier article sur « Rhythms of English Verse », dont j'ai déjà dit un mot dans ma dernière chronique. — *Yale Review*, janvier, « Boccaccio, an Apology », par Henry D. Sedgwick, une autorité américaine en matière italienne. « Boccace est le véritable annonciateur de la Renaissance, le premier des ancêtres de nos conteurs modernes. » « The Background of the American Novel », par Professeur Robert Herrick, de l'université de Chicago, lui-même romancier de talent. « Le fond de la société américaine n'est plus anglo-saxon, même par la tradition. C'est toute une société humaine dans un sens plus libre et plus grand que celui qui s'est vu jusqu'ici. » Dans le *Dial*, 1er janvier, « A Novelist on his Art » est une excellente analyse, par le directeur, de l'article de M. Her-

rick. « Noyes and Masefield », par Professeur Henry S. Canby, — toujours dans la *Yale Review*, janvier. « Alfred Noyes est un moraliste romantique... John Masefield est un impressionniste. » Presque la même caractérisation de ces deux poètes anglais se trouve dans la *Nation*, 25 décembre, où, dans une notice sur les *Collected Poems* de Noyes (New York, Stokes, 2 volumes, 3 dollars), le critique nous dit : « M. Masefield est réaliste et brutal, et nous exprime en partie; M. Noyes est sentimental et humanitaire, et dévoile un autre côté de notre nature. » —*Scribner*, janvier, « Mariano Benlliure, Sculptor », par Shane Leslie, fort bien illustré. « Parmi les artistes modernes en Espagne, nul n'est plus espagnol, plus audacieux, nul ne craint moins de se trouver placé entre l'absurde et le sublime, que Mariano Benlliure. » Dans ce même numéro du magazine commencent les souvenirs, sur la carrière de son mari, de la veuve de William Waddington, qui, soit dit en passant, est Américaine.—*Dial*, 1er janvier, « A Neglected Americain Poet », par Charles Léonard Moore, poète lui-même. Le barde oublié dans ce cas se trouve être Thomas Buchanan Read. « Dans les longs poèmes narratifs, il n'a pas été surpassé. » — *The Independent*, de New York, 5 janvier, célèbre son 65e anniversaire en faisant paraître un numéro spécial. La table des matières, très riche, contient un essai inédit de De Quincey, « Lessons of the French Revolution ».

Dans *Poetry* pour novembre, le directeur annonçait le lauréat du prix de 250 dollars, offert par les gérants du périodique, pour les meilleurs vers qui paraîtraient dans ces pages pendant l'année. M. William B. Yates, le poète irlandais, a été désigné pour cet honneur. Mais dans le numéro de janvier, M. Yates écrit qu'il ne gardera de cette somme que 50 dollars avec lesquels il compte se faire graver un ex-libris en souvenirs de ses amis américains, et il demande que les 200 dollars qui restent soient envoyés à M. Ezra Pound, le jeune poète américain ; ce qui fut fait.

THEODORE STANTON.

LETTRES SCANDINAVES

Johan Bojer : *Fangen, som sang, le Prisonnier qui chantait*, Kristiania, Gyldendal. — Karl Larsen : *De, der tog hjemmefra, Ceux qui ont quitté le pays*, II et III, Copenhague, Gyldendal. — Karin Michaelis Stangeland : *P'tite Mère*, traduit par M. Valentin et M. Klüm, Perrin. — Memento.

« Etre soi-même » est une vieille formule, en Norvège. On la trouve, avant Ibsen, chez Maurits Hansen, chez Henrik Wergeland. Est-il donc si difficile d'être soi-même pour l'homme, en général, et pour le Norvégien, en particulier ? Et s'il faut s'y appliquer, ne devient-on pas ainsi un véritable comédien, puisqu'alors on s'imagine, de soi-même, un modèle que l'on cherche à reproduire ? Il y a, en effet, beaucoup de comédiens de cette sorte : ils ont plus ou moins conscience de jouer un rôle. M. Johan Bojer, en plusieurs de ses romans, s'est plu à montrer que les individus les plus sincères en apparence, souvent jouent un personnage vers lequel, à leur insu, quelque intérêt les a guidés, — intérêt de vanité, par exemple : ce

sont des comédiens inconscients. Mais le meilleur acteur n'est-il pas celui qui étudie son rôle, parce qu'il sait que la vie n'est rien de plus? Dans **le Prisonnier qui chantait**, M. Johan Bojer nous présente un jeune paysan de condition très misérable, intelligent, observateur, et menteur par nature. Il est habile à tromper son monde, et y réussit. Il va en ville dans un grand magasin, dit qu'il a une grande ferme et veut y adjoindre une épicerie de campagne : son assurance lui fait obtenir, à crédit, de quoi la monter. Plus tard, il devient acteur, et se perfectionne dans l'art de se grimer et de prendre des allures variées. Mais le faire sur commande, dans des rôles appris, ne lui plaît pas longtemps : les gens savaient qu'il n'était pas un roi ou un évêque, personne ne s'y trompait. Et il repart pour se faire prédicateur libre, ou voyageur de commerce, etc. C'est un artiste, un créateur. Comme d'autres écrivent des romans ou modèlent des statues; il crée des types humains, mais plus réels. Et il se sent lui-même, à chaque instant, le type qu'il crée.

Le volume de M. Bojer, outre celle-là, qui est la plus importante, comprend encore cinq nouvelles, parmi lesquelles « Pêcheurs », émouvant et sobre récit dont j'ai publié la traduction dans la *Grande Revue*, et « Une coupe de souvenir », anecdote singulière qui a paru en français dans les *Cahiers d'aujourd'hui*. Une autre est encore une scène à bord d'un canot de pêcheurs, et les deux dernières, des histoires de la campagne, dont l'une, « Une cabane et un cœur », dit avec un réalisme douloureux la déchéance progressive d'un ménage paysan. Malgré l'humour et la fantaisie que l'on y rencontre par endroits, la tonalité générale du volume est grave, et la vie n'y apparaît jamais souriante. Il me semble qu'une ou deux nouvelles plus réjouissantes, comme M. Bojer en a mis dans d'autres recueils, auraient bien fait, à côté de ces histoires plutôt sévères. Plusieurs de celles-ci, pourtant, sont parmi les belles pages de l'auteur.

§

M. Karl Larsen a décidément abandonné le roman d'imagination pour ne plus raconter que des vies réelles, d'après des documents. Mais ce n'est pas là ce qu'on a pu appeler de la littérature réaliste ou documentaire. Il s'agit de toute autre chose. J'ai déjà parlé ici de sa méthode. Comme il l'avait fait déjà pour d'autres études, il a rassemblé le plus grand nombre possible de lettres écrites par des émigrés danois, et c'est d'après ces correspondances, augmentées parfois de livres de comptes et de journaux intimes, qu'il se proposait de tracer les divers portraits-types des émigrés, **Ceux qui ont quitté le pays**. Il fait ainsi, dira-t-on, œuvre de sociologue plutôt que d'écrivain. Et il est clair que son travail, et les matériaux qu'il a rassemblés, et déposés à la bibliothèque de Copenhague, seront consultés avec intérêt par les historiens futurs. Mais c'est surtout comme

documents psychologiques qu'ils sont intéressants, et c'est comme tels, uniquement, que les emploie M. Karl Larsen, qui est, avant tout, un psychologue. Je me hâte d'ajouter qu'il l'est sans dissertations ni généralisations. Il a voulu pénétrer et faire comprendre les sentiments, les mobiles, toute la vie de gens très divers, mais placés dans des circonstances analogues. Cela ne peut-il pas constituer une œuvre littéraire ? Remarquons, toutefois, que c'est à peu près l'inverse de ce que font la plupart des romanciers, qui volontiers imaginent d'un volume à l'autre les circonstances les plus variées, pour y faire vivre un groupe de personnages à peu près pareils.

Les correspondances reçues par M. Karl Larsen ont été si nombreuses, et surtout quelques-unes ont été si étendues, qu'elles lui ont permis, au lieu de les grouper par catégories, d'exposer d'abord tout au long, et presque sans lacunes, un certain nombre de vies individuelles. Huit tels récits remplissent les trois premiers volumes de cette série. Le premier volume avait paru d'abord sous le titre : *Pionniers danois*, et il en a été rendu compte ici. Le second nous montre un fermier, un ouvrier, un paysan, et le troisième des émigrés qui ont reçu une instruction secondaire ou même supérieure. Mais ces origines différentes ne présagent nullement leur sort : c'est de leur énergie et de leur bonne humeur que dépend le succès. L'ouvrier de Copenhague a pu mener pendant trois ans, avec des intervalles, la vie de *tramp*, sans cesser d'écrire à sa famille et de rester apte à une vie normale, tandis qu'un pharmacien, en Tasmanie, se résigne à un emploi modeste, mais n'a plus en lui nul ressort. L'isolement déprime les émigrés; quelquefois une femme les sauve ; mais il faut que ce soit une compatriote, car l'émigré qui n'a pas encore fermement pris pied sur le sol nouveau ne pourrait s'y marier avec une femme du pays. Les femmes ont souvent plus d'esprit pratique, et presque toujours plus de souplesse, elles s'adaptent plus aisément. La plupart des hommes finissent toutefois par s'adapter à la vie américaine, souvent même leurs lettres, à la longue, s'espacent et cessent, et les dernières sont généralement écrites en un danois bizarre, anglicisé, et mêlé de pur anglais; on voit parfois, au cours d'une correspondance, se former peu à peu un patriotisme américain. Tous, cependant, ne s'acclimatent pas aussi bien, et ce sont les « intellectuels » qui semblent le plus réfractaires, même lorsqu'ils ont du courage et la sécurité.

Ces récits sont extrêmement variés, et le sentiment d'être dépaysé, qui se trouve exprimé à peu près dans tous, à quelque moment de chaque histoire, y prend les formes les plus diverses. Le lecteur ne risque pas de confondre dans son souvenir les nombreux personnages que lui présente M. Karl Larsen. La réalité est étonnamment multiple. Mais aussi elle est généralement un peu grise, ou du moins sa

couleur n'apparaît qu'aux regards attentifs. L'objectivité voulue de l'auteur a respecté cette qualité du réel. Il s'est contenté — ce n'a pas dû être un mince travail — de choisir, de classer et de relier les fragments de lettres qu'il publie, de façon à nous fournir un récit très clair, sans répétitions ni bavardages inutiles, et dont lui-même semble l'éditeur presque irresponsable. Il n'a pu empêcher que ces suites de longues citations ne fussent, à la longue, un peu monotones, et l'on regrette, parfois, son excessive discrétion.

§

Depuis que M. Marcel Prévost avait publié en français un roman de Mme Karin Michaelis, *L'Age dangereux*, il était aisé de prévoir que des traductions d'autres ouvrages de cet auteur suivraient. Ils ne sont d'ailleurs pas sans intérêt ni sans valeur littéraire, comme tels livres danois dont la traduction n'était pas justifiée. De plus, ils paraissent avoir chance de succès auprès du public français, puisque le premier roman traduit par M. Marcel Prévost a obtenu de nombreuses éditions. Il est vrai que ce livre traite hardiment un sujet difficile : la confession d'une femme qui, passée la quarantaine, veut renoncer à l'amour, et subit la hantise du désir. C'est surtout ce sujet qui avait tenté le traducteur, et aussi le fait que l'auteur était une femme, et que le secret des tourments intimes de la femme ne peut être dévoilé que par l'une d'elles.

Sous le titre **P'tite mère**, le volume nouveau comprend deux grandes nouvelles. Et ce sont encore des études de psychologie féminine. Mais tandis que l'héroïne de *l'Age dangereux* était une dame élégante et de haute culture, les femmes dont il s'agit ici sont de condition plus modeste ; elles sont, en outre, plus jeunes et inexpérimentées. Surtout Ulla, celle qu'on appelait « p'tite mère » chez elle, que sa mère a mariée, presque enfant encore, à un homme trop âgé, autoritaire et renfermé. Ulla est toute bonté, mais extraordinairement ignorante, timide et soumise. Elle subit son mari par obéissance, dépérit d'ennui sans presque s'en rendre compte, et finit par se jeter dans un puits en s'excusant de n'avoir pas été telle que l'on eût voulu. L'auteur a su rendre vraisemblable, au moins par moments, ce type outré d'inconsciente abnégation, et dans les lettres qu'Ulla écrit à sa mère, il y a des pages d'une ingénuité charmante ; le développement de sa raison y est savamment gradué, mais l'éveil de la femme, en elle, paraît impossible.

L'autre nouvelle de ce volume, *Pourquoi ?* nous montre une jeune fille qui s'est laissé prendre par un homme qu'elle n'aime pas ; elle reste, malgré elle, à sa disposition, et va le retrouver quand il le veut. Elle devient amoureuse d'un autre et, n'osant lui raconter son passé, hésite à se marier avec lui. Sur le conseil d'un pasteur, le mariage est décidé quand même, mais la veille du jour fixé, elle

rencontre son ancien amant, et le subit encore. Cette histoire est racontée par le pasteur, et se mêle à celle de la mort mystérieuse de sa femme, d'une jalousie à la fois exaltée et sans reproches.

On voit que ce volume, de même que le précédent, renferme diverses études de femmes. Elles sont variées par la nature des « cas » exposés, parfois bien exceptionnels et bizarres, et aussi par la manière dont ils sont présentés, bien que cette manière paraisse toujours directe et aisée.

Memento. — Dans le numéro de septembre de la revue danoise *Tilskueren*, M. Chr. Rimestad a publié, sur les poèmes de Verhaeren qui commencent avec la série « Toute la Flandre », une intéressante étude. Après avoir rapidement tracé l'évolution du poète, et marqué le contraste de ses œuvres des périodes antérieures avec les volumes récents, il analyse les raisons de son succès auprès du grand public, c'est-à-dire les points de l'accord profond entre ses tendances d'esprit et celles de la foule, et insiste enfin sur les poèmes intimes et doux, si rares, dit-il, parce qu'ils parlent d'un bonheur qui, le plus souvent, se tait.

Dans la revue hebdomadaire danoise *Ugens Tilskuer*, il y a eu, au cours de l'année 1913, une longue série d'articles sur la situation politique, économique, et surtout morale de la France. On lui tâtait le pouls, et l'on déclarait qu'elle va mal. C'était une étude faite, je crois, sans nul parti pris de malveillance, mais qui n'aurait guère pu être plus défavorable. Elle enregistrait fidèlement les appréciations tendancieuses de tout ce qui, dans la presse française, prétend au monopole du patriotisme.

La revue norvégienne *Samtiden* me paraît donner une place de plus en plus prépondérante aux études politiques et sociologiques. Dans le numéro de décembre, pourtant, M. Chr. Collin a repris ses études ibséniennes, et parle de Peer Gynt.

P.-G. LA CHESNAIS.

VARIÉTÉS

L'Ile Saint-Louis. — Qu'est-ce que l'île Saint-Louis ? Un quartier du IV^e^ arrondissement. Sans doute, mais c'est là une réponse à mettre à l'isoloir, au temps d'un scrutin. L'Ile Saint-Louis est mieux qu'un quartier, plus qu'un arrondissement — c'est une ville.

D'une ville, elle possède toutes les caractéristiques morales et matérielles, abstraites et concrètes ; elle présente le conglomérat de cerveaux et d'habitacles, le style distinctif, elle porte le sceau des traditions locales, qui donnent à une ville sa physionomie personnelle. Depuis les temps où les deux îlots, l'île aux Vaches et l'île Notre-Dame, qui jadis, dit-on, prêtaient leurs champs clos d'eaux vives aux jugements de Dieu, furent unies, il y a trois siècles, par le comblement du canal dont marque la place la rue des Deux-Ponts, la ville s'est développée d'une vie propre, fermée et défendue par le ruban géminé de son fleuve, de ses fleuves, pourrait-on dire. Car elle

a, détail essentiel, ses frontières naturelles, et si elle ne tient pas bureau d'octroi à la tête de ses ponts (nous ne le réclamons pas, nous ne sommes pas séparatistes), c'est qu'elle a contracté, depuis toujours, une union de douane, et de cœur, avec la France, avec Paris.

Cette ville, qui la connaît ? Tout le monde, comme tout le monde connaît le Musée du Louvre, c'est-à-dire presque personne, sauf les Parisiens épris de Paris, les artistes fervents de leur Art, les poètes amoureux et curieux de l'âme blottie au front patiné des vieilles pierres.

Qui a pris le temps de parcourir sans hâte ses rues paisibles, ses quais dont la courbe court entre d'antiques façades et la coulée de bronze du fleuve, de pénétrer dans ses cours silencieuses où des vasques pleurent sous le geste figé d'un Amour qui a épuisé son carquois sur tant de cœurs sensibles, au temps de Louis le Bien-Aimé? Qui a, à loisir, écouté, non ses bruits, mais ses silences de petite ville endormie ?

On y sent une atmosphère « autre », passé les ponts, les quatre ponts (un cinquième, qui l'effleure, ne compte pas). Car tout y va par quatre, et l'île a ses quatres quartiers — dirons-nous de noblesse ? — par la croix des deux principales voies qui l'écartèle, face aux quatre points cardinaux, et la barre comme l'écu du roi dont elle garde le nom. Et elle a quatre quais, dont chacun a son nom, son aspect, son caractère distinct, rit, sourit ou s'assombrit par les jeux du soleil.

Au Nord, c'est Bruges, c'est le Quai Vert, c'est le Quai du Miroir, d'où la vue se repose sur le bras languide de la Seine, fermé au mouvement fluvial. Comme un canal aux eaux mortes, il s'étrécit entre des alignements d'arbres, laminé par les éperons du plus noble pont de Paris, le pont Marie.

Au midi, c'est Florence, c'est le Quai de l'Arno, par le mouvement de son sol, par l'éclat de son soleil, par la sérénité qui l'assimile à la cité du Lys rouge.

C'est aussi Venise, a-t-on dit. C'est mieux. Venise ne daigne : c'est notre île Saint-Louis, toute palpitante de grâce française, et de charme parisien, avec sa ceinture de dômes, de tours, de clochers et de flèches, dont chacun érige un trait de l'Art et de l'Histoire de France, et que boucle à l'horizon, jaillie dans le firmament, la coupole du Panthéon.

L'île a même, comme toute brave petite ville, son « Bout-du-monde », la pointe, d'où le regard coule avec la Seine jusqu'au Louvre, encadré de fûts de peupliers.

Qu'on nous excuse de nous attarder à ce côté pittoresque de la question. Il n'est point hors de propos. Il n'est pas non plus le seul,

tant s'en faut. Et pour qui veut des arguments solides — de moellon et de ciment — la liste est longue de chaque détail, de chaque œuvre d'art qui fondent leur valeur distincte en un ensemble unique.

Comment citer sans tomber dans la monotonie d'une nomenclature tous les hôtels de noble façade qui, par places, se suivant, « se contiguant », dressent un décor intact du Passé, de ce passé qui a nom le Grand Siècle et qui, joint d'une ligne directe au siècle de Périclès et au siècle d'Auguste, met au firmament du temps, dans un scintillement d'étoile à trois pointes — à trois rayons, — le trilatère du génie humain?

Quelles leçons enferment les portails, les fenêtres, les corniches, les escaliers, les balcons que l'on peut saluer au passage, et quels incomparables modèles ! Ce sont, entre tant d'autres, au quai Bourbon les hôtels Le Charron (1630), de Jassaud et sa façade à trois frontons (1640), de Boisgelon, sa porte et son escalier (1750), de le Vau (1659) et son médaillon; au quai d'Orléans, l'Hôtel Rolland, la bibliothèque polonaise, l'hôtel où mourut Arvers ; au quai de Béthune, jadis si bien nommé quai des Balcons, véritable galerie de grilles ouvragées, les hôtels du Président Perrault, de Binanville (1650) dont la cour à arcades forme un cadre de verdure à la nef de l'église qui lui sert de fond, de Lefeuve de la Malmaison, du Duc de Richelieu avec, encore, une belle cour fermée d'un majestueux motif d'architecture, de Bretonvilliers, malheureusement amputé par le Boulevard Sully, beau encore d'une arcade coiffée d'un haut toit Louis XIII; au quai d'Anjou, le plus « intime », le plus émouvant peut-être, les hôtels de Lauzun, qu'habitèrent Baudelaire et Théophile Gautier, de Tessé, de Poisson de Marigny, le frère de Madame de Pompadour, et la dentelle de son portail en fer forgé ; et pour finir, le plus connu, le diamant de la couronne, l'hôtel Lambert, de 1686, dont une tourelle ronde figure fort bien, avec le bastingage de ses balcons étagés qui surplombent le fleuve, le château de quelque Armada ancrée en plein courant.

Et que d'autres fragments plus humbles, depuis telles devantures de boutiques du plus pur Louis XV (une pharmacie de la rue des Deux-Ponts aligne ses bocaux sur d'admirables boiseries), jusqu'aux grilles de cabarets aux coins des quais Bourbon et de Béthune. Celle du Franc-Pinot — pampres et grappes en guirlande — est un chef-d'œuvre de ferronnerie.

Or tout cela, cet ensemble magique est menacé, pire, condamné. On sait qu'il est question de porter de 7 mètres — largeur actuelle, parfaitement à l'échelle de l'île — à 24 mètres la largeur de la rue des Deux-Ponts, une des transversales de l'île. S'imagine-t-on l'effet d'une voie de cette dimension bordée d'immeubles modernes — ce terme dit tout — à travers l'île? Ce serait proprement son éventre-

ment, ou sa mort, car ensuite il n'y aurait plus de raison de ne pas la dépecer complètement. Voilà l'arrêt : Paris fait appel.

Non, il ne faut pas toucher à l'île Saint-Louis, surtout avec des mains d'entrepreneur.

Certes il serait ridicule et inutile d'essayer d'arrêter le Progrès en sa marche invincible. Mais le Progrès, qui a devant lui un champ illimité, est-il si inexorable et si aveugle qu'il ne veuille épargner ce musée vivant ? Alors qu'on se dispute à un prix fabuleux tout ce qui porte un reflet d'art ancien, une ville entière d'art ancien, une ville « Louis XV », intacte au point que le plan de Turgot peut encore y servir de guide, serait mutilée, massacrée ? Que ne peut-on la porter à l'hôtel Drouot ? Elle y « ferait » des milliards.

La capitale idéale n'est-elle pas celle qui, dans le collier de ses quartiers neufs, sait garder, pieusement enchâssés, tel joyau « de famille », telle gemme à l'éclat amorti par les siècles ? C'est pour nous un principe essentiel d'esthétique urbaine.

Voilà ce que nous demandons pour Paris, sans entrer en la discussion des prétextes, des sophismes invoqués d'autre part.

La grâce de l'île, ce n'est pas seulement sa population qui la demande — population digne d'elle, d'artistes, d'écrivains, de poètes, dont les noms symbolisent le génie de la France — et qui, nouveaux chevaliers de Saint-Louis, s'est levée en masse. C'est tout Paris, tout ce que Paris contient de cerveaux qui pensent et de cœurs qui sentent.

Hier encore, en outre des centaines de protestations et d'indignations personnelles, la Fédération de toutes les Sociétés d'Art parisiennes le demandait en son nom.

Et ce qu'il demande, c'est qu'à la charmante et noble nef qui flotte encore sous le vieux nom de Saint-Louis s'applique la devise éternelle : « Fluctuat nec mergitur ».

ANSELME CHANGEUR.

LA VIE ANECDOTIQUE

L'almanacco purgativo. — Français à Mexico.

Il vient de paraître en Italie un **Almanacco purgativo** pour 1914. Cet *Almanach purgatif* est l'œuvre des deux nouveaux futuristes, Ardengo Soffici et Giovanni Papini. Ils sont l'un et l'autre bien connus en France, où le premier a longtemps vécu. Le second, qui tient dans la hiérarchie futuriste rang d'antiphilosophe, est un collaborateur du *Mercure de France*. Je tenterai d'esquisser ici même un de ces jours le portrait de l'antiphilosophe Papini.

Dans *l'Almanach purgatif* il y a des choses assez drôles, surtout les anecdotes. En voici une sur Napoléon.

Durant sa captivité à Sainte-Hélène, Napoléon aimait de préférence s'entretenir avec des Italiens et spécialement avec le docteur Antomarchi, avec

lequel il revenait volontiers sur les circonstances de sa vie aventureuse. Un matin, ils parlaient comme d'habitude, assis sur le rivage, et le médecin lui ayant fait quelque question sur les véritables raisons de la campagne de Russie, Napoléon lui répondit : « Mon intention, pour assurer la paix de l'Europe, était de frapper à mort l'Empire Russe. Je visai au cœur, mais — l'Empereur sourit avec amertume — *lo presi nel culo.* »

Voici des anecdotes sur Baudelaire.

On sait que, durant son séjour à Dijon, Charles Baudelaire traversa une période de si atroce misère qu'il dut supporter que Jeanne Duval, sa maîtresse, se livrât à la prostitution pour subvenir aux besoins du ménage.

Baudelaire en souffrit cruellement ; toutefois cette abjection, dans laquelle il se sentait tombé, lui procurait parfois, comme il le confessait lui-même, une ténébreuse volupté qui se répandait en sarcasmes diaboliques.

Un soir, par exemple, la pauvre mûlatresse, de retour à la maison après des heures et des heures d'absence, raconta à son ami qu'elle avait rencontré un vieux monsieur, qui, après avoir écouté son histoire, ému de compassion, lui avait donné quelques louis sans lui rien demander en échange. Et comme elle se réjouissait de la chose : « Non, non, dit le poète irrité, pas de médiocrité, il faut aller le rechercher et coucher avec lui. »

Une autre fois qu'elle était sur le point de sortir comme toujours à la recherche de quelque amateur adventice, Baudelaire lui courut derrière en criant par l'escalier cette recommandation :

« Et surtout n'oublie pas de dire à tes clients que tu fais ça pour moi, pour Charles Baudelaire. »

Un soir que la pauvrette rentrait à la maison, ramenant un prêtre « levé » qui sait par quels artifices :

« Très bien — observa l'auteur des *Fleurs du mal* — ce soir, c'est un ministre de Dieu qui vient augmenter notre douleur : à la fin ce sera Dieu lui-même à me faire cocu, ce qui sera enfin digne de moi. »

Les pensées de grands hommes données par l'*Almanach purgatif* ne sont pas moins bien choisies :

L'infini est nécessairement plus vaste que le fini, puisqu'il le contient. — PLATON.

Il y a dans la philosophie beaucoup de mystères qu ne sont ni dans le ciel ni sur la terre. — SHAKESPEARE.

J'ai connu un homme tellement peureux que, bien que bon catholique, il n'allait jamais à la messe. A quelqu'un qui lui demandait pourquoi, il répondit : — Dieu est bon, et me pardonnera, mais le Diable, qui est méchant, pourrait se formaliser. — STERNE.

Les femmes ne s'habillent que pour exciter le désir de les déshabiller. — CASANOVA.

Si Judas avait eu l'idée d'offrir, avec ses trente deniers, un bon souper aux apôtres, sa réputation serait infiniment meilleure que celle qu'il a aujourd'hui. — VOLTAIRE.

La famille est une chose si déprimante et si embarrassante pour l'homme que les seuls êtres vraiment libres sont les enfants trouvés. La chose la

plus humaine que puisse donc faire un père est d'abandonner ses enfants dès leur naissance. — J.-J. ROUSSEAU.

Les bouchers sont les seuls hommes que l'on puisse comparer aux esprits libres : les uns comme les autres ont mission d'égorger les bêtes. — NIETZSCHE.

Le monde est tellement mauvais que Dieu lui-même, qui l'a fait, n'y habite plus. — SHOPENHAUER.

Le génie est la lumière ; la foule est l'ombre. Mais, de même que la lumière illumine l'ombre, ainsi le génie éclaire la voie des multitudes. — VICTOR HUGO.

L'or est comme le reflet de la puissance divine sur la terre : c'est pourquoi plus on en possède plus on s'avoisine à Dieu. — ROTHSCHILD.

En philosophie la chose la plus difficile n'est pas de trouver la vérité, mais que la vérité trouvée signifie quelque chose. — UGO FOSCOLO.

Nous sommes tous héros sur terre du premier au dernier et vice-versa. On ne pense guère à l'héroïsme de notre père Adam, quand il consentit que Dieu lui prît une côte pour en former la femme. — EMERSON.

Je n'ai rien à dire contre la femme, sinon qu'elle ne ressemble pas assez à l'homme. — OSCAR WILDE.

La dernière forme de la foi consiste à croire que l'on ne croit à rien. — ANATOLE FRANCE.

Une des nouveautés de l'*Almanach* — je dis nouveautés — ce sont des versiculets intitulés dans l'imprimé : *Malthusiens dominicaux*, mais que les auteurs appellent entre eux : *définitions malthusiennes*. *Malthusien* veut dire ici *improductif* et aussi que le quatrain *se retire* au meilleur moment. En effet, leur plus grand mérite consiste à promettre quelque chose et à ne rien donner, sinon quelque bourde propre à faire rire. Le dernier mot est tronqué. Il est possible en italien de tronquer certains mots pour la nécessité de la versification, mais seulement certains mots. On peut, par exemple, dire *caval* pour *cavallo*, mais il est ridicule de dire *plag* pour *plagio*. Quand on le fait, on a l'air de ne pas savoir se tirer d'un mauvais pas poétique, ce qui est l'impuissance même, d'où l'idée de l'infécondité malthusienne. En italien tout cela est ridicule. C'est un Napolitain qui a inventé le genre, il y a une cinquantaine d'années, mais il faisait ça avec logique et généralement sans cette ressource du mot tronqué arbitrairement et bêtement. Il employait des mots troncables. Voici la traduction de quelques quatrains de l'*Almanach* :

Boucher, c'est cette chose
Qui sait faire ses affaires ;
Sur la porte il écrit bœuf,
Dedans il vend du cheval.

Venise c'est cette chose
Qui s'agite dans la M.....
M...., neuve, antique M....
M.... M.... à l'infini.

L'Allemand est cette chose
Qui est imbécile en tout.
Il ressemble beaucoup au bœuf,
Mais n'éveille pas l'appétit.

Féministe est cette chose
Qui veut faire les élections,
Mais lui manquent les parfaitement
Pour entrer au Parlement.

Comme on voit, l'*Almanach purgatif*, issu des *Almanachs du père Ubu*, est une agréable chose; Alfred Jarry eût décerné aux auteurs le grand cordon de l'ordre de la Gidouille. L'*Almanach* témoigne encore de la vitalité du futurisme, qui n'a point dédaigné d'entrer dans l'histoire de l'esprit humain parmi les risées du public et ses propres éclats de rire.

J'oubliais d'ajouter que, conformément à l'épiphonème vertical de mon manifeste l'*antitradition futuriste* du 29 juin 1913 : « Suppression de l'histoire », les anecdotes et les pensées de l'*Almanach* citées plus haut sont entièrement fausses et qu'elles ont par conséquent toute la saveur de l'inédit.

§

On sait que les Français sont nombreux à Mexico, et que la population du Mexique les voit généralement d'un bon œil. Cependant, comme il faut être prudent dans un pays où règne de façon permanente la guerre civile, où la confusion peut encore augmenter par la guerre avec l'Etranger, les **Français de Mexico**, que leurs affaires empêchent de quitter la Venise astèque, ont pris leurs précautions. Et le comité qu'ils avaient nommé pour cela leur a fait connaître secrètement ses instructions, qui ne constituent pas seulement un émouvant document historique, mais encore un curieux morceau de prose française.

Comme cette communication devait rester secrète, le comité fit insérer dans un des journaux français de Mexico, *le Courrier du Mexique* (du 2 décembre 1913), l'avis suivant:

AVIS
A LA COLONIE FRANÇAISE

Tous les Français de Mexico et du District Fédéral, sans en excepter ceux qui se sont fait inscrire au Cercle Français il y a quelques mois, sont instamment priés de vouloir bien s'adresser, pour communication d'un intérêt général, au secrétariat du Cercle, tous les jours de *2 heures à 3 heures* et de *6 heures à 8 heures du soir à partir de demain* et jusqu'à mardi prochain 9 décembre inclus.

Mexico, le 2 décembre 1913.

Ces instructions n'étaient pas remises; on pouvait seulement en prendre connaissance sur place. Elles m'ont été communiquées par quel-

qu'un qui les a copiées pour me les envoyer. Cette prose, destinée à assurer la protection des Français en cas de danger, m'a paru digne d'intérêt :

Le comité nommé en 1911 a cru devoir modifier les mesures qui avaient été prises pour assurer, autant que possible, la protection de nos nationaux en cas de troubles.

Il a paru préférable de choisir une seule maison de concentration où nos compatriotes pourront se réunir et où des dispositions seront prises pour assurer leur logement. Ils y trouveront également des armes.

L'édifice choisi est... [*Ici je supprime les renseignements, qui ne peuvent intéresser pour le moment que les Français de Mexico.*]

Il est laissé à l'initiative de chacun de décider s'il désire faire usage de cette maison de concentration, mais ceux qui auront l'intention d'en profiter devront le manifester dès maintenant, en signant l'imprimé ci-joint, afin que le comité puisse leur réserver les locaux nécessaires avec le minimum de frais et de loyer. Ils devront donc faire parvenir, dans les huit jours, une caisse fermée contenant quelques vivres, étiquetée à leur nom et accompagnée d'une liste du contenu.

Ils pourront également envoyer des matelas pour eux et leur famille, le comité ne fournissant que le local.

Le comité dispose d'un grand nombre de carabines Winchester, mais il est recommandé à nos compatriotes d'envoyer à l'avance ou de porter avec eux leurs fusils de chasse et des cartouches à chevrotines, arme qui paraît préférable en cas d'agression populaire.

Chacun doit décider, en raison des circonstances, du moment opportun pour se rendre à la maison de concentration. Il serait, en effet, impossible pour le Comité d'aviser en temps utile tous nos compatriotes, et des erreurs dangereuses pourraient être commises. Les membres du comité et d'autres personnes feront cependant leur possible, en cas de troubles, pour avertir par le téléphone le plus grand nombre de nos compatriotes. Ceux-ci, à leur tour, devront aviser leurs amis chez les Français de leur quartier. Ceux qui ont des voitures ou des automobiles devront s'entendre avec leurs voisins et amis pour faciliter leur transport. Enfin, ceux qui se trouveraient isolés et sans moyen de communication devront téléphoner à la maison de concentration, d'où on leur portera secours dans la mesure du possible.

Les hommes armés réunis à la maison de concentration se mettront sous les ordres du militaire le plus élevé en grade qui se trouvera présent et, à son défaut, ils nommeront un chef qui organisera le service d'ordre et la défense éventuelle et se mettra d'accord avec les chefs des groupes anglais et allemand réunis dans le même quartier, en vue d'une coopération possible, suivant les circonstances.

La plus grande réserve est cependant recommandée, l'avis du comité étant que le parti à prendre est de rester discrètement sur la défensive, en ne faisant usage des armes que sur les ordres du chef et seulement en cas d'attaque. Le groupe réuni à la maison devra néanmoins porter secours à ceux de nos compatriotes qui pourraient se trouver isolés et en danger.

Etant donné que l'organisation des mesures qui viennent d'être disposées nécessite des ressources pécuniaires, chacun de nos compatriotes, notam-

ment ceux qui désirent faire usage de la maison de concentration, est prié de contribuer à la souscription ouverte dans ce but. Il est bien entendu que le montant non employé sera rendu aux intéressés.

En présence de l'impossibilité où se trouve le comité de communiquer ces indications à tous nos compatriotes, il compte sur ceux qui en prennent connaissance pour en parler à leurs amis en leur faisant, à leur tour, la même recommandation.

Le comité espère, de cette façon, que tous pourront être prévenus d'une manière plus efficace que par des circulaires ou des publications dans les journaux et surtout avec la discrétion qui convient à de simples mesures de précaution dont il ne faut pas que la portée puisse être exagérée.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Dr Papus (G. Encausse) : *Premiers éléments de lecture de la Langue sanscrite ;* Dorbon aîné. » »

Histoire

Paul Ballagny : *Un général de l'an deux : Charles Seriziat (1756-1802). Histoire d'une famille Lyonnaise sous la Révolution.* Préface de M. Arthur Chuquet ; Rey, Lyon. » »

Raoul Bergot : *Jeanne d'Arc et l'Histoire moderne ;* Figuière. » »

Thomas Carlyle : *Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III.* traduit de l'anglais par Edmond Barthèlemy ; Mercure de France. 3 50

Alfred Franklin : *La Cour de France et l'assassinat du maréchal d'Ancre ;* Emile-Paul. 3 50

André Fribourg : *Les Questions actuelles et le passé, 1913 ;* Alcan. 3 50

Littérature

Paule Bassac : *Autour de Paul Arène ;* Messein. » »

Emile Bouvier : *La Bataille réaliste (1844-1857).* Préface de G. Lanson ; Fontemoing. 7 50

Hippolyte Buffenoir : *De Marc-Aurèle à Napoléon* (Hommes et Demeures célèbres) ; Aubert. 3 50

René-Louis Doyon : *L'Amitié* (Les Petits bréviaires). Illust. de Terragni ; Figuière. 0 60

Eugène Figuière : *La Volonté.* (Les Petits bréviaires), Illust. de Domin ; Figuière. 0 60

Paul Flat : *Figures et Questions de ce temps ;* Sansot. 3 50

Victor Giraud : *Les Maîtres de l'heure.* Tome II ; Hachette. 3 50

Francis Jammes ; *Feuilles dans le vent ;* Mercure de France. 3 50

Lafcadio Hearn : *Le Japon.* Trad. de l'anglais par Marc Logé ; Mercure de France. 3 50

R. de Rivasso : *L'Unité d'une pensée.* Essai sur l'œuvre de M. Paul Bourget. Avec une lettre de M. Maurice Barrès ; Plon 3 50

Albert Samain : *Œuvres d'Albert Samain. III : Contes. Polyphème. Poèmes inachevés ;* Mercure de France. 7 »

*** *L'Amour amant ;* Davois. » »

Musique

Henri de Curzon : *Mozart ;* Alcan. 3 50

Julius Kapp : *Richard Wagner et les femmes.* Avec 8 portraits ; Perrin. 3 50

Poésie

Jean Dorsennus : *Peut-être ;* Crès 2 »

Louis Gurlie : *Le Vent sur les prés ;* Messein. 2 »

Paul Husson : *La Quotidienne aventure ;* Figuière. 3 50

René Lançon : *Les Fleurs qui s'ouvrent ;* Sansot. 3 50

Ferdinand Lovio : *Derniers rondels païens, 1911-1913 ;* Messein. 3 50

Timothée Paret : *L'Ame vibrante ;* Messein. 3

Emile Payen : *Vaines étreintes ;* Sansot. 3 50

Louis Texier : *Aux Morts pour la patrie ;* Messein. » »

Paul Verlaine : *Sagesse*. Reproduction du manuscrit remis, en 1880, à la Société de Librairie catholique pour l'impression de la première édition. Avertissement d'Ernest Delahaye. Avec un portrait par Carrière ; Messein. 20 »

Publications d'Art

Annuaire de la Curiosité et des Beaux-Arts. 1914 ; Paris. 8 »

Les Chefs-d'œuvre de la peinture au Musée du Luxembourg. Introduction et notices par Léonce Bénédite. Avec 50 pl. en couleurs et 50 pl. en double ton ; Ilya Lapina. » »

Questions coloniales

René Besnard et Camille Aymard : *L'Œuvre française au Maroc, avril 1912 - décembre 1913*. Préface de M. Caillaux ; Hachette. 3 50

Questions juridiques

Louis André : *Madame Lafarge voleuse de diamants ;* Plon. 3 50

Emile Michon : *Un peu de l'âme des bandits*. Préface de M. E. Garçon. Postface de M. le Dr Henri Coulon. Analyses graphologiques de M. Crépieux-Jamin. Avec des reprod. photogr. ; Dorbon aîné. 3 50

Fernand Payen : *Anthologie des avocats français contemporains*. Avec une introduction et des commentaires ; Grasset. 7 50

Questions militaires

S. Vialla : *Les Volontaires des Bouches-du-Rhône* (1791-1792). Tome I ; Chapelot. 10 »

Roman

Jean-Jacques Bernard : *L'Epicier ;* Ollendorff. 3 50

Pierre Billaume et Pierre Hégine : *Voyage aux Iles Atlantides ;* Grasset. 3 50

Binet-Valmer : *L'Homme dépouillé ;* Ollendorff. 3 50

Johan Bojer : *Les Nuits claires*. Trad. du norvégien par P.-G. La Chesnais ; Calmann-Lévy. 3 50

Gaston Chérau : *Le Remous ;* Calmann-Lévy. 3 50

Victor Clairvaux : *Le Manteau de bure ;* Figuière. 3 50

Henri Dagan : *Contes rustiques ;* Carbonnel. 4 »

Jean-Marie Defrance : *La Lumière ou la prodigieuse histoire de trois inventeurs ;* Figuière. 3 50

Henri Delavelle : *Liane et Nison ;* Grasset. 3 50

Marguerite d'Escola : *Petite rose rouge ;* Lethielleux. 1 15

Louis Fusain : *La Fondrière ;* Messein. 3 50

Raymond Hesse : *Jules, Totor et Gustave* (L'Enfance coupable). Illust. de Poulbot. Préface de Henri Robert ; Grasset. 3 50

Maurice Hewlett : *En plein air*. Traduit de l'anglais par Mme G. A. Rabache ; Mercure de France. 3 50

Isabelle Kaiser : *La Vierge du lac ;* Perrin. 3 50

Edouard de Keyser : *Savério s'amuse ,* Figuière. 2 50

André Lichtenberger : *Le Sang nouveau ;* Plon. 3 50

Paul Max : *Volcar le terrible ;* Figuière. 3 50

Marcel Roland : *Faiseur d'or ;* Flammarion. 3 50

Raymond Schwab : *Mengeatte ;* Grasset. 3 50

Louis Ténars : *Le Curé Bourgogne ;* Figuière. 3 50

Science

Camille Flammarion : *Annuaire astronomique et météorologique pour 1914*. Avec 125 fig., cartes et diagrammes ; Flammarion. 1 50

Louis-Charles-Emile Vial : *La Machine humaine ;* Maloine. 1 »

Sociologie

Cyril-Berger : *Les Têtes baissées ;* Ollendorff. 3 50

Louis Bossart : *L'Industrie et le Commerce des Congrégations en Belgique ;* Rossel et fils ; Louvain. 2 »

Pierre d'Hugues : *La Guerre des fonc-*

tionnaires. Préface de M. G. Demartial ; Flammarion. 3 50

Léon Marinont : *Socialisme et Population*. Préface du Dr Meslier ; Génération consciente. 0 40

Edouard Millaud : *Journal d'un parlementaire*. Publié et annoté par Louis Payen et José de Bérys; Oudin. 3 50

Mme Adelheid Popp : *La Jeunesse d'une ouvrière*. Trad. de l'allemand par Mme Vallette. Avant-propos de A. de Morsier. Préface de A. Bebel. Martinet, Lausanne. » »

Théâtre

Jacques Arnavon : *L'Interprétation de la comédie classique. Le Misanthrope, mise en scène, décors, représentation*. Avec 3 dessins de M. Léo Devred et des reproductions; Plon. 7 50

Pierre Berton : *Souvenirs de la vie de théâtre;* Lafitte. 3 50

Alfred Capus : *Le Théâtre ;* Dorbon aîné. 7 50

Georges Wague : *La Pantomime moderne ;* Edit. de l'Université populaire. » »

Varia

Madeleine Franc-Nohain : *Le Journal de bébé tenu par maman*. Frises et estampes par l'auteur; Grasset. » »

Voyages

Christian Beck : *Rome et l'Italie méridionale vue par les grands Ecrivains et les Voyageurs célèbres ;* Mercure de France. 3 50

P. Risal : *La Ville convoitée : Salonique ;* Perrin. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Claude Casimir-Perier. — A propos de Walt Whitman. — L'Art à Monte-Carlo. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Claude Casimir-Périer

Paris, le 24 janvier 1914.

Pour Monsieur Henri Mazel au Mercure de France.

Monsieur,

Je lis dans le *Mercure* une note signée de vous sur mon livre *Brest, port transatlantique européen*. Je m'étonne de retrouver dans cette note des objections auxquelles les adversaires de Brest-Transatlantique ont eux-mêmes renoncé depuis longtemps, et des critiques auxquelles je crois avoir victorieusement répondu dans plusieurs articles et dans le livre même dont vous rendez compte. Je crois donc inutile de discuter de nouveau des questions que je tiens pour résolues et je me contenterai de vous indiquer les chapitres I et II de *Brest, port transatlantique européen ;* j'y ai exposé les raisons qui suppriment en fait la concurrence — pour Brest — de la Carogne et de Lisbonne, et qui font que l'entrée de la rade de Brest est aujourd'hui au moins aussi facile et aussi sûre que la navigation en Manche.

Je tiens seulement à rectifier une inexactitude qu'il eût été bien facile de ne pas commettre : la construction du port transatlantique et de la gare maritime de Brest coûterait *cent dix millions au maximum;* quant au chiffre de deux milliards et demi, il s'applique à l'exécution totale de programmes

accessoires divers, dont quelques-uns sont depuis longtemps soumis au Parlement, et que j'ai simplement rattachés au projet spécial de Brest-Transatlantique.

Comptant sur votre impartialité et votre souci d'exactitude pour publier cette lettre, je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance dr ma considération distinguée.

CLAUDE CASIMIR-PERIER.

§

A propos de Walt Whitman.

Northampton, Massachusets.
le 4 janvier 1914.

Mon cher Directeur.

Ayant vécu douze ans en Amérique — et à Philadelphie, où le souvenir de Walt Whitman est conservé avec le plus de piété par un petit groupe de littérateurs, — j'ai été naturellement amené à m'occuper plus d'une fois du « bon vieillard » de Camden. J'ai lu avec attention les polémiques que vous avez publiées dans les pages du *Mercure* et je prends la liberté de renvoyer les lecteurs à mon récent article *Walt Whitman est-il un poète mondial* (à propos du livre trop élogieux de Bazalgette), paru dans le *Lippincott's Magazine* d'octobre 1913.

Les problèmes littéraires, à vrai dire, me paraissent plus importants que les questions assez particulières et personnelles qui mettent aux prises vos savants et vos hommes de lettres. On ne me fera jamais accepter qu'en refusant de croire à l'homosexualité de Walt on s'oppose « au progrès même de la culture » (Bertz, *Mercure*, octobre 1913, p. 654). Whitman eût-il été le satyre que certains prétendent, ou ses disciples fussent-ils les gens immoraux que d'aucuns affirment, la valeur des poèmes et de la philosophie des *Feuilles d'herbe* n'en serait pas diminuée, — ni d'ailleurs grandie. Néanmoins tout tient à tout, et il m'a été impossible de ne pas suivre les débats — et même d'offrir mon mot ; ce faisant, au moins, j'apporte un témoignage indiscutable.

Sur la question d'homosexualité je ne dirai rien, sauf que la distinction faite par M. Merrill entre l'œuvre et la vie de Whitman est très importante. Tel de ses poèmes est embarrassant, mais il n'y a pas un témoignage relatif à la vie du poète sur lequel il soit possible de s'appuyer consciencieusement pour accuser. L' « avocat estimé » de Chicago, qui permet qu'on s'autorise de lui pour diffamer une mémoire, devrait bien nous prouver qu'il est « estimable » en disant son nom et en nous mettant à même de juger ce que nous devons accepter de son témoignage. Il n'a pas l'air de se douter qu'il y a des saletés morales qui sont pires que les pires saletés physiques. On dira que c'est désagréable pour lui ? Sans doute, mais justement s'il est assez important pour le « progrès même de la culture » de ne pas garder pour soi des choses répugnantes, qu'on aille jusqu'au bout, et qu'on se fasse un devoir, un honneur même pour le « progrès de la culture », de ne pas tenir compte davantage de son désagrément personnel que de la mémoire tachée de Whitman.

Le point sur lequel j'apporte quelque chose, c'est la discussion des orgies dont les funérailles de Whitman auraient été l'occasion ou le prétexte. J'ai l'avantage de connaître à Philadelphie un homme qui peut nous donner un

témoignage de première main et au-dessus de toute espèce de soupçon. Il était là au centre même des choses, participant à la cérémonie, car il tenait un des cordons du poêle. C'est M. Harrisson S. Morris. Chacun connaît à Philadelphie, et même dans tous les Etats-Unis, cette figure bien américaine, sa parfaite loyauté, son honnêteté à toute épreuve, son irréductible dévouement à ce qu'il sait ou croit vrai. Sa franchise et son courage lui ont fait des ennemis en plus d'une occasion ; mais jamais personne n'a douté de sa magnifique sincérité. Pendant de nombreuses années il a été directeur de *l'Académie des beaux-arts* de Philadelphie et en même temps éditeur du *Lippincott's Magazine*. Un jour lui tomba sur les bras la succession en affaires de son beau-père, Joseph Wharton, qu'on appelait le « roi du fer », comme Carnegie était le roi de l'acier. Personne n'était là pour administrer la gigantesque entreprise de hauts fourneaux et d'usines dispersés un peu partout dans l'Union. Avec la souplesse mentale particulière à ses compatriotes, M. Morris, qui n'avait *aucune idée* de ce genre d'affaires, s'assit, à quarante ans passés, dans le fauteuil du directeur — et réussit. De temps à autre, il parvient à distraire quelques moments aux absorbantes affaires. Ainsi il y a deux ans il acceptait d'être Commissaire des Etats-Unis à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Rome. Ajoutons qu'il est à titre de poète membre de ce qu'on appelle l'*Institut Américain* — vague imitation de l'Institut de France. Je lui ai parlé des polémiques du *Mercure*, et il a bien voulu accéder à ma demande, et me donner par écrit un court récit de ce qu'il avait vu aux funérailles. Nous l'aurions voulu un peu plus long, ce récit, mais tel qu'il est chacun l'appréciera. Dans sa brièveté, il reste, je le répète, un témoignage irrécusable. En voici la traduction :

Mon cher Monsieur Schinz,

Votre lettre du 24 décembre est ici, et je l'ai lue attentivement. Je ne pense point que les bruits fabriqués par l'usine-à-cancans importent beaucoup. Les choses odieuses arriveront toujours, et si vous voulez vous mettre à étouffer toutes les calomnies vous y passerez votre vie.

Pourtant, puisque vous me le demandez, voici un bref et véritable relaté-de-faits des funérailles de Walt Whitman; j'avais, comme vous le savez, le triste honneur de tenir l'un des cordons du poêle.

La maisonnette de bois, à deux étages, de Mickle Street, était fermée à tous, sauf aux amis de Walt. Il y avait une foule considérable assemblée devant la maison lorsque le cortège funèbre se mit en marche. Tout se passa dans la tranquillité, dans l'ordre, et dans le recueillement. Je fis route dans la même voiture que le Juge Garrison et deux autres messieurs, dont je ne me rappelle pas les noms maintenant, jusqu'au cimetière Harleigh, dans un faubourg de Camden. C'était alors un nouveau cimetière et il y avait une vaste étendue de terrain vague ; c'est là qu'on avait élevé une grande tente, de 60 pieds de long probablement sur 20 de large. Il faisait beau et plutôt chaud, et l'intérieur de la tente était brillamment éclairé par le rayonnant soleil. Une estrade était dressée à un bout de la tente pour les orateurs ; les uns lurent leurs discours, les autres parlèrent d'abondance.

Je ne me souviens pas exactement où le cercueil était déposé, mais je sais, comme participant à la cérémonie, et comme spectateur, que tout ce qui fut fait était empreint de la plus haute sérénité intellectuelle. Il n'y eut pas de mouvements de foule, ni de désordre, ni de bruit, mais seulement l'attitude la plus révérente de la part des personnes descendues de la voiture de deuil, comme aussi de la part des spectateurs fort nombreux qui étaient accourus de Camden et de Philadelphie et ne figuraient pas au cortège funèbre.

Vous me demandez d'écrire ceci à cause de rumeurs qui courent en Europe et qui veulent faire croire que des manifestations peu dignes se soient passées le jour des

funérailles de Walt, manifestations qui tenteraient d'accréditer l'opinion que certains se font d'un Whitman sauvage et vagabond. Je vous affirme donc que de tels bruits sont sans aucun fondement ; mais je n'attache pas, je vous l'avoue, grande importance au fait qu'ils circulent ou non ; les idées et les inspirations du cher vieux Walt volent à travers le monde à une allure autrement rapide que celle de quelques méchantes rumeurs.

Pendant un long temps, nous avons vécu dans ce pays, moralement, des fruits de la sagesse et de l'inspiration de Walt Whitman. Sa place dans le monde des idées est assurée. Personne ne peut léser sa mémoire dorénavant. Les méchants qui portent de faux témoignages doivent s'attendre à voir retomber sur eux-mêmes les conséquences de leurs mensonges.

Philadelphie, le 26 décembre 1913
HARRISSON S. MORRIS.

Je ne pense pas, après cela, qu'il y ait lieu de discuter encore ces orgies sur la tombe du vieux Walt — et je crois même qu'il faut voir dans cette attitude des amis un témoignage du fait que les Européens, en particulier Bazalgette, ne semblent pouvoir saisir : à savoir combien peu l'esprit whitmanien a pénétré l'Amérique. Je ne demande pas des orgies et du déshabillé ; mais, mon Dieu, il n'est pas de pays où l'individualisme moral soit moins affirmé : partout l'étiquette, la mode, l'opinion règnent en tyrans. Il n'y a pas de milieu entre la crapulerie des traiteurs de blanches et la morale collet-monté du citoyen « honorable ». Le grand plaisir défendu, disons le seul acte whitmanien, c'est d'avouer « entre quatres-yeux » à un ami ou à une amie qu'on a vu à Paris les pauvretés écœurantes de la scène du Moulin-Rouge ; pas pour un sou de discernement intellectuel et moral au sens païen du whitmanisme. Oui, s'il est une chose qu'on voudrait reprocher à ces funérailles, c'est d'avoir été si ridiculement « correctes ». Aurait-il donc été si mauvais de célébrer effectivement une fête, sorte de fête de la nature, à l'occasion de la mort de celui qui a chanté en lignes magnifique la mort comme un simple incident de la vie universelle et toujours triomphante ?

Je chante les fins éternelles des choses.
Je dis que la Nature est continue, que la gloire est continue,
J'élève ma louange d'une voix électrique,
Car je ne découvre pas une seule imperfection dans l'univers,
Et je ne découvre pas une seule cause ni un seul résultat qui soit
A déplorer en fin de compte dans l'univers.
O soleil couchant ! Quoique l'heure soit venue,
Je module encore au-dessous de toi, si nul autre ne te chante,
Mon hymne d'adoration sans mélange.

(*Trad. Bazalgette.*)

Mais non, l'attitude compassée, dont l'anglo-saxon décidément ne peut se départir, a dominé absolument (1) ; la sacro-sainte étiquette a étouffé sous une cérémonie aussi banale que froide, et absolument funèbre, la voix du poète qui croyait à « la transition exquise de la mort ». — ALBERT SCHINZ.

§

L'Art à Monte-Carlo. — Il est désormais permis à *Parsifal*, confiné jusqu'ici à Bayreuth, de faire son tour du monde. Il a, ainsi qu'il conve-

(1) Qu'on lise les discours prononcés aux funérailles et imprimés à un nombre restreint d'exemplaires : *Good Bye and Hail Walt Whitman* (éd. par Traubel, Philadelphie, 1892, et dont la lecture eût suffi à montrer le ridicule des allégations de M. Bertz et autres.

nait. commencé ses voyages par Paris, où l'Opéra lui a réservé, le 1er janvier, une soirée qui, selon quelques-uns, aurait pu être plus triomphale.

Après Paris, Parsifal ne pouvait pas ne pas aller à Monte-Carlo. C'est M. Raoul Gunsbourg qui lui a fait les honneurs de trois représentations mémorables, les 18, 22 et 25 janvier, et lui fera les honneurs de deux autres représentations, les 10 et 15 février prochain.

La direction de Monte-Carlo a beaucoup emprunté à l'Opéra de Paris et, notamment, quelques-uns de ses artistes, mais elle a apporté des modifications peut-être heureuses. A Monte-Carlo c'est Mme Félia Litvinne qui, au lieu de Mme Bréval, assuma le rôle de Kundry. M. Rousselière incarnait Parsifal à la place de M, Frans. M. Bourbon chanta le rôle de Klingsor, tenu à l'Opéra de Paris par M. Journet, à qui fut réservé à Monte-Carlo le rôle de Gurnemanz confié à l'Opéra, de Paris à M. Delmas. A Monte-Carlo M. Maguenat représentait Amfortas, que personnifiait à Paris M. Lesilly. A Paris, c'est M. Messager qui dirigeait l'orchestre ; à Monte-Carlo ce fut M. Léon Jehin. En somme l'interprétation de Monte-Carlo ne le cédait pas à celle de Paris et l'exécution de l'œuvre de Wagner fut, dans beaucoup de détails, supérieure à celle de Paris.

Il y eut naturellement foule aux trois premières représentations de Monte-Carlo et le succès remporté par tous les artistes fut chaleureux et décisif.

§

Publications du « Mercure de France » :

ROME ET L'ITALIE MÉRIDIONALE *vues par les grands Ecrivains et les Voyageurs célèbres* (*Rome. Naples. Sicile. Sardaigne. Malte*). Collection *Le Trésor du Tourisme,* publiée sous la direction de M. Christian Beck. 1 vol. in-16, 3.50.

ŒUVRES DE ALBERT SAMAIN (*Contes. Polyphème, Poèmes inachevés*). 1 vol. de la *Bibliothèque choisie*, 7 fr. (49 ex. sur vélin, à 20 fr.).

EN PLEIN AIR, roman, par Maurice Hewlett, traduit de l'anglais par Mme G.-A. Rabache. 1 vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

Les négociations entre la Turquie et la Porte au sujet des réformes arméniennes, etc. — *Journal,* 21 janvier.

TROISIÈME RÉCITAL CONSACRÉ AUX COMPOSITEURS VIVANTS : Bach : *Prélude et Fugue;* Liszt : *Sursum Corda.* — Programme de Récital donné par Th. Szanto.

Coquilles et charabia.

Parsifal entre à l'Opéra, et j'imagine qu'à l'hôte pas banal qu'est la *Reine Thor*, e *chaste Fou*, etc. — *Bulletin de la Semaine,* 31 décembre.

Le bon M. Fallières, fort peu vexé dans les choses de l'aviation... — *Intransigeant,* 13 janvier.

Elle [la Société française de Philosophie] croit aux aptitudes mathématiques des chevaux sans croire à leur intelligence ; elle les compare à ces calculateurs prodiges qui opèrent des tours de force et sont pourtant des vers. — *Paris-Journal,* 12 janvier.

Les saint-cyriens et les polytechniciens voyaient leur nomination retardée d'une année. Le ministre s'efforça d'atténuer le plus possible les frictions que pouvait faire naître un pareil bouleversement. — *Le Temps,* 20 janvier.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

Livre d'occasion

LIVRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

vendez un meuble ou un livre
ne au lendemain du jour où vous
acheté et vous constaterez que le
'achat est bien une valeur fictive.
contre les livres d'occasion, les
à tirage restreint, les livres à
res originales ou à eaux-fortes se
nt à leur valeur vraie ou même
valeur inférieure. Achetez donc
vrages de luxe et vous vous enri-

le Marquis de Piolenc avait for-
ne admirable collection de livres
és. Sa bibliothèque vient d'être
sée aux enchères et quelques ou-
s contemporains ont atteint des
ntéressants à signaler.

ysmans (J.-K.), *A Rebours*, deux vingt gravures sur bois en cou- de Auguste Lepère, Paris, pour nt Bibliophiles, 1903, in-4 (Ma- lichel), s'est vendu 4.200 fr. Un Huysmans, *Le Quartier Notre-*, illustrations et gravures de uas, Paris, Librairie de la Col- des Dix, 1905, in-8 (G. Mercier), elle originale de Ch. Jouas, a été 1.225 fr., tandis que *La Cathé-*, du même auteur, avec 64 eaux- originales de Ch. Jouas, Paris, aizot et R. Kieffer, 1909, in-4, aux crayons de couleurs et une elle originale de Ch. Jouas vaut francs.

gus : *Daphnis et Chloe*, compo- de Raphaël Collin, Paris, 1890, n-8, Noulhac, dessin original de llin, est monté à 2. 350 francs.

Vie des Abeilles, de Maurice rlinck, composition en couleurs arlos Schwabe, Paris, Société des du livre moderne, 1908, in-4° Meunier, 1911,) aquarelle origi- e C. Schwabe, trouve un ama- 1.410 francs.

Maupassant, *Contes choisis*, édit. des Bibliophiles contemporains, vaut 2.500 franc. Les œuvres de Musset, illustrées par Bida, se vendent 1850 francs. Prévost (l'abbé), *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, frontispice en couleurs par G. Jeanniot, Paris, 1907, in-8, charmantes aquarelles originales de Maurice Leloir, 1.700 fr. ; Ramiro (E.) et Louis Legrand *Faune parisienne*, Paris, 1901, in-4, dessin original de Louis Legrand, Carayon, 1.300 francs.

Enfin Régnier (Henri de) : *Trois contes à soi-même*, miniatures de Maurice Ray, Paris, pour les Cent Bibliophiles, 1907, in-4 (Noulhac), aquarelle originale de Ray, valent 1.400 francs et *la Cité des Eaux*, eaux-fortes originales de Charles Jouas, Paris, 1912, in-4 (Marius-Michel), 6. 000 fr.

Les souscripteurs aux éditions pour bibliophiles ne sont donc pas des dissipateurs, comme on l'a longtemps cru.

Ils acquièrent des trésors qui ne font qu'accroître de valeur de jour en jour.

FIRMIN TILLET.

PETITES ANNONCES

1 fr. la ligne de 45 lettres ou signes, espaces compris. Minimum 2 lignes. Les insertions sont payables d'avance. Mandat-poste au nom du Mercure de France, *26, rue de Condé, Paris.*

OFFRES

Mercier, 19, Avenue Chanzy, La Varenne-Saint-Hilaire (Seine).

Mariette : Les Mastabas

Petit de Julleville : Hre laogue et litt. franc.

Ravaisson : Manuscrits de Léonard de Vinci.

Petrus Borel le lycanthrope. Madame Putiphar, 1877.

DEMANDES

P. Dermée, 17, rue Berthollet, Paris.

E. Reclus : L'Homme et la Terre.

St.-Mallarmé : Oxford, Cambridge, la Musique et les Lettres, Perrin, 1895.

La Tariffa delle Puttane di Venegia (xvie siècle). Paris, 1883.

Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers. Paris, Ladvocat, 1822-1823.

Casanova de Seingalt : Mémoires, Paris, Paulin, 1833-1837.

Shakespeare : trad. F. V. Hugo.

Mille et une nuits de Mardrus.

COLLECTION PRÉCIEUSE

de livres curieux consacrés à la femme et à l'amour

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS PARUES

Journal d'une Masseuse	1 vol. 3.50
Corruptrice	1 vol. 3.50
L'Amour à Passions	1 vol. 3.50
Aux Griffes de Vénus	1 vol. 3.50
La Vénus Pervertie	1 vol. 3.50
Du Pensionnat à l'Alcôve	1 vol. 3.50
Esclave Amoureuse	1 vol. 5 »
Miss	1 vol. 5 »
Quinze Ans !	1 vol. 5 »

Envoi franco contre mandat adressé à
J. FORT, Editeur, 71-73, Faubourg Poissonnière, Paris.
Il sera envoyé comme PRIME deux beaux volumes ornés de jolies vignettes et de belles eaux-fortes à tout acheteur d'un des volumes ci-dessus.
Catalogue envoyé gratis en mentionnant ce Journal.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONDRES

Viâ DIEPPE ET NEWHAVEN PAR LA GARE SAINT-LAZARE

Services rapides tous les jours et toute l'année (Dimanches et Fêtes compris).

Départs de Paris-Saint-Lazare : à 10 h. (1re et 2e cl.) *vid* Pontoise et à 21 h. 20 (1re, 2e et 3e cl.), *vid* Rouen, grande économie.

PRIX DES BILLETS

Billets simples valables 7 jours : 1re classe, 49 fr. 45. — 2e classe, 36 fr. 20. — 3e classe, 24 fr. 25.
Billets d'aller et retour valables 1 mois : 1re classe. 85 fr. 15. — 2e classe, 61 fr. 15. — 3e classe. 42 fr.
Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours ainsi qu'à Brighton.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

La Compagnie organise, avec le concours de l'Agence des Voyages modernes, les voyages suivants :

1° — **INDES, CHINE, JAPON**
Départ de Paris le 6 Janvier 1914
Durée 9 semaines, prix en 1re cl. : **4.750** fr. ; et 4 mois 1/2, 1re cl. : **8.160** fr.

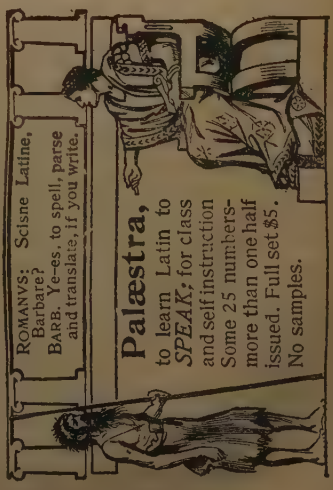
2° — **ÉGYPTE ET HAUTE-ÉGYPTE**
Départ de Paris le 22 Janvier 1914
Durée 1 mois, prix en 1re cl.: **2.100** fr.

3° — **ALGÉRIE, TUNISIE**
Départs de Paris, les 18 Janvier et 15 Février 1914
Durée : 26 jours ; prix, en 1re classe : **975** fr. en 2e classe : **885** fr.

Ces prix comprennent les billets de chemins de fer, le logement, la nourriture, les transports en voitures, etc., sous la responsabilité de l'Agence des Voyages Modernes.

Les demandes de souscriptions sont reçues aux bureaux de l'Agence, 4, avenue de l'Opéra.

Certa igitur cum illo qui a te totus diversus est « ACAD »



J. GAMBER, 7, rue Danton, PARIS

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

ISON RUE DES PETITS-CHAMPS,
aris, 13. Rev. 25.890 fr. M. à pr. : 320.000 fr.
ME de TROUVILLIERS, à Corbreuse (S.-et-O.). Cne 221 ha. 62 a. 78. Rev. net : 00 fr. M. à pr. : 275.000 fr. A adjcr ch. not., 10 févr. 14. S'ad. not. : Péronne et Robineau, de Maubeuge.

NTE au Palais, à Paris, le 7 fév. 1914. 1er lot :
ISON RUE DE LA FIDELITE, N° 7,
aris rf. 461m23. Rev. net env. : 12.474 fr. : M. à 160.000 fr. ; 2e lot, MAISON A PARIS.
DE FOURCY, 14, Superficie 70 m. Rev. net env. 3.450 francs : à prix : 45.000 fr. ; 3e lot :
SON RUE CLAUZEL, 16, Sup. 502m04. aris, Revenu net 15.340 fr. M. à pr. : 180.000 fr. S'adr. Delinon et Gallard, av. ; Meunié et Grange, not

, r. Berzélius, 37 (17e). Rev. 6.920 fr. : Mise à rix : 60.000 fr. Adj. ch. not., 17 fév. Mes coq et Michelez, 50, av. Wagram.

VENTE au Palais, le 14 février 1914, 2 heures.

1° Propriété à Paris. **BOULD DE LA VILLETTE,** 159 et 161.

Contenance : 1.326 m. Revenu net env. : 18.300 fr. M. à prix : 180.000 fr. ; 2e Propriété à Paris,

RUE DU CANAL-ST-MARTIN, 6. Contenance : 594 mètres. Revenu net environ : 5.500 francs. M. à prix : 70.000 fr. ; 3e Propriété à Paris,

AVENUE DE ST-OUEN, 123 et impasse Chatelet, 2 et 4. Contenance : 426 mètres. Revenu net env. : 4.600 francs. Mise à prix : 100.000 francs ; 4e

PROPRIÉTÉ A LEVALLOIS-PERRET

(Seine), passage Touzelin, nos 12, 27 et 29. Contenance totale : 798 mètres. Revenu net env. : 2.850 francs. M. à prix : 20.000 fr. S'adr. à Mes J. Dulud et Brillatz, avoués, et Me Sabot, notaire.

CAISSE COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE DE PARIS

La progression des affaires de la *Caisse commerciale et industrielle de Paris* mené cet établissement à étendre ses moyens d'action. C'est dans cet ordre lées qu'il augmente actuellement son capital social par l'émission de 30.000 ons de préférence 6 o/o cumulatives de 500 francs.

Rappelons que tout en portant progressivement la rémunération du capital à o/o, la *Caisse commerciale* n'a distribué jusqu'ici qu'une proportion res- nte de ses bénéfices. Les actions de préférence 6 o/o cumulatives sont rtes au public au pair de 500 francs ; leurs coupons sont payables nets de s impôts présents ou futurs, à raison de 30 francs nets par titre.

es souscriptions sont reçues à la *Caisse commerciale et industrielle de ris*, 6, rue de Londres, à Paris ; à la *Société centrale des Banques de vince*, 20 *bis*, rue Lafayette, à Paris ; et chez les banquiers membres du ndicat *des banques de province.*

BULLETIN FINANCIER

Les questions de politique extérieure sont loin d'être toutes aplanies, et l'on s'est notamment préoccupé de l'activité militaire déployée par la Turquie. L'Albanie, de son côté, donne des signes d'agitation qu'il serait téméraire de ne pas enrayer au plus vite. Faisons crédit aux grandes puissances qui se mettront certainement d'accord pour éteindre d'une façon définitive l'incendie dans les Balkans.

Djavid-bey, qui était dernièrement notre hôte, a déjà pu se convaincre par les conversations qu'il a eues avec nos hommes d'Etat que le concours financier de la France, qu'il est venu demander, ne lui serait accordé qu'à cette condition : renoncement aux velléités belliqueuses. M. Poincaré, en se rendant au dîner de l'ambassade d'Allemagne, a heureusement renoué une ancienne tradition. Sans vouloir grossir plus qu'il ne sied cet événement, il convient pourtant de reconnaître qu'en se produisant au moment où les négociations vont reprendre à Berlin au sujet de l'Asie Mineure, il revêt de ce chef une certaine importance.

La détente monétaire que l'on escomptait s'est produite, et les banques d'Etat d'Angleterre, d'Allemagne, de Suisse, ont abaissé le taux de leur escompte. On s'attend à voir cette semaine notre Institut National adopter pareille mesure.

Cette détente a eu les plus heureux effets, et le marché témoigne depuis quelques jours d'une animation et d'une fermeté tout à fait remarquables.

L'allure de la Rente française est incertaine; elle se ressent des polémiques suscitées dans la presse par les projets de notre ministre des Finances. Elle abandonne trente centimes à 85,90, plus faible par suite d'arbitrages en faveur de l'émission des 400.000 obligations 4o/o amortissables pour les besoins des chemins de fer de l'Etat qui sont offertes au public le 29 janvier.

C'est toujours la faiblesse qui domine sur les fonds russes, et nous les retrouvons avec un fléchissement assez marqué. — Russe 4 o/o 1901, 89 fr. ; Consolidé 4 o/o, 90,60 ; 4 1/2 o/o 1909, 96,80 ex-coupon ; 5 o/o 1906, 102,65 ; 3 o/o 1891, 75,20.

Aucune modification sur l'Hellénique 5 o/o 1881, qui se représente à 300 fr. Le Roumain 4 o/o 1898 gagne un point à 89,50. — Le Bulgare 5 o/o 1902 fléchit à 483, soit neuf francs plus bas. — Le Serbe est moins bien disposé à 80,25, subissant quelques réalisations qui se sont employées en achat de Serbe nouveau, qui se maintient à 467 fr., un peu au-dessus de son prix d'émission. — L'Ottoman unifié 4 o/o est hésitant à 84,75.

Les chemins de fer français restent en dehors de l'allure satisfaisante du marché. Les cours n'offrent pas grand changement et les négociations n'ont porté que sur un petit nombre de titres.

Les mesures qu'on leur demande d'exécuter pour donner plus de sécurité aux voyageurs grèveront d'autant leur budget, et ce à une époque où les recettes sont moins satisfaisantes par suite du mauvais temps qui paralyse le trafic :

Lyon, 1288 ; Orléans, 1335 ; Est, 920 ; Nord, 1686 ; Midi, 1100. — Les valeurs de banque sont fermement tenues ; plusieurs même sont en amélioration. Le Crédit Lyonnais vaut 1695 sur la croyance d'une légère augmentation de dividende ; le Comptoir National d'Escompte est sans changement à 1050 ; la Banque française pour le Commerce et l'Industrie se consolide à 280 ; la Société générale cote 815, on parle aussi pour elle d'une augmentation possible de dividende. — Banque de Paris, 1645 ; Union parisienne, 1005 ; Crédit Mobilier, 605 ; Crédit Français, 468 ; le Crédit foncier de France s'avance à 863.

Bonnes dispositions sur la Banque Ottomane à 642 fr. et sur la Banque russe du Commerce et de l'Industrie à 902. — L'émission de la première tranche de l'emprunt des chemins de fer russes s'annonce comme devant être très prochaine ; on n'en connaît encore ni la date ni les modalités.

LE MASQUE D'OR.

Le *Journal Officiel* a publié, le 18 janvier 1914, un décret concernant l'émission de 400.000 obligations 4 o/o amortissables d'une valeur nominale de 500 francs, pour les besoins des chemins de fer de l'Etat.

Ces obligations seront remboursables en 48 ans par voie de tirage au sort, le premier tirage ayant lieu avant le 1er février 1915 et le dernier avant le 1er février 1962.

Ces obligations porteront jouissance du 1er février 1914. Elles rapporteront 20 francs d'intérêt payables par moitié les 1er février et 1er août de chaque année sous déduction des impôts.

Le prix de chaque obligation est fixé à 490 francs. Les demandes seront reçues le 29 janvier 1914 à la Caisse Centrale du Trésor, à Paris, et servies dans l'ordre où elles se produiront jusqu'à épuisement de la quantité d'obligations à émettre.

Les souscripteurs auront à verser immédiatement la moitié de leurs souscriptions, soit 245 fr. par obligation ; l'autre moitié sera versée le 5 février 1914.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✱
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✱
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✱

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

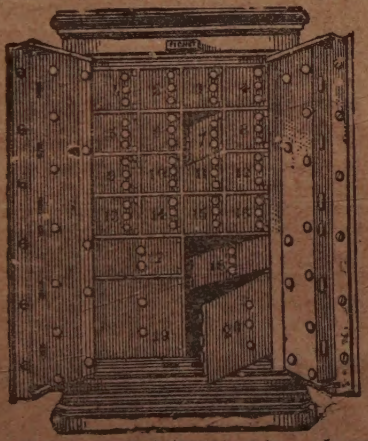
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... ..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80** fr.

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.